U d'/of OTTAWA
39003002519279

29-10-63

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/coupsdeplumesinc00lima

COUPS DE PLUME

SINCÈRES.

Corbeil, imprimerie et stéréotypie de Crété.

COUPS DE PLUME

SINCÈRES

LITTÉRATURE ET POLITIQUE

PAR

PAULIN LIMAYRAC.

PARIS

VICTOR LECOU, ÉDITEUR,

Libraire de la Société des Gens de lettres.

RUE DU BOULOI, 10.

1853

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2338
.L55C6
1853

A LA MÉMOIRE

DE VAUVENARGUES.

Je dédie ce livre (1) à la mémoire douce et sérieuse de Vauvenargues, parce que Vauvenargues a gravé un jour sur une pierre précieuse ces deux mots si connus : *Les grandes pensées viennent du cœur. — Il faut avoir de l'âme pour avoir du goût.*

Ces deux admirables maximes du tendre et profond penseur sont comme deux lampes d'albâtre toujours allumées sur ma table de travail, et c'est sous leur lumière sereine que ces Études ont été écrites.

Ainsi, pour l'auteur de ce livre, l'esprit qui a de l'âme et du cœur, est un ange porté sur un char aux roues de flamme, tandis que l'esprit tout seul, l'esprit qui n'est que de l'esprit, n'est jamais, si brillant qu'il soit, qu'un bouffon ; — un bouffon triste ou amusant, dans une tribune, dans une chaire ou sur des tréteaux, de la Bohême ou de l'Institut, mais un bouffon.

On me comprendra peut-être mieux après le récit suivant :

Il y a environ dix ans, vivait dans un petit collége de ma province, un vieux professeur de latin qui avait enseigné sous la Terreur, qui avait enseigné sous l'Empire, qui avait enseigné sous la Restauration, qui avait enseigné sous la monarchie de Juillet, et qui, à ce métier, avait gagné beaucoup de rides et presque entièrement perdu les yeux. Comme il ne lisait plus Horace qu'à travers un voile, et n'ouvrait plus Virgile que d'une main tremblante, on le mit à la retraite ; mais, par malheur, ses titres, à travers tous les régimes qu'il avait traversés, n'avaient jamais été bien réguliers, et on se contenta de lui jeter une aumône. Presque aveugle, et dans la détresse, le vieux professeur n'obtenant à ses lettres suppliantes, aucune réponse des ministres, et sachant bien qu'il n'avait que peu de temps à attendre, eut le courage de faire deux cents lieues, et tomba un jour à Paris.

(1) C'est le premier volume des études auxquelles une haute bienveillance donne l'hospitalité, chaque dimanche, dans la *Presse*, depuis bientôt deux ans.

Le pauvre homme était muni d'une lettre de recommandation pour un haut et puissant seigneur de l'enseignement, et chaque matin pendant toute une semaine il alla frapper à la porte du grand personnage. La porte ne fit jamais que s'entr'ouvrir; le premier jour, on prit la lettre, et les jours suivants on s'obstina à dire que le demi-dieu était absent. Cependant, un matin, de guerre lasse, on annonça au bonhomme qu'il pourrait parler à son protecteur au ministère de l'instruction publique, à la sortie du Conseil royal.

Mon vieux professeur eut un éclair de joie, et vint en toute hâte, clopin clopant, et le bâton d'Homère à la main, me raconter sa bonne fortune, en me priant de l'accompagner au rendez-vous. Je l'accompagnai, et nous attendîmes longtemps dans je ne sais quelle antichambre. Enfin, le protecteur parut, et je le désignai au vieillard qui s'approcha en toute humilité, et allait se confondre en excuses, lorsque le membre du Conseil royal, la tête haute, et endossant un pardessus que lui tendait un huissier, s'écria d'une voix aigre ; « *Je n'ai pas le temps, monsieur! Je n'ai pas le temps! je vais à la Chambre.*

Le vieillard fut foudroyé, et moi, dans mon coin, je fus abasourdi ; je manquai complétement de présence d'esprit, je l'avoue : il est vrai que j'étais fort jeune ;et je laissai partir l'insolent, sans le tirer par le pan de sa redingote, pour lui faire remarquer, — très-poliment, du reste,— que ce n'était pas ainsi qu'il convenait de parler à des cheveux blancs.

Il y a plus de dix ans de cela, le vieux professeur est mort, et l'autre professeur, — le conseiller, le député, que sais-je? — a beaucoup écrit depuis, car je dois dire que c'est un des écrivains les plus distingués et les plus spirituels de ce temps. Eh bien! malgré tout son esprit, malgré tout son talent, quand je lis ses articles ou ses livres, je ne puis m'empêcher d'entendre résonner à mes oreilles ces sottes et odieuses paroles : « *Je n'ai pas le temps, monsieur! Je n'ai pas le temps! je vais à la Chambre!* » Il m'est arrivé plus d'une fois, par un mouvement dont je ne suis pas maître, de froisser le journal ou de jeter le volume.

J'espère, maintenant, lecteurs, que vous comprendrez pourquoi dans mon livre on est compatissant pour ceux qui se trompent, si ceux qui se trompent ont dans leur cœur l'amour de l'humanité, et dur pour ceux qui ont raison, si ceux qui ont raison n'ont dans leur cœur que l'amour d'eux-mêmes.

Novembre 1853. P. L.

DE L'ESPRIT CRITIQUE EN FRANCE.

L'esprit critique est, à proprement parler, l'esprit français; mais cela ne veut pas dire, comme on l'a plus d'une fois prétendu, que nous ayons l'intelligence trop positive pour l'avoir poétique. Il est vrai que nous sommes, en général, plus capables d'observation que d'enthousiasme, que nous avons plus d'aptitude à juger qu'à inventer, à apprécier les contours du marbre qu'à le pétrir. Tout le monde en tombe d'accord; cependant ce n'est pas une raison pour en conclure que l'imagination n'a pas chez nous ses grandes lettres de naturalisation; qu'aimant les brumes du Nord, s'épanouissant au soleil de l'Espagne et de l'Italie, elle languit et s'éteint dans notre climat tempéré. Bien que l'esprit critique soit le fonds particulier de notre génie, l'imagination n'en a pas moins toujours eu en France son droit de cité, et souvent ses prospérités et ses triomphes. Eh! de quel droit ose-t-on dire que l'imagination et l'observation s'excluent, et qu'elles ne peuvent vivre côte à côte! Ces deux facultés s'excluent si peu, qu'elles se complètent l'une par l'autre. La

poésie et la critique sont les expressions différentes, non contradictoires, des choses de l'intelligence et de l'âme. Si l'une voit de plus haut, rien ne doit échapper à l'autre, et ce n'est qu'en les associant qu'on obtient la vérité tout entière. L'aigle voit à sa façon, le lynx à la sienne, mais tenons pour certain que l'œil de l'aigle et celui du lynx réunis formeraient cet *ophthalmos* des Grecs, qui est le symbole de la perfection idéale dans l'art.

En vivant toujours d'accord, la poésie et la critique feraient donc merveille : ce serait un âge d'or. Malheureusement les mésintelligences surviennent souvent entre ces deux puissances. Obligées à la vie commune, elles ne comprennent pas tout le charme qu'elles trouveraient à faire bon ménage; elles se querellent, se déchirent, se calomnient, et la poésie pousse quelquefois les choses si loin, qu'elle ne veut reconnaître aucune utilité à la critique, et qu'elle la chasserait sans façon de la république, si elle avait le pouvoir en main. Cependant la justice n'est pas plus indispensable dans un gouvernement que la critique dans une littérature.

N'est-ce pas, en effet, la critique qui est appelée à maintenir l'ordre dans ce pays de l'imagination où les troubles pénètrent si facilement, et où, pour un grand et véritable révolutionnaire qui apparaît de loin en loin, on rencontre à chaque coin de rue des centaines d'émeutiers. N'est-ce pas la critique qui se charge de faire respecter la propriété d'autrui et de restituer à chacun ce qui lui appartient, au milieu des fraudes continuelles et des larcins qui se commettent dans ce

pays, soit dans l'ombre, soit en plein jour, car, s'il y a des voleurs honteux, il y a aussi des voleurs impudents ? Quand les vastes domaines de l'art, avec leurs forêts touffues et profondes, leurs blondes et abondantes moissons, sont la proie de quelque pillage, — et il y a toujours à craindre quelque jacquerie de ce côté, — n'est-ce pas la critique qui s'oppose à la fureur des pillards, qui les combat pendant l'action et qui les juge après coup ? De même, quand ce n'est plus la destruction et l'incendie qui menacent ces beaux domaines, mais la pauvreté et la disette : quand les vieux sillons sont en friche et qu'on ne cherche pas à en creuser de nouveaux, n'est-ce pas encore la critique qui demande une levée de bras, indique les terrains féconds et donne du cœur aux travailleurs ? Elle n'est donc pas si inutile, et la poésie a tort, au moins dans ce reproche. A-t-elle raison lorsque, transportant ailleurs la querelle, elle condamne la critique à un labeur secondaire et l'accuse de médiocrité d'esprit ?

Sans doute l'éclat *reluysant,* pour parler comme Amyot, appartient au poète. Le critique n'a pas une auréole aussi rayonnante et ne parle pas au milieu de tant d'éclairs. Doit-on en induire que la médiocrité d'esprit est irrévocablement son partage ? Ce serait ne pas se rendre compte des qualités nécessaires pour constituer un grand critique, et, au lieu de songer à Aristote, ce serait songer à l'abbé Le Batteux.

Pour comprendre les lois de l'art, les restreindre et les agrandir à propos, ne faut-il pas être doué d'une intelligence passablement philosophique ? Pour apprécier à leur valeur les créations des poètes, pour savoir

jusqu'à quel point elles sont vraisemblables et réelles, ne faut-il pas être un assez profond moraliste et voir assez clair dans le cœur humain ? Pour comparer les littératures entre elles, pour saisir les points de contact et les différences, ne faut-il pas posséder une sagacité peu commune et une érudition assez vaste? N'est-ce rien que tout cela? Et si l'on ajoute que le critique, avant tout, doit être armé d'un goût sûr et d'une plume excellente, on conviendra que ce n'est pas faire preuve de trop grande médiocrité d'esprit que de réussir dans cette carrière et d'y tenir la campagne avec honneur. Je dis plus, je dis que, pour occuper seulement le second rang en critique, ce n'est pas trop de beaucoup de talent. Quant à être un critique complet, le critique idéal, c'est-à-dire un écrivain qui à la profusion lumineuse de Bayle joindrait le trait ineffaçable de Pascal, c'est plus que du talent, c'est du génie qu'il faudrait, et le génie a toujours été rare. Il est vrai que, hissé sur la vanité et l'impudence, le talent a un faux air de génie ; mais il n'y a que les sots qui s'y trompent.

L'esprit critique, pris dans l'acception générale, s'applique à tout, et, à côté du domaine de la poésie, son domaine est immense : l'art, l'histoire, la philosophie, la politique, sont des provinces qui relèvent de lui, car, en somme, il n'y a que deux familles d'esprits dans le royaume de la pensée, les observateurs et les inspirés, ceux qui étudient et ceux qui chantent ; mais je ne parle ici que de l'esprit critique appliqué purement aux lettres, et je crois que c'est de celui-là surtout qu'on peut dire qu'il est le produit le plus naturel et le plus franc de notre terroir. Il est toujours alerte,

vigoureux, résolu, s'engageant dans les défilés sans s'y égarer, fouillant sous les décombres sans s'y engloutir, et ne se perdant jamais dans les nuages comme son cousin d'Allemagne. Il sait ce qu'il veut et où il va. C'est là sa gloire, et elle en vaut bien une autre.

Dans toute littérature, la critique n'apparaît qu'après la poésie, elle ne l'annonce pas, elle la suit : la poésie n'a pas de précurseur, elle naît d'elle-même. Comment les critiques pourraient-ils venir avant les poètes ? On ne peut songer à donner des règles à un art que lorsqu'il existe déjà. Ainsi, en France, la critique ne se montre qu'au XVIe siècle. A la vérité, elle sort alors de partout ; elle est confuse, obscure, mais pleine d'éclairs ; c'est un chaos d'où s'échappent des jets abondants de lumière. Elle envahit jusqu'à la poésie. La pléiade n'accomplit-elle pas une œuvre critique autant que poétique ? C'est que la muse française avait besoin désormais d'une charte pour vivre, et l'on sait comment se font les chartes. Quand on ne les reçoit pas toutes faites et comme un don gracieux, ou on les arrache par lambeaux, ou on les improvise d'un coup, ou on les emprunte. Ici on improvisait et on empruntait à la fois, deux procédés périlleux. La prose également cherchait ses lois, et Montaigne, sans les lui donner, la mettait à même de les recevoir. Malgré les incorrections qui foisonnent dans son immortel fouillis, l'admirable discoureur des *Essais* a contribué puissamment, à force de grâce, de tours imprévus, de familiarité éloquente, à la formation de cette langue qui ne devait être définitivement fixée qu'au siècle suivant, non pas au début encore et d'emblée : il fallut

traverser l'hôtel de Rambouillet pour arriver à Port-Royal. Et qu'on n'aille pas croire que je partage le préjugé vulgaire touchant l'hôtel de Rambouillet. Je sais que madame la marquise de Rambouillet et madame la duchesse de Montansier assistèrent à la première représentation des *Précieuses ridicules*, et applaudirent de tout cœur, ce qui prouve suffisamment qu'elles étaient de l'avis de Molière sur le compte de Cathos et de Madelon. Mais enfin, *quoi qu'on die*, l'hôtel de Rambouillet n'était pas l'asile du goût sévère, et il y avait loin du *salon bleu* à Port-Royal, cette école souveraine de critique, d'où sortirent la prose la plus forte et la poésie la plus parfaite, c'est-à-dire la prose de Pascal et la poésie de Racine.

C'est dans la vallée de Chevreuse qu'est la source profonde où le XVIIe siècle puisa sa principale grandeur. C'est à la haute école des *solitaires* que ce siècle doit en partie d'avoir été l'intime et magnifique alliance de l'esprit critique et de l'esprit créateur, car il a été cela. Comment qu'on l'entende, le XVIIe siècle est la raison à sa plus haute puissance, et l'on est revenu à l'admiration pure et simple pour une époque littéraire où les grands poètes sont eux-mêmes, quand ils veulent s'en donner la peine, de parfaits critiques. Prenez les courtes préfaces de Corneille et de Racine ; ne sont-elles pas d'excellents traités de critique en quelques lignes ? Voulez-vous une page de la critique la plus mordante, la plus vive et en même temps la plus sensée ? lisez la *Critique de l'École des Femmes*. Et la lettre de Fénelon à l'Académie (je crois avoir le droit de placer l'auteur de *Télémaque* parmi les inventeurs),

y a-t-il dans Quintilien un plus admirable chapitre que celui-là ? Heureux temps où l'imagination signe d'aussi belles pages sur les règles de l'art, et où, parmi les écrivains qui ont pris le brevet et mis l'enseigne d'expert en littérature et en érudition, on rencontre le plus pénétrant, le plus compréhensif, le plus infatigable des critiques, je veux dire Bayle ! Heureux temps ! mais il eut aussi ses scories. Un siècle, si grand qu'il soit, n'est beau d'une beauté irréprochable qu'à distance, et lorsque le crible de la postérité a dégagé le bon et rejeté le mauvais. Le XVIIe eut sa part de mauvaise critique, sans compter les injustices faites au *Cid*, qui étaient antérieures au triomphe définitif de la raison et du goût. Qu'on ne l'oublie pas, c'est au milieu de l'épanouissement le plus complet du génie de nos grands hommes qu'eut lieu un débordement de sentiments et d'idées absurdes et rétrogrades ; il n'y eut pas de chef-d'œuvre qui ne fît naître des centaines d'injurieux libelles, à peu près comme un rayon de soleil fait pousser des milliers d'insectes. Oui, en plein Louis XIV, il y eut une critique inintelligente, sans goût, criarde, éhontée ; nous avons alors un peu moins le droit de nous plaindre aujourd'hui, et cela doit nous consoler un peu.

Comme le XVIIIe siècle avait une autre mission que le siècle précédent, et qu'à une époque heureuse et réglée succédait une époque inquiète et turbulente, l'esprit critique dut changer de caractère et prendre d'autres développements. Ces développements furent tels, qu'il devint la littérature tout entière, — une littérature sociale. Les gens de lettres passèrent tous à

l'état de *philosophes*, et, si la poésie perdit beaucoup à cette transformation, il faut se consoler de ce malheur en songeant qu'il sortit de là la révolution française. Ce que nous perdîmes en poésie, nous le gagnâmes en liberté ; il y eut compensation. Ce siècle est donc le siècle critique par excellence : il veut tout démolir du passé vermoulu, et, non content de placer la mine sous l'édifice, il lance un bélier contre chaque pierre ; mais contradiction remarquable ! le roi de ce temps-là, Voltaire, voulut tout renouveler, excepté l'art, qu'il faut renouveler toujours. En changeant le monde, il ne demandait pas mieux que d'immobiliser la poésie, dont le principal caractère est de changer à mesure que le monde change. Personne n'eut plus de goût que Voltaire, et personne n'eut autant d'esprit, mais il manqua d'étendue et de grandeur ; il méprisa Shakspeare, et ne comprit pas tout Corneille. Diderot, lui, était plus conséquent : il fut révolutionnaire sous toutes ses faces. En travaillant avec sa verve d'hiérophante à la démolition de l'ancienne société, il rêvait un art moderne pour la nouvelle ; il inventa le drame, et sema d'aperçus nouveaux, mêlés de faux et de vrai, ses livres et l'*Encyclopédie*. Or, si l'*Encyclopédie* est maintenant un tombeau, c'est du moins un tombeau à la façon des pyramides, qui atteste la puissance de ceux qui sont couchés dessous.

Lorsqu'une littérature est politique et sociale, il est bien difficile que la critique ne soit pas une critique de parti. Tout écrivain est forcé de prendre cocarde, s'il veut être compté pour quelque chose ; et dès qu'on est enrôlé sous un drapeau, ne faut-il pas faire feu sur

tous ceux qui sont dans le camp opposé? Dès lors l'impartialité et le goût n'ont plus voix au conseil, et la passion seule dirige les coups. C'est ainsi que Desfontaines et Fréron livrèrent à Voltaire ce combat acharné qui le mettait hors de lui. En cela, Voltaire ne fut pas habile : au lieu de désarmer ces détracteurs par le dédain, il leur fit beau jeu par ses colères, et il fut aussi mal inspiré, convenons-en, en faisant un procès à Desfontaines, qu'en faisant l'*Écossaise* contre Fréron. Il éveilla la curiosité autour d'eux, et l'auteur de *Candide* (que cela doit donner à réfléchir aux poètes!) fit plus d'une fois passer les rieurs du côté de ces critiques. Aujourd'hui Desfontaines est oublié, ou à peu près; Fréron ne l'est pas, et même, dans ces derniers temps, on a essayé de le dresser sur un piédestal; mais le piédestal n'avait pas de fondements assez solides, et il s'est vite écroulé. Fréron, qu'on a voulu d'autres fois traîner aux gémonies, ne mérite pas plus d'ailleurs les gémonies que le Panthéon : c'était un bon esprit qui s'entêta dans une injustice, et c'est à cette longue perpétration d'une injustice qu'il doit presque toute sa renommée. Je ne conseille pas cependant de suivre cet exemple : se créer une célébrité de critique en niant de parti pris un grand écrivain, et en le visant toujours à la tête et au cœur, me paraît un procédé d'une moralité bien suspecte. Je ne conseille pas davantage le procédé de l'abbé Prévost, qui écrivit vingt volumes de critique avec l'intention de ne déplaire à personne et de ne blesser aucune vanité. S'il y réussit, ce dont je doute, il put se vanter d'avoir accompli la tâche la plus difficile que

puisse entreprendre un écrivain. En tout cas, à ce procédé qui contraignait l'abbé Prévost à de sèches analyses, le lecteur devait perdre beaucoup, et il se serait sans doute fort ennuyé aux vingt volumes du *Pour et le Contre,* si l'abbé Prévost n'eût imaginé d'entremêler son journal critique de quelques histoires comme il savait en faire. Remarquons en passant que ce sont là les véritables premiers romans-feuilletons. — Heureusement pour vous, ô bon Prévost d'Exiles ! que vous ne fûtes pas seulement un critique, et que vous êtes le père de Manon !

Il y eut, au dix-huitième siècle, un homme qui eût été un excellent critique s'il l'eût voulu. Ce n'est certes pas le pauvre abbé Trublet, ni l'abbé Le Batteux, ni Marmontel: c'est Rivarol. Et ce n'est pas que j'aime son *Petit Almanach des grands hommes*, ce livre dont l'ironie continuelle est si fatigante, et qui est comme une pirouette éternelle sur la même planche et sur le même pied. Mais que d'éclat et de pénétration dans tout ce qu'il a écrit d'un genre un peu élevé ! Pourquoi ce brillant esprit manqua-t-il de volonté et de conduite ? Il se dissipa, il se gaspilla, et l'on dirait un écrivain de notre temps. La Harpe, au contraire, sut ramasser ses forces, et son *Cours de littérature* a été trop diminué. Sans doute, La Harpe est léger d'érudition; il parle des hautes sources sur la foi d'autrui, et on ne l'eût pas embrassé pour l'amour du grec. Il ignore le moyen âge et ne sait que médiocrement le seizième siècle. Il a de la morgue, il est tranchant, il est souvent très-injuste ; il a des admirations et des haines de parti pris; ainsi il trouve admirable ce vers prétentieux :

On para mes chagrins de l'éclat des grandeurs,

parce qu'il est de Voltaire, et il trouve ridicule ce beau vers :

Fouetter d'un vers sanglant ces grands hommes d'un jour,

parcequ'il est de Gilbert. Eh bien ! malgré tout cela, La Harpe est un juge littéraire d'une haute compétence, un *arbiter elegantiarum* comme il y en a peu. Il a rendu au goût des services signalés, il a mis beaucoup de vanités à leur place, car il avait le courage de son opinion, et si tous les mauvais écrivains qu'il a frappés en plein cœur étaient venus à sa porte en découvrant leurs blessures, cela eût ressemblé à une ambulance.

Avec La Harpe aurait dû finir la critique du dix-huitième siècle. Le temps avait marché, et l'on se trouvait en présence d'une société nouvelle. La critique devait donc se rajeunir, et elle ne le fit pas. Elle eut grand tort, car elle devint étroite, mesquine, sans point de vue. Elle contracta les défauts ordinaires de la vieillesse, idolâtre du passé, et presque toujours, malgré qu'elle en ait, ennemie de l'avenir, qu'elle ne doit point voir. Elle s'enferma dans la tradition comme dans une forteresse, et, ne voulant pas faire un pas au dehors, elle se contentait de regarder par les meurtrières. Au lieu d'être en éveil, de prêter l'oreille à tous les bruits précurseurs de l'avenir, et d'encourager toutes les tentatives d'une audace heureuse, elle s'obstina à combattre tout ce qui lui paraissait nouveau, elle eut horreur de l'originalité, et se livra, avec une passion digne d'une meilleure cause, à la chasse minutieuse et ridicule des mots. Pour tout dire, la critique

descendit alors au rang d'une critique de collège, et les abbés au petit collet affluèrent sur la place. Lorsque parut *Atala*, n'eut-elle pas, la poétique fille des savanes, à essuyer la colère de cent pédants conjurés? Comment fit-elle pour échapper aux fureurs sans cesse renaissantes de M. l'abbé Morellet?

Au reste, parmi les critiques de cette époque, Morellet n'est qu'en seconde ligne, c'est Geoffroy qui occupe la première place; mais Geoffroy n'eut-il pas, en réalité, plus de bonheur que de talent? Si ses feuilletons, qui seraient peu lus aujourd'hui et qui étaient dévorés entre deux victoires, eurent tant de célébrité, n'est-ce pas parce qu'ils étaient le seul aliment que le despotisme impérial permettait aux lecteurs de journaux? Je le crains pour la gloire de Geoffroy, qui, après tout, ne fut que l'ombre de Fréron colletant l'ombre de Voltaire.

Malgré tous les critiques en rabat, l'avénement de M. de Châteaubriand fut une date et le commencement d'une ère nouvelle. De son côté, dans le même moment, madame de Staël remuait les idées avec l'enthousiasme d'une femme et une puissance toute virile. L'imagination reprenait ses droits, de larges horizons s'ouvraient sur la littérature française. C'était comme une renaissance dans la poésie et dans la critique. Alors commença ce mouvement qui aurait pu être si fécond, et qui poussa tant de bons et brillants esprits à remonter aux sources véritables de l'antiquité, à étudier nos propres origines, si longtemps négligées, et les littératures étrangères si longtemps méconnues. Poètes et critiques travaillèrent alors à l'œuvre d'un

commun accord : on chercha ensemble, on s'encouragea mutuellement, en un mot on partit sur le même navire pour la conquête de la même toison d'or. Malheureusement on se sépara dans la traversée; on sauta à bas du navire pour se jeter sur des radeaux; plus d'un fit naufrage, et, en définitive, la toison d'or ne fut conquise qu'à demi.

Ce qui s'est passé depuis, nous le dirons un jour; mais ce qui est certain, c'est qu'à cette heure le rôle et le devoir de la critique ont grandi.

Quand une société est dans un état régulier, qu'elle a trouvé son assiette parfaite, et que les principes dominants, au lieu d'être battus en brèche chaque matin, sont entourés d'un respect universel, les lettres peuvent n'être qu'un noble jeu de l'esprit, le plus sérieux des délassements, si on aime mieux. Au contraire quand une société se trouve dans une situation révolutionnaire, quand l'Etat ressemble à la cité voisine d'un volcan entre deux éruptions, et que chaque maison est construite avec de la lave à peine refroidie, la littérature n'est plus un simple passe-temps, elle a charge d'intelligences. Dans de pareils moments, on le conçoit, la critique doit s'élever et grandir; elle doit cesser d'être une critique purement littéraire. En relevant les fautes de goût, il faut qu'elle aille au fond des âmes. En prenant les dimensions de la tête, il faut qu'elle descende dans les profondeurs de la conscience. Tout critique doit alors être doublé d'un moraliste, et sous le La Harpe, on doit trouver à fleur de peau le Vauvenargues.

M. GUIZOT ET SES DERNIERS TRAVAUX.

I

M. GUIZOT.

S'il est jamais permis de se montrer partial, c'est pour les gens tombés ; s'il est jamais permis de se laisser désarmer, c'est par les vaincus. Dès qu'un homme est à terre, il est respectable, et plus il a été précipité de haut, plus il faut l'entourer de soins et d'égards. Aussi je n'aurais parlé qu'avec une grande réserve de l'homme d'État brisé par une révolution, si cet homme d'État ne m'avait débarrassé de mes scrupules et mis fort à l'aise par son attitude. En effet, avec M. Guizot, on n'a jamais affaire à un vaincu. M. Guizot est toujours victorieux : il se drape dans ses défaites, et se décerne des ovations en pleine déroute. Quand la défaite a lieu dans la coulisse, il la nie audacieusement ; quand elle a lieu devant la rampe, sous les yeux du public entier, il l'avoue avec hauteur et s'en fait un titre de gloire. Il ne dit pas : Je suis tombé ; il dit : *J'ai eu l'honneur de*

tomber. Avoir l'honneur de tomber ! c'est un mot qui mérite de devenir historique, et qui, en attendant, donne la clé d'un caractère et explique toute une vie.

M. Guizot, c'est la glorification perpétuelle de soi au milieu d'erreurs énormes et de contradictions sans nombre. Lorsqu'il est dans l'opposition, que fait-il ? Il attaque avec violence ce qu'il se hâte de pratiquer dès qu'il est rentré au pouvoir ; et pour les deux circonstances, il a des théories qui prouvent qu'aujourd'hui comme hier il est la justice et la raison mêmes ; car le dogmatisme sévère de M. Guizot sait toujours trouver une théorie à point. Dans les phases si diverses de sa carrière politique, il n'est peut-être pas d'action, si insignifiante qu'elle soit, qui n'ait sa doctrine à ses trousses, comme une suivante. Méfiez-vous de cette abondance de théories ! cela ne prouve souvent qu'une chose ; l'absence de principes. On émet beaucoup de théories quand on a peu de principes, de même qu'on paie en billets quand on n'a pas d'argent, et en billets qui seront protestés.

Pour être juste envers tout le monde, il faut dire que, depuis trente ans et plus, il est peu d'hommes politiques, ayant traversé les affaires à plusieurs reprises, qui n'aient souvent hasardé quelque théorie de circonstance et qui n'aient abrité des faiblesses sous une apparence de doctrines. Mais voulez-vous des théories de toutes sortes, étranges, contradictoires, tantôt modestes, tantôt emphatiques, toujours spécieuses, presque jamais vraies, suivez M. Guizot pas à pas, et voyez son éloquence et son orgueil aux prises avec une situation

fausse. Et Dieu sait combien de fausses situations il y a eu dans la carrière politique de M. Guizot.

Un jour, je ne sais plus quel membre de l'opposition adressa à M. Guizot une question embarrassante ; le ministre se leva et dit, le front haut et la main étendue : *Je répondrai demain*. Le lendemain arriva, la discussion avait pris un autre cours, comme l'avait sans doute prévu M. Guizot, et il crut un instant avoir échappé à la difficulté ; mais il avait affaire à tenace partie, et la même question épineuse se dressa de nouveau devant le ministre. M. Guizot, alors, se leva comme la veille, et avec le même geste et peut-être une plus grande assurance encore, il dit : *J'ai répondu hier*. Tout l'homme est là.

Encore un trait de caractère, cependant :

Vous sentez-vous corrompus ? disait M. Guizot à ses électeurs, à la fin d'un banquet ; et rentré chez lui, il disait à ses intimes : Je me sers de la corruption comme un médecin se sert de poisons pour en faire des remèdes. — En voilà pour tous les goûts ! Il y en a pour les badauds et il y en a pour les habiles ; et le plus curieux, c'est l'autorité magistrale avec laquelle M. Guizot impose ses maximes inventées pour le besoin du moment ; c'est le dédain magnifique dont il accable ses contradicteurs. Il débite ses maximes de hasard comme des vérités primordiales, et avec un aplomb formidable. Si M. Guizot se laissait choir dans la rue et donnait de la tête contre une borne, il se relèverait, le front haut, en s'écriant : Messieurs, c'est maintenant ainsi qu'il faut marcher ! Puis il traiterait d'esprit étroit, d'intelligence vulgaire, quiconque aurait l'audace de ne pas

vouloir faire de culbute. Mais quoi ! cela serait dit en un tour de phrase superbe, et beaucoup de gens trouveraient qu'il a raison. O éloquence ! voilà de tes coups.

C'est l'éloquence de M. Guizot qui a perdu Louis-Philippe et sa dynastie. Ceci a l'air d'un paradoxe, et pourtant rien n'est plus vrai au fond. Cette éloquence qui grandissait toujours, pendant que M. Berryer baissait et que M. Thiers restait au même point, cette éloquence monarchique a été véritablement la mère de la révolution de février. N'est-il pas évident que, sans les triomphes de tribune de M. Guizot, le cabinet du 29 octobre serait tombé vingt fois, et que, toujours menacé, il n'a jamais cherché son salut dans des actes, mais dans des discours? N'est-il pas évident qu'une fois la victoire remportée, le roi, la majorité et M. Guizot lui-même devaient naturellement se faire illusion et croire à la légitimité du succès? N'est-il pas évident qu'en possession d'un talent qui n'avait plus de rivaux et qui gagnait toujours la bataille, le gouvernement de Louis-Philippe devait se croire possesseur d'un talisman irrésistible, et n'avoir par conséquent rien à craindre, ni à prévoir? Tout cela est incontestable, et, dans ce cas, on peut dire que le talent oratoire de M. Guizot était un voile magnifique jeté devant la réalité des choses et qui ne pouvait être déchiré que par la main sanglante des révolutions. Le vieux roi ne s'est aperçu qu'à Claremont qu'au lieu d'un homme d'État, il n'avait eu pour ministre qu'un admirable artiste en paroles.

Chaque discours de M. Guizot, pendant son long ministère, a été un attentat indirect contre la dynastie de juillet. Pendant qu'Alibaud et Darmès visaient le roi,

et ne le touchaient point, M. Guizot ne le manquait pas, en voulant le défendre.

Le serviteur qui tue involontairement son maître, à la chasse, ne doit plus toucher d'arme à feu. Après 1848, M. Guizot devait se retirer de la politique : il devait se consoler dans l'étude désintéressée de l'histoire. Le Val Richer eût pu devenir alors le château de la Brède, et les colères qu'avaient soulevées la politique de M. Guizot se seraient dissipées peut-être dans l'admiration qu'auraient inspirée ses ouvrages. Mais M. Guizot n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Au lieu de renoncer à la politique, il y rentra à la première porte entr'ouverte qu'il aperçut. Encore tout étourdi de sa chute, il voulut nous donner une leçon d'équilibre. La leçon fut peu écoutée et ne méritait pas de l'être davantage. L'écrit de la *démocratie en France* était vide, et si l'on trouvait encore dans ce premier ouvrage de l'exil l'impertubable assurance d'un homme qui ne se serait jamais trompé, on n'y trouvait ni une idée neuve, ni une idée pratique ; à proprement parler, c'était un rien majestueux.

Après divers essais politiques qui ne furent pas très-heureux, bien que portant, en plus d'un endroit, la touche du maître, M. Guizot finit par où il eût dû commencer : il se livra à une besogne purement littéraire, il remania ses anciens ouvrages, s'occupant de style et descendant quelquefois à de bien petits détails, ce qui est méritoire, surtout chez une plume illustre quand cela ne va pas jusqu'au puéril, toutefois. Or, véritablement, il y a plus d'une retouche puérile dans les éditions nouvelles de M. Guizot. Ainsi, par exemple, dans

les *Essais sur l'Histoire de France* il y a un paragraphe qui, à travers toutes les éditions, a commencé par ces mots : *Il nous a toujours paru étrange*; M. Guizot a repris cette phrase et en a fait celle-ci : *Il nous a toujours paru singulier*... Qui se douterait qu'il a fallu la révolution de Février pour que M. Guizot songeât à opérer un aussi grand changement? C'est étrange ou singulier, comme on voudra.

Redevenons sérieux. — Des trois illustres professeurs qui passionnaient la jeunesse sous la restauration, qui eurent de si beaux jours dans leurs chaires et de si tristes jours au pouvoir, M. Guizot était l'esprit le plus politique et le moins littéraire. Ses deux célèbres amis semblaient avoir reçu plus particulièrement le don du style. M. Villemain, dès ses premiers débuts, avait presque atteint la perfection en son genre. Élégant, limpide, harmonieux, il disait tout ce qu'il voulait dire et charmait, s'il n'éblouissait pas. Son style était comme une lampe d'albâtre et n'eût rien laissé à désirer, si la lumière qui était dedans eût été plus vive, si elle eût jeté plus d'éclairs, si elle n'eût pas ressemblé parfois à une lueur de veilleuse.

Beaucoup moins net, et si l'on voulait donner le mot propre, souvent obscur, parce qu'il s'égarait dans une métaphysique, d'où il a bien fait de revenir pour être purement et simplement un écrivain, M. Cousin avait déjà cette phrase aux grandes allures, reconnaissable entre mille; il s'annonçait comme l'héritier direct du dix-septième siècle, et il a tenu parole.

A côté de ses brillants rivaux, M. Guizot avait le style laborieux et pesant. Sa pensée était forte, mais

ne s'animait pas. L'orateur même, qui devait plus tard se dégager si magnifiquement, était enveloppé et avait grand'peine à faire quelques sorties. M. Villemain et M. Cousin, qui, depuis, ont été tant éclipsés par M. Guizot dans la politique, n'ont pas oublié ce moment où ils avaient plus de succès que lui, et ils aiment à s'en souvenir, ce qui est bien naturel. Ce n'est pas sans regimber et sans lancer quelque trait d'ami, qu'ils acceptent le talent littéraire de leur rival, et dernièrement, comme on disait devant M. Cousin que certain article, sévère pour le style d'une des dernières publications de M. Guizot, avait vivement blessé ce dernier : « Le critique a raison, dit M. Cousin : Guizot ne s'est jamais occupé de style. Il ne commence à s'en occuper que maintenant. » Ironie socratique, tu as été inventée pour que M. Cousin se moquât de ses amis !

La vérité est que M. Guizot a essayé de faire partager à son style les progrès qu'avait réalisés sa parole. Il n'a pas réussi complètement, sans doute, et son admirable chaleur oratoire n'a pas passé dans ses livres ; mais enfin il y a un souffle nouveau ; il y a un autre écrivain. Il est fâcheux que cet écrivain ne s'emploie qu'à des retouches et à des préfaces ; car, après tout, M. Guizot ne fait que badigeonner la façade, perce une fenêtre ou deux fenêtres de plus, et ne change rien à l'ordonnance de la maison.

Or, on sait que si dans ses ouvrages de polémique, M. Guizot tire tout de son propre fonds, et combat avec ses ressources ; dans ses autres productions, il tourne facilement au compilateur. Presque toutes ses œuvres littéraires sont échafaudées sur une compilation, et

par là manquent d'originalité ; il n'a pas su autrefois leur donner son âme, et il est trop tard maintenant.

En parlant de la littérature du dix-septième siècle, M. Guizot dit : « Les Muses, pour parler le langage classique, sont des divinités jalouses ; elles veulent régner et non servir, être adorées et non employées, et elles ne livrent tous leurs trésors qu'à ceux qui ne les recherchent que pour en jouir, non pour les dépenser à des usages étrangers. » On ne se condamne pas de meilleure grâce. Est-ce que M. Guizot a jamais aimé les lettres pour elles-mêmes ? Est-ce que ce n'est pas dans son entourage qu'on disait ce mot, ou à peu près : « Il ne faut épouser les lettres que sous la législation du divorce ? »

Quand il combattait dans la coalition et mettait la monarchie à deux doigts de sa perte, pour venger son injure ; quand il était ambassadeur à Londres et que, rejetant la tête en arrière et faisant des mots, il disait à lord Palmerston : « Milord, vous mettez la paix du monde à la merci des incidents et des subalternes ; » quand il était ministre à Paris, qu'il trônait dans sa gloire, qu'il étalait sa Toison-d'Or, et que du haut de la tribune, ou devant sa cheminée, autre tribune, il croyait commander au destin ! quand M. Guizot, enfin, nageait dans l'enivrement de la puissance, de la fortune et de l'orgueil, qu'étaient-ce pour lui que les lettres? qu'étaient alors ces muses, ces chastes muses qu'il vante aujourd'hui, et qu'il invoque comme des consolatrices ? C'étaient de pauvres filles que le grand ministre n'eût pas daigné recevoir dans ses salons, et auxquelles,

dans un de ses bons moments, il eût fait jeter l'aumône par un de ses laquais !

Lors même que les révolutions ne seraient que des réveille-matin, et ne serviraient qu'à dissiper les rêves d'une mauvaise nuit, elles seraient encore bonnes à quelque chose. La révolution de février a réveillé M. Guizot en sursaut, l'a arraché à son rêve, et l'a rendu à lui-même. Alors les hommes et les choses ont repris eurs dimensions naturelles ; et quoique les mensonges, les intrigues, les comédies politiques aient créé de nouveau un mirage autour du ministre déchu ; quoiqu'il étouffe déjà dans sa retraite, et qu'il brûle de se jeter encore dans les grandeurs factices, il a eu le temps de s'apercevoir que la gloire des lettres en valait bien une autre, et qu'il valait peut-être autant être Bossuet ou Montesquieu, ministres d'État aux ordres de la raison, que M. Guizot ou M. Thiers, ministres aux ordres de la fortune et de ses caprices.

Quatre ans de retraite et de travaux ont permis à M. Guizot de revoir à peu près son œuvre entière. Il a fondu plusieurs ouvrages en un seul. Il a métamorphosé ces ouvrages sérieux, ces anciennes leçons sténographiées. Il a, ensuite, fait l'autopsie de vieux recueils qu'il avait honorés de sa plume, et il en a retiré ses *Etudes sur les beaux-arts* et ses *Méditations morales*. En littérature, en histoire, nous avons donc ses œuvres complètes, telles que la postérité les recevra, si elle doit les recevoir, saut quelques retouches et suppléments.

Eh bien ! l'on peut affirmer dès à présent, et en pleine connaissance de cause, que M. Guizot, dans la longue collection de ses ouvrages, n'a ni religion poli-

tique ni religion littéraire. Malgré une incontestable élévation morale qui distingue tous ses écrits, M. Guizot n'est, au fond, qu'un sceptique. C'est un sceptique austère, arrogant, un sceptique qu'on prendrait facilement pour un sectaire; mais le ton, le geste et le costume mentent : le fonds est là. Il n'est qu'un point sur lequel M. Guizot n'est point sceptique, c'est lui-même. Il croit en lui et en son infaillibilité. Il nous annonce des *Fragments de mémoires personnels* : on peut parier hardiment qu'il n'y aura pas, dans ces confessions, l'aveu d'une faute, et que chaque page sera un piédestal que M. Guizot dressera à une de ses vertus ou à un de ses talents. Mais il aura beau faire, il ne parviendra pas à cacher entièrement le sceptique sous le prêcheur, l'ambitieux fiévreux sous le penseur calme, le pédant sous l'homme d'État, la férule sous la Toison-d'Or.

En résumé, M. Guizot est un grand esprit qui, en politique, ne laissera que de funestes exemples, en littérature que des travaux solides, mais sans éclat, et qui, fort heureusement pour lui, a tracé un large sillon en histoire : c'est ce qui le sauvera.

M. Guizot partage, en effet, avec M. Augustin Thierry l'honneur d'avoir inauguré la science historique moderne. Avant MM. Guizot et Thierry, la France avait des historiens, elle n'avait pas de science historique proprement dite, c'est-à-dire un fonds indestructible de doctrines servant de base commune à tous les travaux. Nos vieilles chroniques, si bien commentées dans les détails par les infatigables bénédictins de Saint-Maur et de Saint-Vannes, ne pouvaient être éclairées dans leur ensemble qu'aux lueurs de 89. Pour bien

comprendre l'esprit et le sens des révolutions du moyen âge, il nous fallait notre révolution qui en était le dénouement.

Aussi, avant 89, c'étaient d'éternelles fluctuations sur nos origines nationales ; on ne procédait que par esprit de système, et les uns ne voyaient partout que le droit romain, de même que les autres ne voyaient partout que les mœurs et les lois germaniques. En établissant d'une manière irréfutable, et avec une abondance jusque-là inconnue d'arguments et de preuves, que la part la plus large devait être faite à la tradition romaine, M. Guizot est un de ceux qui ont le plus puissamment contribué à créer l'ensemble de la science historique moderne, et à retrouver les véritables titres de notre généalogie : c'est par là, je le répète, qu'il vivra.

Quant à sa renommée d'orateur, elle ira s'affaiblissant de jour en jour : les grands orateurs qui n'ont pas de grandes causes ne sont pas immortels dans leurs discours ; il ne reste d'eux que le nom, comme pour les grands tragédiens. M. Guizot a été un grand orateur dans une cause médiocre : c'est Talma dans le *Sylla* de M. de Jouy.

Après ce mot sur l'homme et l'auteur, arrivons à sa dernière publication ; à Corneille et à Shakspeare, salut !

II

CORNEILLE.

Les dames de la Comédie Française ne se doutent guère qu'elles sont nées d'un accès de rigorisme du parlement, rien n'est pourtant plus vrai. Le jour où le parlement; ayant un scrupule religieux, rendit un arrêt pour interdire aux *Confrères* de traduire sur la scène les mystères du christianisme, — ce jour-là le parlement créa, sans s'en douter , le Théâtre-Français. Bien d'autres institutions, et des plus grandes, ont une origine de cette espèce : l'histoire de la civilisation est faite par des ouvriers des Gobelins.

Quand les Confrères de la passion ne purent plus jouer des pièces tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament , ils n'avaient que deux partis à prendre : ou plier bagage, mettre le feu à leurs planches, et renoncer à une industrie qui commençait à devenir lucrative, ou prendre un biais et tourner la difficulté : c'est ce qu'ils firent. On leur interdisait les sujets religieux, ils s'emparèrent des sujet profanes, et changèrent leur nom de Confrères pour celui de Comédiens de l'hôtel de Bourgogne. A partir de ce moment, le Théâtre-Français est né, et quoi qu'il arrive maintenant, il grandira, et grandira vite. Ainsi, en 1600, malgré l'opposition des anciens Confrères devenus les

Comédiens de l'hôtel de Bourgogne, et déjà intraitables comme tous les privilégiés, si frais ou si vieux que soit le privilége, malgré plusieurs arrêts du parlement (est-ce que le parlement voulait dès lors étouffer au berceau le glorieux enfant de son imprévoyance ?) une troupe nouvelle s'établit à l'hôtel d'Argent, au Marais, sous la condition de payer à la compagnie privilégiée un écu tournoi, par représentation. La liberté de l'art, comme toutes les libertés, commençait par une rançon, et la rançon dure encore; seulement, nos priviléges de théâtre se vendent un peu plus cher. Avec le prix entier du privilége de jadis, on n'aurait pas aujourd'hui de quoi payer le souffleur.

Ce fut alors qu'apparut Hardy, un Lope de Vega des pieds à la tête. Il fut, comme on disait en ce temps-là, l'*auteur* des comédiens du Marais. Hardy écrivit au moins six cents pièces, toutes en vers, dont chacune coûtait vingt-quatre heures de travail et rapportait trois écus ! Encore une innovation, ces trois écus ! C'est le premier argent gagné en France par un écrivain dramatique, et les cent mille francs de droits d'auteur que touche annuellement M. Scribe ont leur origine dans les trois écus de Hardy ! Si M. Scribe était reconnaissant, la statue de ce père des droits d'auteur devrait s'élever dans toutes les allées de ses parcs et à l'entrée de tous ses châteaux.

On sait qu'à cette période de notre histoire littéraire, notre originalité consistait à superposer imitation sur imitation, à marier le goût espagnol au goût italien, et à faire du gongorisme et du marinisme à perte d'haleine. Il régnait une effroyable affectation dans tous les

genres de littérature. Ce n'est pas l'esprit qui manquait, ni l'éruditon ; ce n'étaient pas non plus les traits d'éloquence ou de génie ; souvent aussi beaucoup de hautes pensées se cachaient sous un amas de formes bizarres. C'est l'heure où il est le plus facile de constater que les littératures ne commencent pas par le naturel et que le bon sens, cette qualité littéraire la plus décisive, n'apparaît qu'après toutes les autres : on dirait que le bon sens attend que tous les éléments de la création poétique soient réunis pour se lever et faire la lumière dans le chaos.

Avant d'arriver à une œuvre de bon sens sur la scène, n'a-t-il pas fallu plus d'un siècle de tentatives, trois ou quatre générations d'écrivains et dix mille ouvrages peut-être ? On a dit que le génie était le bon sens à sa plus haute puissance ; c'est ne rien dire. Le génie est le bon sens uni à la nouveauté. Voilà la véritable définition, il ne peut pas y en avoir d'autre. Et comprend-on, après cela, ces écrivains qui ont osé s'intituler de nos jours *l'école du bon sens ?* Évidemment, ils n'ont pas saisi la portée littéraire du mot qui signifie supériorité de l'intelligence, royauté de l'esprit, ou qui ne signifie rien. Ils ont commis froidement une étourderie ; ils ont joué avec le sceptre, parcequ'ils ont pris le sceptre pour un simple bâton.

Le bon sens sublime de Corneille opéra une révolution dont on ne peut mesurer la grandeur qu'en se rendant bien compte de ce qui précède immédiatement l'auteur du *Cid* et de ce qui vit côte à côte avec lui. Il y avait alors un mouvement général, une poussée vers la poésie dramatique. Rotrou débutait au théâtre à

dix-huit ans, Mairet à seize. Scudéry, Benserade, Duryer, Tristan inondaient la scène de leurs productions, et la fantaisie de Richelieu qui aimait à se délasser de ses meurtres réels dans des meurtres imaginaires, et qui voulait être poète comme Néron voulait jouer du luth, la fantaisie de Richelieu, brochant sur le tout, donnait au théâtre une vie qu'il n'avait pas eue encore. Mais, malgré cette animation extraordinaire, la poésie dramatique restait dans ses langes. Elle tronquait burlesquement l'histoire et méconnaissait presque toujours la nature humaine, dans un style horriblement prétentieux quand il n'était pas horriblement vulgaire, ce qui ne l'empêchait pas de voir son succès grandir de jour en jour, tant le goût public était peu formé ! Naguère Ronsard avait comparé Jodelle à Sophocle, et la *Marianne* de Tristan balança longtemps le *Cid !* Scudéry, dans sa *Didon*, qui est de 1636, année du *Cid*, force Énée et Didon à se retirer dans une grotte, pendant un orage, à quoi il n'y a rien à dire; puis Énée sort sur le théâtre pour voir le temps qu'il fait, et dit à la reine demeurée dans la grotte :

Madame, il ne pleut plus; votre majesté sorte.

Ceci n'est pas mal, mais voici qui est mieux. Didon prie alors Énée de monter sur un rocher pour appeler sa sœur. Le pieux Énée obéit, et se met à crier :

Hola ! hi ! l'on répond; la voix est déjà proche.
Hola ! hi ! la voicy.

On comprend, après de tels coups d'éclat, les fu-

reurs de Scudéry contre Chimène. Ce qu'on comprend beaucoup moins, c'est la condescendance de l'Académie et du cardinal pour Scudéry. Fontenelle ne se trompait donc point quand il disait : « Ne croyons pas que le vrai soit victorieux dès qu'il se montre ; il l'est à la fin, mais il lui faut du temps pour soumettre les esprits. »

Avant Corneille et à côté de Corneille, c'était une demi-barbarie. Il n'a donc pas eu de modèle ; il a tout tiré de lui-même. C'est le Christophe Colomb de notre monde tragique ; Racine en est l'Améric Vespuce.

Comment se révéla le génie de Corneille ? Il a dit et répété naïvement que c'était l'amour qui l'avait rendu poète, comme s'il s'agissait d'un don vulgaire et non pas de la flamme divine : l'amour peut inspirer des résolutions héroïques à un homme médiocre, il ne peut pas inspirer de beaux poèmes à un mauvais poète. Mais l'idée de Corneille est bien de son caractère et de son temps, de son caractère qui était simple, et de son temps qui était tout porté à l'amour. Le soin de plaire aux femmes dominait alors presque toutes les pensées des hommes. L'atmosphère était imprégnée d'amour, et il n'y avait presque pas de conversation qui ne roulât sur ce sujet. Tous les poètes chantaient sur le mode amoureux, et la plupart des grands personnages affichaient une passion. On se jetait dans la guerre civile pour plaire à deux beaux yeux. Étaient-ce les romans qui avaient mis cette fièvre de galanterie à la mode dans la société ? Étaient-ce les mœurs du monde qui avaient envahi les romans ? A la distance où nous sommes de l'époque, la question est difficile à trancher.

Ce qui est certain, c'est que chez Mademoiselle Scudéry, Brutus et Horatius Coclès dissertent savemment sur l'amour, et que c'est violemment poussé par le dieu malin que Cyrus fait la conquête de l'Asie.

Nous n'avons pas aujourd'hui la naïveté de Corneille dans nos aveux, il s'en faut. Nous sommes gourmés, et nous recouvrons nos faiblesses amoureuses, si nous en avons, d'une belle couche d'hypocrisie. Cela vaut-il mieux ? Je ne le crois pas, et j'avoue que je trouve adorable le trait suivant de la vie de Corneille.

Un jour Corneille, c'est Fontenelle qui raconte, se présenta plus triste et plus rêveur qu'à l'ordinaire devant le cardinal de Richelieu, qui lui demanda s'il travaillait; il répondit qu'il était bien éloigné de la tranquillité nécessaire pour la conposition, et qu'il avait la tête renversée par l'amour. Le cardinal voulut en savoir davantage, et quand il apprit que le père de la jeune fille dont Corneille était épris, était lieutenant-général d'Andely, et qu'il se refusait au mariage, il le manda aussitôt, et l'on pense bien que le mariage fut vite conclu.

Je ne sais si je me trompe, mais je trouve à cette scène un caractère inexprimable de simplicité et de grandeur. Corneille faisant ses confidences de cœur à Richelieu, et le grand homme d'État, si terrible à la distance d'où nous le voyons, compatissant aux chagrins d'amour du grand poète, cela me paraît charmant et profond. Simplicité du vrai génie, qu'es-tu devenue?

Jamais le génie ne s'est montré plus au naturel que dans Corneille. On le voit naître, on le voit marcher à la lisière, puis on le contemple dans toute sa force et

toute sa splendeur, pour le retrouver à la fin défaillant et n'en pouvant plus. Rien n'est factice dans l'art de Corneille, tout est idéalement vrai, et il semble que les imperfections soient là pour faire ressortir les immortelles beautés. — Corneille à eu deux enfances, celle de son siècle d'abord, dont il triomphe si magnifiquement, celle de son génie ensuite, sans doute pour payer tribut à l'humanité. Or, ces deux enfances sont comme l'origine et la décadence du monde romain qui servent de piédestal au géant dans sa virilité héroïque.

L'élévation du talent exclut d'ordinaire la variété. Il n'en est pas ainsi chez Corneille, et il n'existe pas de talent ayant des portions si hautes, qui soit plus varié que le sien. Le *Cid* ne ressemble pas plus à *Rodogune*, que *Cinna* ne ressemble à *Polyeucte*, et *Polyeucte* au *Menteur*. Il est le père de Molière aussi bien que le père de Racine. C'est un fondateur de dynastie, une sorte de Charlemagne poétique.

Pour bien comprendre Corneille, il faut toujours partir de là, que son œuvre est le développement naïf du génie, dans une époque de mauvais goût et demi-barbare, alors s'expliquent facilement toutes les contradictions qu'on remarque dans le talent et le caractère de l'auteur de *Melite* et du *Cid*. Ainsi il ne faut pas s'étonner qu'il soit grand et subtil à la fois. Il est grand parce que Dieu l'a fait ainsi, et subtil parce qu'il est imprégné de l'air de son temps ; seulement, il est plus souvent héroïque que recherché et prétentieux, parce qu'on obéit plus souvent à la nature qu'à l'éducation, et la nature est si forte chez lui qu'elle parvient toujours à dominer, et la plupart du temps, sans

qu'il s'en doute. On prend sa grande âme sur le fait à chaque instant, ce qui n'arrive chez aucun autre poète. Les beautés se montrent chez les autres, on les trouve chez Corneille. Ah ! je comprends bien qu'il ne sut pas déclamer sa poésie, et qu'il lut fort mal ses vers puissants ; les traits les plus beaux de son éloquence lui paraissaient choses toutes naturelles ! Il anonnait, et c'était une bouche d'or.

Les contradictions du caractère ne sont pas plus difficiles à expliquer. Il était humble et fier, humble quand il songeait à sa fortune, et fier quand il songeait à son génie. Tantôt c'était le poète qui parlait, le poète de *Cinna,* le poète des imprécations de Camille ; tantôt c'était l'homme qui agissait, le pauvre homme à la tournure modeste, à la conversation pesante. « La première fois que je le vis, dit Vigneul Marville, je le pris pour un marchand de Rouen. » Quand il dit :

> Je pense toutefois n'avoir point de rival
> A qui je fasse tort en le traitant d'égal.

c'est le poète qui ne songe pas à déguiser sa pensée. Quand il dédie *Cinna* au partisan Montauron, qui lui donne mille pistoles, c'est le bourgeois qui songe à son foyer étroit et à son manteau troué. On lui reprocha amèrement cette dédicace à Montauron et il est vrai qu'il avait poussé la louange beaucoup trop loin. Mais voyons un peu au fond des choses. Pour celui qui tirait toutes vivantes de son âme ces belles figures de Pompée, d'Auguste, de Sévère ; pour le père de Pauline et d'Émilie, quelle différence pouvait-il y avoir entre le partisan Montauron et le cardinal Mazarin ? C'est le

monde qui établit les différences entre les positions et les costumes, parcequ'il voit d'en bas. Ces différences, on ne les aperçoit pas, quand on voit d'en haut, et puisque l'usage des dédicaces était admis pour les poètes, Corneille, dans sa naïveté, devait aller au protecteur qui payait le mieux.

Et, maintenant, je me demande pourquoi M. Guizot a jugé à propos de publier en un gros volume son étude de 1813 sur Corneille. A part quelques petits traits assez intéressants de biographie qui ont été fournis à M. Guizot par M. Floquet, de Rouen, qu'y a-t-il de nouveau dans ce livre ? rien, ou presque rien. L'érudition y est commune, et la pénétration n'y dépasse pas les limites les plus connues. Où est le coup d'œil d'aigle ? Où est la griffe du lion ? nulle part. Cependant M. Guizot a la prétention, quand il se constitue l'historien d'une grande chose ou d'un grand homme, d'effacer ses devanciers et de tuer ses futurs rivaux. Il a échoué cette fois dans sa prétention : il n'a effacé personne, pas même Laharpe, et le champ reste toujours ouvert. Alors, je renouvelle ma question : à quoi bon ?

Pour grossir son volume, M. Guizot y a ajouté trois biographies estimables, mais qui n'apprennent rien, même à ceux qui ne sont pas obligés de savoir. Ce sont trois notices sur Chapelain, Scarron et Rotrou, trois figures très-originales. A propos de Chapelain, il m'est impossible de ne pas remarquer ceci : Pendant les vingt ans qu'il mit à la composition des douze premiers chants de la *Pucelle*, il jouit d'une gloire sans égale. Occuper le public pendant vingt ans avec un même poème dont on lit des fragments dans des salons ! Évi-

demment, la mesure du temps a changé ; nous n'avons plus les mêmes montres.

La notice sur Rotrou est maigre. L'auteur de *Venceslas* méritait mieux. M. Guizot n'a pas l'air de bien savoir pourquoi Corneille appelait Rotrou son père, quoique Rotrou eût trois années de moins que lui. C'est que celui-ci, fort avant dans la faveur du cardinal, protégea toujours, protégea vivement l'auteur du *Cid*. Protéger son rival en poésie, mourir en se dévouant pour ses concitoyens et avoir fait *Venceslas*, cela est assez beau pour immortaliser une mémoire, et si nous avions un Westminster, il faudrait y placer Rotrou à côté de Corneille.

L'étude de M. Guizot est donc médiocre, et Corneille, ce véritable Pierre-le-Grand, attend encore son historien définitif. Voyons si M. Guizot a été plus heureux avec Shakspeare, et s'il n'a pas été écrasé entre les deux géants.

III

SHAKSPEARE.

Le 23 avril 1616 mourut, dans sa cinquante-deuxième année, à Stratford-sur-Avon, dans le comté de Warwick, un homme qui avait eu la modeste gloire de planter le premier mûrier dans son canton. — Le même jour, mourut, en Espagne, un ancien soldat qui avait été blessé à Lépante, esclave à Alger et captif dans sa patrie. Le premier de ces deux morts laissait quelque chose à sa famille ; le second ne laissait rien à la sienne ; oui, mais le petit bourgeois retiré de Stratford, dont les voisins admiraient le mûrier, et le pauvre diable de vieux soldat espagnol léguaient à la postérité le plus magnifique héritage, et dotaient l'avenir d'inépuisables trésors ! Ils enrichissaient l'imagination humaine jusqu'à la fin des temps ! l'un s'appelait Shakspeare, et l'autre Cervantes.

Est-ce que Shakspeare et Cervantes, le peintre des douleurs et le peintre des ridicules de l'humanité, s'étaient devinés sans s'être jamais vus, et s'étaient donné le mot pour partir ensemble, aller goûter le véritable repos dans un monde meilleur, ou recommencer leur œuvre sur un théâtre agrandi ? Est-ce qu'ils avaient un projet de collaboration pour l'éternité ? La vérité est

qu'ils durent quitter sans regrets une vie où ils avaient tant lutté, tant souffert, et où leur génie leur avait valu moins d'honneurs que d'affronts. — La gloire, autrefois, était souvent posthume ; aujourd'hui, nous la mangeons en herbe.

Le jour où l'on recouvrit d'un peu de terre Michel Cervantes et William Shakspeare, Milton avait huit ans et Corneille dix : il y avait de la semence dans les sillons.

A la mort de Shakspeare, ses œuvres étaient disséminées de tous côtés ; il n'avait jamais songé à les réunir : il faut avouer que M. Guizot recueille les siennes avec plus de soin. Cette insouciance de Shakspeare pour ses ouvrages n'est pas un des traits les moins caractéristiques de cette figure sublime et bizarre, la gloire de l'Angleterre et l'éternel orgueil de la poésie du Nord.

Il arriva au théâtre anglais ce qui arriva au nôtre : ce que fit chez nous un arrêt du Parlement, la réforme d'Henri VIII le fit chez nos voisins. Cette réforme, en effet, fit tomber les *miracles* et les *mystères*, et jeta les comédiens dans les sujets profanes, absolument comme chez nous. Mais voyons où en étaient les mœurs dramatiques en Angleterre au moment où paraît Shakespeare, au moment où le jeune fils du boucher garde les chevaux des gentlemen à la porte du spectacle.

Il y avait alors deux théâtres à Londres, comme à Paris du temps de Corneille. Ces théâtres s'appelaient *Black-Friars* et le *Globe*. Quant aux comédiens ambulants, ils jouaient dans des cours d'auberge ; et si vous voulez connaître leurs frais de costumes et de décors, lisez le *Songe d'une nuit d'été*. Un comparse enduit de

plâtre figurait la muraille entre Pyrame et Thisbé, un autre comparse, avec une lanterne, représentait admirablement le clair de la lune ! Comparez à cela un décor du *Prophète* ou du *Juif Errant !* Comparez même à cela, — quoique ceci soit un peu hasardé, — un décor du Théâtre-Français !

Entrez un soir de première représentation dans une de ces belles et vastes salles blanc et or, splendidement éclairées, où le luxe moderne étale toutes ses merveilles ! Les loges resplendissent de jolies femmes, de bouquets et de diamants. Tous les spectateurs, élégamment mis, sont assis commodément sur de bonnes banquettes, ou dans d'excellents fauteuils. On frappe trois coups : une superbe toile se lève avec une lenteur majestueuse et découvre, soit un frais paysage, soit un charmant intérieur qui font véritablement honneur à l'artiste. Les acteurs admirablement costumés, et avec un soin de la vérité historique digne des plus grands éloges, entrent et sortent, vont et viennent. Je crois qu'ils parlent. On applaudit peu, mais on ne siffle pas : c'est devenu inconvenant. Cela dure trois ou quatre heures ; après quoi, le rideau se levant une dernière fois, toujours avec la même lenteur, un monsieur en habit noir et en cravate blanche, s'avance, fait trois saluts, et vient apprendre aux spectateurs ce qu'ils savaient déjà, que la pièce qu'on a eu l'honneur de jouer devant eux, est de M. Scribe ou de M. Ponsard.

Voilà comment la chose se passe aujourd'hui chez nous ; je ne sais pas si elle se passe exactement de la même façon de l'autre côté du détroit. En tout cas, voici ce qui avait lieu à Londres du temps de Shakspeare. Il

n'y avait que le parterre et la scène. Le parterre était occupé par la populace, qui buvait de la bière et mangeait des pommes. La scène était envahie par les gentilshommes, qui s'asseyaient par terre, jouaient aux cartes et fumaient des pipes : le tabac était alors dans sa nouveauté. Quand les gentilshommes faisaient trop de bruit, le parterre se fâchait, et criait : *A bas les sots!* Les gentilshommes ripostaient et appelaient les gens du parterre : *Stinkards*. Ceux-ci jetaient alors de la boue à ceux-là, et leur crachaient au nez. Et, pendant ce temps-là, les acteurs, qui ne se distinguaient du public que par les plumes dont ils ornaient leurs chapeaux, et par les nœuds de rubans qu'ils portaient sur leurs souliers, — les acteurs donnaient la première représentation d'*Othello* ou de *Macbeth*. Ce sont là de véritables jeux de la fortune.

Il ne faut pas oublier que la salle, pour les tragédies, était tendue de noir comme la nef de nos églises pour les enterrements. Ce décor en valait bien un autre, et on n'a pas assez remarqué, ce me semble, que c'était là un bon cadre pour les drames sombres et sanglants de Shakspeare. Figurez-vous Rachel ou Frédérick dans une salle tendue de noir ! Croyez-vous qu'ils n'arriveraient pas plus facilement à des effets de terreur que dans un décor de Ciceri ?

Châteaubriand appelle Shakspeare un des cinq ou six génies-mères qui ont enfanté et allaité les autres ; nous sommes loin du *Sauvage ivre* de Voltaire. Et l'étude si large et si passionnée de Wilhem Schlegel, à quelle distance est-elle des trente ou quarante misérables lignes de Laharpe sur Shakspeare ? En définitive,

c'est notre siècle qui a donné au génie de l'auteur d'*Hamlet* ses véritables proportions, et qui l'a placé sur son piédestal indestructible. Privilége admirable de certains génies de rajeunir en vieillissant, et d'être plus compris et plus admirés à mesure que les générations se succèdent ! Or, c'est par le fond, plutôt que par la forme, quoi qu'on en ait dit, que Shakspeare s'est emparé si puissamment des générations nouvelles : c'est pour cela que sa gloire ne baissera plus. Il a vu l'homme dans sa réalité la plus profonde, et il est entré si avant dans ses passions et ses misères, que son théâtre est véritablement l'histoire tragique de l'âme humaine. *Romeo et Juliette*, n'est-ce pas la tragédie de l'amour ; *Othello*, celle de la jalousie ; *Macbeth*, celle de l'ambition ; *Hamlet*, celle de la maladie morale que nous connaissons si bien, puisqu'elle a fait tant de ravages parmi nous ?

Qu'est-ce qu'Hamlet, le jeune et le beau prince de Danemark ? C'est la mélancolie et le doute ; le doute amer, la mélancolie inguérissable. Quand une société vieillie s'en va par lambeaux, et que la société nouvelle est dans les angoisses de l'enfantement, entre le passé désormais impossible et l'avenir incertain, il y a un moment où un trouble profond s'empare des âmes élevées ; la raison s'aigrit et la sensibilité se corrompt. C'est la maladie de René, de Werther et de Byron ; c'est la maladie de notre siècle, mais ce n'était pas la maladie du siècle de Shakspeare et encore moins du siècle d'Hamlet. Le poète a donc créé son personnage tout entier, par un admirable effort de divination ; il a pris un homme dans une vieille chronique, comme Dieu

prit un peu de poussière, et il a dit à ce nom : Sois un homme ! lève-toi et marche !

Je comprends très-bien que M. Châteaubriand essaie de rabaisser un peu Hamlet, et qu'il dise, fort spirituellement, du reste : « Je demande toujours comment le prince du Danemark pouvait avoir les doutes qu'il manifeste sur l'autre vie : après avoir causé avec la « pauvre ombre » du roi son père, il devait savoir à quoi s'en tenir. » L'observation est juste ; mais Châteaubriand ne l'eût pas faite, si Hamlet ne dérangeait pas un peu la gloire de René. — Après tout, René n'est qu'un cadet de Bretagne.

Ce qu'Eschyle, Sophocle et Euripide ont fait pour l'antiquité, Shakspeare l'a fait pour le moyen-âge. L'histoire obscure du moyen-âge a été pour lui, comme la table pour les grands tragiques de la Grèce, des limbes où il a pris de pâles figures pour les rendre resplendissantes et immortelles. Macbeth, le roi Lear, et Othello, ne sont pas moins en possession de la vie qu'Œdipe ou Oreste. Sortis de l'imagination d'un homme du moyen-âge, ils sont maintenant de tous les temps ; et la preuve la plus manifeste du génie créateur de Shakspeare, c'est que, personnifiant son siècle et en conservant les inégalités et la rudesse, il n'est pas moins l'homme de tous les siècles, il n'a pas moins le don d'émouvoir et de charmer la civilisation moderne.

Ce qu'il y a de plus étonnant dans Shakspeare, c'est qu'il touche, comme en se jouant, aux deux infinis, à la terreur et à la grâce. Le côté sombre et terrible du moyen-âge n'apparaît nulle part comme chez lui, pas même dans le Dante. Il fait frissonner l'homme du peu-

ple et l'homme du monde ; et, un moment après, il enchante les plus délicats ; nul ne s'abandonne à de plus suaves évocations de la poésie, pas même le Tasse ! Desdémone, Ophélia, charmantes visions, ombres divines, plus touchantes que les plus touchantes filles de la Grèce, comment avez-vous pu naître de ce génie rude et inculte, de ce bateleur, fils de boucher ?

Shakspeare commença par être poète comique. Corneille en fit autant. Cela prouve qu'on hésite, au début, entre le rire et les larmes ; c'est la vie qui fait pencher plutôt d'un côté que de l'autre. Shakspeare hésita toujours, lui, entre l'éclat de rire et le sanglot. Il est vrai que son comique n'est que du bouffon ; mais pouvait-il en être autrement ? Est-ce qu'il aurait fait rire son public à demi-barbare sans de monstrueuses facéties ? Les bouffonneries de Shakspeare sont de son siècle comme les subtilités de Corneille sont du sien. Les poètes dramatiques appartiennent plus au goût de leur temps que les autres écrivains, parce qu'ils sont en communion plus directe avec le public. Le parterre est un maître brutal auquel il faut payer tribut si l'on ne veut lui déplaire. Je crois, du reste, que Shakspeare et Corneille n'ont pas obéi à ce calcul, mais à l'inspiration. Ils se sont montrés tels qu'ils étaient, et leurs défauts ne les ont pas empêchés d'être grands, chacun dans son genre. Corneille est grand dans son ordre lumineux, Shakspeare dans son désordre éblouissant.

Molière se rapprocherait plus de Shakspeare que Corneille. L'auteur de *Tartuffe* est un aussi profond observateur de l'âme humaine que l'auteur d'*Othello*. Si Molière eût voulu, il eût facilement atteint au tragi-

que. Il n'a pas été loin de la terreur dans son *Don Juan*. Plus mélancolique que Corneille et surtout que Shakspeare, Molière riait de tout : c'était sa manière de pleurer.

L'étude de M. Guizot sur Shakspeare est-elle supérieure à son étude sur Corneille? Oui, je me hâte de le dire. La première n'était qu'une redite, même quand elle parut pour la première fois en 1813; la seconde, qui parut en 1821, renfermait alors des choses neuves, qui réellement n'ont pas trop vieilli. Il est fâcheux que le travail soit mal ordonné. Ainsi, au lieu d'étudier une bonne fois les conditions de l'art dramatique, il interrompt cette étude sans motif, et y revient sans motif aussi. Il raconte la vie de Shakspeare, puis il analyse ses ouvrages; après quoi il revient à la biographie, pour reprendre ensuite l'analyse; il y a amalgame. M. Guizot n'a pas dans sa main le fil sacré qui guide les maîtres.

Sans contredit, les considérations littéraires de M. Guizot sur l'art dramatique en général, et sur l'œuvre de Shakspeare en particulier, ont une portée sérieuse; et, d'autre part, la partie historique est traitée savamment et de haut. Mais l'ensemble manque de variété : rien ne se détache, et toutes les pensées s'étendent de la même façon sur un fond gris. Pour bien faire comprendre l'auteur d'*Hamlet*, pour le montrer tout entier dans sa pourpre et dans son haillon, il fallait un moraliste profond et enthousiaste; M. Guizot n'a été qu'un moraliste ingénieux et froid. Son portrait de Shakspeare est à la détrempe.

Selon ses habitudes, M. Guizot a voulu grossir son

volume pour paraître devant le public dans une attitude majestueuse, et cette fois, comme toujours, il a eu recours à l'artifice : il a prié son illustre ami, M. le duc de Broglie, de lui prêter une centaine de pages. C'est un petit service que M. le duc de Broglie ne pouvait refuser à son ami : il lui en a rendu de bien plus grands. Ces pages prêtées à M. Guizot par M. de Broglie, sont un ancien article de la *Revue française* qui a pour titre : *De l'état de l'art dramatique en France, en* 1830 ; c'est un morceau assez remarquable.

Sans doute, c'est du juste milieu en littérature, du Louis-Philippe en matière d'art, ce qui n'est pas un idéal bien élevé ; mais il y a dans ce chapitre d'histoire littéraire un véritable talent de diction. Il y a aussi des jeunesses de style, le croirait-on ? et M. de Broglie ne les a pas corrigées. Sa béquille d'aujourd'hui a respecté sa badine d'autrefois ; c'est peut-être par coquetterie. Est-ce que la coquetterie n'est pas le péché mignon des hommes d'État ?

IV

MONCK ET CROMWELL.

Dès que M. Guizot fut de retour en France, et qu'il eut vu ce qu'il y avait au fond des intrigues des partis, il se souvînt qu'il avait autrefois écrit quelque part une biographie de Monck. Il courut au plus vite déterrer son Monck, et quand il eut remis sur pied ce héros du parjure, il eut l'air de dire à la France : Voilà le sauveur ! il ne le dit pas crûment, il parla à double entente, en oracle ; mais on voyait que c'était le fond de sa pensée. Il en fut pour ses frais d'allusion et de prophétie. Monck est resté dans l'histoire avec son cortége de mensonges et son auréole de traître. Il est bien là, qu'il y reste et n'en sorte jamais, et que ceux qui seraient tentés de l'imiter plus tôt ou plus tard, sachent bien qu'ils ne le vaudraient même pas ; car ils ne seraient après tout que des plagiaires de trahison !

Quand Monck ne fut plus de saison, arriva Cromwell. M. Guizot posa alors cette question (nous étions au milieu de l'année 1852) *Cromwell sera-t-il roi ?* puis il démontra qu'il avait pu l'être, qu'il avait voulu l'être, mais qu'il avait reculé une fois par prudence, sans toutefois renoncer à ses projets. La mort vint sur ses entrefaites ; l'immortel grain de sable de Pascal se mit de la partie. Qu'est-ce que cela prouve, au point de vue politique ? absolument rien, et la donnée de

M. Guizot est complétement fausse. M. Guizot termine son étude par ces mots : « On discutait naguère à Londres la question de savoir, si parmi les statues qui doivent orner le nouveau palais du Parlement, à Westmnister, Cromwell serait placé dans la série des grands hommes de l'Angleterre, ou dans celle de ses rois. Question vaine : Cromwell l'a résolue lui-même en refusant d'être roi. »

Mais non, monsieur, Cromwell n'a pas refusé d'être roi, car il n'eut pas été Cromwell, il eut été Washington. Vous avez dit vous-même qu'il n'attendait qu'une meilleure circonstance pour s'emparer de la couronne, et c'est ce que vous appelez à la fin avoir refusé d'être roi ! parce qu'un homme qui a l'intention de vous demander la bourse ou la vie, au coin de la rue, ajourne son projet à demain, à cause du clair de lune de ce soir, aurez-vous le droit de dire, s'il meurt dans la nuit, qu'il avait renoncé à ses vilains projets, puisqu'il était rentré de bonne heure la veille ?

M. Guizot a habillé Cromwell pour les besoins de sa polémique comme il avait habillé Monck. Cromwell et Monck, aux mains de M. Guizot, ne sont plus des personnages, ce sont des mannequins historiques. Agir ainsi, c'est abaisser l'histoire pour la faire servir à des rancunes, et que M. Guizot l'entende ou non, dans les hauteurs orgueilleuses qu'il habite, dans ce septième ciel de la vanité où il a fixé sa résidence, — je lui dirai que ses coups de main audacieux sur le passé, ce système de corruption transporté des vivants sur les morts, sont des manœuvres qui doivent être qualifiées sévèrement.

V

Enfin me voilà quitte envers M. Guizot, ses réimpressions littéraires et ses pamphlets historiques. Un mot encore cependant. J'ai dit plus haut, pour caractériser le rôle de M. Guizot à la tribune, qu'il avait été un grand acteur dans une pièce médiocre, mais j'ai oublié de dire que si la pièce était mauvaise, il était un de ceux qui l'avaient faite ; de telle sorte qu'on peut définir ainsi M. Guizot, en politique : Grand acteur, petit auteur.

M. DE SALVANDY

ET SES DERNIÈRES VUES HISTORIQUES.

Puisque M. de Salvandy vient à passer, comme le fils du roi dans la chanson, saluons-le au passage. Cet homme d'État n'aime pas à circuler inaperçu, et il veut que les regards se fixent sur lui dès qu'il se présente. Son mulet a toujours des grelots au cou et un panache sur le front. Saluons donc M. de Salvandy, saluons ce glorieux passant qui s'offre à nous sous le quadruple aspect d'écrivain, de diplomate, d'homme d'esprit, d'orateur parlementaire, et qui prend toujours le nuage de poussière qu'il soulève pour un nuage d'encens. Mais après avoir salué ce vainqueur avec politesse, dépouillons-le hardiment des faux rayons dont il s'environne, et plaçons-le sous la clarté vraie de notre humble réverbère.

Comme écrivain M. de Salvandy a toujours été trop solennel et trop vide pour être utile ou dangereux : son style est comme ces rivières bruyantes et sans profondeur qui ne sont pas navigables. Puis, il a

eu le malheur d'écrire *Alonzo*, qu'un homme sans talent n'eut pas écrit sans doute, mais où l'ennui dépasse les bornes connues, à ce point qu'un spirituel jésuite, à ce qu'on raconte, condamnait ses jeunes pénitentes qui s'accusaient d'avoir lu quelque roman un peu vif, à lire *Alonzo* d'un bout à l'autre !

Comme diplomate, M. de Salvandy a rédigé une dépêche... télégraphique, qui restera éternellement célèbre dans les fastes de la diplomatie, et qui survivra à tous les autres ouvrages de l'auteur. Dépêches des plus grands négociateurs vous pâlissez à côté de ces deux lignes sublimes arrivées à Paris à travers le brouillard :

« L'ambassadeur de France a passé la Bidassoa à dix heures vingt-cinq minutes du matin ! »

Le cabinet en fut tout penaud, mais Louis-Philippe en rit beaucoup, et il n'appela plus le magnifique ambassadeur que *La Bidassoa*.

Comme homme d'esprit, M. de Salvandy a eu un mot, son fameux mot du bal sur le volcan, qui lui vaudra une immortalité d'Empédocle, gagnée à moins de frais.

Enfin, comme orateur parlementaire, M. de Salvandy a une physionomie à part. Il a inventé quatre admirables façons de lancer le moi ! il disait *je ;* il disait *nous ;* il disait *le ministre de l'instruction publique ;* il disait *le grand-maître de l'Université*, — le tout dans la même période ; de telle sorte qu'en feuilletant le *Moniteur*, on pourrait trouver une phrase ainsi conçue : « *J'ai l'honneur de déclarer à la chambre que nous n'avons pris cette détermination qu'après y avoir mûrement*

réfléchi, et que, lorsque l'honorable M. Taschereau interpella sur ce point le ministre de l'instruction publique, le grand maître de l'Université n'hésita pas à répondre. »

Devant l'expansion indéfinie et les superbes métamorphoses de ce moi colossal, la chambre faisait comme Louis-Philippe à la réception de la fameuse dépêche, — elle riait.

Et tout cela n'empêche pas que, de tous les ministres du gouvernement de juillet, M. de Salvandy est peut-être le seul qui ait eu réellement du cœur. En général, les hommes d'État de la monarchie de 1830 avaient le cœur sec, on peut le dire sans crainte d'être taxé de calomnie. S'ils n'avaient au fond aucune des trois vertus théologales, il en était une qui leur manquait encore plus que les deux autres; c'était la Charité. A défaut même de cette vertu, ils n'avaient point le genre de politique qui y supplée, comme Louis XIV et Colbert. Ainsi Louis XIV, après avoir entendu le jeune Bossuet, faisant écrire de sa part au père du grand orateur pour le féliciter d'avoir un tel fils, et Colbert entretenant des espions pour découvrir le mérite, suivaient une politique que Louis-Philippe et ses ministres, ou pour parler comme M. de Savandy, ses grands serviteurs, ne comprenaient point. Louis-Philippe n'eût point fait écrire au père de Bossuet, s'il eût eu par hasard un Bossuet à sa cour, ce qui, il faut l'avouer lui a complétement manqué : il n'a eu que des mitres médiocres et des crosses vulgaires; de leur côté, ses ministres employaient leurs espions à autre chose qu'à découvrir le talent.

Or, M. de Salvandy, je n'hésite pas à le dire, a été le meilleur des hommes d'État de 1830, au point de vue de la troisième vertu théologale M. de Salvandy était bon. Sans doute, s'il était bon naturellement, il faut se hâter d'ajouter qu'il était excellent quand on caressait sa vanité ; mais on n'est pas parfait, et il ne faut pas tant scruter les choses. On est cependant obligé de dire, pour être impartial, que la bonté du cœur chez M. de Salvandy ne s'appuyait pas, tant s'en faut, sur l'infaillibité de l'esprit critique. Bien souvent le ministre de l'instruction publique se trompa dans le choix des faveurs que dispensait le grand-maître de l'Université ; bien souvent le ministre crut récompenser le talent et la dignité de caractère, quand le grand-maître décorait d'un bout de ruban la médiocrité et la platitude. Hélas! combien de fois M. de Salvandy crut mettre la main sur un aigle, et n'attrapa qu'un moineau.

Voilà pour le rôle de M. de Salvandy sous la monarchie de juillet; mais il ne faut pas croire que cette monarchie, en s'écroulant, ait enseveli notre homme d'État sous ses décombres; loin de là. Après la fugue indispensable, M. de Salvandy reparut plus brillant et plus superbe que jamais. Et d'abord, se souvenant de sa glorieuse dépêche et ne pouvant renoncer aux honneurs diplomatiques, il se nomma lui-même ambassadeur, et il se mit à courir l'Europe, allant de Claremont à Frohsdorf, et de Frohsford à Claremont, et s'arrêtant à peine quelques jours à Paris pour s'y faire octroyer une pension de six mille livres, ce qui était spirituel, mais peu chevaleresque et passablement im-

moral; car enfin, si M. de Salvandy, pendant deux ans, a couru l'Europe en chaise de poste dans l'intérêt d'une restauration monarchique en France, c'est la République qui payait les guides.

Maintenant, l'écrivain succède au négociateur; M. de Talleyrand cède la place à Montesquieu : en un mot, M. de Salvandy a repris la plume. De bonne foi, il eût mieux fait de rester ambassadeur et de continuer à apprendre à l'univers à quelle heure juste il avait passé telle ou telle rivière. Quand on est César, tous les ruisseaux qu'on franchit sont des Rubicon. Pour Dieu, que M. de Salvandy remonte en chaise de poste et recommence ses innocentes pérégrinations, il nous épargnerait la triste besogne de relever, chez un homme qui a de l'élévation et de la générosité dans le caractère, et à qui, par conséquent, on serait aise de trouver du bon sens, — de relever, dis-je un tas de contradictions incroyables et de naïvetés fabuleuses.

Il est facile d'expliquer l'absence totale de logique chez M. de Salvandy. En effet, tandis que ces principes politiques le rattachaient à l'ancienne dynastie, sa vanité et son ambition le rapprochaient de la nouvelle. De là une lutte très-comique entre sa situation et ses principes, ses principes criant : Vivent les aînés ! et sa situation : vivent les cadets ! M. de Salvandy disait au fond de sa pensée, comme M. de Chateaubriand à la mère de M. le comte de Chambord : *Madame, votre fils est mon roi!* ce qui ne l'empêchait pas de dire à Louis-Philippe : Vous êtes le plus grand souverain de l'Europe et le digne héritier de Louis XIV ! Jamais homme ne fut écartelé de cette façon : sa pensée était

à Frohsdorf, son cœur aux pieds de Louis-Philippe (1), et ses mains un peu partout, ici pour prendre un portefeuille, là pour s'emparer d'un grand-cordon ou s'affubler d'un titre, plus loin pour manier un de ces *Monseigneurs* qui ouvrent si bien la porte de l'Académie. La conduite et les principes de M. de Salvandy juraient outrageusement ensemble, je le répète, et c'est pour les mettre d'accord en apparence, œuvre impossible, que M. de Salvandy a été amené à cet étrange amalgame d'idées et de sentiments qui donne une couleur si fausse à tout ce qu'il écrit.

La politique de M. Guizot est explicable, celle de M. de Salvandy ne l'est pas. M. Guizot avait accepté la révolution de 1830, et il n'est revenu à la légitimité qu'après la déroute de la quasi-révolution, tandis que M. de Salvandy avait la prétention de rester légitimiste en devenant ministre du gouvernement de fait. Son enthousiasme simultané pour le roi légitime détrôné et pour le roi qui a pris sa place, cet enthousiasme monstrueux place M. de Salvandy dans le cas d'un homme qui voudrait être catholique et protestant à la fois, catholique ardent, protestant zélé, évêque et président de consistoire !

C'est ainsi que dans les dernières pages tracées de son illustre main, à propos de l'*Histoire de la Restauration*, de M. de Lamartine, M. de Salvandy soutient les propositions les plus hétéroclites, tantôt contre le

(1) Voir les lettres de M. de Salvandy à Louis-Philippe, que la révolution de février ramassa dans les débris de la monarchie, et qu'elle lut à haute voix comme si elles étaient à son adresse : ce n'est pas ce qu'elle a fait de mieux.

sens commun, tantôt contre l'histoire. Parmi toutes ces énormités, nous allons en prendre quelques-unes au hasard, car si nous voulions les passer en revue les unes après les autres, nous n'aurions pas fini de sitôt et nous serions entraînés beaucoup trop loin. Par exemple, M. de Salvandy déclare, avec ampleur et sérénité, que Louis-Philippe était ennemi de l'usurpation ; et la preuve qu'il en donne, c'est qu'il fit cause commune avec la branche aînée contre l'établissement de l'Empire en 1804. Une seconde preuve, et celle-là tout à fait irrésistible, au dire de M. de Salvandy, que Louis-Philippe abhorrait l'usurpation, non seulement chez autrui, mais pour son propre compte, c'est qu'il rentra avec le roi, recouvrant sa patrie, son rang et ses biens, en même temps que Louis XVIII sa couronne. Il semble, n'est-il pas vrai ? qu'il n'y a plus rien à dire après cela, et que l'auteur s'est élevé jusqu'à la démonstration la plus triomphante, Eh bien ! non, l'auteur est difficile, et il éprouve le besoin en grand artiste, d'ajouter un dernier trait saisissant ; il ajoute en effet ces victorieuses paroles : « *Toujours il* (le duc d'Orléans) *se fit honneur d'accepter tous les témoignages de sollicitude et d'attachement que les deux règnes, et surtout le dernier donnèrent* à *sa maison.* » O naïveté ! à moins qu'il ne faille s'écrier : O perfidie !

Employer en effet des arguments si incroyablement naïfs, ne serait-ce pas un moyen détourné de lancer au feu roi des vérités un peu dures ? Ne serait-ce pas une façon enveloppée de donner aux princes d'Orléans des conseils qu'ils n'accepteraient peut-être pas sous une autre forme ? Ne serait-ce pas une ruse de

Mentor pour inculquer la sagesse à de jeunes Télémaques mal disposés ! C'est vraisemblable; car, après tout, sans ce dessous de cartes, M. de Salvandy ne pourrait pousser la naïveté ou l'audace jusqu'à travestir l'histoire avec de pareils raffinements. Il sait, comme tout le monde, que Louis-Philippe s'accommodait parfaitement de l'usurpation, qu'il voulait faire souche, qu'il disait *l'aîné de ma race*, qu'il déshonora sa nièce à Blaye, et que le pélerinage à Belgrave Square le jetait dans des colères bleues. Est-ce qu'à ce sujet de Belgrave-Square, M. de Salvandy aurait oublié l'histoire suivante ?

Il y avait dans ce temps-là, un ambassadeur vice-président de la chambre ; ce vice-président n'avait pas été heureux dans son ambassade, et cet ambassadeur n'était pas trop heureux à la tribune ; mais c'était un honnête homme. Or, il arriva que le jour de la flétrissure des pèlerins blancs, cet ambassadeur obéissant à une bonne inspiration, jugea à propos de s'abstenir, non sans scandale parmi les siens, non sans causer surtout un très-vif mécontentement à l'ennemi de l'usurpation ; si bien qu'à quelques jours de là, à la réception des Tuileries pour la lecture de l'Adresse, Louis-Philippe parla complaisamment aux membres du bureau, mais tourna brusquement le dos à l'ambassadeur qui n'avait pas voulu flétrir des fidélités respectables. Racine mourut pour avoir déplu à Louis XIV ; notre ambassadeur ne mourut pas pour avoir déplu à Louis-Philippe, mais il donna sa démission, ce qui est un trait honorable de sa carrière politique.

Est-ce que M. de Salvandy aurait oublié cette histoire-là ? Ce serait jouer de malheur, car il aurait oublié la plus belle page de sa biographie. Mais j'ai meilleure idée de sa mémoire ; je suis sûr que M. de Salvandy n'oublie rien de ce qui le touche, et que l'histoire de ces faits et gestes est rédigée minutieusement en collaboration par son honnêteté et son amour-propre. C'est sa probité qui dicte, je le veux bien, mais c'est sa vanité qui écrit. Qu'est-ce, après tout, que M. de Salvandy ! C'est un paon honnête homme.

Est-ce que M. de Salvandy n'a pas connu, à ce même moment, le mot du spirituel Alexis de Saint-Priest, ce mot qui cloua le roi à sa place ? M. Alexis de Saint-Priest, ministre plénipotentiaire de Louis-Philippe, avait un oncle qui avait fait le pélerinage de Belgrave. Le roi, qui lisait avait beaucoup d'attention les listes des pèlerins, avait vu avec dépit le nom de l'oncle de son ministre, parce que dans sa pensée, tous ses hauts fonctionnaires devaient avoir l'habileté de rallier leur famille. Aussi, la première fois qu'Alexis de Saint-Priest, vint, aux soirées privées, faire sa cour, le roi, la mine sévère et la voix brusque, l'accueillit par cette apostrophe :

— M. de Saint-Priest, vous avez un oncle ?

— Oui, sire, comme vous avez un neveu, répliqua Alexis de Saint-Priest en s'inclinant.

Rivarol ou Beaumarchais n'eussent pas mieux dit. A de tels mots il n'y a pas de riposte ; ce sont de terribles coups droits. Il y eut un silence que personne n'osa rompre ; on attendit que le roi fût remis de la secousse.

Et si de ces petits faits, qui parlent assez haut pourtant, nous passions à un ordre de faits qui parlent plus haut encore, et qui crient, pour ainsi dire, nous n'aurions que l'embarras du choix, et nous prendrions cent fois le duc d'Orléans en flagrant délit d'intrigues contre ses aînés ! Mais je ne veux citer qu'une autorité, une autorité compétente, il est vrai, en matière d'intrigues politiques, l'autorité de Fouché. On m'accordera que Fouché n'était pas homme à s'aventurer dans un parti sans avoir sondé le terrain. Or, voici ce que Fouché écrivait à Fauche-Borel pendant les Cent-Jours : « *Le duc d'Orléans est bien disposé. Il acceptera* « *la couronne aux conditions qui lui seront imposées. Il* « *a de l'ambition et des antécédents parfaits.* » Est-ce clair ?

Donc, il est vraisemblable que M. de Salvandy a su ce qu'il faisait, et que le panégyrique de l'ennemi de l'usurpation est une perfidie diplomatique. Où M. de Salvandy est sincère, et c'est fâcheux, c'est dans le reproche qu'il adresse à M. de Lamartine de blâmer trop vivement les versatilités et les trahisons de 1814 et de 1815.

En homme qui connaît la fidélité politique dans toutes ses propriétés, comme les affineurs connaissent l'or, et qui en matière de conversions politiques, n'admet que la tyrannie de la conscience, M. de Lamartine, tout en croyant le retour de la légitimité nécessaire en 1814, s'élève énergiquement contre ces serviteurs de l'empire, serviteurs enthousiastes de la veille, et serviteurs comblés, qui, pour conserver leurs situations et leurs dotations, se précipitèrent sans

pudeur dans les bras du régime nouveau. M. de Salvandy trouve cela fort simple, et il taxe M. de Lamartine de haute inconséquence. « Comment pouvez-vous, s'écrie-t-il, reconnaître que la restauration était nécessaire, et, en même temps, blâmer ceux qui s'y ralliaient en pensant comme vous ? Vouliez-vous donc qu'ils combattissent un gouvernement qu'ils croyaient le seul possible ? » — Après cette tirade, M. de Salvandy croit sérieusement avoir écrasé son adversaire et le regarde de bien haut. Ah! grand Dieu, si M. de Lamartine répondait ! Mais M. de Larmartine serait de trop pour cette tâche à laquelle peut suffire le plus modeste des porte-plumes. « Comment, dirai-je à mon tour à M. de Salvandy, vous ne comprenez pas qu'autre chose est ne pas combattre un gouvernement qu'on croit nécessaire, autre chose est se rallier à ce gouvernement pour s'emparer des grosses places, des bonnes sinécures ! Comment, vous ne comprenez pas que lorsqu'un gouvernement dont on a été le serviteur vient de tomber, la dignité exige qu'avant de passer armes et bagage au pouvoir qui arrive, on prenne au moins le temps d'accorder quelques regrets au pouvoir qui s'en va ? Comment, vous ne comprenez pas qu'appeler usurpateur, qu'appeler aventurier, l'homme que la veille on traitait de demi-dieu, est un infamie pure et simple ? Comment vous ne comprenez pas que c'est ce spectacle des versatilités politiques combinées avec l'inamovibilité des emplois qui est une école de profonde immoralité ? Le peuple ne s'y trompe pas lui ! Je sais que les sentiments populaires vous touchent peu sur ce point, et que vous aimeriez mieux soumettre

les questions de moralité politique à un canapé doctrinaire qu'à tout le monde. Je ne puis être de votre avis, car votre sanhédrin doctrinaire serait capable de dire : Le patriotisme du prince de Bénévent et le désintéressement du duc d'Otrante ; tandis que le peuple dit : La souplesse et l'immoralité de Talleyrand et la trahison de Fouché. Allez ! croyez-moi, la conscience générale vaut mieux que la conscience de votre cénacle. Or, M. de Lamartine, en flétrissant les conversions soudaines et peu miraculeuses de 1814 et de 1815, se trouve d'accord avec la conscience générale, tandis que vous n'avez de votre côté que ceux qui, depuis cinquante ans, passent de cocarde en cocarde, de serment en serment, de courbette en courbette, moyennant salaire ! Si les sympathies de cette portion généreuse du pays vous plaisent, gardez-les ; je ne vous les envie pas ! »

Il est si vrai qu'un cénacle doctrinaire, transformé en haute-cour de moralité politique, dirait : Le patriotisme de M. de Talleyrand, que M. de Salvandy, abusant de quelque phrases de M. de Lamartine sur l'*attitude* du plénipotentiaire français au congrès de Vienne, se met à chanter un hymne en l'honneur du prince de Bénévent ! M. de Salvandy ose parler de la *hauteur d'âme* de M. de Talleyrand, et au nombre des titres de gloire du grand homme, il place en première ligne la restitution du trône de Naples aux Bourbons ! On croit rêver. Est-ce que la hauteur d'âme, en politique, consiste à vendre des sceptres, à trafiquer des couronnes et à les laisser au dernier et plus offrant enchérisseur ? Est-ce que nous ne connaissons pas les

stipulations honteuses de Talleyrand à propos de la couronne de Naples ? est-ce que nous ne savons pas le nombre des millions empochés ? Vétilles ! dira-t-on, il n'y a que le vulgaire qui s'arrête à ces détails : les grands esprits voient de plus haut. Eh bien ! soit, je suis du vulgaire ; mais je suis convaincu que M. de Salvandy en est aussi, qu'en se plaçant au-dessus de ces vétilles de moralité politique, il ne fait qu'une fanfaronnade doctrinaire, et qu'au fond il vaut mieux que son sophisme.

Dernière observation. Au début d'un de ses articles, que dis-je article ! M. de Salvandy ne fait pas d'articles : il rédige des manifestes ou des traités. Au début donc, d'un de ses manifestes, M. de Salvandy multiplie tellement les obstacles autour de l'historien contemporain, que l'histoire contemporaine n'est pas possible. Quand on a lu M. de Salvandy tout entier, on se rend facilement raison de cette opinion. L'auteur a parlé pour lui, et l'on peut en effet concevoir que ce partisan de la branche aînée, *grand serviteur* de la branche cadette, éprouvait quelques légères difficultés à être impartial. Quant à moi, il me semble que l'histoire ne peut être complétement véridique que sous la main des contemporains. Je ne dis pas que l'histoire doive être écrite aussitôt faite ; à moins que ce ne soit à titre de simple document, il faut que l'événement soit refroidi, et déjà un peu à distance. Je dis même qu'au point de vue de l'art, l'histoire gagne beaucoup à la perspective ; mais j'ajoute que le contemporain, mieux que la postérité, comprend et sent les hommes et les choses. Ce que la postérité aura en plus ne remplace pas l'air que le

contemporain respire autour des événements et des personnages.

Sans doute, il faut que l'historien contemporain ait plus de courage, sinon une plus haute intelligence que l'historien de la postérité ; il faut qu'il ne connaisse Galba, Othon, Vitellius, ni par un bienfait ni par une injustice, ou que les connaissant de l'une ou l'autre façon, il se place au-dessus de ses sentiments personnels, et écrive en philosophe et en citoyen. Cet homme est difficile à rencontrer, je l'avoue ; mais M. de Salvandy n'avait pas à le chercher bien loin, puisqu'il avait devant lui l'historien de la Restauration, qui l'éblouissait, comme il dit lui-même en vingt endroits, des lumières du talent et des lumières de la probité.

Du reste, après avoir déclaré introuvable, au début, le véritable historien contemporain, M. de Salvandy le trouve en finissant. C'est bien toujours le même homme : il fait avec le livre de M. de Lamartine ce qu'il a fait avec la révolution de 1830. Il commença par protester contre cette révolution, et il finit par en être le ministre.

LA GRECE ANTIQUE

ET SON DERNIER HISTORIEN.

Un homme d'esprit, qui avait de l'esprit, Henri Beyle (Stendhal) a dit quelque part : « Le pays du monde où l'on connaît le moins les Grecs, c'est la France; et cela, grâce à l'ouvrage de l'abbé Barthélemy. » Beyle a raison. Barthélemy avait beau savoir tout ce qui se faisait en Grèce, il ne connaissait point les Grecs. Quoiqu'il eût mis trente longues années à apprendre les mille et mille usages de ces peuplades diverses qui occupèrent de si petits coins de terre, et devaient remplir une si vaste place dans l'histoire, il ne comprit pas plus le génie de la Grèce en homme d'Etat qu'il n'en comprit l'âme en poète. Ses peintures sont froides et de convention : c'est une espèce de diorama, et il faut immédiatement à la sortie, si on veut se placer sous les rayons du soleil de l'Attique, lire une page d'Homère, une scène d'Aristophane ou une ode d'Anacréon. — Très certainement, si André Chénier n'eût reçu l'inspiration de la muse antique qu'à travers l'abbé Barthélemy, il n'eût jamais chanté

sur sa lyre d'ivoire ni *l'Aveugle* ni le *Mendiant ;* mais, pour notre bonheur, André Chénier, quoique contemporain de Robespierre et promis au panier de Samson était un pur chevrier d'Hybla, et les abeilles sacrées avaient bourdonné autour de son berceau.

Quelques années avant le *Voyage du jeune Anacharsis*, avaient paru les *Entretiens de Phocion.* C'était un livre qui visait extraordinairement à la profondeur politique et qui était bien autrement superficiel et beaucoup moins vrai que le *Voyage d'Anacharsis.* L'auteur des *Entretiens de Phocion* n'offrait à l'admiration de son siècle qu'une Grèce de théâtre, qu'une politique de tragédie, et il se posait lui-même naïvement en Spartiate : il se sacrait législateur de ses propres mains. Selon l'abbé Mably, selon ce Lycurgue au petit collet, il n'y avait ni bonheur ni vertu possibles pour les peuples en dehors des mœurs et des lois de Sparte, et il voulait mettre la civilisation moderne au régime du communisme lacédémonien et du brouet noir.

Mably était dur, absolu et à vues courtes. De notre temps, M. Ballanche a été compréhensif et sympathique, sans être plus dans la vérité à l'endroit de l'antiquité grecque. Qui de nous ne l'a connu, cet excellent Ballanche, ce Pythagore en vieil habit noir, dont les disciples, au début de leur noviciat, ne revêtaient point la tunique blanche, pour cette bonne raison qu'il n'eut jamais de disciples ? Il ne tenait pas non plus son école dans le temple de Junon : son temple de Junon était l'Abbaye-aux-Bois. Il passait sa vie, en face de la Corinne de Gérard, à regarder et à écouter madame

Récamier, ce qui ne l'empêchait point d'être en commerce très-suivi avec Orphée et Deucalion. Ce fut la charmante illusion de cette poétique intelligence. M. Ballanche n'avait de goût que pour les temps qui avaient précédé l'histoire, et pour les héros dont le nom seul surnageait dans la mémoire humaine. Dès qu'il existait un document sur une chose ou sur un homme, cela ne le regardait plus. Pour lui, Homère était un moderne, et le siége de Troie n'était guère plus antitique que le siége d'Anvers.

La Grèce de M. Ballanche est le rêve d'un doux génie qui, par une chaude journée d'été, s'est endormi sous une colonnade du Parthénon.

Pour le commun des lecteurs, en France, la Grèce restera probablement toujours la Grèce classique, c'est à dire ce pays idéal peuplé de héros, de sages, de grands poètes, de grands orateurs, et dans lequel il n'existe qu'un paysan, celui qui bannit Aristide; pays qui nous paraît contenir des millions d'hommes, au bruit qu'il fait, et dont la population, selon le dénombrement opéré au temps de Démétrius de Phalère, n'était que de quatre cent quarante mille habitants, c'est à dire la population d'un département français ; pays merveilleux qui a le privilége de tout embellir, où tout est jeune, harmonieux et brillant, où les lauriers des héros restent toujours verts, où la beauté des courtisanes ne se flétrit jamais. Dès qu'on prononce le nom d'une de ses batailles, c'est à dire le plus souvent d'une rencontre entre quelques centaines d'hommes, à l'instant même se présentent à l'esprit les plus fières images de la gloire militaire. De même, quand on pro-

nonce le nom d'une de ses courtisanes, d'Aspasie, par exemple, aussitôt s'offre à l'imagination l'idée de la vie voluptueuse et éclatante d'une déesse terrestre. Pourtant, à y regarder de près, cette existence d'Aspasie eut plus d'un nuage sombre. Lorsqu'elle eut forcé Périclès à répudier sa première femme et à l'épouser, et qu'elle le livra dès lors aux sanglants sarcasmes des poètes comiques ; lorsqu'elle-même fut traînée devant le tribunal qui voulait la condamner comme se livrant à un infâme trafic de filles de condition libre, et que pour la sauver, en touchant le cœur des juges, Périclès, le grand Périclès, descendit jusqu'aux supplications et aux larmes, la déesse était évidemment entamée, et ce n'était plus qu'une femme vieillissante et avilie. Qu'importe ! Aspasie n'est pas moins pour nous le symbole du triomphe éclatant de la beauté spirituelle et voluptueuse, et nous ne la voyons que sous ce rayon-là.

Eh bien ! il en est à peu près ainsi pour tout ce qui touche à l'histoire de la Grèce antique, et le remarquable livre que vient de publier M. Lerminier n'y changera rien.

M. Lerminier a embrassé dans deux volumes l'histoire de toutes les institutions de la Grèce. Il s'est arraché aux agitations contemporaines, et c'est au milieu de nos déchirements actuels qu'il s'est recueilli pour pénétrer l'esprit de Lycurgue, de Solon, d'Aristote. Sans aucune arrière-pensée d'allusion (l'allusion est une des plus mauvaises herbes du champ de l'histoire), il a étudié les constitutions de la Grèce entre les deux dernières constitutions données à la France. Mais si

rapide qu'ait été le travail de M. Lerminier, il a duré plus longtemps que la Constitution de 1848, et c'est déjà beaucoup qu'on ait le temps d'écrire un volume en France entre le baptême et l'enterrement d'une charte. — Sous ce point nous ne ressemblons pas aux Locriens, qui tenaient si fort à leurs lois et s'y conformaient avec une rigueur si minutieuse, qu'ils punirent, dit-on, sévèrement un homme qui, au retour d'un long voyage, supposant qu'il avait pu survenir quelque changement dans l'État, demanda ce qu'il y avait de nouveau ? Nous n'avons pas besoin d'arriver bien loin, nous, pour être en droit de faire une pareille question, et il faut toujours demander ce qu'il y a de nouveau en France, n'arrivât-on que d'un voyage à Passy !

Sparte, Athènes, Corinthe, Syracuse sont les points principaux sur lesquels M. Lerminier a porté ses investigations philosophiques. Rien n'est aride, rien n'est froid dans ces diverses études, et si l'on peut adresser un reproche à l'auteur, c'est précisément de trop se laisser aller à la verve de la narration, de trop animer son sujet et de perdre quelquefois par là l'occasion d'en faire sortir la pensée intime. La rude Sparte avec ses mœurs guindées, son amour farouche de la patrie, sa férocité d'apparat, ne forme pas un tableau moins vivant qu'Athènes avec son éclat et ses faiblesses, la facilité de ses mœurs et la flexibilité de son esprit. Quant à Corinthe, ce point d'intersection entre les Ioniens et les Doriens, cette clé de la Grèce, cette ville de Vénus, il n'est pas un trait saillant de son histoire qui ne soit relevé avec bonheur. On peut dire véritablement que

le nouvel historien de la Grèce est allé à Corinthe, quoique cela ne soit pas permis à tout le monde.

Au point de vue politique, Syracuse offre, sous la plume de M. Lerminier, des particularités plus intéressantes encore ; et, certes, les leçons ne manquent pas pour qui sait comprendre, dans l'histoire de cette cité fameuse qui se précipite tour à tour du despotisme dans l'anarchie et de l'anarchie dans le despotisme, sans s'arrêter un seul jour à la liberté ; de cette île où tout se fait par éruptions et qui ressemble tant à ses volcans ! Dans ce chapitre sur Syracuse, M. Lerminier a fait revivre une figure d'une originalité puissante et qu'on est trop habitué à mettre sur le second plan, c'est la figure d'Agathocle. C'est une statue que l'historien a trouvée en labourant son sillon ; sa charrue s'est heurtée contre le marbre, et le buste antique est sorti de dessous terre dans un parfait état de conservation.

Par exemple, le héros de prédilection de M. Lerminier, c'est Alexandre ; aussi s'est-il appliqué, avec un soin rare, à écrire la vie de l'illustre macédonien, chose difficile au milieu des contradictions et des mensonges innombrables de l'histoire, et qui restera comme une des meilleures pages de l'auteur. M. Lerminier a surtout fait ressortir le rôle civilisateur d'Alexandre, et il a su admirablement montrer le génie grec se répandant dans tout l'Orient, sous la figure de ce demi-dieu, qui reste le type immortel du conquérant. Pascal disait vrai : César était trop vieux pour aller à la conquête du monde ; il était déjà chauve. Parlez-nous d'Alexandre ou du premier consul ! Ces deux-là, à la

bonne heure ; ne réunissaient-ils pas sur leur tête les trois plus belles choses de la vie humaine : la jeunesse, la gloire et le génie ?

Le précepteur d'Alexandre est aussi une des grandes préoccupations de M. Lerminier. Il ne se lasse point de revenir à Aristote, et il finit par donner une analyse du livre de *la Politique,* ce chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre. Aristote, en effet, a tout vu et tout expliqué dans l'ordre politique. Toutes les formes du pouvoir sont étudiées dans son livre avec l'admirable bon sens du génie, et il n'est pas une des espèces ou des sous-espèces de royautés, d'aristocraties et de républiques que le stagirite ne juge et ne voit de haut. Son génie, vaste, calme et profond, est, en même temps, ingénieux, et abonde en aperçus dont Machiavel ne dépasse pas la finesse : le précepteur d'Alexandre en savait aussi long dans le détail que l'auteur du *Prince ;* et si on en excepte la théorie sur l'esclavage, l'ouvrage du rival de Platon est de tous les temps : il est immortellement jeune.

La théorie des révolutions est surtout profonde et vraie, et l'éloge a du prix de la part de ce siècle : il doit passablement se connaître en révolutions, on ne lui disputera pas ce mérite. Dans sa théorie, Aristote démontre que tous les systèmes politiques tombent par l'exagération de leur principe, et nous qui avons vu tomber l'empire pour avoir trop donné à la guerre, la Restauration pour avoir trop donné à l'aristocratie, le gouvernement de juillet pour avoir trop donné aux classes moyennes, comment pourrions-nous ne pas applaudir à la sagacité merveilleuse qui expliquait nos

fautes plus de deux mille ans avant que nous ne fussions au monde ? Il s'en faut donc que la nature humaine soit inépuisable, puisque c'est en contemplant les orages politiques des petits États de la Grèce, qu'Aristote a légué des leçons à toutes les sociétés de l'avenir.

Il est une phrase d'Aristote que nous voulons relever, chemin faisant : « *Les hommes* dit-il, *ne doivent pas tant chercher ce qui est antique que ce qui est bon. Il ne faut pas penser que les lois écrites doivent être immuablement conservées. Il faut des réformes, mais il faut les opérer avec prudence.* » On voit par là qu'Aristote, si Pythagore avait raison avec sa métempsychose, pourrait être aujourd'hui un des rédacteurs de la *Presse*. Mais Dieu sait comme on le coifferait vite du bonnet rouge ! Traduit devant le canapé de M. Guizot, le pauvre Aristote, pour avoir parlé de l'éternelle nécessité des réformes dans un monde toujours en mouvement, et qui par conséquent doit toujours être en progrès, serait convaincu de sans-culotisme et relégué parmi les écrivains dangereux.

A propos d'Aristote et de Platon, M. Lerminier fait une observation judicieuse. Il remarque que ces deux sublimes génies furent peu compris par leurs contemporains, et écrivirent surtout pour les générations futures. Alexandre lui-même était fort loin de comprendre tout Aristote, et M. Lerminier en conclut avec raison qu'il ne faut pas juger des mœurs et des idées de la Grèce d'alors par les idées des philosophes qui dépassaient leur époque de mille stades. M. Lerminier remarque en outre qu'à la fin du dernier siècle, les

choses se passèrent bien différemment, car Montesquieu et Rousseau, au lieu de rester dans des sphères inaccessibles, exercèrent une autorité politique énorme; et il ajoute que Napoléon à Sainte-Hélène, s'étonnant de la facilité de l'opinion au dix-huitième siècle, disait : « Voltaire et Rousseau gouvernaient l'opinion à leur gré ; ils seraient bien moins heureux aujourd'hui. »

Napoléon avait raison ; il eut si souvent raison à Sainte-Hélène ! Mais il eût dû achever sa pensée ; il eût dû donner la loi de ces étranges revirements qui ont lieu en France ; il eût dû expliquer pourquoi les écrivains, dans ce pays, sont tantôt les idoles et les tyrans de l'opinion, et tantôt ne peuvent rien, ou presque rien sur les esprits ; pourquoi en de certains temps la popularité est si facile qu'elle va chercher les écrivains les plus médiocres et leur met l'auréole au front, et pourquoi, en d'autres temps, les écrivains les plus judicieux et les plus intrépides passent pour des songes creux et des brouillons ; pourquoi, en un mot, la pensée est un jour une reine entourée d'hommages, et le lendemain une courtisane mise au rebut.

Pourquoi ? Nous allons vous le dire. Cela dépend juste de notre passion ou de notre dégoût de la liberté, selon l'occurrence. Nous ne l'aimons pas, la liberté ; nous l'adorons ou nous n'en voulons plus, et l'on sait avec quelle facilité nous passons d'un de ces extrêmes à l'autre. Comme les Syracusains, dont il est question plus haut, rien ne nous coûte, et nous sommes capables d'héroïsme et même de folie pour conquérir la liberté ; puis, nous la laissons tomber dans le premier

torrent qui passe, et nous la regardons se noyer sans lui tendre la main !

En écrivant son *Histoire des Législateurs de la Grèce*, M. Lerminier s'est proposé un but philosophique : il a voulu établir la différence qui existe entre la liberté antique et la liberté moderne. La liberté antique était le triomphe de la forme sur le fond des choses ; elle consistait dans des institutions précises, dans des mœurs déterminées : toucher à ces mœurs, à ces institutions, c'était blesser la liberté. Donc elle ne voulait pas d'idées nouvelles. La liberté moderne donne la préférence au fond des choses sur la forme, et voilà pourquoi elle est l'amie des idées et vit de progrès.

Tout cela est parfaitement juste ; mais où M. Lerminier se trompe, c'est quand il rejette sur les révolutions seules les malheurs de la liberté ; est-ce que les gouvernements ne doivent pas avoir leur part du reproche ? D'où viennent les révolutions, en définitive ? De bonne foi, est-ce qu'elles ne naissent pas de l'aveuglement des pouvoirs ? Les révolutions sont les filles illégitimes des gouvernements ; ils ont beau les renier, ils n'en sont pas moins les auteurs. — Que de fois l'opinion publique a dit au pouvoir, comme Thémistocle à Eurybiade : *Frappe, mais écoute* ! Hélas, presque toujours le pouvoir frappe et n'écoute pas !

M. Lerminier ne se montre pas plus juste envers la démocratie qu'envers les révolutions, lorsqu'à la fin de ses études sur les républiques grecques, il dit que, tout bien considéré, il n'a point à décerner le privilége de la vertu aux gouvernements démocratiques. Eh ! mais est-ce que, par hasard, il ne devrait pas en

dire autant, s'il venait d'écrire l'histoire d'États monarchiques ou aristocratiques ? Dès lors à quoi bon l'observation, sinon à lancer un trait à la démocratie ? Ce qui est vrai malheureusement, c'est que l'histoire n'a pas de prix de vertu à décerner aux nations : l'humanité n'est pas une rosière.

En résumé, qu'est-ce qui manque au livre de M. Lerminier ? Il ne manque à ce livre qu'une chose, la foi politique. L'auteur ne croit plus à la liberté et ne croit pas au despotisme ; il n'y croira jamais. Qui peut croire au despotisme, autrement que comme accident après le dix-huitième siècle, et la révolution française ? M. Lerminier se réfugie donc dans l'absence de doctrines, et s'y arrange de son mieux. Sans doute, chez l'homme du monde, cet évanouissement des principes prend parfois la forme d'un scepticisme agréable et spirituel ; sans doute encore, chez l'écrivain, l'art peut, jusqu'à un certain point, suppléer à la conviction, et c'est à quoi M. Lerminier a parfaitement réussi : mais comment ne pas songer aux désastres, aux catastrophes qu'entraîne inévitablement cette même absence de foi politique chez l'homme d'Etat ? Comment ne pas songer que c'est là la véritable origine des tiraillements, des agitations et des malheurs de ce pays ? Qu'ont fait toujours, en effet, ces politiques illustres qui, après avoir gouverné la France, et l'avoir jetée dans l'abîme, mènent encore les partis ? Au despotisme dont ils se seraient fort bien accommodés, s'ils ne l'avaient jugé, avec raison, impossible et trop vieux, et à la liberté qu'ils avaient le tort de trouver trop jeune, ils se substituaient naïvement et superbement eux-mêmes; ils

avaient la prétention, ils l'ont encore, de remplacer les principes par l'habileté! Erreur énorme qui appelle toujours un prompt châtiment. — L'homme d'Etat moderne qui se place entre le despotisme et la liberté, est comme le voyageur qui reste sur la chaussée, entre les deux rails : ne doit-il pas être renversé et broyé par le prochain convoi ?

LE DIX-HUITIÉME SIÈCLE

EN PETIT FORMAT.

FONTENELLE, CHAMFORT ET RIVAROL.

Nous sommes à un excellent point de perspective pour bien juger le dix-huitième siècle, — ni trop près, ni trop loin. La queue de ce siècle, qui a longtemps traîné parmi nous et qui n'avait plus que le venin, est morte maintenant; et les puissants détracteurs de l'école philosophique, les de Maistre et les de Bonald, sont morts aussi. En partant le dernier, et comme pour clore la marche qu'il avait si brillamment ouverte, M. de Châteaubriand, que la vieillesse avait rendu si dur pour les hommes et si tolérant pour les idées, a emporté avec lui tout ce qui restait des luttes personnelles du dix-huitième siècle avec le nôtre. La filière est donc rompue, et le gros des générations actuelles, complétement dégagé des préjugés anciens, haine ou engouement, se trouve dans les meilleures dispositions pour peser dans la balance équitable l'œuvre littéraire, philosophique et sociale, accomplie sous le règne si-

multané de Louis XV et de Voltaire Ier, deux monarques qui, par leurs excès, ont rendu leur double dynastie également impossible.

Le dix-huitième siècle a rempli une mission nécessaire, mais il a souvent péché dans l'exécution, voilà le vrai. Pour combattre les intolérables abus du despotisme royal, ainsi que les vices toujours croissants de la noblesse et du haut clergé, l'esprit et le bon sens de l'école philosophique, esprit et bon sens si admirablement aiguisés, suffisaient et au delà. Pourquoi avoir recours aux violences, aux injustices, à la mauvaise foi? pourquoi mêler le cynisme à la raison, et habiller le bon sens en énergumène? pourquoi inaugurer un fanatisme nouveau, en battant en brèche le fanatisme ancien? pourquoi, en un mot, au lieu de se dévouer simplement et noblement, comme Montesquieu par exemple, à la plus juste des causes, les écrivains du dix-huitième siècle aimèrent-ils mieux pour la plupart faire secte, se poser en hiérophantes comme Diderot, et se laisser emporter par une sorte d'ivresse? Ce fut là la source de grands malheurs; c'est ainsi que fut lancé le char qui, au lieu de s'arrêter à 89, roula, par la force de projection, jusqu'à 93!

Evidemment, la France pouvait être régénérée sans le secours du bourreau. On n'a qu'à considérer les éléments de ruine que contenaient les anciennes institutions, et tout l'esprit, tout le talent, tout le génie qui étaient au service de l'avenir, et l'on verra combien une révolution pacifique était possible. Si la philosophie n'avait pas commis la faute immense d'intercaler la violence dans la justice, et de soulever les passions

quand il ne fallait qu'éclairer les esprits, l'œuvre de la civilisation ne fût point sortie de ses mains pour passer aux mains de Samson et de ses valets. Le livre eût été le seul instrument du progrès, et n'eût pas été remplacé par la guillotine. La puissance irrésistible des lumières eût changé la face du monde sans l'inonder de sang, et l'humanité ne se fût pas déshonorée pour faire quelques pas de plus vers son but infini. Comment qu'on envisage le dix-huitième siècle, ce sera là la tache qu'il aura éternellement à son front, et dont toute sa gloire ne le lavera pas!

On trouvera peut-être ce préambule sévère et hors de propos, et l'on dira que pour arriver à ces fêtes charmantes de l'esprit, où nous convient Fontenelle, Chamfort et Rivarol, il fallait prendre un air plus gai. Mais qu'on y fasse attention, en touchant le dix-huitième siècle dans sa conclusion sanglante, je ne m'éloigne pas de mon sujet autant qu'il semble, car Rivarol, pour fuir les persécutions révolutionnaires, mourut dans l'exil, et Chamfort essaya de se brûler la cervelle et de se couper la gorge pour échapper à Fouquier-Tinville. Quant à Fontenelle, qui avait eu du bonheur toute sa vie, il était mort depuis longtemps!

Fontenelle me paraît le grand oncle; Rivarol et Chamfort, les deux neveux. Il y a des traits de famille entre ces trois hommes, quoiqu'ils ne se ressemblent pas. D'abord, ils se touchent par un point : l'absence absolue de bonté. Où est leur cœur? Il loge en garni et ne donne pas son adresse. Leur esprit, au contraire, se montre le plus qu'il peut, se multiplie et laisse partout son empreinte.

Fontenelle, Chamfort et Rivarol ont passé leur vie à frapper monnaie, comme des princes.

En littérature, on est heureux de mourir jeune, et l'on est heureux aussi de mourir très-vieux. Si l'on ne meurt pas à trente ans, après ses premières œuvres, dans toute sa fleur, il faut mourir le plus tard possible, et après avoir donné sa mesure entière. Si Fontenelle était mort à cinquante ans, il n'eût laissé qu'une médiocre figure ; il n'eût été qu'un bel esprit contesté ; mais dans le second demi-siècle de sa vie, et dans le calme de son existence de patriarche, en s'appliquant aux côtés les plus sérieux de la philosophie et de la science, le bel esprit contesté est devenu un grand esprit que les savants ne contestent pas. Mort à cinquante ans avec ses tentatives dans tous les genres de littérature, Fontenelle n'eût été qu'un Voltaire manqué ; mort à cent ans, Fontenelle a été l'un des fondateurs de la philosophie moderne, l'habile continuateur de Descartes et l'admirable historien de Newton.

J'avoue qu'il y a un côté qui me déplaît chez Fontenelle, c'est son calme imperturbable, son insensibilité à toute épreuve. Au milieu des éternelles misères humaines et des malheurs particuliers d'une époque, l'insensibilité d'un homme qui fait profession d'art ou de philosophie, me paraît une monstruosité. Si vous craignez la mer et les tempêtes, ne vous faites pas matelot, et vivez à terre, à votre guise : c'est votre affaire ; mais si vous acceptez la vie orageuse du marin, vous n'avez pas le droit de vous coucher à plat ventre pendant la tempête : c'est le moment de monter aux cor-

dages et d'exposer votre vie pour faire votre devoir ! Il en est de même de l'écrivain ou du philosophe. Que de circonstances où il faut qu'il monte hardiment aux cordages ! Que d'occasions où, pour bien comprendre et remplir sa tâche, il faut qu'il palpite des souffrances communes !

Sans doute, il y a encore un milieu en cela, et Voltaire toujours en colère, toujours bouillonnant, toujours prêt à livrer au bûcher un de ses critiques, Voltaire avait beaucoup trop de nerfs, si Fontenelle n'en avait pas assez. Celui qui s'irrite à toute minute, qui exhale sans relâche des bouffées de colère, et celui dont le cœur bat avec l'éternelle régularité d'un chronomètre, manquent également tous les deux à la dignité humaine ; car s'il y a des injures qu'il faut savoir dédaigner, il y a des injures qu'il faut savoir ressentir ! Il y a surtout des douleurs qui ont un éternel droit d'asile dans l'âme, droit sacré que l'on ne peut méconnaître qu'en se plaçant au-dessous de l'humanité !

Comme Fontenelle, tant que Chamfort fit des vers, tant qu'il fit des tragédies, tant qu'il fit des odes, hélas ! il n'avait pas trouvé sa voie ; son talent n'avait ni essor, ni originalité ; c'était du Marmontel, ou à peu près. Cela dura tant qu'il eut bonne mine, et que les maîtresses en haut lieu ne manquèrent pas ; mais quand la santé partit, et que l'amour la suivit de près, la misanthropie arriva bien vite, et de cette misanthropie sortit un Chamfort nouveau, un Chamfort mordant, âcre, profond, celui que la postérité connaîtra. La méchanceté humaine a peu de secrets pour ce moraliste cynique, et il ne touche jamais à une vertu quel-

conque sans la marquer d'un stygmate de sa façon.

Croirait-on qu'il y a eu un moment dans la vie de Chamfort où, un homme qui s'y connaissait, Grimm, a pu l'affubler de l'épithète de bon enfant? C'était après le *Marchand de Smyrne*, cette froide et ingénieuse petite comédie. Qu'arriva-t-il donc pour qu'au bout de quelques années, le bon enfant devînt un chat tigre?

Ce sont les succès de Chamfort dans le monde des grands seigneurs et des gens riches qui, après l'avoir enivré un instant, finirent par l'aigrir jusqu'à l'amertume. Les gens de lettres respiraient un autre air dans le dix-huitième siècle que dans le siècle précédent, et ce qui n'avait pas blessé La Bruyère, même à l'épiderme, blessait Chamfort jusqu'au fond du cœur. Quand on accepte naïvement la supériorité d'un grand seigneur, rien ne choque, si le grand seigneur est bon; mais quand on n'accepte pas cette snpériorité, tout pique au vif, le grand seigneur fût-il excellent. La Bruyère avait cru sincèrement aux grands, Chamfort n'y croyait plus, et s'obstinant à vivre dans leur intimité, il en recevait des milliers de blessures invisibles dont chacune faisait plaie, et qui à la fin dévorèrent son cœur tout entier. Quels fruits et quelles fleurs pouvait porter son esprit, en prenant racine dans cette ulcère?

Chaque pensée de Chamfort est un grain de poison dans un joli chaton de bague.

Rivarol est plus brillant et moins amer. Dès qu'il paraît il éblouit, et le prestige de sa parole est sans égal dans l histoire littéraire. C'est ce don si rare et si beau qui le perdit comme écrivain. Quand on n'a qu'à ouvrir la bouche, en quelque sorte, pour être aussitôt

entouré et admiré, on s'oublie facilement dans de si agréables triomphes, et on ne songe pas aux triomphes plus durables, parce qu'ils sont plus difficiles et plus éloignés. S'enivrant de cette éloquence naturelle et féconde, Rivarol n'écrivit que par soubresauts, et il n'a laissé que des commencements. Tels qu'ils sont, ces fragments, laissent deviner un écrivain et un penseur d'espèce rare. Chamfort a fait tout ce qu'il a pu : Rivarol n'a laissé qu'entrevoir ce qu'il pouvait faire. Il ne s'est servi de son épée que pour la brandir avec une prestesse infinie, et en faire jaillir des éclairs: il ne restera de Rivarol que des mots éblouissants.

Quand on voit ce que Rivarol a été par places, et comme en se jouant, on peut juger de ce qu'il eût pu être en ramassant ses forces. Il y a des pages de Rivarol qui sont du Montesquieu, et du bon; il y en a d'autres où le Joseph de Maistre apparaît et gronde déjà, armé de son paradoxe et de son tonnerre; il y en a enfin où l'image à la Châteaubriand commence à s'épanouir dans toute sa richesse. Mais tout cela est du métal précieux en fusion: la statue n'est pas sortie ; tout au plus en avons-nous la tête.

Si Chamfort s'était prononcé pour la révolution, Rivarol prit le parti de la cour: c'était tout naturel, Rivarol avait joué au grand seigneur, quoique né dans une auberge, et la révolution venue, il devait faire cause commune avec ses *égaux*. Chamfort, au contraire, qui avait vécu des bienfaits de l'aristocratie, et qui en avait été si profondément humilié, voulut se relever en la brisant. Rivarol prit le parti de sa vanité,

et Chamfort le parti de son orgueil; ainsi font les hommes.

Quoi qu'il en soit, en épousant le parti aristocratique, Rivarol en épousa les haines, et l'homme qu'il détestait le plus, c'était Mirabeau, après La Fayette cependant : ce fut une véritable haine d'homme de lettres compliquée d'une fausse haine d'aristocrate. Mirabeau lui apparaissait sous les traits d'un monstre politique, et il courait sus avec rage. Eh bien, chose singulière et que produisent les hasards des révolutions! ces deux hommes, en apparence aux deux pôles opposés de la politique, étaient d'accord au fond, et ne différaient que de cocarde. L'étonnante correspondance de Mirabeau nous a montré naguère le grand homme sous son vrai jour, et nous savons ce qu'il voulait de la révolution et ce qu'il n'en voulait pas. Or, Rivarol n'en voulait ni plus ni moins, et il n'était pas moins convaincu que le terrible ami de Lamarck, que la monarchie despotique était finie en France. « Tous les rois du monde, disait-il, ont reçu une grande leçon dans la personne du roi de France. Les gouvernements apprendront désormais à ne pas se laisser devancer par les peuples qu'ils dirigent. » Mirabeau ne disait pas autre chose, ni LaFayette non plus, ni madame de Staël, une autre bête noire de Rivarol. — Les révolutions sont des guerres civiles dans la nuit où l'on tire souvent sur les siens; ce sont d'affreuses mêlées où la flamme livide des torches rend méconnaissables les traits des combattants et le lieu du combat. On ne se reconnaît qu'à l'aube, et quand tout le monde est blessé ou mourant. Comment ne pas sourire, aujourd'hui que nous

jugeons de sang froid, en voyant Rivarol lancer ce trait à la fille de M. Necker : « Madame de Staël est la bacchante de la révolution. » Quels étranges effets d'optique produit l'esprit de parti ! Rivarol prenait Corinne pour Théroigne de Méricourt.

Rivarol se vengeait souvent par un mot, et c'est ce qui faisait que ce mot n'était pas toujours juste. Le temps se vengea de lui plus cruellement : pour le punir d'avoir abusé de sa belle jeunesse, il le frappa au milieu de sa maturité, et lui retrancha les années réparatrices. Rivarol n'est qu'une forte ébauche d'homme de génie.

Mais où il reste le premier, où il est incomparable, c'est dans la conversation : sa conversation était de l'esprit chanté sur le mode français par un virtuose qui n'a pas eu son pareil.

Disons maintenant que c'est une heureuse idée d'avoir réuni, après triage, dans ce format anglais si élégant et si commode, les œuvres de Fontenelle, de Chamfort et de Rivarol. On annonce Grimm dans le même format, c'est bien ; mais je n'entends pas parler de Duclos, qui devrait venir immédiatement pour compléter le groupe ? S'il n'est qu'en retard, je n'ai rien à dire ; s'il n'était pas invité pour la cérémonie, ce serait une impolitesse, et Duclos ne les supportait pas. Il serait capable de se présenter sans lettre d'invitation !

Autre remarque : On est choqué souvent de rencontrer le même bon mot cité plusieurs fois ; d'abord dans les notices, puis dans ce que l'éditeur appelle l'*esprit* de l'auteur, et enfin dans le morceau où il est à sa vé-

ritable place : c'est trop. Il semble, quoiqu'on sache le contraire, que c'est l'écrivain qui se répète, et cela désenchante un peu : un bon mot répété perd la moitié de son prix. A cela près, ces éditions, qui sont à l'usage des gens du monde, et non des fins gourmets, sont excellentes. Tout y est bien en relief et se voit pour ainsi dire de loin.

Quel effet produiront ces volumes étincelants d'esprit, jetés ainsi au milieu des nôtres, comme des feux d'artifice immortels au milieu de feux d'artifice mouillés? Cela nous fera-t-il voir que nos livres sont bien superficiels et bien pâles, et serons-nous excités, par ce contraste humiliant, à la profondeur de la pensée et à la concision nerveuse du style? Nous guérirons-nous un peu de cette sotte maladie qui s'appelle la banalité de l'éloge? Oh! alors, je te bénirais bien volontiers, muse de l'esprit français, muse piquante et sérieuse qui sais envelopper une vérité dans un bon mot, et qui traites les lieux communs à l'égal des crimes? O muse de Fontenelle, de Rivarol et de Chamfort, qui as eu autant d'esprit qu'il est possible d'en avoir, et à qui il n'a manqué qu'un peu de cœur, tu nous rendrais un grand service, si tu voulais un peu multiplier parmi nous tes apparitions, qui sont devenues trop rares, et rallumer l'amour de l'art qui s'éteint!

Rivarol disait : « Le talent, c'est un art mêlé d'enthousiasme. » Oui, il faut de l'enthousiasme dans l'art. Pour être un saint, il faut être possédé de la folie de la croix ; pour être un grand écrivain, il faut être possédé de la folie du style. Mais où est aujourd'hui l'enthousiasme?

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

A PROPOS

DE LA RÉCEPTION DE M. ALFRED DE MUSSET.

Ce siècle, avec son activité dévorante et sa soif insatiable de progrès, n'aime pas et ne peut pas aimer les ordres fainéants. On ne lui plaît qu'en raison directe de l'utilité, et il passe, dédaigneux et superbe, à côté de tout ce qui ne sert qu'à la parade et au décor.

Ainsi, de nos jours, les anciennes institutions qui ne savent pas se renouveler à propos, en mariant dans une juste mesure la tradition au progrès, sont des institutions condamnées fatalement. Quand ce sont des institutions politiques, elles sont destinées à être emportées d'un seul coup, un jour d'orage, sans exciter un regret et sans que personne y regarde. Au 24 février, qui songea à la pairie de Louis-Philippe? cette pairie, elle-même, songea-t-elle qu'elle existait? — Quand ce sont des institutions du domaine de l'art ou de la science, elles meurent lentement et d'éthisie, et subsistent de nom longtemps après qu'elles sont effacées du livre des vivants. Voyez l'illustre fille de Richelieu! Elle est en-

core assise dans son fauteuil, parfaitement attifée, et dans tous ses vieux atours. Pourtant, il y a un très-long quart d'heure que son cœur et son pouls ne battent plus !

A quels travaux se livre, depuis un demi-siècle environ, l'Académie française ? D'abord, elle remplit les vides qui se font dans ses rangs, — soin assurément très-pieux, — puis elle couronne tous les ans, et tour à tour, un morceau de prose élégante ou une centaine de vers corrects ; elle dore sur tranche quelques bons petits ouvrages de morale, et décerne des prix de vertu (chose fort louable sans doute) à de braves gens qui ont montré du dévouement et du courage, quoique pauvres ; enfin, pour compléter sa tâche, elle fait, ou plutôt elle ne fait pas son dictionnaire ! Voilà tout. — Sérieusement, en quoi de pareils travaux placent-ils l'Académie française au-dessus d'un comité de bienfaisance quelconque et d'une académie de province ? Pour accomplir d'aussi grandes choses, est-il nécessaire d'être au bout du Pont-des-Arts, et n'en ferait-on pas autant au bout du pont d'Avignon ?

Qu'on prenne la peine de comparer l'œuvre actuelle de l'Académie à son œuvre d'autrefois ! Qu'on songe à la large part qu'elle prit à la formation si laborieuse de la langue, à l'esprit d'initiative qu'elle montrait jadis en toute rencontre ! Qu'on la suive, même dans ses erreurs, même dans l'affaire du *Cid ;* elle était à l'avant ; elle combattait, et si elle se trompait quelquefois, c'est que nul n'est infaillible en littérature, et que les langues de feu ne descendent pas sur des académiciens comme sur des apôtres. Mais enfin elle rendait plus de

services qu'elle ne commettait de fautes : c'était un état-major qui payait de sa personne, et non un état-major transformé comme aujourd'hui en chapitre de chanoines.

L'Académie française avait si bien compris d'abord l'importance de son intervention continuelle dans les questions d'art et de littérature ; elle avait si bien senti la nécessité de sa présence sur la brèche, qu'elle s'était fait une règle de n'admettre aucun académicien qui ne résidât à Paris. Voltaire, dans son discours de réception, fit remarquer combien cette règle était sage, quoiqu'il dût s'y soustraire pendant trente ans, une fois élu : c'est un tour de Voltaire ! A la vérité, il avait eu soin de dire qu'il fallait faire une exception en faveur des grands hommes, et s'était par là ménagé une sortie. Aujourd'hui, que les académiciens de grande ou de petite taille résident ou non, peu importe ; qu'ils se réunissent chaque semaine pour causer entre eux de choses littéraires ou philosophiques, en quoi cela est-il utile aux lettres ? Qu'est-ce qui en résulte pour l'art et pour le goût public ? Du reste, un petit nombre va seul à ces réunions. Demandez aux hommes d'État qui profitèrent si habilement de leur puissance politique pour accaparer les honneurs littéraires, et qui prirent les suffrages académiques aux reflets de leur portefeuille rouge, comme on prend les alouettes au miroir ; demandez-leur combien de fois par an ils allaient à l'Académie, quand ils étaient ministres ou simples chefs d'opinions parlementaires ?

Sans doute, la Compagnie est toujours illustre ; et à part les intrus qui s'insinuent partout, il y a, sous les

palmes vertes, les maîtres de la prose et les maîtres du vers, de profonds historiens, des philosophes éminents. Mais quoi ! ces grands prosateurs et ces grands poëtes, ces historiens ou ces philosophes ne font leur bruit et n'exercent leur influence qu'en dehors de l'Académie, et quoique de l'Académie ! Plus on prouverait qu'il y a de talent et de génie sous la coupole de l'Institut, plus on démontrerait clairement que l'Académie, telle qu'on nous l'a faite, ne sert plus à rien. La gloire des académiciens, — je parle de ceux qui en ont, — placée en regard de l'insignifiance de l'œuvre collective, n'est-elle pas la meilleure preuve que l'Académie est une institution qui a perdu sa virtualité et qui appelle une régénération complète ? L'œuvre du fondateur est épuisée, et il est grand temps qu'il se rencontre un réformateur puissant qui lui donne une vie nouvelle. De l'air ! de l'air ! ouvrez les fenêtres ! On étouffe sous cette coupole.

Un des usages, le croirait-on ? qui tend le plus à discréditer l'Académie aux yeux de ce siècle qui se paye peu des apparences et qui voit clair dans tous les mensonges officiels, c'est l'usage du discours de réception avec le panégyrique obligé du prédécesseur quel qu'il soit. Je ne connais pas, je l'avoue, d'usage plus tyrannique et moins raisonnable que celui-là. Tout discours de récipiendaire est une épitaphe du Père-Lachaise qui dure deux heures. Les Égyptiens avaient beaucoup plus de bon sens en proscrivant la banalité des honneurs funèbres : on n'était pas embaumé aussi facilement en Égypte qu'à l'Académie ! Le moindre inconvénient de cette mauvaise coutume est de forcer le nouvel élu à chanter les louanges d'un homme qu'il ne

connaissait pas. Et s'il le connaissait et ne l'aimait point, ou ne l'estimait point, car on succède à qui on peut, et les hasards de l'élection sont quelquefois si étranges!

Tout le monde sait ce qui se passe à Rome quand il s'agit d'élire un pape. On enferme les cardinaux, on les met bien et dûment sous clef, et quelles précautions minutieuses ne prend-on pas pour qu'aucune communication ne puisse pénétrer au conclave, ou en sortir? Cela fait, on croit avoir évincé les intrigues et les cabales, et l'on ne s'aperçoit pas que l'on n'a fermé les portes que lorsque déjà les intrigues et les cabales étaient entrées. Ces dames entrent et s'installent de droit, partout où un corps privilégié se livre aux jeux d'une élection quelconque. Que de ruses, grand Dieu! et de contre-ruses se croisent et s'entre-croisent au sein du conclave! Non, jamais le peuple romain, quand il vient savoir chaque soir s'il a enfin un pape, et qu'il voit fumer la cheminée historique qui annonce que le scrutin de la journée est nul, ne pourrait se douter du nombre d'ambitions cachées et de perfidies profondes qui s'envolent vers le ciel avec ce petit nuage de fumée blanche!

Eh bien, sans comparaison, et toute proportion gardée, l'élection d'un académicien, comme celle d'un pape, est grosse de toutes sortes de cabales. Il est des milliers de raisons qui pèsent plus dans la balance que le talent de l'écrivain; et il faut bien qu'il en soit ainsi, puisque M. Viennet, qui n'avait encore que distillé de l'ennui, M. Viennet, qui n'avait pas alors écrit ses fables, où il y a au moins quelque esprit, M. Viennet, à sa première manière, fut préféré à Benjamin Constant, et

que M. Dupaty l'emporta plus tard sur Victor Hugo! Pourquoi pas, d'ailleurs ? Pourquoi les causes déterminantes d'une élection ne seraient-elles pas prises en dehors du talent littéraire ? Est-ce que les trente-neuf électeurs ne doivent pas tout naturellement supposer qu'il y a assez d'esprit et de talent à l'Académie ?

Et puis, on entre au palais Mazarin par tant de portes ! On entre par la porte d'honneur, on entre par les portes dérobées, on entre par les fenêtres, on entre par les lucarnes. On entre debout, on entre à genoux. Chacun a sa façon, en un mot. Un jour, le comte Alexis de Saint-Priest, de si spirituelle et regrettable mémoire, après avoir achevé un de ses beaux ouvrages, parlait devant son père de ses titres au prochain fauteuil. *Le beau mérite*, répliqua naïvement celui-ci, qui était un gentilhomme de la vieille roche, *le beau mérite d'être élu, si vous avez des titres !* Certes, le vieux gentilhomme avait une façon originale d'entendre les honneurs académiques ; mais, après tout, cette opinion valait bien celle des gens qui croient avoir des titres, et qui n'en n'ont pas !

Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est qu'on a vu des hommes d'État remplacer à l'Académie des vaudevillistes, et des vaudevillistes succéder à de célèbres métaphysiciens. Louis XV, qui eut du goût ce jour-là, ne voulut pas que Voltaire succédât au cardinal de Fleury ; et la raison que donna Sa Majesté, selon M. de Maurepas, fut qu'il y avait une dissemblance trop marquée entre ces deux hommes pour mettre l'éloge de l'un dans la bouche de l'autre, et donner à rire au public par un semblable rapprochement. Louis XV et

M. de Maurepas étaient donc de notre avis ! Est-ce que ce roi et ce ministre étaient des révolutionnaires, par hasard?

Aujourd'hui l'on est blasé sur les dissemblances de prédécesseur a héritier. Le sort, à cet égard, a poussé quelquefois l'ironie si loin qu'il n'y a guère plus de surprise possible. Qui sait pourtant à qui est réservé dans l'avenir l'éloge de M. Cousin ? Peut-être à M. Clairville ; car M. Clairville fera sa comédie en cinq actes et en vers, comme M. Bayard a fait la sienne, et sera dès lors un candidat très-présentable. O M. Cousin ! que dirait votre grande ombre, si le destin railleur réservait à votre mémoire d'être célébrée, en plein Institut, sur l'air de la Gaudriole ?

Voilà pourtant où l'on peut en venir avec ce maudit usage que je déteste, surtout, je le confesse, depuis la dernière solennité académique, depuis que j'ai vu M. Alfred de Musset se placer pendant deux heures au niveau de M. Dupaty et s'y complaire ; depuis que j'ai vu l'auteur du *Spectacle dans un fauteuil* ne pas dépasser d'une ligne, comme idéal, l'auteur des *Voitures versées* !

Dieu me garde de vouloir irriter les mânes de cet excellent Emmanuel Dupaty ! Tous ceux qui l'ont connu rendent hommage à son caractère, et s'accordent à dire qu'il poussait le courage jusqu'au chevaleresque, ce qui fait pardonner bien des défauts. On cite deux ou trois actions héroïques dans sa vie. Quel est l'académicien qui en a autant dans la sienne ? Si on veut bien juger et comprendre Dupaty, il ne faut jamais perdre de vue ce côté héroïque, surtout quand on le

retrouve, à la fin, bonhomme, dans l'enfantement éternel de son *Isabelle de Palestine*, récitant ses vers partout, à tous les coins de rues, devant des gens qu'il connaissait à peine, et, avec son nez fin et sa perruque sur le bout de sa tête, tournant au personnage d'Hoffmann. Chacune des extrémités de sa vie fait ressortir l'autre, et l'on ne saisit bien cette aimable physionomie que dans ses contrastes.

M. de Musset n'aurait dû parler que de l'homme chez M. Dupaty, et non pas de l'écrivain. L'écrivain n'existait pas ; il n'y en eut jamais de plus mince étoffe, et M. Dupaty se rendait parfaitement justice lui-même, lorsqu'il disait si modestement, et aussi avec tant d'orgueil, puisqu'il songeait en même temps à son *Isabelle* : « *Je suis entré à l'Académie avec du billon.* » Oui, le pauvre homme était entré à l'Académie comme on passe la barque à Caron, avec un sou.

L'auteur de *Rolla* a voulu surprendre tout le monde, et non-seulement il a trouvé chez M. Dupaty le talent qu'il n'avait pas, mais il est tombé du haut des stances immortelles sur la mort de Malibran, à l'apothéose sérieuse de l'opéra-comique ; bien plus il s'exhalait de toutes ses phrases quelque chose de froid, de sec, de vieux, et je ne sais quel amour de la médiocrité en tout : ce discours a été une véritable abdication. Eh quoi ! poëte charmant de *Namouna*, qui aviez l'esprit si audacieux et si juste, et qui saviez unir tant de netteté dans le trait à tant de caprice dans la pensée, c'est là que, dès le seuil, dès le premier pas sous la coupole, vous en êtes venu ! Je vous ai vu, je vous ai entendu, mais je ne vous crois pas. Il est impossible que les poé-

tiques accès de cette aimable et bruyante jeunesse n'aient pas été les préludes de la virilité et de la raison ! Il est impossible que ce cœur, qui a eu des battements si véritablement sublimes, et d'où sortit un jour, tout armé, *Franck-le-Chasseur*, soit tombé dans l'aplatissement et le culte du médiocre, et y veuille demeurer !

Je sais bien que nous devrions être habitués aux mécomptes, et que, dans notre époque troublée, les suites ne répondent pas toujours aux commencements. Combien de gens qui le prennent de haut au début, qui se posent en vainqueurs, et, qui, trouvant les portes de la ville trop petites pour leur seigneurie, sont tentés de faire abattre un pan de muraille, comme Richelieu, afin de faire une entrée selon leur rang? Voyez-les à quelques années de là! ils ne sont plus qu'au niveau du commun des martyrs, et ne songent plus qu'à tirer leur épingle du jeu, comme on dit vulgairement. Cela se conçoit très bien : il n'y avait que de l'exagéré et du factice chez ces gens-là ; et la hauteur simulée n'est, au fond, que de l'aplatissement.

Mais, chez M. Alfred de Musset, au contraire, tout était vrai, naturel, tout coulait de source, et l'on ne vit jamais plus d'élévation dans un si gracieux laisser-aller. Le déshabillé et le décousu de cette muse en laissaient mieux voir la haute origine. Et comment, dans une jeunesse si franche et de si fière allure, ne pas attendre les fruits généreux de la maturité ?

Des espérances données en pareille monnaie, en monnaie d'or et de diamant ne peuvent être menteuses.

Je veux garder mon illusion, si c'en est une ; je ne

veux pas supposer que l'heure de l'ennui, du dégoût, ait définitivement sonné pour un poëte qui est dans toute sa maturité et sa force et qui, hier encore, était le plus séduisant Alcibiade de la littérature française. Je m'obstine à croire que le mauvais effet de l'autre jour est dû à l'influence académique et à cette coutume déplorable qui place souvent le nouvel élu dans cette alternative, ou de manquer à la vérité en disant du bien de son prédécesseur, ou de manquer aux convenances en n'en disant pas.

Je reviens à ma pensée : est-ce qu'il ne serait pas temps que l'Académie détruisît cet usage absurde, comme elle détruisit l'usage, non moins respectable que celui-ci, qui imposait à tous les discours l'éloge du fondateur, ce qui à la longue devint un peu monotone? Un autre usage imposait aux orateurs académiques l'éloge du prince régnant, ce qui était un peu plus varié, car le prince régnant passe et passe vite, tandis que le fondateur reste. On n'a pas plus respecté cette seconde coutume que la première, et on ne s'en sert qu'à bon escient. Pourquoi donc, — à moins que chaque académicien n'en fasse une question personnelle, — respecterait-on cet usage moins raisonnable que les deux autres, du panégyrique envers et contre tous? Ne serait-il pas temps, je le répète, que l'Académie dispensât enfin le nouvel élu de se faire violence le plus souvent, et, ayons le courage de dire le mot, de mentir pendant deux heures pour payer sa bienvenue ? — Supposez un écrivain ayant vécu dans le culte austère de la vérité, un critique ayant grandi dans l'estime de tous, en disant la vérité aux morts et aux vivants, — supposez

cet homme contraint de faire l'éloge de son prédécesseur dont il n'aimait pas le talent et dont il n'estimait pas le caractère ; est-ce que l'Académie française ne le place pas dans la situation du chrétien forcé de marcher sur la croix pour entrer au Japon?

Que l'Académie commence ses réformes par celle-là ! puis, cela fait, qu'elle élargisse, qu'elle agrandisse ses concours, d'où pourraient résulter pour la littérature des avantages incalculables; qu'elle donne une vaste impulsion à tous les travaux de la pensée; qu'elle relève par tous les moyens l'art qui a tant besoin d'appui; alors elle redeviendra véritablement une grande institution et occupera une noble place dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle. Mais, si elle veut rester dans sa routine et se contenter des apparences de la vie et de la puissance, elle ne sera plus la fille de Richelieu, elle ne sera plus l'Académie française : elle sera l'hôtel des invalides des classiques purs, la maison de refuge des romantiques convertis, et pour les hommes d'État hors de service, pour les orateurs sans emploi, un salon de mécontents.

LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

ET SES PRIÈRES CORRIGÉES.

La Vallière est toute la poésie des amours de Louis XIV. Parmi les Danaés et les Alcmènes de ce Jupiter en perruque bouclée, elle seule a montré du cœur et de l'âme. Heureuse ou affligée, à la cour ou dans le cloître, madame la duchesse ou sœur Louise, elle a eu une telle puissance de grâce et de mélancolie, elle a fait entendre une vibration si harmonieuse des cordes sacrées, qu'elle reste comme une des plus charmantes figures de l'histoire de l'amour, et qu'elle se confond presque avec ces femmes adorables, filles de l'imagination, qui traversent les siècles sur les ailes du génie.

Les autres maîtresses de Louis XIV ont toutes un côté plus ou moins odieux. Pour ne parler que des plus célèbres, de celles qui sont consacrées, madame de Soubise exploite l'amour du roi avec une avidité cynique ; quand cet amour s'évanouit et va rejoindre les autres passions déjà trépassées du monarque, elle

se rabat sur l'amitié pour l'exploiter encore et y réussit à merveille. N'ayant qu'un but, conserver son crédit, madame de Soubise descend jusqu'à se faire l'amie de ses rivales heureuses, et elle passe sa vie à subir des humiliations en souriant, et à avaler des couleuvres sans sourciller. Est-ce que cela est bien beau?

Madame de Montespan plaît à son tour, se cache un instant, et lève bientôt le masque. Son mari ne rit pas : on le jette à la Bastille. Plus tard on l'envoie en Guienne. Mais pour suppléer le mari absent, arrive l'abbesse de Fontevrault, sœur de la favorite. Cette pieuse dame vient à la cour avec sa croix d'abbesse et son voile, jouir gaiement et insolemment du triomphe de sa sœur. Madame de Montespan affiche ses grossesses et fait ses couches publiquement. Elle dit à madame veuve Scarron, alors sa caméristé : « Le roi a trois maîtresses : moi, de nom; cette fille (Fontanges), de fait; vous, de cœur. » Elle est d'une arrogance inexprimable et d'une méchanceté de vipère. Est-ce que cela est bien touchant?

Madame de Fontanges n'a qu'un règne d'un jour, et la seule particularité un peu curieuse de son histoire, c'est qu'elle avait été fournie au roi par le duc de La Rochefoucauld, le fils de l'illustre auteur des *Maximes*, qui, comme le fils de Buffon, fut le plus mauvais ouvrage de son père. Madame de Fontanges était belle, mais elle était sotte; je passe, et je me trouve en présence de madame de Maintenon.

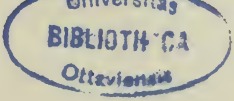
Singulière chose que la vie! Femme d'un cul-de-jatte qui vivait à peu près d'aumônes, mademoiselle d'Aubigné était la joie, la gaieté, le charme toujours nou-

veau du logis. Femme du roi de France et du roi le plus fastueux, le plus superbe qui fut jamais, madame veuve Scarron, que les filles de France appelaient ma tante, était l'ennui, la tristesse du plus beau palais de l'univers ! Quelle leçon pour les ambitieux !

Ce qui déplaît, ce qui dégoûte même, chez madame de Maintenon, c'est son hypocrisie profonde, insondable dans ses replis. Depuis l'heure où elle a compris que le cœur du roi, ce trône si souvent vacant, pourra lui appartenir un jour, toute sa carrière, jusqu'à son dernier soupir, a été une suite de calculs, d'habiletés, de manéges, où l'entremetteuse et la dévote se cèdent le pas tour à tour. Pendant que Louis XIV aime tout à la fois madame de Montespan et madame de Fontanges, madame de Maintenon ne craint pas de s'employer à maintenir la paix entre ces trois puissances, et se tient prête à enlever la succession dès que faire se pourra. Le beau métier ! Enfin, elle supplante sa bienfaitrice, en se faisant de la religion un instrument pour s'insinuer et se fortifier dans le cœur du roi. A partir de ce moment, sa physionomie est glacée, et ne s'illumine pas d'un seul rayon de soleil. — Veuve de Scarron, et d'une piété fausse ou vraie, madame de Maintenon semble être pour Louis XIV le double et sévère châtiment de son orgueil et de son libertinage. Est-ce que cela est bien gracieux (1) ?

Ainsi, les amours du grand roi, que Voltaire a mal

(1) Je persiste malgré l'admirable page de M. Barbey d'Aurevilly, la plus belle peut-être qu'on ait écrite sur madame de Maintenon.


Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

racontés dans ce discours incomplet qu'il appelle le *Siècle de Louis XIV*, et que l'inépuisable Saint-Simon donne dans tous leurs détails inouïs, en pénétrant dans les coins et recoins, et en soulevant les moindres voiles, — les amours du grand roi, même au milieu de cette cour splendide, même avec cet attirail éblouissant dont l'éclat dure encore, ne seraient pas beaux à contempler, et seraient un fort triste spectacle, si on ne voyait traverser sur le devant de la scène, comme une délicieuse apparition, la figure de mademoiselle de La Vallière.

Le roi aimait un peu trop madame sa belle-sœur, et Anne d'Autriche avec raison trouvait cela très-mauvais. Pour détourner les soupçons de la reine mère, le roi jugea à propos de faire semblant d'aimer une demoiselle d'honneur, quoique la tactique, bien vieille aujourd'hui, fût déjà bien vieille alors. Le choix du roi tomba sur mademoiselle de La Vallière, qui passa comme on dit en jargon, à l'état de chandelier. Mais, hélas ! la pauvre fille avait le cœur tendre, Louis XIV était beau et parlait bien : elle s'enflamma. La vestale se prit d'amour, et d'un brûlant amour, pour son dieu. De son côté, le tentateur tomba dans son piége : il aima aussi.

Tel fut le début de cette passion qui dévora le cœur de La Vallière, et qui fit le pendant de la passion de Rancé.

Le dix-septième siècle est un siècle de foi et de passion, de foi sincère, et, par conséquent, de passion profonde. Aussi, les grandes fautes y sont souvent suivies de grands repentirs, et le cloître apparaît à

l'horizon comme le dernier terme des scandales amoureux. En effet, dans ces magnifiques luttes entre la foi et la passion, les âmes grandissent et s'élèvent à de telles hauteurs au-dessus des choses ordinaires de la vie, qu'elles ne peuvent plus en redescendre pour se remettre au train vulgaire.

Ces âmes ont tour à tour goûté des joies si ineffables, et tellement souffert, qu'après de semblables épanouissements de bonheur comme après d'aussi terribles orages, elles ne peuvent plus que se réfugier dans la mort ou dans le cloître. L'équilibre est rompu à jamais et l'apaisement impossible. Les solitudes de la Trappe ne furent-elles pas pour Rancé un véritable tombeau, comme le couvent des Carmélites pour madame de La Vallière ? Le cloître, pour ces deux belles âmes inguérissables, fut un suicide sanctifié.

Mourir à propos, ou se retirer du monde à propos, a toujours été la moitié de la gloire. Nous sommes ainsi faits, que les choses ne nous frappent guère qu'en raison de la mise en scène. Or, la pénitence de madame de La Vallière, sans qu'elle le cherchât, ou plutôt parce qu'elle voulait l'éviter, eut une mise en scène admirable. Rien n'y manquait. Il est vrai que sa jeunesse y était pour beaucoup ; madame de Montespan se convertit bien, elle aussi, mais elle avait attendu trop tard, et les conversions sous les cheveux blancs ne touchent pas. La jeunesse et la beauté prononçant des vœux éternels et entrant dans le cloître pour n'en plus sortir, sont semblables aux poëtes ou aux artistes qui meurent à la fleur de l'âge, et qui laissent d'autant plus de regrets qu'ils avaient éveillé plus d'espérances.

Byron et Raphaël reçoivent de leur mort prématurée une auréole aux incomparables rayons. Faites guérir Millevoye par Corvisard, et la *Chute des Feuilles* ne sera qu'une pauvre élégie.

C'est cette auréole des poëtes morts à la fleur de l'âge que La Vallière a à son front, et qui donne à sa figure une tristesse infinie et une irrésistible douceur.

Dans le dix-huitième siècle, on croit beaucoup moins que dans le dix-septième, et on aime beaucoup moins aussi. Le cœur a fléchi : on a plus d'animation, plus d'entrain ; mais le côté héroïque a disparu. Il en est de même aujourd'hui. Où sont nos Rancé, où sont nos La Vallière ? On n'entend plus parler de grandes passions, soit qu'il n'y en ait pas, soit qu'on les cache mieux, ce qui est peu probable. D'ailleurs, s'il y en avait, et si elles se montraient, il me semble, à voir notre tour d'esprit, que nous nous empresserions de les railler, au lieu de les contempler, comme faisait le dix-septième siècle, avec cette sorte d'effroi religieux qu'on doit éprouver en présence d'un fléau divin.

Qu'on remarque cependant ceci : Autrefois, dans les classes élevées, le désespoir de l'amour conduisait droit au cloître, et dans les classes populaires, ce désespoir ne se traduisait ni par le cloître ni par la mort. Aujourd'hui le cloître n'existe plus pour les classes d'en haut, et la mort est venue pour les classes d'en bas. Combien de pauvres filles, dans les faubourgs de Paris seulement, se voyant abandonnées et trahies, s'enferment dans leur mansarde et allument un réchaud !

Je ne suivrai pas madame de La Vallière dans les

détails si connus de sa vie, dans sa modestie de petite violette qui se cachait sous l'herbe, comme disait madame de Sévigné, ni dans les humiliations dont la Montespan l'abreuvait, ni dans sa première fuite au couvent de Chaillot, ni dans sa rentrée forcée à la cour, ni dans cette scène si admirable de l'église des Carmélites, où la sœur Louise de la Miséricorde reçut le voile noir des mains de la reine, et où Bossuet, en présence de tout ce que Paris comptait d'illustre, se tournant vers la tribune où étaient la reine et l'ancienne maîtresse du roi, s'écria, avec une éloquence si originale : « Qu'avons-nous vu ? que voyons-nous ? quel état, et quel état ? »

Qui ne connaît ces divers details ? Ce qu'on connaît moins, quoiqu'il y en ait d'innombrables éditions, c'est le petit livre que madame de La Vallière avait écrit, après une dangereuse maladie, et que M. Damas-Hinard vient de publier, d'après un exemplaire annoté de la bibliothèque du Louvre. Je commence par dire que je reconnais la bonne intention de M. Damas-Hinard, qui est un écrivain consciencieux ; mais je suis forcé d'avouer que Bossuet, si Bossuet il y a, a fait purement et simplement œuvre de maître d'école, en corrigeant les naïvetés charmantes de madame de La Vallière. L'aigle n'a pas compris les gémissements de la colombe, — je parle toujours sous toute réserve ; il y a beaucoup d'écritures qui ressemblent à celle de Bossuet. Si c'était l'écriture elliptique de Pascal, et reconnaissable entre mille, à la bonne heure !

Disons franchement que l'auteur, quel qu'il soit, des notes marginales, à gâté le texte. Le texte est vif, passionné, brûlant : la correction est toujours froide et

lourde. Sans doute le correcteur a effacé quelques taches et enlevé quelques traits de mauvais goût ; mais, grand Dieu ! que de choses communes et plates il a substituées à des choses poétiques et colorées ! Citons quelques exemples. Madame de La Vallière avait dit : « Et afin que la source de vos miséricordes ne tarisse jamais sur cette *pauvre pécheresse, j'y mêlerai journellement les eaux de mes larmes.* »

Le correcteur efface, et écrit, lui : « Et afin que la source de vos miséricordes ne tarisse pas *sur moi, je vous offrirai mes soupirs et mes larmes.* »

En un autre endroit, madame de La Vallière dit délicieusement : « Il est vrai, Seigneur, que l'oraison d'une Carmélite qui est retirée dans la solitude et qui n'a plus qu'à se remplir de vous, est *comme une douce cassolette* qu'il ne faut qu'approcher du feu pour rendre une odeur *très-suave.* »

Le correcteur n'est pas content, et il écrit en marge : «... et qui n'a plus qu'à se remplir de vous, *doit ressembler à des parfums* qu'il ne faut qu'approcher du feu pour rendre une odeur *très-agréable.* »

Fénelon eût respecté cette comparaison si gracieuse et si juste de la douce cassolette et de l'odeur suave. Ces exemples, ou le texte est si supérieur à la note marginale, sont bien loin d'être les seuls, et l'on pourrait en citer beaucoup d'autres, mais ceux-là suffiront, j'espère, pour prouver que le correcteur, — est-il possible que ce soit Bossuet ? — n'a eu qu'un but, c'est de faire soupirer madame de La Vallière avec plus de retenue, et de la faire pleurer plus régulièrement.

Mais en voilà assez sur cette nouvelle édition de ce petit

livre que, malgré le correcteur, je veux comparer à une douce cassolette pleine d'un parfum suave. Je voudrais m'arrêter là sur ce parfum de violette ; malheureusement l'image est trop riante, et les maîtresses de Louis XIV éveillent sous ma plume d'autres pensées.

Ce sont les amours de Louis XIV qui, avec leurs raffinements de corruption jusque-là inconnus, furent la première cause de l'affaiblissement de la monarchie dans l'imagination des peuples. Les abus de pouvoir ne vinrent qu'ensuite. La France avait pris en riant les amours de Henri IV : ce vert galant plaisait au caractère français, et il gagnait de la popularité avec ses charmantes maîtresses. Mais lorsque Louis XIV inaugura splendidement et étala aux yeux du monde entier les effroyables complications de ses adultères, il ne fit qu'étonner d'abord, et il est très-vrai que les populations naïves, quand le roi amenait ses femmes à l'armée comme Darius, se montraient la reine et ses deux maîtresses, et les désignaient par leurs noms et leurs qualités, ce qui ne les empêchait pas de crier *Vive le Roi !* oui, mais prenez garde ! A partir de ce moment, le respect de la royauté est atteint dans le cœur de ces bonnes gens, quoiqu'ils ne s'en rendent pas compte ; et, en définitive, ces bonnes gens sont les grands-pères de ceux qui iront arracher un jour la royauté du château de Versailles , pour l'entraîner comme une victime au palais des Tuileries, et l'avoir sous la main, on sait pourquoi.

Comme Louis XIV avait à un point extrême le sentiment de la nationalité, et qu'il possédait ce rare ensemble de qualités qui en ont fait un grand homme,

la corruption des mœurs royales disparut, en quelque sorte, dans a gloire de son règne. Mais on n'hérite pas du génie, et il était évident que les successeurs de Louis XIV ne pouvaient prendre, dans son héritage, que le legs le plus commode, c'est-à-dire la corruption des mœurs.

La régence et le cardinal Dubois, ce vil pensionnaire de l'Angleterre, Louis XV, qui laissa partager la Polo gne, étaient les infaillibles héritiers de ce Louis XIV qui portait si haut, lui, l'orgueil de la nationalité, mais qui avait eu le malheur d'inaugurer un régime d'où découlaient fatalement les lâchetés et les turpitudes politiques.

Dès que la corruption raffinée des mœurs s'établit dans un pays, ou au sein d'une institution, elle roule jusqu'au bas de la pente, et n'essaye qu'alors de remonter. Souvent, disons même presque toujours, il n'est plus temps, le pays est perdu ou l'institution condamnée. Ainsi Louis XIV avait commencé à déshonorer l'institution royale en se jetant dans les débordements les plus scandaleux; le régent continua, Louis XV renchérit; sous Louis XIV même, il y avait déjà progrès : la Maintenon de Monseigneur était mademoiselle Choin ! Il est vrai qu'après Louis XV, après le roi du Parc au Cerf, il n'y avait plus de possible qu'un stupide Sardanapale ou un vertueux monarque comme Louis XVI.

Le bon roi vint; malheureusement il était trop tard, et la logique de la Providence, qui veut que la faute entraîne toujours son châtiment, mais qui permet, ô profondeur! qu'il y ait parfois substitution de per-

sonne, et que, le coupable ayant eu le temps de disparaître, l'innocent paie pour lui, — cette logique inexplicable et terrible allait avoir son cours. C'était le chaste époux de Marie-Antoinette, qui allait payer pour l'ignoble amant de la Dubarry et de la Pompadour !

Ce n'est pas Louis XVI qu'on a guillotiné, c'est Louis XV poussé sous le couperet par le Régent et Louis XIV.

Mme LA Desse DE LONGUEVILLE ET M. COUSIN.

M. Cousin, en tant qu'homme de style, est le légataire universel des écrivains du dix-septième siècle. J'ai dit qu'il était frère de Pascal jusqu'à midi, et je ne me rétracte point. Sa prose est de bonne famille, comme on voit, et je n'en connais pas qui ait meilleur air ; je n'en connais pas qui ait l'allure plus simple et plus fière. Véritablement, M. Cousin célèbre le dix-septième siècle dans sa propre langue, ce qui est la plus haute et délicate manière de louer cette grande époque, ce mémorable épanouissement du génie français. Personne n'avait donc plus de droit que l'auteur de *Jacqueline Pascal* à s'emparer de madame de Longueville, et à élever à cette sœur romanesque de Condé une statue en trois volumes dont nous n'avons encore que le premier.

Disons tout d'abord que madame de Longueville a été plus heureuse dans son historien que dans son amant, et qu'elle a excité chez M. Cousin un enthousiasme qu'elle n'inspira jamais à La Rochefoucauld. C'est que M. Cousin a plus d'imagination, la plume à la main, que l'auteur des *Maximes*. M. Cousin est, avant tout, un artiste, — je prends le mot dans sa meilleure acception, — peut-être même n'est-il qu'un

artiste ! Non pas qu'on puisse contester à l'auteur des *Fragments de philosophie cartésienne* son aptitude philosophique ; cette aptitude, il la possède à coup sûr. Ce qui lui manque, c'est l'originalité philosophique. Voilà pourquoi M. Cousin ne sera qu'un historien éloquent des idées, au lieu d'être un puissant fondateur de système. Voyez où en est déjà son école, qui s'annonçait, il y a quelques années à peine, avec tant de superbe ! On peut appeler le médecin des morts : il y a ici un décès à constater. L'éclectisme n'est plus ; et pour ma part, je croyais de bonne foi que le biographe passionné de madame de Longueville avait décidément renoncé à ses entreprises de philosophe, lorsque, dans le livre qui nous occupe, j'ai trouvé en note la phrase suivante, qui est là comme un post-scriptum dans une lettre de femme : « *Il nous reste à recueillir* « *de tous nos écrits les éléments épars d'une théodicée* « *nouvelle, particulièrement fondée sur une psychologie* « *exacte, fécondée par une induction légitime.* » Il n'y a plus moyen d'en douter, M. Cousin persiste, et son ambition est claire, si sa phrase ne l'est pas. Va donc pour une théodicée nouvelle, quoiqu'on sache d'avance ce qui en adviendra ! La métaphysique du traducteur de Platon fera ce qu'elle a déjà fait. Elle ne convaincra pas un seul athée de l'existence de Dieu ou de l'existence de l'âme, et elle obscurcira ces vérités pour ceux qui y croient. Cette métaphysique enchevêtrée est un immense appareil fonctionnant à vide ; c'est la machine de Marly sans eau.

Et cependant il eût mieux valu, pour M. Cousin, rester confiné dans sa région nuageuse, où il poursui-

vait au moins un grand idéal, que d'en sortir, un certain jour, pour entrer dans la politique, où il vint échouer contre de bien tristes réalités. Puisque j'ai promis de parler des hommes de mon temps comme s'ils appartenaient à l'histoire, et qu'ils fussent bien loin relégués dans le passé, je ne puis m'empêcher de dire que, comme homme d'Etat en général, M. Cousin se montra d'une médiocrité rare, et que, comme ministre spécial, il fut sans coup d'œil et sans courage, et qui pis est, un tyranneau. C'est qu'en matière de gouvernement, le caractère joue un plus grand rôle que l'intelligence, et que peut-être l'intelligence chez M. Cousin l'emporte sur le caractère. Il est possible également que le cœur ne soit pas de trop chez un ministre ; or, quoique je sois convaincu que M. Cousin a beaucoup de cœur, je dois avouer qu'il dédaignait d'en montrer.

Il était indispensable, sous son consulat, qu'un professeur de philosophie eût des rentes s'il avait dans l'esprit quelque velléité d'indépendance, sans cela le pauvre homme eût couru grand risque de mourir sur la paille et d'envoyer ses enfants à l'hôpital ; je ne parle pas en l'air.

Les gens de lettres n'étaient pas plus heureux que les professeurs. On raconte qu'à un ami qui sollicitait un secours pour un honorable écrivain momentanément frappé, en affirmant que cet écrivain mourait textuellement de faim, M. Cousin répondit : « Je n'y puis rien ; je ne suis pas le ministre des gens de lettres. » En pareille occasion, s'il n'eût pas eu d'argent, M. de Salvandy eût engagé sa montre. Il faut rendre justice à tout le monde.

Ainsi, chez M. Cousin, l'écrivain est supérieur à l'homme; et si je voulais le définir sans sortir de mon sujet, ou plutôt pour y rentrer, je dirais que l'imagination de M. Cousin ressemble à madame de Longueville, et son caractère à M. de La Rochefoucauld. — Et maintenant, passons au livre pour en admirer les côtés vrais, et pour nous amuser de ses brillants et charmants paradoxes.

Le goût de M. Cousin pour le dix-septième siècle date de loin, et quoiqu'il n'ait pris que dans ces derniers temps le caractère d'une passion, il ne serait pas juste de penser que M. Cousin n'aime le siècle de Descartes et de Corneille qu'à cause de madame de Longueville; car il est dans la situation d'un galant homme qui, ayant beaucoup aimé et fréquenté un certain monde, sans se laisser prendre dans des filets particuliers, finit par rencontrer deux beaux yeux qui le subjuguent complètement.

Passion tardive, passion brûlante, a-t-on coutume de dire, et il y a là-dessus un beau vers d'un poëte latin. M. Cousin ne fait pas mentir le proverbe. — Ce métaphysicien ne s'appartient plus, et, comme dans une fantaisie de Gœthe, il s'est transformé en cavalier servant et il appartient tout entier à sa dame. Qu'importe que les cheveux grisonnent, si la flamme du regard est toujours jeune?

Dans une grande âme, tout est grand, avait dit Pascal; et M. Cousin, copiant l'auteur des *Pensées*, s'est pris à dire: Dans un grand siècle tout est grand. — Eh! non, mille fois non, ne vous en déplaise, tout n'est pas grand dans une grande époque, et vous ne me

prouverez jamais que cette ridicule comédie de la Fronde soit une grande chose, pas plus que vous ne me prouverez que madame de Longueville soit une Jeanne d'Arc. C'est une Jeanne d'Arc, si vous voulez, à peu de chose près ; mais ce peu est tout, et c'est ce qui fait que, sans être de l'avis brutal du coadjuteur, je dis de madame de Longueville : moitié héroïne, moitié aventurière.

Anne-Geneviève de Bourbon était née en 1619, dans le donjon de Vincennes, pendant la captivité de son père, Henri de Bourbon, prince de Condé, à qui son oncle Henri IV avait fait épouser la belle Charlotte Marguerite de Montmorency, avec l'arrière-pensée de trouver un mari commode. Henri IV se trompa ; Henri de Bourbon ne consentit pas à jouer le rôle qu'on lui avait préparé, et il enleva sa femme et la conduisit à Bruxelles pour la soustraire aux sollicitations du vert-galant. Mais Henri IV ne voulait pas en avoir le démenti, et il faisait ses préparatifs pour aller à Bruxelles arracher la belle Charlotte aux mains jalouses de son mari, lorsque le coup de poignard de Ravaillac mit fin à cette fureur amoureuse.

Ce coup de poignard vint si à propos pour l'honneur conjugal d'Henri de Bourbon, qu'on crut généralement dans le public que c'était de Bruxelles qu'on avait armé et poussé la main du régicide, ce qui a été reconnu plus tard de toute fausseté. On n'a pas pu aussi facilement décharger de son crime la sœur des Guise à propos de l'assasinat de Henri III. C'était bien la main de la noble dame qui guida le poignard de Jacques Clément : ici il n'y a pas à nier.

Le père de madame de Longueville ne se montra pas toujours d'ailleurs aussi noblement inflexible qu'à l'endroit de son honneur conjugal : il eut le tort de forcer son fils, le duc d'Enghien, à épouser la nièce du cardinal de Richelieu, qui venait de faire décapiter son beau-frère, le fameux duc de Montmorency, ce qui encouragea sans doute plus tard son autre fils, le prince de Conti, à épouser au sortir de la Fronde la nièce de Mazarin, au moment même où le Mazarin faisait condamner par contumace le grand Condé, son aîné, à perdre la vie ! Tout cela n'est beau à aucun point de vue et surtout au point de vue de l'esprit de famille. Mais qu'est-ce que l'esprit de famille en politique? Quelques années après, Louis XIV ne portait-il pas le deuil de Cromwell, qui avait fait tomber la tête de son oncle?

Mademoiselle de Bourbon avait treize ans lorsque le frère de sa mère, le duc de Montmorency dont je viens de parler, monta sur l'échafaud de Toulouse. On dit que cette terrible mort impressionna si vivement la jeune princesse, qu'elle voulut dès lors se faire carmélite dans le grand couvent de la rue Saint-Jacques. Mais l'heure n'était pas encore venue, et mademoiselle de Bourbon, avant de s'ensevelir dans le cloître, avait à parcourir un chemin semé de galanteries et de malheurs, de traits héroïques et de grandes faiblesses, en un mot, un roman digne de mademoiselle de Scudéry. Il est bon seulement de constater cette première impression et de voir combien chez les âmes romanesques la destinée tient à peu de chose ; combien les femmes douées de sensibilité et d'imagination sont également sur le

seuil d'une vie de prières ou d'une vie d'aventures !

On ne dit pas que mademoiselle de Bourbon fût plus belle que sa mère, mais tout le monde s'accorde sur sa beauté. Ce fut cette beauté qui lui porta à la tête et qui, à deux cents ans de distance, porte aussi à la tête de l'ancien conseiller de Louis-Philippe ; car, à parler franchement, quand on lit avec attention le livre de M. Cousin, on s'aperçoit, à n'en pas douter, que la beauté de son héroïne est le charme qui l'attache le plus invinciblement. Sur tout le reste il admet la contradiction ; il passe même condamnation quelquefois. Que madame de Longueville fût vaine, coquette, étourdie, qu'elle sacrifiât tout pour *plaire et paraître*, il l'accorde volontiers. Ce qu'il ne veut pas permettre, c'est qu'on ne soit pas complètement de son avis sur la beauté de l'objet de son culte. Sur ce point, il ne se possède pas, et il est bien près de traiter d'insolent quiconque oserait élever un dissentiment, si léger qu'il fût.

Il est surtout une question que M. Cousin agite avec toute sa verve ; cette question, une des plus hautes assurément qui aient pu émouvoir une intelligence de philosophe, est celle-ci : Restera-t-il un seul grain de petite vérole sur la figure de madame de Longueville ? M. Cousin dit : non, hardiment, et il étale toutes ses preuves. Il faut être bien téméraire pour soutenir l'avis opposé ; mais la question est assez grave, et assez d'intérêts de haute morale en dépendent pour que je me risque. C'est quelque chose comme *l'être ou n'être pas* d'Hamlet : cela touche peut-être même plns profondément aux mystères de l'âme humaine. Entrons donc

sans retard dans l'examen du redoutable problème.

Mademoiselle, celle-là même qui se vantait de ses dents noires, parce que c'était une preuve de descendance, affirme dans ses mémoires que madame de Longueville resta marquée de la petite-vérole. « C'est un propos de femme jalouse, dit M. Cousin, et je récuse le témoin pour cause de suspicion légitime. D'ailleurs, au méchant propos de Mademoiselle, j'oppose le cardinal de Retz, qui dit tout le contraire. » Voilà qui est fort bien, et si le cardinal de Retz est aussi explicite que le prétend M. Cousin, le doute au moins sera permis. Voyons donc la phrase sacramentelle du coadjuteur : « La petite-vérole, dit-il, lui avait ôté la première fleur de la beauté, mais elle lui en avait laissé tout l'éclat. »

Ne faut-il pas être singulièrement prévenu et avoir le doux bandeau sur les yeux, pour trouver dans ces mots : « *la petite-vérole lui avait ôté la première fleur de la beauté,* » la preuve que la vilaine maladie n'avait laissé aucune trace ? Mais M. Cousin a un argument encore plus victorieux ; ce sont deux ou trois lignes d'une lettre de Godeau, évêque de Grâsse : « Pour votre visage, dit monseigneur, un autre se réjouira avec plus de bienséance de ce qu'il ne sera point gâté, mademoiselle Pautet me le mande. » Qu'est-ce que cela signifie ? Godeau dit : Votre visage ne *sera* pas gâté. Est-ce que cela prouve qu'il ne le fut point ? Cela prouve tout au plus qu'on avait l'espérance qu'il ne le serait pas, même cela ne prouve rien, car la simple politesse exigeait que monseigneur Godeau parlât ainsi à la belle malade, n'eût-elle pas été princesse de sang

royal, et monseigneur n'eût-il pas été un courtisan.

Que conclure des pièces de ce grand procès ? Il faut conclure que la petite vérole altéra légèrement le teint de madame de Longueville, et lui ôta, pour parler comme le cardinal, la première fleur de beauté. Je sais, en soutenant cette opinion brûlante, à quoi je m'expose ; mais l'amour de la vérité l'emporte sur le sentiment du péril. J'ai dit, et maintenant, monsieur, je suis à votre disposition; voici ma carte.

Tâchons d'être plus sérieux, et ne laissons pas croire que les enfantillages de la passion de M. Cousin remplissent tout l'ouvrage ; il y reste de la place pour les larges tableaux et les sévères pensées. Ces enfantillages de la passion, du reste n'ont rien de déplaisant chez M. Cousin ; ils font sourire, et, ils sont comme des arabesques autour d'une grave peinture.

En réalité, la jeunesse de madame de Longueville est pour M. Cousin un cadre heureux où il expose sous toutes ses faces la première partie du dix-septième siècle. Amie et protectrice des Carmélites, sœur de Condé, hôte illustre de l'hôtel de Rambouillet, madame de Longueville touche à la vie religieuse, à la vie militaire et à la vie poétique, et M. Cousin part de là pour tracer un tableau le plus souvent admirable de la religion, des guerres et de la poésie du siècle, avant l'arrivée de Louis XIV, le fouet à la main.

Que de touchantes pages M. Cousin écrit sur les Carmélites de la rue Saint-Jacques ! Sans doute c'est un historien inattendu qui est arrivé à ces saintes filles ; elles ne comptaient pas sur cette plume, et elles ont dû voir dans le zèle de M. Cousin un signe des temps.

A coup sûr, l'historien n'est pas moins surpris que ses héroïnes, et ce qui doit le plus étonner M. Cousin au couvent, c'est de s'y voir, comme le doge à Versailles. Si, il y a vingt ans, on eût dit à l'illustre professeur en Sorbonne, dans ses accès de mélancolie et de révolution, qu'il deviendrait un jour le biographe enthousiaste des Carmélites, on eût provoqué plus que son incrédulité ; on eût obtenu un magnifique sourire de dédain. Après tout, qu'importe ! M. Cousin remplit mieux que personne la tâche qu'il s'est imposée, et on ne peut que lui adresser le reproche banal de se laisser trop emporter par son zèle de nouveau converti. Il multiplie trop les détails et les noms propres, et paraît beaucoup trop disposé à trouver du génie là où le plus souvent il n'y avait que de la vertu : sa piété l'emporte, excusons-le.

Quand du couvent M. Cousin passe à l'hôtel de Rambouillet, de la vie ascétique à la vie littéraire, de la cellule de Marie, de Jésus ou de Marie-Madeleine au fameux salon bleu, il se retrouve dans ses habitudes et semble plus à l'aise. Je ne crois pas qu'il existe de jugements plus francs et plus fins que ceux de M. Cousin sur le génie littéraire de cette époque originale, qui n'est pas encore le Louis XIV. Il y a sur l'auteur du *Cid* et de *Polyeucte*, une page sans pareille, et, de leur côté, Voiture et Benserade sont traités de main de maître. Enfin le portrait de la véritable précieuse est parfait. Que voulez-vous de plus?

Le grand Condé a offert à M. Cousin une splendide occasion de faire du style, et il ne l'a pas laissé échapper. Il se pourrait que, depuis Bossuet, on n'eût pas

parlé dans une langue plus forte du vainqueur de Lens et de Rocroy, et qu'on n'eût jamais expliqué avec une pénétration plus savante le caractère de ce héros, sa gloire et ses fautes. Pour moi, il m'a toujours semblé que le grand Condé sortait naturellement et de plain-pied d'une tragédie de Corneille, et ses défauts ne contribuaient pas moins à mon illusion que sa grandeur. J'avais beaucoup étudié cette figure, mais je l'avoue, je la comprends mieux après l'avoir contemplée dans le livre de M. Cousin. Quant à ceux qui voudraient lire une des plus belles pages de la langue française, je leur conseille de lire la description de la bataille de Rocroy par M. Cousin, et, cela fait, de lire immédiatement une description de bataille par M. Thiers. C'est une étude curieuse, et dans laquelle il est facile de constater que de la description de M. Thiers à la description de M. Cousin, il y a la même distance que d'Horace Vernet à Michel-Ange.

Au milieu de ces tableaux savants et animés, madame de Longueville paraît et reparaît sans cesse, exerçant partout son prestige, parfumant les Carmélites de sa piété, animant l'hôtel de Rambouillet de sa grâce, et la Fronde de son courage. Mais tout cela est un peu bien idéalisé, il faut en convenir, et la réalité n'est pas si brillante. Voyons un peu.

Madame de Longuville était belle, très-belle, et pour faire plaisir à M. Cousin, je ne parlerai pas du défaut rédhibitoire que Bussy et Brienne lui prêtent tous deux. J'aime mieux dire qu'elle était indolente, avec des réveils surprenants et lumineux, comme disait de Retz ; ce qui ressemble aux illuminations soudaines du duc

d'Enghien, d'après Bossuet. On voit qu'elle était la sœur de son frère, ce qui n'est pas une petite gloire. Malheureusement, la médaille a un revers. Jeune, madame de Longueville épouse un mari de quarante-sept ans, engagé, malgré l'heure de la retraite, chez la duchesse de Montbazon, et que son mariage ne parvint pas à détacher. Cela dépoétise un peu madame de Longueville, n'est-ce pas? Puis il y a bientôt une tache de sang à sa robe, le sang de ce pauvre Coligny qui se fit tuer pour elle dans ce duel de la place Royale qui fût presque un événement historique. Enfin, le duc de La Rochefoucauld arrive ; et ce n'est pas tant son amour pour La Rochefoucauld qu'il faut reprocher à madame de Longueville, que ses coquetteries avec Nemours. En aimant La Rochefoucauld, elle obéissait aux lois de la passion, ce que la morale réprouve, mais ce que le monde excuse ; tandis qu'en coquettant avec Nemours, pendant que durait encore sa liaison avec La Rochefoucauld, elle commettait un crime de lèse-passion, ce que le monde ne pardonne pas, et avec raison. Là, elle n'est plus digne d'elle, elle descend au niveau des femmes vulgaires, et sa longue pénitence de vingt-cinq ans perdra même de sa grandeur en n'étant pas l'expiation d'une seule faute. On voit que dans tout cela il y a à décompter.

Quant aux fautes politiques de madame de Longueville, M. Cousin a pris le parti fort simple de tout rejeter sur le duc de La Rochefoucauld. C'est La Rochefaucauld qui a tout fait : il a fait la Fronde à lui tout seul ; il entraîne sa maîtresse par ambition, et elle le suit par amour. Ainsi, toutes les fautes politiques de

madame de Longueville ne sont que du dévoûment chevaleresque ; et c'est ce froid, égoïste et ambitieux La Rochefoucauld qui est le seul coupable. A la rigueur il peut y avoir du vrai dans cette explication ; et dans tous les cas, je n'essaierai pas de ramener M. Cousin à des sentiments plus équitables envers l'auteur des *Maximes*. Où est l'amoureux capable d'impartialité envers son rival ?

Le livre de M. Cousin finit avec la première Fronde, avec cette tragi-comédie où un prince du sang écrivait des lettres avec cette adresse : « A mesdames les comtesses maréchales-de-camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin. »

Les barricades de la Fronde sont de 1648, année de la paix de Munster, année de ce mémorable traité de Westphalie qui valut de si énormes avantages à la France. C'est que les gouvernements, en France, ne se sauvent pas par les succès à l'extérieur, s'ils commettent des fautes au-dedans. Mazarin est chassé après le traité de Westphalie ; la Restauration tombe après la prise d'Alger, et la monarchie de 1830 après les mariages espagnols. Grandes leçons, auxquelles M. Cousin ne s'arrête pas, quoiqu'elles soient peut-être plus importantes que la question de savoir s'il resta un grain de petite vérole sur le visage de la maîtresse de La Rochefaucauld !

LES

LETTRES DE Mlle LA D^esse DE PRASLIN.

On a porté, dans une boîte d'or, à Olmeta, le cœur de madame de Praslin, mais il n'est pas moins ici.

Le cœur de madame de Praslin est tout entier dans ces lettres qui, selon toute vraisemblance, devaient mourir au fond d'un tiroir de famille, sans même avoir été lues par celui à qui elles étaient adressées, et qui, devenues célèbres en un jour, ont désormais leur place dans l'histoire des passions et douleurs humaines, et une place à part. Il est si rare de rencontrer un cœur qui se montre tel que Dieu et la société l'ont fait et qui offre au scalpel, sans le moindre voile, toutes ses fibres saignantes!

Les *mémoires* tiennent toujours le lecteur en défiance. Celui qui pose le moins, quand il se raconte au public, pose encore un peu. Même quand on a l'orgueil de ses défauts, et l'éloquence de son orgueil; même quand on est Jean-Jacques, on est, à bon droit, suspect de certaines altérations et de certaines réticences, et le lecteur sait qu'il a devant lui un homme doublé d'un écrivain. Or, dès qu'on est écrivain, eût-on l'intention la plus formelle d'être sincère dans le récit de ses sentiments et de ses actions, on ne peut s'empêcher d'avoir recours à l'art, c'est-à-dire de dis-

poser son théâtre d'une certaine manière, et de ménager ses effets. Les mémoires les plus sincères sont donc de la vérité arrangée ; et si on veut la vérité exacte, il vaut mieux la chercher dans les correspondances, surtout dans les correspondances écrites sous le feu de quelque noble passion, sous le feu de l'ambition ou de l'amour, et qui n'arrivent à la publicité que par un coup de hasard. Je n'ignore pas qu'il faut encore, avec ces sortes de correspondances, prendre ses précautions et ne pas croire en aveugle. Bien qu'on n'écrive que pour une seule personne, cette personne est souvent un public, un public immense, et on se drape, on se farde, on grimace, on ment à ravir. On se déguise dans l'intimité comme pour la foule, et les comédies à deux ne sont pas moins variées que celle qu'on joue devant le monde. Ainsi, même quand il s'agit d'une correspondance dont la postérité a violé le secret, car la postérité a son cabinet noir et décachète sans façon des lettres qui n'étaient pas à son adresse, il faut examiner, étudier, peser avant de dire : « Voici un cœur à nu, une âme dans toute sa sincérité ! » Sans doute, la sincérité est plutôt là que partout ailleurs, mais aussi elle peut ne pas y être, et pour que j'y croie il faut que j'en trouve la preuve dans les lettres elles-mêmes, c'est-à-dire dans l'accent. Il y a un accent que l'art n'imite pas, et c'est cet accent de la douleur et de la passion qui a donné place, dans la littérature française, à quelques correspondances de femmes, entre autres et en première ligne aux lettres de mademoiselle de Lespinasse, de mademoiselle Aissé et à celles d'une princesse de sang royal que publia, il y a quelques années,

cet excellent et platonique Ballanche. Si, dans les mémoires, on n'a que la vérité arrangée, on peut affirmer que, dans ces lettres, on a la vérité vraie.

Ces diverses correspondances sont la plus pure expression des sentiments les plus naïfs, les plus tendres, les plus profonds : ce sont des cœurs d'élite qui s'épanchent et qui arrivent à l'éloquence par la sensibilité. Connaissez-vous, — et je dis dans le domaine de la fiction aussi bien que dans la réalité , — une figure plus attendrissante que celle de mademoiselle Aissé ! Quoi de plus touchant et de plus gracieux , au milieu de cette société corrompue du XVIIIe siècle, que les remords de cette Héloïse et son inaltérable fidélité ! Quoi de plus héroïque, dans l'histoire de l'amour, que cette femme qui se relève après avoir succombé et qui résiste tout en aimant plus que jamais ! Mademoiselle de Lespinasse est moins poétique et plus à plaindre. Qui ne compâtirait aux tourments continuels de cette imagination inflammable, aux chagrins si pénétrants de ce cœur orageux ! Et cependant, quand on songe aux bizarreries du cœur de l'amie de madame du Deffant, on regimbe quelquefois contre l'émotion, et, par exemple, quand je lis ce billet au comte de Guibert : « *De tous les instants de ma vie : je souffre, mon ami, je vous aime et je vous attends.* » Je ne veux pas être ému ; d'abord parce que je trouve la date prétentieuse ; puis, parce que je sais que M. de Guibert viendra, et parce je sais encore qu'avant M. de Guibert, M. de Mora était venu et qu'il était à peine parti. N'importe, les lettres de mademoiselle de Lespinasse sont empreintes d'amour, de souffrance,

d'esprit et de grâce. Celles de la princesse Louise de Condé sont beaucoup plus simples, quoiqu'elles ne partent pas d'un cœur moins aimant. Là, tout est pureté et tendresse; il n'y a pas le moindre drame, il n'y a que les élans du plus chaste et du plus profond amour. On se tut quand il fallut pleurer et l'on se réfugia pour toujours dans un cloître, ce qui a bien son éloquence. J'avoue que de toutes les lettres d'amour que j'ai lues, je n'en connais pas où tant de simplicité dans l'expression s'allie à tant de profondeur dans le sentiment. Par un admirable prestige, Louise de Bourbon-Condé, en répétant sans cesse les mêmes choses à son jeune et romanesque ami, est sans cesse attachante, et l'on dirait véritablement un ange de Klopstock amoureux de Werther!

Les lettres de madame de Praslin portent également l'inimitable cachet de la vérité. Nul ne s'y est trompé, et l'on se souvient encore de l'immense pitié qui accueillit à leur apparition ces douloureux fragments où, pendant sept mortelles années, les angoisses de la noble victime se traduisent en plaintes, en éclats, en soupirs, en larmes.

Madame de Praslin était une de ces femmes rares chez lesquelles la faculté d'aimer est toute-puissante et dont l'amour, dès qu'il a fait un choix, résiste aux épreuves les plus longues et les plus cruelles: ce sont des âmes passionnées et fidèles, ce qui est beau. Si elles se sont trompées dans leur choix, elles s'aveuglent sur leur idole qui a beau se rabaisser et qu'elles tiennent toujours à la même hauteur. L'abandon même n'éteint pas leur amour, il ne fait qu'enflammer

leur jalousie. Comme elles ressentent le bonheur avec un enthousiasme dont elles ont seules le privilège, elles sont aussi plus malheureuses que les autres femmes, quand elles le sont. Elles se tourmentent et se désolent au moindre chagrin, quelquefois pour des chimères, et, sans contredit, ce sont les cœurs qui offrent le plus de prise au vautour. Combien y a-t-il de ces passions persistantes, de ces enthousiasmes indéracinables? Il y en a peu. Que voit-on, en effet, autour de soi? On voit beaucoup de femmes capables d'aimer sincèrement et ardemment, qui ne se détacheraient pas les premières et qui pleurent si on les abandonne; mais vienne un consolateur, et les larmes seront essuyées! On voit des femmes qui aiment loyalement, mais pas longtemps et qui préviennent toute trahison. On voit aussi des femmes incapables d'amour, et ce ne sont pas celles qui font sonner moins haut leur sensibilité; si vous frappez à la porte de leur cœur, soyez sûr, bien qu'il n'y ait personne au logis, qu'on vous répondra longuement et minutieusement: les cœurs vides sont pleins de paroles. Voilà les femmes qu'on rencontre partout, dans toutes les avenues: madame de Praslin était de celles qu'on rencontre rarement!

Nièce de la *jeune Captive* d'André Chénier, madame de Praslin avait de qui tenir pour la délicatesse et la grâce, et ses lettres, malgré la teinte de sombre tristesse qui les envoloppe, portent en maint endroit cette double empreinte. Sa physionomie était d'accord avec son âme; mademoiselle de Sébastiani était belle, et il est certain qu'à l'âge de la *jeune Captive*, si elle eût eu le même sort, elle n'eût pas inspiré André

Chénier moins poétiquement que la sœur de sa mère. Par malheur, elle était née avec l'imagination légèrement romanesque; et comme elle fut privée des soins maternels et élevée par une allemande, il est vraisemblable qu'on ne l'écarta pas assez de son penchant naturel et qu'elle pût se passionner à son aise pour l'idéal. Elle put, dans ses longues rêveries de jeune fille, caresser à loisir l'image d'un bonheur impossible, y croire et s'y vouer tout entière. Sans doute, ces habitudes et ce pli de l'imagination sont moins dangereux dans l'opulence que dans la médiocrité. Une jeune fille romanesque et pauvre court risque d'être froissée et meurtrie à chaque pas de sa carrière et de porter avec elle un éternel et implacable ennemi. Une jeune fille, destinée à une fortune princière, court beaucoup moins de dangers, et il y a à parier qu'elle s'en tirera mieux avec ses rêves. D'abord, elle pourra en réaliser très-certainement un bon nombre; puis, elle sera si fêtée, si adulée dès son entrée dans le monde, elle sera si entourée de mirages qu'elle pourra prendre longtemps des apparences pour des réalités et se croire presque en possession de son rêve; elle sera heureuse dans son erreur, et plus tard, quand elle verra clair dans la vie et qu'elle ne sera plus dupe des illusions, qu'elle ne se payera plus de vaines apparences, les années auront calmé l'imagination, le cœur aura vieilli, la jeune fille romanesque sera devenue ce qu'on appelle une femme raisonnable, et elle se laissera tomber doucement du haut de ses chimères d'immuable et angélique passion, dans les jouissances bien positives du rang et de la fortune: tout sera pour le mieux.

C'est ainsi que cela se passe en général ; c'est ainsi que se dissipent ces folles bouffées d'imagination, quand l'imagination est seule de la partie et n'a pas le cœur pour complice. Mais, chez madame de Praslin, cette complicité de l'imagination et du cœur existait parfaitement, et dès lors le repos n'était plus possible. L'expérience n'a pas de prise sur les âmes de cette trempe; elles ne tiennent aucun compte de leurs échecs, et, en dépit des saisons, elles restent jeunes. Rien ne les calme ni ne les refroidit; les jouissances de la fortune ne servent qu'à exciter leurs irréalisables désirs, loin de les éteindre. Il leur faut leur idéal à tout prix, et au lieu de s'apercevoir qu'il n'existe pas, elles se figurent qu'il leur échappe et se désespèrent.

En dehors du devoir, on sait la marche ordinaire que suivent les femmes à l'imagination exaltée et au cœur tendre. On sait les piéges qui les attendent et le tourbillon qui les entraîne. On sait que si elles atteignent rarement le bonheur, elles arrivent presque toujours au désordre et au scandale en courant d'épreuve en épreuve tant que leur jeunesse est là, et souvent quand elle s'est enfuie ; car il ne faut pas croire à ces femmes extraordinaires des romans modernes, à ces femmes chimériques et sublimes, qui, ayant touché une fois à la réalité, l'ont trouvée si grossière, qu'elles promènent dans la vie un cœur à jamais fermé et un scepticisme hautain. Cela ne se voit que dans les romans, et encore dans les nôtres. Lélia est de fraîche date et n'a pas d'arbre généalogique. Lélia n'a pas même de mère, pas plus qu'elle n'aura de postérité, d'ailleurs. Cette femme est seule et ne ressemble qu'à elle-même, et,

pour tout dire, elle est aussi invraisemblable qu'éloquente. Si fort que soit un être humain, il n'échappe pas ainsi à sa propre nature, et s'il finit par en triompher, ce n'est qu'à la condition de la combattre sans cesse. On n'a pas encore inventé de machine pneumatique qui fasse à la minute le vide éternel dans un cœur passionné. Les passions meurent avec le temps mais ne se rendent pas, et il n'y a que l'idée du devoir, au dire de tous les moralistes et de toutes les religions, qui puisse les arrêter dans leur force et leur jeunesse. Qu'on sorte de là et l'on tombe dans l'invraisemblable et le faux, et au lieu d'avoir sous les yeux de véritables créatures humaines on n'a que des abstractions. La vérité est que les passions sont un gouvernement absolu, tempéré par le devoir.

Le mérite de madame de Praslin et l'on peut dire sa gloire (elle a acheté ce privilége assez cher), a été de contenir constamment, à l'aide de ses sentiments religieux, les mouvements de son imagination trop vive et d'enfermer dans le devoir son cœur orageux. C'est là ce qui lui donne comme une auréole dans son malheur ; c'est là ce qui fait d'elle, selon une expression heureuse, comme la sainte Thérèse du mariage. Il faut donc l'admirer autant que la plaindre ; mais il ne faut pas moins avoir le courage de dire qu'elle se méprenait sur le sens véritable de l'union conjugale et qu'elle demandait au mariage plus que le mariage ne peut donner, ce qui devait être pour elle inévitablement, à moins de miracle, une source de désappointements et de chagrins. Qui saura jamais combien, dans ces graves et fondamentales ques-

tions de la vie, une idée fausse contient de malheurs?

Le mariage, comme l'imaginait madame de Praslin, est évidemment un beau rêve. Elle voulait que les deux époux ne cessassent jamais d'être deux amants, et qu'on s'aimât, dans le mariage, au bout de vingt ans comme au premier jour! Sans doute, cela se voit quelquefois, mais c'est là une exception, c'est-à-dire le contraire d'une loi, et c'est ici surtout qu'on peut dire qu'il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus. Aussi est-il très-imprudent d'établir l'union conjugale sur la passion, le fondement le plus fragile: je dirais volontiers que c'est risquer toute sa fortune sur une carte. En fait de mariages où la passion ne cesse de brûler d'une flamme éblouissante et toujours égale, je connais surtout les mariages de Swedenborg. Il est vrai que Swedenborg ne place pas ces unions sur notre terre de boue et dans nos maisons de plâtre et de moellons: les époux de la façon de l'illustre mystique habitent, dans les pays éternels, des maisons de pierreries.

Gardons-nous du mysticisme ou, ce qui est la même chose, du romanesque, surtout en matière de mariage! Le mysticisme a toujours quelque chose d'absolu, et tout doit être relatif, au contraire, dans l'union conjugale. Est-ce que la paix dans le ménage n'est pas une des premières conditions du bonheur! et je ne dis pas, une paix avec des inquiétudes, une paix armée, je dis une paix solide et profonde. Eh bien, comment obtenir ce grand résultat si on a son opinion toute faite, son parti pris, et si on ne veut pas s'inspirer des circonstances, s'accommoder aux incidents, et,

en un mot, adopter le système des concessions mutuelles? Avec ce système, les dissonances, s'il en existait d'abord, peuvent finir par disparaître entièrement: que ne fait-on pas avec des ménagements habiles? Mais que l'un des deux époux ait un idéal préconçu dont il ne veut s'écarter à aucun prix et auquel il veut ramener l'autre de vive force, et la paix n'est pas possible; la lutte est établie et Dieu sait où elle s'arrêtera. De ces deux systèmes l'un est si bon, l'autre si mauvais, qu'avec le premier on pourrait transformer le ménage où se trouvent les plus grands ferments de discorde, en un intérieur tranquille et enviable, et qu'avec le second, poussé à ses conséquences extrêmes, on changerait le ménage aux plus charmantes espérances, en un enfer. Cela est tout simple : comme nous n'avons pas, tant s'en faut, le bonheur d'être parfaits, l'harmonie ne peut naître que des sacrifices qu'on se fait de part et d'autre. Il n'y a que les anges qui, pour vivre en paix, n'ont pas de concessions à se faire, parce qu'ils n'ont pas de défauts.

Quelle plus gracieuse intimité, au début, que l'intimité de l'hôtel Praslin! le bonheur était là sous ses formes les plus brillantes, l'opulence, la jeunesse et l'amour. La vie était, dans cette splendide demeure, comme un long enivrement. Mais tournez le feuillet, et voyez le changement de tableau! L'amour dans le cœur du mari a fait place à la haine, et la femme est la plus malheureuse des créatures. *Je passe mes nuits*, s'écrie-t-elle, *depuis cinq années et jusqu'à trois ou quatre heures du matin, à pleurer dans des convulsions de désespoir où, bien souvent pour étouffer mes cris, je mets*

mon oreiller sur ma bouche. Or, comment cette maison, où les félicités de toutes sortes semblaient s'être donné rendez-vous, s'était-elle ainsi changée en un lieu de désolation et de larmes? est-ce que l'épouse avait trahi ses devoirs? est-ce qu'elle avait deshonoré un noble écusson? Non, l'épouse était restée fidèle et le mari n'avait pas d'injure à venger. Que s'était-il donc passé d'étrange! Quels coups inattendus avaient renversé cette prospérité à laquelle souriait l'avenir? Il était arrivé tout simplement qu'une âme supérieure avait voulu trouver dans l'âme vulgaire à laquelle elle était unie, autant de ressources qu'en elle-même. Elle s'était obstinée dans cette illusion et voyant qu'elle ne réussissait pas à souhait, elle s'était dépitée, emportée, désolée : ne cherchons pas ailleurs l'origine du malheur qui avait fondu sur cette maison, la voilà. Quant aux conséquences, elles étaient venues toutes seules : les plus petits dissentiments s'enveniment si vite dans l'intimité ! que d'égratignures y deviennent des ulcères!

Je me souviens d'avoir combattu, il y a déjà quelques années, des théories dangereuses sur l'intimité conjugale. Il s'agissait d'un livre d'une femme de talent, qui, jeune et emportée aussi sur les ailes de l'idéal, traçait un Code du mariage, en écrivant sur un prie-Dieu génevois. Ce Code inflexible décrétait entre les époux l'intimité absolue, partout et toujours. Il prescrivait à la femme une surveillance de tous les instants sur le mari, afin de l'amener par tous les moyens, même par l'importunité, au sentiment du devoir, s'il s'en éloignait. Je pris la liberté de faire remarquer alors à l'auteur de ces commandements de

l'église méthodiste que son livre ne pouvait être, selon l'occurrence, qu'inutile ou dangereux : inutile aux mains des époux qui s'aiment profondément et religieusement et qui n'ont pas besoin qu'on règle leur intimité, ils se chargent très-bien de ce soin; dangereux dans des ménages moins bien assortis, parce que si la femme prend au sérieux les prescriptions du législateur imprudent et affiche la tyrannie qui lui est recommandée, le calme est troublé et les orages ne sont pas loin. Sans avoir la prétention d'être prophète, et après avoir regardé seulement autour de moi, je disais ce que de semblables théories devaient produire dans la pratique, et je montrais la haine entrant à la suite de ce livre et venant s'asseoir au foyer domestique. Hélas ! je ne me doutais pas qu'une épouvantable catastrophe viendrait me donner raison, et je voudrais savoir ce que l'auteur du *Mariage au point de vue chrétien* a pensé en apprenant l'histoire de madame de Praslin. La jeune et ardente moraliste, dont le cœur est si haut placé d'ailleurs et qui ne pèche que par excès de zèle, n'aura-t-elle pas dû faire un retour sur ses principes, et n'aura-t-elle pas dû craindre de voir surgir, autour de son livre, d'autres commentaires douloureux, sinon des commentaires ensanglantés?

J'aime mieux Fénelon, le profond et doux maître : ce n'est pas lui qui ordonne à la femme une agitation continuelle autour du foyer domestique et une course fougueuse vers le bien. Ce n'est pas Fénelon qui lui prescrit d'user ouvertement de la tyrannie dans son intérieur, jusqu'au plein triomphe de la vérité et de la vertu. Il savait trop qu'en pareille matière les moyens

violents sont les pires et ressemblent à des brûlots qu'on jetterait sur des matières inflammables. Aussi recommande-t-il avant tout la prudence et la douceur, et il y a telle de ses lettres à madame de Maintenon où se trouve si admirablement tracée en une page la ligne de conduite d'une femme en dissidence avec son mari, qu'il y a dans ce court passage plus de science de la vie que dans les in-octavo de beaucoup de moralistes. Il faut voir quelles précautions infinies il conseille pour s'emparer de telle ouverture du cœur ou de l'esprit. Il faut voir comment la femme, selon lui, au lieu de s'imposer avec force doit s'insinuer avec grâce! Il faut l'entendre, l'aimable et sérieux docteur, quand il s'adresse aux âmes inquiètes et exaltées, leur dire de sa voix calme et peut-être avec un sourire: « *Laissez un peu reposer votre esprit; Requiescite pusillum : il est dangereux d'être un ardélion de la vie intérieure.* Oui, cela est fort dangereux, et si je connaissais des ardélions, je leur conseillerais de feuilleter de temps en temps, à leurs moments perdus, les préceptes du bon archevêque; je ne connais pas de maître, je le répète, dont l'éloquence pénétrante et sereine sache mieux distribuer aux âmes trop ardentes le miel de la sagesse et la poésie de la modération.

Sous les inspirations de cette philosophie si admirablement chrétienne, madame de Praslin se serait, à coup sûr, épargné bien des tourments, et je ne doute pas qu'elle ne se fût bientôt faite à cette modération qui lui manqua si longtemps et qu'elle acheta par dix années au moins d'amères souffrances. Elle n'eût pas attendu les enseignements du malheur pour se corriger

de ses emportements, de ses colères, de ses jalousies. Mais que fais-je ! J'ai l'air d'accuser madame de Praslin et j'oublie qu'on semblait prendre plaisir à la blesser dans ses affections les plus délicates, à lui déchirer le cœur comme épouse et comme mère ! Puis, d'ailleurs, après chaque vivacité, madame de Praslin s'avouait coupable avec tant d'ingénuité et de repentir ; elle rachetait chaque moment de colère par de si vifs épanchements de tendresse ; elle laissait voir tant de nobles sentiments qui bouillonnaient en elle, qu'on eût dû être aussitôt désarmé. De quoi était donc fait le cœur de l'homme qui pendant sept ans a pu recevoir, sans être ému une seule fois, et en s'endurcissant chaque jour davantage, ces admirables lettres où débordent tant de passion et de désespoir ! La scène est connue, du reste, et les personnages sont anciens. Mais je n'hésite pas à dire que cette dona Elvire est plus touchante que l'autre, et que ce don Juan est plus odieux. Ah ! c'est à celui-là, pour le coup, qu'on a le droit de dire : *Cœur de tigre !*

La douleur et la passion sont deux mondes immenses où madame de Praslin avait si longtemps séjourné, qu'elle en avait visité tous les recoins et interrogé tous les échos. Pour ceux qui ont fait ce double voyage, n'eussent-ils traversé ces pays qu'au pas de course, il y a dans chaque lettre de madame de Praslin, des mots qui font entrevoir des abîmes ; et ce ne sont pas les cris de la passion qui touchent le plus et révélent le plus de secrets tourments. Ainsi, quand elle s'écrie : « *J'aurais donné tout mon sang pour regagner ta tendresse, pour en jouir encore quelques instants et*

mourir; » quoique cela soit sans doute très-pathétique, on est moins ému qu'en lisant cette prière à son mari :

« *Si des eaux sont ordonnées à Aline, accorde-moi ta confiance pour l'y conduire. Ah ! si tu me permettais de consacrer ma vie à ceux de mes enfants qui te procurent le moins de joie, à ceux que la nature a le moins bien traités, ce serait beaucoup pour moi.* »

Ah ! pour qu'une grande dame et pour qu'une mère adressât une telle supplication à son mari, ne fallait-il pas qu'elle eût traversé des souffrances incalculables ? Mais comment comprendre qu'au milieu de ces souffrances son amour persiste et reste tout entier ? Il se prolonge, il dure, il reparaît, à de très-longs intervalles, toujours avec la même ardeur, et il y a je ne sais combien de passages, écrits à des années de distance, où l'on entend les mêmes palpitations violentes de ce cœur

Mortellement atteint d'une flèche empennée.

De tous les êtres malheureux, ici-bas, les plus à plaindre sont ceux qui ont reçu le don fatal d'envenimer sans cesse leurs douleurs, de retourner constamment le fer dans leurs blessures. Il y a de ces organisations-là et madame de Praslin était du nombre, qui se laissent envahir par les chagrins, et qui ne veulent pas s'en distraire, qui vivent avec eux comme avec des hôtes qu'on ne peut chasser, mais qu'on blesse et qu'on irrite à chaque instant. Hélas ! on ne tue pas les chagrins en les prenant corps à corps. Dès qu'on accepte la lutte avec

eux, ils sont vainqueurs. Le plus sage est de chercher à leur échapper, et à leur tourner le dos. Traités ainsi ils s'évanouissent souvent comme des fantômes ; si au contraire on s'efforce de les étreindre, ils grandissent dans ces embrassements, et vous enlacent si bien que vous êtes à leur merci.

Madame de Praslin, dès le premier jour, avait accepté la lutte avec ses chagrins, et dès qu'ils furent entrés chez elle, elle ne voulut pas avoir d'autre compagnie. Elle se nourrissait de sa douleur, dans la solitude de ses somptueux appartements; les longues lectures qu'elle faisait n'avaient pas pour objet de la distraire, mais de la montrer à elle-même sous les figures d'autrui. Quand elle écrivait ses souffrances, ce n'était pas pour les adoucir : c'était plutôt pour les aviver. Allait-elle dans le monde, ses sombres préoccupations l'y accompagnaient ; et elle avoue que plus d'une fois elle fut forcée de quitter précipitamment un salon, parce qu'elle sentait ses yeux se mouiller de larmes et ses sanglots près d'éclater. Madame de Praslin a ce dernier trait commun avec mademoiselle Lespinasse, et il faut dire que ces accès de pleurs, au beau milieu du monde, s'expliquent tout naturellement chez ces deux femmes. Après s'être efforcées de sourire, pour faire comme tout le monde, après s'être parées d'une gaieté factice pour être à l'unisson des autres, il devait y avoir une réaction chez ces natures impressionnables et un rien alors devait faire jaillir la source des larmes.

Ne croyons pas cependant que madame de Praslin, parce qu'elle se laissait ainsi dominer par ses chagrins,

fût aveuglée sur son compte ou sur le compte d'autrui et manquât de clairvoyance ; ce serait une erreur. Le plus souvent madame de Praslin se jugeait très-bien elle-même et jugeait parfaitement les autres. C'est là une bizarrerie qui s'explique tout simplement par les différences qui éclatent parfois entre le caractère et la raison. On sait qu'il faut aller à droite et l'on prend à gauche : cela est vieux comme le monde. On a la lanterne à la main, et l'on se jette dans le fossé! Ainsi faisait madame de Praslin et elle l'avoue ingénuement.

« Si au lieu de s'exciter sur les défauts qu'on se reconnaît mutuellement, on les ménageait réciproquement, je crois que chacun, en ce monde, ferait un bon marché. Il ne s'agit que d'être bon cocher, et de faire le tour des tas de pierres, au lieu de passer dessus : pour ma part, je confesse que j'accroche souvent. »

L'aveu est fait de bonne grâce, presque en souriant, et cependant l'acquisition de cette vérité avait coûté cher ; elle avait coûté le bonheur de toute une vie !

On pourrait saisir beaucoup d'autres nuances et suivre longtemps encore, dans ses incidents, cette épopée si lamentable de la vie intime ; mais il faut se borner, et je crois avoir assez dit, n'ayant voulu que donner dans son ensemble le caractère de madame de Praslin, et ne retirer de cette terrible tragédie domestique que les principaux enseignements. Et quant à la question littéraire, si j'y reviens, c'est pour dire, comme au début, que les lettres de madame de Praslin sont destinées à vivre. Elles iront grossir ce trésor de notre littérature que le hasard a formé en arrachant leurs

secrets à quelques cœurs tendres et éloquents. Elles iront s'ajouter naturellement aux lettres de mademoiselle Aissé, de mademoiselle de Lespinasse, de la princesse Louise de Bourbon-Condé. Le cœur est un véritable artiste qui s'ignore ; l'émotion est souvent un écrivain de premier ordre, et il est certain que le plus habile homme en fait de style ne pourrait toucher aux lettres de madame de Praslin sans les gâter. Ainsi elles resteront avec leurs incorrections et leurs redites, leur négligé et leur incohérence, et elles n'en seront pas moins une des plus touchantes manifestations de la beauté morale, comme madame de Praslin une des plus intéressantes physionomies parmi les femmes de ce siècle.

I

L'ANNÉE QUI FINIT.

Ce 31 décembre, en diligence.

Les dernières heures de l'année me surprennent sur les chemins, et c'est dans un coupé de diligence que j'écris ces feuilles volantes : ce sera du style cahoté. J'écris pourtant à l'aise autant que possible en pareil cas, et l'on dirait que les chevaux y mettent de la complaisance : ils craignent d'aller au galop. Si *les morts vont vite*, les mourants vont lentement, et la preuve, c'est que les diligences ne vont plus qu'au pas. On n'a pas le droit de s'en plaindre; les diligences obéissent, sans s'en douter, à une loi de l'histoire : toutes les vieilles institutions qui sentent leur fin approcher prennent un air indéfinissable de mélancolie. Quoi de plus légitime alors que la tristesse d'une diligence longeant à droite ou à gauche des travaux avancés de la prochaine voie de fer ? Aussi le cornet à piston du conducteur, qui exécutait naguère des trilles si excentriques, est maintenant muet, et le postillon lui-même n'est plus reconnaissable.

Lui autrefois si pimpant, le voilà aujourd'hui mal peigné et en blouse sale; il est en casquette, et, Dieu

me pardonne, quelquefois en bonnet de coton blanc : il n'y a plus qu'un postillon en France, c'est Cholet. Que voulez-vous? nous sommes dans le moment toujours si difficile de la transition ; mais attendez que le Temps, ce grand vieillard silencieux, ait fait encore quelques-uns de ces pas qu'on appelle des années ; attendez que la vieille civilisation, en train de mourir, ait partout fait place à la nouvelle civilisation, en train de naître; et vous verrez que, grâce à une loi admirable, rien n'aura été détruit, tout aura été transformé. Ce postillon en loques, vous le retrouverez dans quelque embarcadère, revêtu d'un uniforme décent et confortable ; et ce conducteur, aujourd'hui renfrogné et de mauvaise humeur sur son trône croulant, sera devenu paisible chef de gare dans une maisonnette toute neuve, entourée de gazon et de fleurs.

Donc les chevaux de la diligence vont au pas, ou à peu près, et je vais me figurer que je suis dans mon cabinet de travail, devant les livres que l'année vient de jeter sur ma table, en s'en allant. Il faut avouer que si elle n'a pas trop bien vécu, cette année 1852, elle ne pouvait mieux finir, et qu'elle a eu une heureuse inspiration en nous donnant, sous forme de dernières paroles, *novissima verba,* le huitième volume de Lamartine. Cela seul suffirait pour sa rançon : ce dernier volume est comme la pièce d'or que les Israélites mettent dans la main des trépassés.

Ainsi, la voilà complète, cette admirable *Histoire de la Restauration*, éclatante comme un poëme et plus vraie qu'aucun des récits historiques de ce siècle. Le génie de la narration et la sincérité de l'historien n'ont

jamais été poussés plus loin. Où trouver cette ampleur d'éloquence? Où trouver cette magie de style pendant huit volumes? Où trouver en même temps une intelligence plus désintéressée, une âme plus haute? Mais on pense bien que nous ne voulons pas parler par incident d'un tel ouvrage, nous ne voulons que saluer le chef-d'œuvre en passant, nous promettant d'y revenir pour en parler tout à notre aise, comme dit Montesquieu, et pour nous consoler du spectacle des petits talents et des petits caractères dans l'étude d'un grand écrivain qui est un grand honnête homme.

Saluons par la même occasion une *Vie de Cicéron*, née dans le même mois et sortie de la même plume, car cet inépuisable talent se délasse de ses œuvres de longue haleine dans d'utiles biographies de chefs de civilisation, d'initiateurs de l'humanité, et quelquefois de simples hommes illustres comme Cicéron. La vie de Cicéron par Lamartine! évidemment, en traçant ces nobles pages, en racontant les triomphes de l'ami d'Atticus, ses services patriotiques, et les injustices populaires, l'auteur a dû s'imaginer plus d'une fois qu'il écrivait sa propre histoire. Mais ces deux hommes ne se ressemblent que par l'éloquence, par le don divin de la parole et du style. Le courageux accusateur de Catilina n'eut pas le courage de résister aux caresses de César, et se laissa prendre aux piéges d'Octave : dans le va-et-vient des révolutions de son temps, il eut trop d'incertitudes et de faiblesses, et son patriotisme eut des éclipses. Son âme était si troublée qu'il se décida toujours trop tard, soit pour rester fidèle à sa cause, soit pour la trahir; en un mot, pour relever sa vie, Cicéron

eut besoin d'une belle mort ; et M. de Lamartine peut s'en passer!

1852, dans sa fuite, a laissé également tomber sur ma table un volume de bonne mine : *Saint Anselme*, de M. de Résumat ; et voilà, ô hasard des chemins, que je viens de rencontrer M. de Rémusat lui-même, traversant la Sologne et dînant à table d'hôte comme un simple mortel qui n'aurait point eu le malheur d'être ministre ni le bonheur d'être proscrit pendant quelques mois. Le nouveau livre de M. de Résumat est, comme tout ce qui sort de cette plume élégante, d'une distinction rare et d'un goût parfait. Dans ce livre, excellent tableau de la vie monastique au onzième siècle, M. de Rémusat porte légèrement l'érudition, et à travers les matières les plus obscures, sa démarche est toujours déjà dégagée.

Ce qui distingue M. de Rémusat, c'est la grâce; ce qui lui manque, c'est la virilité : non pas qu'il n'ait des élans généreux dans ses actes ou dans ses écrits, mais ce ne sont que des élans. M. de Rémusat n'est pas de ceux qui creusent leur sillon vaillamment et patiemment, et vont jusqu'au bout : il s'échappe toujours par quelque point. Quand il faisait de la politique, il rêvait à ses livres; à présent qu'il fait des livres, il rêvera à la politique. Il s'ennuyait d'être homme d'Etat, et je parie qu'il s'ennuie de ne plus l'être. Ce sont ces ondulations de cette intelligence d'élite qui l'ont empêchée de donner toute sa mesure; car, à parler franchement, M. de Rémusat n'a pas joué en politique le rôle auquel l'appelait son talent : il était presque dans les *utilités*, et en littérature, pas plus qu'en philosophie,

il n'a exercé la moitié de l'influence à laquelle il eût pu prétendre. Tout cela n'empêche pas la *Vie de saint Anselme* d'être un ouvrage instructif et agréable.

Si on peut reprocher à M. de Rémusat d'éluder les conclusions fortes, on ne peut pas adresser le même reproche à l'auteur *Des intérêts catholiques au dix-neuvième siècle*. M. de Montalembert conclut toujours; seulement il conclut souvent à faux. L'auteur de *Saint Anselme* a l'intelligence sceptique, mais droite; l'auteur *Des intérêts catholiques* a l'intelligence passionnée, mais inconséquente. Il est vrai que, malgré des échauffourées de jeunesse, M. de Montalembert n'a pas varié dans sa foi religieuse; c'est un effort méritoire et qui a dû lui coûter; on s'en aperçoit à l'ardeur qu'il met à se rattraper sur tout le reste. Pour ne parler que de la politique et d'un seul fait, de combien de façons M. de Montalembert a-t-il jugé les lois de septembre? Il vota contre ces lois, puis il s'en repentit. Douze jours après, le vent ayant changé, il revint à sa première opinion, et se vanta hautement d'avoir fait son entrée dans les affaires en votant contre ces lois liberticides; mais, six mois plus tard, le vent ayant changé encore, il chanta un hymne en l'honneur de ces mêmes lois! Est-ce assez? et la fidélité de l'homme religieux peut-elle faire excuser de si surprenantes variations dans l'homme d'État? Je veux dire toute ma pensée : il me semble que M. de Montalembert se sert de sa foi religieuse comme d'un tremplin pour se livrer à toutes sortes de sauts périlleux dans les sphères de la politique.

Etre aujourd'hui pour la liberté et demain contre la liberté, invoquer la force comme l'unique moyen de

salut de la société, et quand la force vient, n'en plus vouloir et la railler amèrement, cela ressemble à un jeu ; et certainement ce serait l'explication la plus honorable de pareilles contradictions, si l'on pouvait dire qu'elles sont un pur amusement. Malheureusement, il n'en est pas ainsi, et ces gambades politiques ont, en général, d'autres causes. Hélas ! ces causes sont quelquefois bien petites, et font sourire le moraliste avant d'exciter son indignation. En veut-on un exemple ? Je le tiens de bonne source et je le donne pour authentique. C'était à l'époque de la fameuse question d'Orient. Un jeune pair eut l'ambition fort légitime d'étudier les choses de près, et entreprit un voyage au lointain pays. Comme il voulait faire un coup d'éclat, il soigna la mise en scène de son départ, des incidents de la route, de l'arrivée. Quant au retour, tous les journaux l'annoncèrent à grand fracas, et dès lors notre jeune pair, sûr de son effet, se rendit le soir, brillant et superbe, à la réception des Tuileries. Il avait préparé mille réponses à mille questions, et il comptait sur le plus beau triomphe. Vain espoir ! Louis-Philippe ne parla pas plus de la question d'Orient au jeune orateur arrivant d'Alexandrie que s'il fût arrivé de Pontoise. Il sortit furieux et ne pardonna jamais au vieux roi. Dix ans de mauvaise humeur n'éteignirent pas son ressentiment, et la chute de la monarchie parvint à peine à le désarmer !

Je reviens aux *Intérêts catholiques ;* c'est un livre faible. M. de Montalembert n'a toute sa force qu'à la tribune. Là, il est âcre, virulent, et il impressionne. Là, il distille le fiel avec un art exquis, et son assurance fait

croire à sa profondeur. Quand il écrit, c'est tout différent, il ne fait plus illusion : ce n'est plus qu'un enfant de chœur terrible. Ainsi, dans son nouveau livre, il n'y a rien, absolument rien de neuf au point de vue politique : cela ne vaut pas mieux qu'une brochure de M. de Salvandy. Au point de vue religieux, une page du R. P. Lacordaire vaut mieux que tout ce volume. On comprend bien, en le lisant, que M. de Montalembert regrette la tribune, et qu'il se venge, à la façon des écoliers, de ne pouvoir parler à voix haute, par des mots piquants dits à voix basse. *On nous permet bien de dormir*, disait-il à quelqu'un, *mais non pas de ronfler*.

Le mot est spirituel ; mais de quoi M. de Montalembert se plaint-il ? Est-ce qu'il ne l'a pas voulu ? Ah ! gens d'esprit, vous êtes plus Georges Dandin qu'on ne croit.

Or, pendant que j'écris ainsi, le jour baisse, et l'année se précipite vers le gouffre sans fond où a disparu l'histoire tout entière de l'humanité, et où 1852, dans quelques heures, va retrouver des aînées qui ne sont pas plus vieilles qu'elle : tout a le même âge dans l'éternité. En attendant, la diligence va comme elle peut ; le postillon jure ; des vaches paissent dans des prairies vertes encore, et, assise sur une pierre de la route, une petite paysanne en haillons garde deux chèvres en faisant tourner son fuseau, et nous regarde passer.

Année 1852, je te souhaite le bonsoir.

II

L'ANNEE QUI COMMENCE.

Ce 1er janvier, en diligence.

C'est le petit jour, et nous sommes parfaitement en 1853. Sera-t-elle stérile ou féconde, cette jeune fille du Temps, qui sans révolution et sans coup d'État, vient de monter sur le trône des Heures et qui en descendra paisiblement comme elle y est montée? Est-elle destinée à une vie glorieuse ou à une honnête médiocrité? Aimera-t-elle à se traîner paresseusement dans l'ornière, ce qui est si commode, ou à se frayer vaillamment des chemins nouveaux, ce qui est si périlleux? Aura-t-elle assez de génie et de bonne volonté pour se faire un beau nom et se survivre, ou tombera-t-elle de son trône d'un moment dans le gouffre béant de l'éternité, sans laisser aucune trace de son passage, et ne faisant qu'un saut de l'obscurité dans le néant? Et si, d'aventure, elle a de la bonne volonté et du génie, sera-t-elle bénie des dieux? Chose importante, car la bonne volonté et le génie ne suffisent pas en ce monde pour triompher des obstacles et toucher le but; il faut encore ce que les bourgeois appellent la chance, et ce que les poëtes appellent la fortune.

Tire qui voudra cet horoscope! Je sais bien au fond

ce que j'en pense, mais je le garde pour moi. Je ne veux pas dire la bonne aventure. Il y a des milliers d'inconvénients dans la manie de prophétiser. Ne prophétisons donc pas, et au lieu de dire ce que sera l'année qui commence, essayons de dire ce qu'elle devrait être : les conseils coûtent peu et ne compromettent pas.

Certes, ce n'est pas la besogne qui va manquer à 1853, dans le champ de la production intellectuelle. De tous côtés, les ouvriers ont besoin d'être relancés vivement. Les anciens sont fatigués, découragés, ils en sont venus à douter de leur œuvre ; les nouveaux venus, ayant fait leur entrée à un mauvais moment et s'étant mis à la suite, manquent d'idéal et par conséquent d'initiative. Ils sont jeunes, et ce qu'ils ont le moins, c'est la jeunesse.

De quoi il résulte qu'en philosophie, en histoire, au théâtre, en critique, tout languit et s'éteint. L'esprit français est en panne.

Où sont les beaux livres que nous donne en ce moment la philosophie, c'est-à-dire ce qu'on voulait bien appeler la philosophie moderne? De beaux livres, il n'y en a plus, s'il y en a eu : l'école éclectique est complétement épuisée, et, pour me servir d'une expression célèbre de M. Cousin, « elle n'a plus rien dans le ventre. » Qui pourrait s'en étonner ? Est-ce que cette fin n'était pas parfaitement prévue, du jour où l'éclectisme devint la philosophie de l'État? La véritable philosophie vit de liberté et de courage. Aussitôt qu'elle devient quelque chose d'officiel, la philosophie n'est plus. La preuve ne s'en fit pas attendre. A peine arrivé au pouvoir, l'éclectisme eut recours à la dissimu-

lation et à la ruse; il eut deux langages, l'un pour le public, l'autre pour les initiés; ce qu'il respectait devant la foule, il s'en moquait derrière le paravent. Au lieu de vouloir régner par la vertu des idées, il ne songea à maintenir son empire que par l'hypocrisie; si bien que lorsque Jouffroy mourut, l'éclectisme, sans plus de scrupules qu'un pouvoir établi, osa altérer les dernières pensées du mélancolique et profond écrivain, et faire en quelque sorte un faux testament, sans se douter que Jouffroy, mutilé, serait le plus terrible argument contre une philosophie vivant de réticences et de sous-entendus, contre une philosophie hypocrite, despotique et poltronne.

Les éclectiques n'étaient plus des philosophes; c'étaient des fonctionnaires; et l'éclectisme était mort depuis longtemps, seulement il n'était pas enterré lorsque survint la révolution de février, qui le porta en terre, sans bruit ni sans pompe, comme on fait pour ceux qui ont attenté à leur vie. Depuis on n'en a plus entendu parler. Le prince des éclectiques est descendu aux travaux purement littéraires. M. Cousin s'est retiré dans les lettres comme Charles-Quint se retira dans le monastère de Saint-Just. Quant aux chaires d'où partait l'enseignement philosophique et qui étaient de petits caps Sunium, ce ne sont plus que des bancs de sable où l'on s'étend en se chauffant au soleil.

Notre originalité philosophique est donc très-compromise, et pour la relever et la remettre en honneur, il faudra plus d'un effort. Année 1853, si tu veux tenter cette tâche et réussir même incomplétement, tu n'as pas un moment à perdre; mets-toi vite à l'œuvre. Une

philosophie incorruptible et un philosophe éloquent, s'il vous plaît !

L'histoire est évidemment en meilleure situation que la philosophie ; d'abord elle n'est pas morte. Tout ce qu'on peut reprocher à la science historique, c'est de n'être pas en voie de progrès. Or c'est rétrograder, pour une science, que de rester stationnaire, même à un bon point. Il est vrai que c'est presque une loi générale qu'une science, après une période d'innovations heureuses et de progrès rapides, s'arrête court, et qu'il est presque naturel que l'école historique moderne, ayant fait un pas de géant, fasse une halte, et, avant de se remettre en marche, se complaise à regarder le chemin parcouru, — long chemin à travers des précipices et des fondrières. Car les fondateurs de l'école historique moderne furent obligés de remonter aux origines ; avant eux, c'est-à-dire avant M. Guizot et M. Augustin Thierry, l'histoire ne reposait, à proprement parler, que sur des *on dit*.

Voltaire avait mis à la mode le système de la fausse érudition et de l'interprétation illimitée ; grâce à ce système, l'histoire n'était qu'un instrument de polémique, et on le vit bien quand tout l'esprit de Voltaire ne fut plus là pour déguiser les inconvénients de sa manière, et qu'on tomba dans Dulaure. Dulaure, ce fut Voltaire tout nu, et ce Voltaire fut très-laid. Est-ce que, faisant de l'interprétation historique à outrance, sur les traces de son maître, Dulaure ne poussa pas les choses jusqu'à prétendre que les crimes de la révolution française furent l'œuvre, et non pas l'œuvre morale, mais l'œuvre matérielle des émigrés ; que les

égorgeurs du 10 août étaient des royalistes, et que les septembriseurs n'étaient que des agents de M. de Calonne? A ce compte, et en s'appuyant sur la même théorie, devant les attentats historiques de Dulaure, ne serait-on pas autorisé à dire qu'il était soudoyé par quelque faction religieuse pour discréditer Voltaire et le dix-huitième siècle ?

M. Augustin Thierry et M. Guizot retirèrent l'histoire des chemins de traverse où elle s'égarait, et la replacèrent sur la grande route. Alors commença ce mouvement historique d'où sont sortis ces nombreux travaux, une des gloires les plus précieuses du siècle. C'est ce mouvement qui est aujourd'hui suspendu, en ce sens que les découvertes paraissent épuisées, et que nous n'avons plus que des suites. Sans doute, les plus remarquables historiens de notre époque sont bien toujours à leur poste, mais ils y sont plutôt pour eux que pour la science. L'immortel aveugle que sa cécité n'empêchait pas de découvrir de nouveaux horizons n'en découvre plus, et M. Guizot compromet sa renommée plutôt qu'il ne l'agrandit en faisant de l'histoire d'allusion et d'à-propos, en lançant des études historiques comme des brochures.

M. Thiers n'agrandit pas, mais au moins il ne compromet pas sa renommée d'historien par son *Histoire du Consulat et de l'Empire*. Dans cet ouvrage, si intéressant et si nourri de faits, se révèlent toutes ces grandes spécialités dont chacune séparément, chose singulière, fait de M. Thiers un homme si remarquable, presque un homme de génie, et qui, en bloc, n'en font qu'un homme médiocre et un brouillon empêché.

L'*Histoire du Consulat et de l'Empire* est l'œuvre de l'historien le mieux informé qui fut jamais : mais ce livre a deux défauts : il n'a pas assez de grands aperçus, et il y a trop de batailles, je m'entends, trop de descriptions de batailles. M. Thiers a la déplorable manie de décrire la moindre bataille, sans omettre le mouvement d'un cheval ; il s'engage dans d'interminables détails dont, évidemment, il ne se souvient pas lui-même après les avoir copiés. M. Thiers oublie que l'art est un choix, et que ramener et grouper les choses, en émondant celles qui sont inutiles, est le meilleur moyen de les peindre.

Il semble que M. Thiers, dans les descriptions de batailles qui tiennent tant de place au soleil de son histoire, écrit moins pour les lecteurs ordinaires que pour les élèves de l'école de Saint-Cyr. Son dernier ouvrage est d'une meilleure tête que l' *Histoire de la Révolution*, et d'un moins brillant écrivain ; le style du *Consulat et de l'Empire* est facile et incorrect ; les mêmes formes de style reviennent sans cesse, et il y a tel volume où ces mots : *enveloppé dans un réseau*, reviennent si souvent, que cela ressemble à un refrain de couplet. M. Thiers doit savoir cependant que ce n'est pas avec un style uniforme qu'un écrivain *enveloppe* son lecteur *dans un réseau*.

M. Mignet n'a pas eu besoin de remonter sur la brèche ; il ne l'a jamais quittée. Laborieux et profondément attentif, M. Mignet n'a pas acquis cependant des qualités nouvelles ; il est ce qu'il était, et aujourd'hui comme à ses débuts, il écrit trop avec un compas. Sa *Marie Stuart* est un bon livre, d'une haute distinction,

mais il y manque le coup de pouce de l'artiste. M. Mignet a épousé Clio en légitimes noces; il fait bon ménage avec elle, et il en a des enfants qui ont des prix au collége et lui donnent toute espèce de satisfaction ; mais ces enfants ne seront jamais des héros.

Ainsi les historiens émérites tiennent leur rang; et à ce bataillon il faut se hâter de joindre cette glorieuse recrue qui apporte, dans l'histoire contemporaine, les magnificences de son style et l'immuable sérénité de sa raison. Mais où est la main de la génération nouvelle? on ne l'aperçoit pas. La jeune génération est en sous-œuvre; elle n'a pas produit de maîtres, et nous en sommes à attendre ses coups d'éclat. C'est pour cela que, dans les hautes études historiques, l'air n'a pas été renouvelé, et qu'il serait bon d'y sentir circuler bientôt un souffle puissant et frais.

Année 1853, encore une belle chose à faire! Susciter quelques jeunes et vaillants champions qui, ne se contentant pas d'exploiter tranquillement, dans les champs de l'histoire, le noble héritage de leurs devanciers, sachent en reculer les limites!

Au théâtre, au moins, la génération actuelle a essayé de marquer sa place. Là, elle a fait preuve de bonne volonté et de courage. Il est fâcheux qu'elle n'ait pas réussi autant que nous l'eussions désiré. Aussi de quel pauvre système s'était-elle entichée? Cette école du bon sens était un juste milieu entre la vie et la mort, c'est-à-dire la somnolence. Elle voulait d'abord nous ramener à la rampe aux chandelles, et elle s'arrêta à la rampe à l'huile!

Il faudrait aussi pour bien faire, que l'année 1853

voulût bien s'occuper de la poésie proprement dite. La poésie est dans un état fâcheux ; sa nature est de voler, et elle ne marche seulement pas, elle se traîne. La poésie en est aux redites, aux airs connus. Sans doute il y a beaucoup de jeunes poëtes pleins d'élégance et d'élévation ; mais qu'est-ce qui les distingue les uns des autres ? Où est la note originale ? Où est le cri qui qui me pénètre ? Toutes ces psalmodies élégiaques ou liryques se ressemblent. C'est ce qui arrive infailliblement après toutes les *Renaissances* poétiques. Il se forme alors un fonds commun d'ouvrages et de sentiments qui servent à tous. La poésie devient comme un chantier de construction où gisent des pierres taillées et numérotées qui n'ont plus qu'à être mises les unes sur les autres pour faire une maison.

Les nouveaux venus se mettent à l'unisson, et ceux qui, il y a quelques années, avaient un côté original, le perdent peu à peu. Brizeux, le doux Brizeux, a subi lui-même l'influence générale, quoique retiré au fond de son cœur et de sa Bretagne, et se rapproche aujourd'hui beaucoup plus de tout le monde qu'au début. M. Victor de La Prade en commençant et en finissant son dernier volume par une invocation à sa mère, une de ces invocations dont nous avons tant abusé, est plus touchant qu'autrefois peut-être, et moins neuf.

La poésie se meurt de délicatesse et d'élégance, voilà la vérité ; et elle ne sera bientôt plus bonne qu'à des prix Montyon, à moins que 1853 ne lui soit favorable et ne lui rende le service de la débaucher. Je prie formellement l'année qui commence de nous donner un

poëte abrupte, même un peu sauvage, un poëte extravagant, auquel bien des gens comme il faut jetteront la pierre. Puissent mes vœux, dans l'intérêt de la poésie, être exaucés !

Je n'adresserai pas la même demande à 1853 à propos du roman. Quoique le roman ait vu baisser le cours de ses prospérités inouïes, il a encore assez de ressources pour fournir une longue traite. Ce que je demande pour les célèbres romanciers actuels, ce sont des successeurs. Qu'on regarde de tous côtés, on n'apercevra pas le moindre héritier vraisemblable des romanciers qui ont le privilége de tenir des milliers de lecteurs suspendus à leurs récits. Que demain, ce qu'à Dieu ne plaise, le caprice, la fatigue ou la grande faucheuse imposent silence aux trois ou quatre conteurs illustres, il y aura à l'instant même disette absolue ; il n'en est pas dans le royaume du roman comme dans d'autres royaumes, les prétendants manquent !

O 1853 ! délivrez-nous des prétendants en politique et multipliez les prétendants en littérature ! Ils ne versent pas de sang, ceux-là ; ils ne livrent pas de batailles de Culloden : l'art est leur champ de combat, et l'admiration publique le prix de leur victoire ! C'est bien innocent.

Arrivons à la critique. Où en est-elle ? Que dit-elle ? Aujourd'hui comme hier, la critique est complaisante, et elle a des convictions à fleur d'épiderme. Ce n'est pas l'ésprit qui lui fait défaut, elle en a, et du bon, quoiqu'il soit souvent de la petite espèce, et qu'il consiste à dire agréablement des riens. Ce n'est pas l'érudition non plus qui manque à la critique, quoiqu'elle

commette parfois des bévues, et que sous la plume d'un de ses plus brillants desservants elle ait pris un jour le *Périple d'Hannon* pour tout un nom d'homme, à peu près comme le singe sur le dauphin. Ce que la critique n'a pas, c'est le courage de dire les vérités dures. Elle craint de déplaire, et caresse la plupart du temps quand elle devrait châtier. Elle se dit : Pourquoi serais-je sincère ! cela me vaudrait un ennemi. Et elle ne sait pas que les ennemis qu'on s'attire par la sincérité sont un honneur et un ornement. L'homme de notre temps qui a le plus lutté et le plus montré d'étonnantes ressources dans ses luttes, a écrit cette dédicace en tête d'un de ses ouvrages : *A mes ennemis*. Il a eu raison : ses ennemis ont fait sa force et contribuent à son prestige.

La critique, pour son malheur, ne pense pas de cette façon ; elle veut bien vivre avec tout le monde, et ce qu'elle peut faire de plus héroïque, quand un ouvrage est trop outrageusement mauvais, c'est de n'en pas parler. Le silence est la seule forme de courage qu'elle se permette. Quels tristes résultats produit un pareil système ! Tout une littérature en est troublée, et la plupart des réputations ne reposent que sur des mensonges. Tel passe aux yeux du public pour un véritable érudit et un ingénieux écrivain, qui n'est qu'un compilateur inintelligent et un écrivain de la dernière espèce. Tel autre se carre dans sa renommée de publiciste profond, et c'est un imbécile qui n'a que le mérite d'être grave. Un troisième a été salué grand poëte à son apparition ; et alors il y avait au moins une apparence qui expliquait l'enthousiasme, sans le

justifier toutefois ; mais depuis, le prétexte même a disparu, et l'on ne continue pas moins d'appler ce monsieur un grand poëte ; on continuera jusqu'à la fin, quoi qu'il arrive.

Et des hommes d'esprit en fabrique-t-on à bon marché ! Le moindre diseur de riens est transformé en Rivarol. La plus petite louange qu'on puisse faire d'un écrivain tant soit peu agréable, c'est de dire qu'il est éblouissant. Comment voulez-vous que le public se reconnaisse au milieu de pareilles contre-vérités, ou au moins de semblables exagérations ? De combien de renommées ne peut-on pas dire : vérité en deçà du feuilleton, erreur au delà.

A l'œuvre donc ! année 1853 ! commence par relever la critique, et le reste de ta besogne ira tout seul. Qu'est-ce qui pourrait te distraire ? Ce n'est pas le bruit de la politique, mon amie. On t'a ménagé du silence, profites-en. A l'œuvre donc, et bon courage !

J'en étais là lorsque le conducteur ouvre la portière, disant de sa voix rauque : Il y a une côte à monter.

Et moi qui croyais que c'était une côte à descendre !

LA VIE ET LA MORT.

I

J'ai un ami qui a de beaux chevaux et qui n'est pas plus fier pour cela, ce qui est fort extraordinaire, car la modestie à Paris ne va pas à cheval, ce qui ne veut pas dire que l'orgueil, à Paris, n'aille souvent à pied. Mon ami est peut-être le seul, de trois à cinq heures, entre la porte Maillot et l'Obélisque, qui, brûlant le pavé avec un superbe attelage, n'en porte pas la tête plus haute. C'est un homme de très-bon goût, et je ne lui connais qu'un défaut, c'est d'avoir le bonheur triste, ce qui est moins spirituel, il faut l'avouer, que d'avoir le malheur gai. Il a toujours été mélancolique, et il le sera jusqu'à la fin ; on ne guérit pas de la mélancolie comme de la gaîté. Ce jeune homme, qui porte si joyeusement et si bruyamment ses vingt années, sera peut-être un homme mûr très-morose ; mais, à coup sûr, cet enfant qui ne rit pas, qui ne joue pas avec ses camarades, qui aime à se tenir à l'écart, ne se dépouillera jamais du voile de tristesse que sa mère a jeté sur son front en le mettant au monde.

Philippe (c'est le petit nom de mon ami) a été un de ces enfants rêveurs, et il n'a pas menti à sa destinée.

Le jeune homme a tenu les promesses de l'enfant, et son plus grand éclat de joie ne va pas au delà d'un doux sourire qui laisse voir ses belles dents blanches. Le coup de fortune inespéré qui, du trottoir où il piétinait dans la boue, l'a jeté dans sa voiture, n'y a rien fait. Il est, riche, ce qu'il était, pauvre. Mais comment, de pauvre est-il devenu riche, en restant simple, bon, désintéressé, et sans être poussé en avant par les vingt démons insatiables, dieux tutélaires des civilisations avancées? C'est tout une histoire, une histoire curieuse, pleine d'enseignements et que je raconterai un autre jour. — Bref, Philippe a des chevaux noirs dont la généalogie est parfaite, il a une américaine de la dernière façon, et il m'a enlevé hier en filant vers le bois.

Je le trouvai encore plus mélancolique qu'à l'ordinaire.

— Tu as un faux air d'Hippolyte, lui dis-je :

Tes mains sur tes coursiers laissent flotter les rênes.

Allons, relève-toi un peu. Tiens, voilà Mederic sur un de ces chevaux qu'il prend toujours à l'essai et qu'il n'achète jamais, ce qui est économique. Tous les marchands de Paris y passeront. Attendons qu'il nous salue. Comme il vient de recevoir une plaque de je ne sais quel Gérolstein, il s'imagine sans doute qu'on lui doit les honeurs. Après tout, ce n'est qu'une plaque de commissionnaire ; il est commissionnaire en Europe ; il porte des lettres dans les capitales. Ah ! il nous a salués. Est-ce qu'il n'est pas avec son cousin ?

— Si, me répondit Philippe, et il se tut après ce

triomphant monosyllabe. Nous filions toujours. Il faisait le plus beau soleil d'automne, et il y avait foule de voitures, de cavaliers et de piétons dans la grande avenue. Car il ne faut pas croire que le Paris élégant émigre pendant six mois de l'année, comme il le dit. A part le très-petit nombre de ceux qui ont des châteaux ou des terres, le Paris élégant se cache pendant un mois on ne sait où, et revient le plus vite qu'il peut. Il y a des gens à la mode qui restent un mois sans sortir de leur appartement, en ayant bien soin de fermer les volets sur la rue, et qui reparaissent engraissés par la vie de château, et rafraîchis par les eaux de Spa.

Il y avait donc foule aux Champs-Élysées, quoique en automne. Il n'y manquait aucun de ces vieux dandys qui sont un des groupes les plus curieux du vaste tableau parisien. D'abord, ils sont immortels : ils ont vu disparaître et s'engloutir, du haut de leur éternité, un nombre incalculable de générations de jeunes viveurs. Ils sont immortels et par conséquent immuables. Ce qu'ils ont fait hier, ils le font aujourd'hui et ils le feront demain. Livrez-vous à un voyage de circumnavigation et d'exploration ; passez dix ans en ambassade chez le schah de Perse ou chez l'empereur de la Chine ; à votre retour, vous retrouverez, aux mêmes minutes, ces beaux masques aux mêmes places ! Ils ne dérogeront à leurs habitudes et ne changeront réellement de figure que le jour de leur mort : dans l'histoire naturelle de Paris, cette espèce s'appelle les *viveurs rangés.*

Il y avait une légion de ces adolescents écervelés qui se jettent dans le tourbillon la tête la première. Au

rayonnement de leurs yeux, à leur élégance toute neuve on voit qu'ils sont à leur premier cheval, à leur première maîtresse, à leur premier mois de liberté. Qu'ils seraient agréables à voir, ces éphèbes aux moustaches naissantes, au moment où ils prennent si allégrement possession de la vie, si on ne savait qu'ils sont destinés à être broyés sous les pieds de leurs chevaux, je me trompe, sous la main de leurs marchands de chevaux! Sur vingt à peine il s'en sauvera un à qui arriveront providentiellement, d'étape en étape, héritages sur héritages, ou qu'un hasard heureux poussera à temps dans la vie de famille.

Du reste, ce n'est plus la haute aristocratie qui fournit ces spécimens de jeunes débauchés, de charmants prodigues. L'aristocratie, sous le coup des révolutions, s'est rangée et serre les cordons de la bourse. *M'sieu le balayeux*, criait par la fenêtre à un balayeur, en lui jetant une bourse pleine d'or, M. le duc de Richelieu qui venait de trouver cent louis d'économie dans le secrétaire de son fils, — *M'sieu le balayeux, v'là cent louis que M. le duc de Fronsac vous envoie.* Aujourd'hui les vieux ducs prêchent l'économie aux jeunes marquis, et ceux-ci profitent si bien de la leçon, surtout quand ils sont millionnaires, qu'en dînant au Club ou au Cabaret, ils en sont venus à demander des *demi-bouteilles*, ce qui indignait si fort le vieux Montrond.

Les femmes affluaient aussi; les deux faubourgs en jupons étaient parfaitement représentés, et quand je dis les deux faubourgs, c'est une ancienne façon de parler; il peut bien y avoir encore quelque impercepti-

ble nuance entre l'homme, si riche qu'il soit, qui gagne son argent, et celui qui n'a jamais fait que dépenser le sien : mais entre femmes riches, il n'y a plus de différence : tous les faubourgs sont égaux. Il n'y a plus qu'une ou deux véritables duchesses, qu'une ou deux vraies marquises, et elles sont centenaires. Elles sont déjà à l'état d'apparitions et de fantômes, dans leurs voitures hautes comme des maisons, sous leurs chapeaux à envergure de cabriolet. — Les grandes dames, en descendant, ont rencontré les riches bourgeoises qui montaient, et les voilà maintenant, les unes et les autres, dans l'escalier, entre deux airs.

Il ne manquait pas non plus, comme on pense bien, dans cette course de jeux peu olympiques, une seule de ces dames aux petites voitures d'osier, qui vont bien quelquefois passer un mois aux eaux, mais qui ne vont jamais dans leurs terres : c'est une habitude. De ces dames, il y en a de jolies, et il y en a de laides, et ce ne sont pas les plus laides qui sont le moins bien en finances. Il y en a parmi elles qui jouent la comédie et qui la jouent mal, ce qui ne nuit en rien à leurs succès. Il y en a... Mais ce chapitre de Brantôme serait trop long; et Brantôme, d'ailleurs, n'est pas possible en feuilleton. Ce qu'on peut dire afin d'abréger, c'est que pour avoir une de ces voitures, grande ou petite, ces dames vendraient les cendres de leurs mères, et que lorsqu'elles sont enfin parvenues au comble de leurs vœux, et qu'elles ont deux roues, un cheval et un cocher à leur service... Ah ! pauvre cocher ! pauvre cheval ! pauvres roues ! elles ne descendent plus de leur brouette, et se montrent à la foule sur ce trône

roulant, à toute heure, en tout lieu. Elles ne veulent pas perdre une minute de leur grandeur, et je les comprends bien : Il y a tant de ces trônes d'osier qui ne durent qu'une saison !

Tout ce monde allait, venait, se croisait, sous ce soleil d'automne, dans le bruit, dans la poussière. Une large et riche calèche découverte, avec une livrée d'un goût exquis, filait à côté de nous. Il y avait dans cette calèche une jeune femme d'une beauté angélique et de la distinction la plus haute, et trois ravissantes petites filles aux cheveux blonds ruisselant sur les épaules et aux larges chapeaux de paille d'Italie. Ces petites filles, de vraies têtes de Lawrence, avaient chacune leur beauté particulière, et cependant elles se ressemblaient; l'une faisait ressortir l'autre, et en même temps elles embellissaient leur mère, qui, à son tour, les enveloppait comme d'un rayon.

— Regarde, dis-je à Philippe. Quel charmant tableau !

— Oui, me répondit-il en regardant à peine. Nous arrivions en ce moment à la porte du bois.

— Veux-tu que nous mettions pied à terre, dis-je.

— Je veux bien, répondit mon ami.

Nous descendîmes de voiture ; nous nous enfonçâmes dans une contre-allée, en gardant le silence l'un et l'autre. Philippe semblait prendre un mélancolique plaisir à fouler les feuilles jaunies déjà sèches, et je le laissais faire ; je suivais de l'œil, dans un massif, un jeune homme et une jeune fille, de vrais amoureux de la vingtième année, comme on n'en voit plus guère.

La jeune fille portait un petit bonnet, une robe d'in-

dienne et un châle de quatre sous ; mais elle avait un minois si gracieux et des yeux si pétillants, elle se penchait avec un si doux laisser aller au bras de son amant ; le jeune homme, dans sa tenue simple, avait un air si bon et si heureux, que je m'oubliais à les regarder. C'était la dernière grisette et le dernier étudiant qui passaient. La grisette maintenant porte chapeau de velours et robe de soie ; elle est rogue et sans grâce sous son nouvel attifement ; elle ne sait plus ce que c'est que se mettre en pointe : elle boit des liqueurs fortes. L'étudiant a subi la même métamorphose ; il est ennuyé, maussade ou débraillé. Délicieuse gaîté de la jeunesse, qu'êtes-vous devenue ?

— Vois, Philippe, ces deux amoureux qui marchent comme sur des nuages ; la vie ne leur pèse pas. Ce n'est pas un fardeau qu'ils ont sur les épaules ; c'est un fruit qu'ils tiennent dans la main !

— Euh ! euh ! répondit Philippe.

— Ah ça ! répliquai-je, en auras-tu bientôt fini avec tes monosyllabes ? Ce beau soleil, le spectacle de la vie sous ses formes les plus brillantes, rien ne te distrait ?

— J'ai mon soleil et mon mauvais temps en moi, comme Pascal, sans comparaison ; et il pleut aujourd'hui dans ma chambre.

— Il y pleut tous les jours.

— Sais-tu à quoi j'avais songé pour me distraire aujourd'hui ? Puisque les vivants m'ennuient, j'avais songé à aller visiter les morts. Veux-tu m'accompagner au cimetière ?

— Au cimetière de Gray ?

— Au Père-Lachaise, tout prosaïquement.

— Je t'accompagne ; je ne suis pas exclusif, moi ; et je pense que s'il est bon de jouir de la vie, il est bon de respecter la mort, et de lui rendre parfois visite.

Nous remontâmes en voiture, nous franchîmes la porte Maillot, nous descendîmes au galop la grande avenue et enfilâmes cet immense boulevard où la vie circule à si gros bouillons et déborde.

Chemin faisant, je songeai à la large place qu'occupaient jadis dans la littérature les *Dialogues des Morts* et les *Descentes aux Enfers*. Depuis Lucien jusqu'à Fontenelle, les écrivains ironiques employaient volontiers la forme du dialogue entre ombres illustres, et, de temps immémorial, les poëtes épiques se seraient cru déshonorés s'ils n'avaient consacré au moins un demi-chant à une visite aux sombres bords. Fénelon ne manque pas à cette tradition dans son poëme en prose, et c'est avec une complaisance infinie qu'il nous peint le fils d'Ulysse abordant aux rives de l'Achéron, l'épée à la main, rencontrant une foule innombrable de morts privés de la sépulture qui se présentent en vain à l'impitoyable Caron, et écartant avec son épée les ombres légères qui viennent voltiger autour de lui.

Je demandai à Philippe si tous ces gens que nous rencontrions sur notre chemin était les morts privés de sépulture qu'avait rencontrés Télémaque ?

— Peut-être bien, me répondit Philippe.

Je continuai mes réflexions littéraires, et je n'oubliai pas que Voltaire, Voltaire qui ne croyait ni au ciel ni à l'enfer, voulut aussi embellir son poëme épique d'une

promenade au royaume sombre. Pauvre Voltaire! il n'avait pas la couleur antique comme Fénelon, ni la couleur catholique comme Dante, et ne pouvant aborder la difficulté de front, il prit un biais : son héros ne descend pas aux enfers, mais saint Louis l'y transporte dans un songe ; et le poëte, trouvant ainsi moyen de placer sa description, croit avoir paré à tout et avoir écrit une page épique ! Il n'a tracé qu'une peinture de rhétorique correcte et glacée. Voltaire place à la porte du royaume de la Mort, *l'Envie à l'œil louche, l'Ambition sanglante, le Faux zèle* et *l'Intérêt père de tous les crimes.*

Comme poésie, j'aime mieux Virgile, franchement; mais on ne peut contester à Voltaire le mérite de la vraisemblance. En effet, l'antichambre de l'enfer doit être peuplée de cette façon. Il n'y a que le signalement des divers personnages qui est contestable. Voltaire le donne comme définitif, et il ne l'est pas. L'Envie n'a pas toujours l'œil louche, elle peut avoir de beaux yeux ; je connais des envieux aux regards aimables, aux dehors séduisants ; ils n'ont le fiel que dans le cœur et ne se dévorent qu'à huis clos. De même, l'Ambition n'est pas toujours sanglante ; elle prend parfois des airs de vertu austère, et il y a d'intraitables ambitieux qui n'ont jamais eu une goutte de sang au bout de leurs doigts, ni sur leur jabot. Je passe sur le faux zèle ; et quant à l'intérêt, personnifié au lieu et place de l'égoïsme, je le trouve d'un français douteux. Je reviens à ma première pensée: décidément, j'aime mieux Virgile , et, faisant une grande enjambée, j'aime mieux Soumet. Que dirai-je? J'aimerais mieux la description

du moindre petit poëte auquel la Muse aurait souri une fois, une seule fois, dans son berceau...

J'en étais là, lorsque les chevaux s'arrêtèrent court; nous étions arrivés.

— Où est le trou de l'Averne?

— C'est cette immense porte.

Nous voici donc au Père-Lachaise. Le Père-Lachaise, cette capitale du royaume des morts, est construit sur l'ancien emplacement de la *Folie-Regnaut;* et le premier tombeau qu'on rencontre est celui du baron d'Allarde, vaudevilliste et chansonnier. — Bossuet et Châteaubriand eussent fait une belle image sur ce contraste.

L'emplacement sur lequel se développe aujourd'hui ce vaste cimetière s'appelait autrefois le Mont-Louis. Le nom était ronflant, la situation était fort belle, et le marchand Regnaut, trouvant que tout cela était digne de lui et de sa fortune, pour parler comme Labruyère, s'y fit construire vers 1347 une espèce de palais, que le peuple gouailleur baptisa du nom de la Folie-Regnaut. Plus tard, les jésuites achetèrent la vaste maison, malgré son étiquette: les jésuites n'ont pas peur des mots; ils vont droit aux choses. C'est en sa qualité de supérieur des jésuites que le confesseur de Louis XIV résida, pendant ses dernières années, dans l'ancienne Folie et lui donna son nom qui est resté.

En 1763, les jésuites furent expulsés de France et par conséquent du Père-Lachaise, mais ce n'est qu'en 1804 que ce vaste emplacement devint un cimetière. On commença par y transporter les monuments de Mo-

lière et de La Fontaine. C'était placer le cimetière nouveau sous la protection du génie ; et n'est-ce pas bénir un lieu que d'y semer une poignée de cendres immortelles ?

Entrons.

II

— Je ne franchis jamais le seuil d'un cimetière, me dit Philippe, sans me souvenir de cette parole de Luther visitant le cimetière de Worms : *Invideo quia quiescunt.*

— C'est que Luther était fatigué, répondis-je, et tu ne l'es pas, ou tu n'as pas le droit de l'être. Les paroles des hommes forts sont une monnaie qui n'est qu'à leur usage et qui devient fausse en passant par nos mains. Mais s'il faut absolument se souvenir d'une parole illustre en visitant un cimetière, grand ou petit, de village ou de capitale, je crois qu'il vaut mieux se rappeler cette réponse du grand Arnauld à l'ami qui lui conseillait, dans sa vieillesse, de goûter un peu de repos : *N'ai-je pas l'éternité pour me reposer ?*

Philippe ne me répondit point ; nous fîmes quelques pas en silence ; puis il reprit :

— La belle allée de cyprès ! et comme on entre bien ainsi de la ville du bruit dans la ville du repos !

— Oui, nos cimetières s'embellissent de plus en plus, et l'idée de la mort, telle qu'elle existait autrefois, disparaît de jour en jour. Les hideux squelettes qu'on

gravait jadis sur le bas-reliefs de tous les monuments funèbres sont passés de mode avec les autres anciens attributs de la vieille Mob. De jolis parterres, d'élégantes chapelles bien entretenues, beaucoup de bronze, beaucoup de marbre, beaucoup de fleurs, voilà les cimetières modernes.

— C'est comme les églises qu'on bâtit maintenant; ce ne sont plus ces voûtes sévères, ces arceaux vastes et nus qui invitaient au recueillement et à la prière. L'or reluit partout; on ne voit que festons et astragales. Ce n'est plus Notre-Dame de Paris, c'est Notre-Dame de Lorette.

— On doit moins prier dans ces jolies églises.

— De même qu'on doit moins pleurer dans ces gracieux cimetières.

— On prie moins, c'est sûr; j'ignore si on pleure moins. La douleur moderne a sa physionomie; elle se possède, elle ne pousse plus de hurlements et ne s'arrache plus les cheveux; mais elle n'est pas moins profonde et moins réelle. Je parle de la douleur qui est de la douleur, et non pas de la douleur qui est de la grimace; car je n'ignore point qu'aujourd'hui comme autrefois, sur trois héritiers, il y en a deux qui rient dans leurs mouchoirs; et je croirais volontiers que les magasins de Paris où il entre le plus de gens heureux, ce sont les riches magasins de deuil.

— Je ne dis pas non, répliqua Philippe; car voici comment un homme très-connu et très-estimé, qui brille dans le monde et dont la réputation n'a jamais été effleurée d'un seul bruit fâcheux, voici comment ce galant homme m'apprit la mort de son père, un jour

que je le rencontrai avec un crêpe à son chapeau : Vous savez? me dit-il, j'ai hérité.

En parlant ainsi, nous étions arrivés devant un monument qui a, dans l'intérieur, un buste en marbre. C'est là que repose la célèbre diseuse de bonne aventure, mademoiselle Lenormand. Ne peut-on pas supposer qu'en se plaçant presque à l'entrée du cimetière, l'illustre devineresse a fait une réclame posthume? N'a-t-elle pas voulu se poser en sphinx à la porte de l'éternité?

— As-tu connu mademoiselle Lenormand? demandai-je à Philippe.

— Je l'ai consultée, me répondit mon ami qui décidément avait retrouvé la parole au milieu des cyprès et des tombes. — J'avais vingt ans, une affaire de cœur, et brochant sur le tout, un accès de jalousie. Je me promenais, de grand matin, un peu après le chant de l'alouette, dans le classique jardin du Luxembourg, allant d'une idée à une autre, sans m'arrêter à aucune, à la façon des amants jaloux, lorsque, ne sais comment, je vins à songer que mademoiselle Lenormand avait son temple dans le voisinage, et il me prit aussitôt l'envie d'aller consulter l'oracle. Je franchis la grille du jardin; je descendis lestement rue de Tournon, et je frappai d'une main fièvreuse à la porte d'un rez-de-chaussée, dans une petite cour : c'était l'antre de la sibylle. Une servante qui avait l'air d'une bonne grosse normande, si je me souviens bien, ouvrit très-vulgairement la porte du temple et m'introduisit plus vulgairement encore dans le vestibule sacré, c'est-à-dire dans une antichambre où quelques tableaux décrochés gisaient

contre les murs, et où je trouvai à peine une chaise pour m'asseoir. J'attendis plus d'une heure, et je suppose que l'illustre devineresse employa ce temps à se réveiller, à s'habiller prosaïquement et à déguster une tasse de chocolat, au lieu de percer le voile de l'avenir et de tenter le ciel. Enfin, le sanctuaire s'ouvrit ; j'entrai dans un cabinet étroit où, sur une espèce d'estrade, la sibylle m'apparut dans une robe de chambre élimée, la tête surmontée d'une toque de velours qui avait été noire et dont la couleur n'avait plus de nom dans aucune langue. Elle ne s'écria pas : Le Dieu ! voici le Dieu ! elle me demanda si je désirais le grand jeu, le petit jeu ou le jeu moyen, en m'indiquant le prix de chacun de ces jeux. Puis, le marché conclu, l'argent donné, elle me regarda la main, me questionna sur la fleur que je préférais, et, me faisant couper les tarots de la main gauche, elle commença ses exercices. Après quoi l'oracle parla pendant un quart d'heure, ce qui est beaucoup trop pour un oracle, en mêlant une ou deux choses vraies à un tas de chimères.

— En un mot, dis-je en interrompant Philippe, cette prétendue somnambule éveillée n'y voyait pas plus clair que les prétendues somnambules endormies.

Sur ce, nous continuâmes notre promenade à travers champs, ou plutôt à travers tombes, marchant au hasard, dans ce dédale inextricable de sentiers qui se croisent et s'entre-croisent à l'infini. Quelle immense cohue de monuments funèbres ! Il y en a de toute espèce. Il y a des monuments magnifiques qui ne disent rien au cœur ; est-ce le lieu, par exemple, de placer un guerrier sur un cheval ? Le cheval, s'il est beau, fait

tort au guerrier. Il y a, au contraire, des mausolées qui n'offrent rien de remarquable au premier coup d'œil, mais qui, vus de plus près, donnent une bonne idée de celui qui est dessous. Ici une chapelle splendide, qu'on croirait élevée à la mémoire d'un grand citoyen, contient les reste d'un homme qui a eu la gloire d'être logé, pendant sa vie, dans une belle maison, de s'asseoir à une bonne table et de se promener dans une voiture commode. Là, sous une humble stèle, repose Bichat, la lumière de la physiologie moderne, Bichat qui, mourant à trente-deux ans, avait déjà assez fait pour l'immortalité ! Plus loin, une grande dame, veuve en secondes ou en troisièmes noces, a fait élever une chapelle d'un excellent goût, et a voulu être représentée dans un très-beau bas-relief, à genoux devant la tombe de son dernier mari. C'est touchant, mais c'est méritoire surtout, parce que c'est un engagement pris devant les vivants et les morts, et un engagement en bas-relief, de ne pas se remarier.

Et les épitaphes ! oh ! les épitaphes ! quel bras puissant nous en délivrera ? quel Hercule nettoiera nos cimetières de ces louanges folles, de ces vers bêtes, de ces mensonges stéréotypés ? La mauvaise herbe qui croît la première sur une tombe, c'est une épitaphe. Exemple : un homme a été, de son vivant, conseiller d'État, et auteur de quelques ouvrages estimés et peu connus ; avant d'être conseiller d'État, il a été chef de bataillon dans l'armée, et il a rempli ces fonctions diverses le mieux qu'il a pu. Il semble, n'est-il pas vrai ? que l'épitaphe d'un tel homme doit être bien simple. Eh bien ! voici ce que les héritiers de M. Allent, ancien

conseiller d'État, ancien chef de bataillon, ont osé écrire sur son tombeau.

> A la tribune, aux camps, dictant à tous des lois,
> Il défendait le peuple et conseillait les rois !

Démosthènes et Cicéron n'ont pas droit à un plus glorieux distique ; et écrire de pareils vers sur la tombe d'un honorable fonctionnaire, cela frise l'injure et la diffamation. — D'où je conclus qu'il faudrait abolir cette mode absurde des épitaphes, et que la meilleure est le simple nom du mort. Si ce nom est glorieux, il dit assez à tout le monde ; s'il est obscur, mais s'il a appartenu à un homme qui laisse des regrets, il dit toujours assez à ceux qui le pleurent.

Nous avions fait un bout de chemin sans nous rien dire, livrés à nos réflexions particulières, lorsque nous nous trouvâmes en face d'une haute statue d'orateur.

— C'est la statue de Casimir Périer, me dit Philippe. Crois-tu à l'immortalité de cet homme d'État ?

— Non, franchement, répondis-je. Il avait une volonté puissante ; il se mit courageusement en travers d'une révolution, et la mort le frappa au milieu du combat : c'est ce qui lui a donné son auréole. Mais Casimir Périer n'avait ni la hauteur de l'intelligence, ni la profondeur de vues qui constituent un véritable homme d'État. En le frappant dans son triomphe, la mort le traita en favori, car les luttes pacifiques de la tribune auraient singulièrement diminué l'orateur d'État et l'homme politique, et n'auraient laissé voir que le banquier parlant du haut de son coffre-fort. Il n'avait

ni le génie financier de M. de Villèle , ni l'universalité de M. Thiers, ni la puissance apparente de pensée de M. Guizot, ni le geste ou l'organe de M. Berryer; mais ses instincts de conservateur à outrance se trouvant d'accord avec l'opinion dominante, son courage et les violences de son humeur le portèrent naturellement à la tête d'un parti pusillanime. Cet homme n'aimait ni la royauté ni le peuple ; son cœur était dans sa caisse, sous quintuple verrou. Qu'on n'oublie jamais sa réponse à la commission provisoire dont il faisait partie, et qui, ayant un pressant besoin d'argent pour le service public, le priait de faire une avance : Il est quatre heures, répondit-il en regardant sa montre, ma caisse est fermée.

— Tu as raison , me dit Philippe ; cet illustre homme d'État n'était, au fond, qu'un banquier enragé. La statue est trop haute.

— Elle est sur un terrain mobile qui s'abaissera.

De la statue de Casimir Périer, en causant, nous arrivâmes d'un trait à la pyramide en marbre blanc de Népomucène Lemercier. Lemercier essaya de faire une révolution en poésie, mais il ne voulut pas plus tard que d'autres essayassent d'en faire autant, et il apporta dans la littérature cette contradiction incroyable que nous voyons encore si bien fleurir dans la politique. A part cette contradiction, Népomucène Lemercier fut un écrivain indépendant et consciencieux, demandant à lui-même son mot d'ordre. Il n'eut pas de génie , tant s'en faut. Il n'eut que du talent, mais ce talent, il ne le vendit pas ! Sa part est assez bonne, et il doit être content sous sa pyramide.

Non loin de Lemercier repose Siéyès, l'abbé Siéyès, le comte Siéyès.

— J'avoue, dis-je à Philippe, que je n'ai pas de sympathie pour cet abbé métaphysicien et poltron. La plupart des écrivains l'ont caressé, parce qu'il a joué à l'oracle et que cela prend toujours en France. Moi, je ne lui trouve l'étoffe ni d'un politique honnête ni d'un politique corrompu ! il est entre les deux, et c'est pour cela que, malgré une certaine habileté, il a toujours été joué par les événements ou par les hommes. Ballotté entre Robespierre et Bonaparte, il a eu le bonheur d'être oublié par le premier, et le malheur d'être confisqué et enrichi par le second.

— Est-ce que tu aimerais mieux, par hasard, l'abbé de Pradt, dont le sarcophage est là bas ? me demanda Philippe.

— Non, certes. Je ne préfère l'abbé de Pradt à rien. Cet aumônier du dieu Mars m'a toujours paru légèrement grotesque et légèrement estimable. Après avoir reçu de Napoléon , une dotation de quarante mille francs, il fut un des plus prompts, en 1814, à hâter la déchéance de l'empire; et la première restauration , ô comédie de l'histoire ! travestit cet abbé en grand chancelier de la Légion d'honneur. Sais-tu, ajoutai-je, puisque nous sommes dans les abbés, qui je préfère au métaphysicien Siéyès et au pasquin de Pradt, et surtout à l'abbé de Périgord, qui n'était pas un métaphysicien, et qui était un pasquin de haute volée, je préfère l'abbé Sicard. Allons saluer sa tombe qui est à quelques pas d'ici.

Philippe fut de mon avis et nous allâmes nous incliner

devant une petite pierre ornée de l'alphabet des sourds-muets. C'est là que dort d'un doux sommeil l'abbé Sicard, qui consacra sa vie et sa fortune au soulagement de ces créatures infortunées qu'on appelle des sourds-muets. L'abbé Sicard vécut en bienfaiteur de l'humanité et mourut pauvre. Opulentes dotations de Siéyès et de Pradt, millions du prince de Talleyrand, qu'êtes-vous auprès de la pauvreté de cet homme-là ?

Le jour commençait à baisser ; nous hâtâmes le pas. J'épelais les noms en passant devant les monuments, et Philippe caractérisait les personnages d'un mot.

— Georges Cuvier ! disais-je.

— Aristote , quand il s'agit des choses anté-diluviennes, mais non Caton, quand il s'agit des choses de son temps, répondait Philippe.

— Benjamin Constant !

— Un homme d'État qui se sauvera de l'oubli avec un petit roman d'amour.

— Casimir Delavigne !

— Racine sans Louis XIV, sans Boileau, sans la Champmêlé.

— Balzac ?

— Moitié Rabelais, moitié Swedenborg, un pied dans l'abbaye de Thélème, l'autre dans le mysticisme, bénédictin goguenard et profond.

— Charles Nodier !

— Bienveillant railleur, grammairien plein de poésie, bibliophile aimable, Cyrano académicien.

— Elisa Mercœur !

— Mademoiselle Millevoye.

Le jour continuait à baisser, et la voix des gardiens

qui chassent les promeneurs et ferment les portes retentissait déjà. Nous étions devant les fosses communes. Triste spectacle que celui-là ! Comment cette affreuse promiscuité dans la mort peut-elle exister au milieu d'une société chrétienne? Soyez donc logiques, conservateurs ! Puisque vous abhorrez, et avec raison, le communisme dans la vie, pourquoi l'établissez-vous dans la mort !

Vous dites qu'une réforme n'est pas possible ; je dis qu'elle est possible, puisqu'elle est nécessaire. Le jour où l'on a créé les *aumôniers des dernières prières*, on a fait quelque chose pour la religion. Élargissez les cimetières et serrez les tombes, afin que le fils du pauvre puisse venir s'agenouiller sur la tombe de son père, — vous ferez quelque chose pour la famille !

L'ombre descendait, et Paris que nous avions à nos pieds et dont les colonnes, les clochers et les dômes nous apparaissaient dans la brume ; Paris s'illuminait peu à peu, dans le lointain, de ses milliers de clartés. Le bruit de la grande cité aux approches du soir, montait jusqu'à nous dans une harmonie confuse. Le cimetière était presque désert, et les rares visiteurs glissaient maintenant derrière les cyprès comme des fantômes. Philippe contempla un instant ce spectacle solennel ; et croisant ses bras sur sa poitrine, il dit d'une voix douce et ferme :

— Oui, j'ai besoin parfois de m'arracher au tourbillon de la vie, et de venir me retremper dans le calme de la mort. Quand je suis au milieu du bruit et de l'agitation si souvent stériles; quand je vois tant de contresens en honneur, tant de contre-vérités triomphantes,

tant de bonheurs insolents à côté de tant de malheurs immérités; quand je vois le formidable développement de l'égoïsme et les interminables noces et festins du vice et de la sottise, — alors je me demande, je l'avoue, à quoi bon cette représentation extraordinaire de la vie, — au bénéfice de quel artiste? Mais ici, au milieu des tombeaux, mes doutes se dissipent. Je ne puis croire au néant dans un cimetière, et la mort m'explique admirablement la vie : toutes ces tombes sont autant de portes entr'ouvertes par lesquelles je vois de l'autre côté.

— O vie humaine! ajouta Philippe après une pause, un pied sur un mausolée et la main étendue vers Paris, ô vie humaine! toi par qui l'homme peut aimer, être aimé et faire le bien, n'aurais-tu que la durée d'une minute, si tu me permets d'avoir une bonne pensée et de faire une bonne action, tu es le plus grand bienfait qu'ait pu concevoir la bonté de Dieu. Plus tu es courte même, plus tu annonces la grandeur de l'homme, puisqu'il n'a besoin que de quelques misérables jours pour accomplir son œuvre ici-bas! Vie humaine, étincelle divine, je te salue et te bénis!

— On ferme les portes! criaient les gardiens.

— Philippe, allons dîner, dis-je à mon ami; et, lui prenant le bras, je lui donnai une bonne poignée de main pour lui témoigner mon estime de ce qu'il pensait comme il pensait, en ayant cent mille livres de rente et de beaux chevaux.

UNE PROPHÉTIE DE M. DE MAISTRE.

De quel éclat de rire le puissant et ironique Joseph de Maistre eût accueilli la *prophétie* suivante, si elle avait été signée de Voltaire?

« On a décidé qu'on bâtirait une ville nouvelle qui « serait le siége du gouvernement. On a choisi l'em- « placement le plus avantageux sur le bord d'un grand « fleuve ; on a arrêté que la ville s'appellerait Was- « hington ; la place de tous les édifices publics est « marquée ; on a mis la main à l'œuvre, et le plan de « la Cité-Reine circule déjà dans toute l'Europe. Es- « sentiellement, il n'y a rien là qui passe les bornes du « pouvoir humain. On peut bien bâtir une ville : néan- « moins, il y a trop de délibération, trop d'*humanité* « dans cette affaire, et l'on pourrait gager mille contre « un que la ville ne se bâtira pas, ou qu'elle ne s'appel- « lera pas Washington, ou que le congrès n'y rési- « dera pas. »

La ville s'est bâtie ; elle s'appelle Washington, et le congrès y réside ! De Maistre doit supporter impatiemment ce démenti dans sa tombe ; mais les événements sont d'une brutalité de très-mauvais goût, et quand ils donnent un soufflet, il faut le garder.

Je ne cite pas ce fait pour me donner le plaisir d'être

injuste impunément à l'égard de M. de Maistre. Je sais que la hauteur et la force d'une intelligence ne doivent pas se mesurer en dehors du cercle de ses idées, et qu'il y a de grands esprits qui ne voient bien qu'en avant, de même qu'il y a de grands esprits qui ne voient bien qu'en arrière. Le génie consiste à être puissant dans l'ordre d'idées où l'on est placé. Tacite a du génie, quoiqu'il n'ait pas compris le christianisme naissant, et M. de Maistre a une supériorité incontestable, quoiqu'il n'ait pas compris la révolution française. Ces deux grands écrivains eurent des vues également fausses sur l'avenir, avec une expression différente : Tacite, en considérant comme un événement sans portée et digne tout au plus d'un trait de plume la naissance de ce christianisme a qui allait appartenir le monde ; M. de Maistre en s'obstinant à ne voir qu'un effroyable châtiment dans cette révolution qui était l'enfantement orageux d'une société nouvelle. Est-ce que nous ne pleurons pas tous en venant au monde ?

LE CABINET DE COLBERT.

Louis XIV, poussé comme un simple mortel par un noble élan de reconnaissance, descendit un jour de son carrosse à la porte d'un de ses sujets qui touchait à sa dernière heure. Le roi superbe par excellence, que son orgueil enchaînait dans ses palais comme dans un Olympe, et qui n'avait jamais dérogé que devant le plaisir, dérogeait cette fois devant la mort. Nul pourtant ne fut surpris de cette visite extraordinaire de Louis XIV : le mourant était Colbert.

Franchement, le roi faisait bien de se montrer reconnaissant envers le ministre : il lui devait la moitié de sa gloire, peut-être plus. Ne faut-il pas compter par centaines les vastes réformes opérées par la main puissante de Colbert ? Que d'améliorations, petites ou grandes, sortirent de ce cabinet fameux où le grand ministre s'enfermait, dès cinq heures du matin, pour étudier les choses dans l'ensemble et le détail, et porter la lumière dans ce profond chaos de l'administration et des affaires publiques qui régnait alors? Sans préjugé, sans parti pris, animé du seul amour du bien public, Colbert sauva nos finances, créa, pour ainsi dire, notre marine, accomplit des prodiges dans les branches les plus

diverses de l'administration et de l'industrie de l'État, gagna dans son cabinet, en ne répandant que la sueur de ses veilles, beaucoup de batailles de Rocroy, et fut, en un mot, le véritable héros de l'économie politique !

Les hommes d'État comme Richelieu, même dans une œuvre de conservation, sont des hommes d'État révolutionnaires. Les hommes d'État comme Colbert, même dans une œuvre en apparence révolutionnaire, sont des hommes d'État conservateurs.

Les Richelieu sont grands à une heure donnée de l'histoire ; ils arrivent pour accomplir une œuvre de Titan et disparaissent en laissant un nom immense, mais sans léguer d'exemples à suivre, parce que les événements au milieu desquels leur génie a triomphé ne se reproduiront pas. Les Colbert sont grands partout et toujours, parce que l'œuvre des améliorations sages et des bonnes réformes est toujours une œuvre d'à-propos, parce que la politique de l'utile ne cesse jamais d'être à l'ordre du jour, parce que le travail est, dans un État, ce qu'est la digestion dans le corps humain.

Mais c'est surtout dans un pays labouré par des révolutions nombreuses, et que les passions politiques ont éloigné des voies simples et droites ; c'est dans un pays qui, depuis longues années, marche alternativement de révolution en réaction et de réaction en révolution nouvelle, de telle sorte que les catastrophes politiques y sont notées comme une partition ; c'est dans notre France d'aujourd'hui, enfin, que les hommes d'État de l'école de l'Utile ont une large carrière devant eux, et que du cabinet de Colbert pourraient sortir d'innombrables bienfaits.

Sous l'administration d'un Colbert, le fruit mûr tombe tout doucement dans la main. Sous l'influence de la politique des passions, au contraire, dont la France a été si longtemps victime, tantôt on laisse le fruit se gâter parce qu'on s'entête à ne pas le cueillir ; tantôt, pour vouloir trop se presser, on arrache la branche de l'arbre, et l'on mange des fruits verts.

Sir Robert Peel, l'homme du siècle qui se rapproche le plus de Colbert, n'eût été, en France, qu'un économiste, grand pour quelques-uns, contesté pour le plus grand nombre. Les majorités l'auraient tenu en haute suspicion, et les minorités elles-mêmes, n'ayant qu'un penchant très-modéré pour ses améliorations fécondes, n'auraient voulu s'en servir que pour un coup de main.

Étonnez-vous alors que les améliorations et les réformes marchent toujours chez nous d'un pied boiteux ?

La morgue ministérielle qui n'existe qu'en France, et que madame de Staël appelle un anachronisme ridicule, n'est pas un petit obstacle aux progrès. Enflés par les flatteries de la race éternelle des solliciteurs, les ministres, chez nous, jouent aux petits princes, et leur porte ne s'ouvre facilement que devant les grands seigneurs. Il y a beaucoup de chances pour que le mérite obscur se morfonde dans leurs antichambres, et c'est pour cela que les souffrances de l'inventeur sont devenues proverbiales.

Naguère les ministres avaient une tribune; maintenant ils ont des salons. Quand auront-ils un cabinet habité par le travail sans préjugés, par la bonne volonté sans

orgueil, et dont la porte sera toujours entre-bâillée pour laisser entrer le mérite modeste et pénétrer la moindre pensée de progrès? Quand reverrons-nous le Cabinet de Colbert?

LORD SPLEEN.

Il y a quelques mois, j'annonçais la prochaine arrivée, dans notre littérature, d'un célèbre voyageur qui fait d'abord son entrée incognito, à petit bruit, afin de ne pas montrer son passe-port, mais qui, une fois installé commodément, une fois en possession de toutes ses sûretés, ne se déguise plus et s'étale au contraire. Il s'empare partout des meilleures places, et se laissant alors aller à son naturel, il bâille, il bâille, et semble vous dire, entre deux bâillements : Tâchez de me débusquer; vous y perdrez votre temps ! Ce voyageur, qui a fait souvent le tour du monde, charrie derrière lui de vieux bagages dans une calèche plus vieille que le plus vieux fiacre, couverte d'une poussière qui n'est pas noble, et dont les essieux crient toujours sans se rompre jamais. Il est grand, maigre, pâle. Il est gai comme un Anglais malade. Eh bien ! ce fameux voyageur, dont j'avais entendu crier la voiture dans le lointain, et qui m'avait envoyé à travers l'espace le bruit d'un de ses bâillements, il est arrivé, et il ne se cache déjà plus. Je le rencontre chaque jour, et comme j'ai de la politesse, je ne manque jamais de le saluer : Bonjour, l'Ennui !

C'est que, dans une littérature, dès que la passion

s'en va, l'ennui vient. La passion est l'éternelle vie de l'art, bien que la passion change selon le siècle, ou l'heure du siècle. Tantôt c'est la passion du beau qui domine, tantôt c'est la passion des idées; non pas qu'une littérature puisse être grande sans que son char soit traîné par ces deux magnifiques lions à la fois; mais il y a une question de préséance, selon le siècle, et tantôt c'est l'un qui a le pas, tantôt c'est l'autre. Quand c'est la passion du beau qui marche la première, l'art prend un admirable caractère de grandeur pacifique, comme sous Racine et Fénelon; quand c'est la passion des idées qui mène, l'art est sur le pied de guerre, comme sous Voltaire et Diderot. La passion du beau produit une littérature calme et forte qui contemple les idées plutôt qu'elle ne les remue; la passion des idées produit une littérature agitée et puissante qui étreint le beau plutôt qu'elle ne l'embrasse, au risque de l'étouffer. Car il ne faut pas confondre l'amour du beau avec l'amour du style, l'un est immense et l'autre borné.

Montesquieu, Jean-Jacques Rousseau et Beaumarchais avaient évidemment une perception moins haute du beau que les grands écrivains du siècle précédent, quoique Montesquieu rêvât d'employer vingt années à écrire un livre qui devait avoir cinquante pages, quoique Jean-Jacques poursuivît jusque dans son sommeil la perfection de ses périodes, et que Beaumarchais fît de chaque phrase de son dialogue une flèche empennée.

La littérature de l'empire fut comme le sommeil de ces deux passions. Le beau fut entouré de bandelettes

et couché dans un cercueil ; et les idées furent considérées comme des étrangères de distinction qui n'avaient pas le droit de franchir la frontière. A part Châteaubriand, madame de Staël et M. de Bonald, dont les livres étaient mis au pilon, personne ne pensait, personne n'était capable de comprendre la liberté et la grandeur de l'art. Toute la litérature était chose d'imitation, sans aucune inspiration propre, sans aucun tressaillement original. La Tragédie n'avait rien sous la mamelle gauche, la Comédie riait du bout des lèvres, et la Poésie lyrique ouvrait une grande bouche pleine de glaçons. Poëtes tragiques, comiques ou lyriques, empruntaient tout au passé, sans se douter que c'était un infaillible moyen de ne rien prêter à l'avenir, et c'est ce qui est arrivé. Que devons-nous à la littérature de l'empire ? — Chaque poëte de la période impériale montait la jument de Roland, bête admirable, comme on sait, mais qui avait un défaut, c'était d'être morte.

En succédant à l'école de l'empire, l'école moderne répudia les traditions surannées et remonta aux sources ; elle fit une magnifique entrée qui reste une des plus belles pages de notre histoire littéraire. La poésie lyrique, le théâtre, le roman, furent régénérés dans l'ensemble et le détail : la poésie lyrique surtout fit des merveilles et dépassa du premier bond ce que la France avait produit de plus grand en ce genre. Nous devons être fiers à bon droit de tout ce que l'imagination, retirée de l'ornière et véritablement régénérée, a fait, pendant vingt années, pour notre plaisir et notre gloire. Oh ! le bon temps ! quelles luttes passionnées au début ! quelle audace virile, malgré quel-

ques enfantillages! Quel enthousiasme profond, malgré le goût trop prononcé pour le bruit et la fanfare ! quelle activité féconde dans tous les rangs de la production littéraire, et, jusqu'à un certain point, quelle originalité à tous les étages ! puis, plus tard, quel règne incontesté, glorieux !

Tout cela est d'hier, et si quelques grands écrivains sont toujours là, supportant le poids du jour et grandissant encore sous le fardeau des années et du génie, il n'y a plus d'école. L'école moderne n'existe plus et n'a pas été remplacée. Pendant qu'Alfred de Musset entre à l'Académie en dormant, et ne donne guère l'espoir qu'il s'y réveillera : quand on se met au lit, d'ordinaire, c'est pour dormir ; — pendant que M. de Vigny se retire avec Éloa dans quelque grotte profonde et mystérieuse, chargeant le Docteur noir de ne laisser pénétrer âme qui vive, à moins que ce ne soit un enfant de chœur avec son encensoir ; pendant que l'ancienne génération s'en va, il y a une génération nouvelle qui manque à l'appel. Qu'est devenue cette génération ? Je vais le dire, puisque je le sais. Elle est dans les entrailles de la monarchie de juillet qui l'a dévorée.

Le gouvernement de juillet n'aimait ni la jeunesse, ni la pensée. Ç'avait été bien malgré lui qu'il avait laissé sa liberté à cette génération poétique de 1830, qui arriva par-dessus les barricades et fut comme un des éléments du règne nouveau, et, disons-le, sa plus belle parure ; mais il s'était bien promis de ne pas laisser un pareil essor à une génération nouvelle. Louis-Philippe aimait la truelle et le pincean, il n'aimait pas la plume. Quant à ses ministres, ils ne reconnaissaient et

n'encourageaient que les talents serviles : un talent indépendant était immédiatement relégué par eux dans les classes dangereuses de la société. Et, après tout, quand Louis-Philippe eût protégé la littérature et que ses ministres eussent encouragé les écrivains, à leur manière, avec quelques bribes de pensions et quelques morceaux de ruban, quelle poésie pouvait naître et se développer dans cette atmosphère de faux souverains à deux cents francs, et de basse corruption systématique? Quelle génération puissante et saine pouvait sortir de ce régime d'énervement et d'abaissement!

Une génération, qui eût pu être vaillante, a donc été dévorée, sans aucun profit, par le dernier règne. Il en eût bien dévoré d'autres, si on l'eût laissé faire! Aussi il n'est pas étonnant que les œuvres d'aujourd'hui manquent complétement d'invention, et que l'imagination française paraisse épuisée. On ne vit plus que de la desserte; on ramasse les miettes. Les choses littéraires prennent partout un si profond cachet de monotonie et de prostration, que le sentiment du ridicule, si vivace en France, a presque entièrement disparu. M. Viennet pourrait faire jouer aujourd'hui *Arbogaste* en toute sûreté; on ne rirait pas! M. d'Arlincourt chanterait *l'Amour et la Mort*, on le regarderait avec un grand sérieux! Quelle heure charmante pour les écrivains ridicules! Mais je ne veux pas d'autre symptôme de notre agonie littéraire. Quand l'entrain et la gaîté ne sont déjà plus à leur poste dans notre littérature, on peut préparer les billets d'enterrement : l'art se meurt! l'art est mort!

En attendant, l'Ennui est arrivé : bonjour, l'Ennui?

I

L'ÉCOLE DITE DU BON SENS.

M. PONSARD.

La poésie est dans un état presque perpétuel de guerre civile. On ne discute jamais avec calme et désintéressement les poëtes nouveaux ; on se bat autour d'eux, et pendant que les uns les couvrent de lauriers, les autres les couvrent de boue. Le temps seul met bon ordre à toutes ces exagérations d'enthousiasme ou de dénigrement, et il arrange si bien les choses, ce maître artiste, que les prôneurs en viennent souvent à sourire de leur ancienne admiration, et les insulteurs de leur ancienne colère. Le plus souvent, de ces luttes passionnées, il ne reste qu'un écrivain médiocre et honnête, et des gens penauds.

Mais quand le poëte résiste à ses ennemis et surtout à ses amis ; quand une seconde génération a consacré son triomphe ; quand il a gagné sa cause devant cette première postérité, qui est une véritable cour de cassation, alors il y a fort à parier que sa couronne, non pas celle que des mains impatientes avaient posée sur

sa tête, mais celle qui a poussé naturellement autour de son front, est une couronne de bon aloi, et que, si elle est exposée à disparaître sous des injustices momentanées, elle reparaîtra toujours, toutes les fois que l'éternel bon sens et l'éternel bon goût triompheront des questions d'école et des caprices de la mode.

Un grand poëte peut passer inconnu au milieu de ses contemporains, de même qu'un mauvais poëte peut passer pour la gloire de son temps. Milton ne fut qu'un pauvre diable et Chapelain était un géant. Mais que, par un coup de fortune quelconque, le grand poëte sorte de son obscurité, il n'y rentre plus; tandis que le premier engouement évanoui, le mauvais poëte rentre dans son néant pour n'en plus sortir, ou si son souvenir surnage, c'est que l'impitoyable raillerie de la postérité s'attache à sa renommée usurpée d'un moment.

Pour la gloire littéraire, je le répète, c'est le passage d'une génération à l'autre qui est le point principal et décisif : c'est là, en quelque sorte, le fameux pont que les croyants doivent traverser pour arriver au paradis de Mahomet.

Eh bien! le pont est franchi, on peut l'affirmer, par les glorieux initiateurs de la poésie moderne. Ils sont déjà entrés en pleine postérité, et ces contemporains illustres sont aujourd'hui des anciens. Ils sont hors de pair, et personne, excepté peut-être quelques mauvais plaisants et quelques niais, ne songe à opposer à ces maîtres immortels les hommes de mérite qui ont repris la tâche en sous-œuvre et qui ont eu le singulier bonheur d'arriver juste au moment où le public était

comme le paysan d'Athènes, et se fatiguait de voir l'encens monter toujours vers les mêmes autels.

Il est aussi absurde de contester le talent de M. Ponsard que de parler de son génie. Quel est le caractère distinctif du génie? C'est la faculté de créer. Or, l'invention est précisément ce qui manque le plus à M. Ponsard, et ses amis peuvent se ranger tranquillement autour de lui sans craindre qu'une Minerve s'élance tout armée de son cerveau, et les blesse, en s'échappant, de la pointe de sa lance.

Ce qu'il faut dire d'abord, c'est que tout a souri à M. Ponsard, à l'inverse de ce qui arrive d'ordinaire aux hommes véritablement supérieurs, qui rencontrent toujours au début obstacles sur obstacles, qui sont niés d'abord, car l'envie humaine ne reconnaît la supériorité que par force. Le génie n'entre dans le monde que par effraction : M. Ponsard a trouvé toutes les portes ouvertes à deux battants. Les hommes d'État eux-mêmes, singuliers enfants de chœur, chantaient ses louanges et répandaient des fleurs sur son passage.

On raconte qu'après la première représentation d'*Agnès de Méranie*, M. de Salvandy, alors grand maître de l'université, écrivit au débotté, sur le coup de minuit, à M. Ponsard, un de ces billets mi-chevaleresques, mi-ridicules, comme en écrivent les hommes qui ont du cœur et qui n'ont pas de goût. Ce billet, qui courut le monde, colporté par des mains enthousiastes, et que M. Ponsard a dû faire encadrer richement pour en orner son salon de Vienne, en Dauphiné, était à peu près ainsi conçu : « La représentation d'*Agnès de Méranie* et la découverte de M. Leverrier sont deux évé-

nements qui suffisent pour illustrer mon administration. » Je n'ai pas assez d'astronomie pour dire jusqu'à quel point la découverte de M. Leverrier fera la gloire du ministère de M. de Salvandy, et si l'auteur d'*Alonzo* doit porter chez nos neveux le nom de *ministre de la planète*, mais je crois avoir assez de littérature pour affirmer que dès aujourd'hui personne ne sait sous quel ministre de l'instruction publique a été jouée *Agnès de Méranie*.

On raconte encore que, le même soir, M. Molé, qui a du goût, lui, et qui ne se presse pas d'ordinaire, ne voulut pas attendre au lendemain pour envoyer à M. Ponsard son admiration sous enveloppe.

L'engouement venait de haut comme on voit; les salons avaient déjà fait leurs *pronunciamientos*, et les hommes d'État s'en mêlaient : il ne manquait plus à M. Ponsard que le public. Si le public s'était mis de la partie, s'il avait voulu consentir, ce public peu délicat, à trouver le néant plein d'animation, et la monotonie pleine de charmes, le tour était fait : *Agnès de Méranie*, cette *Bérénice* de Pradon, aurait eu cent représentations bien comptées, et ce second succès, s'ajoutant au premier pour le consolider et l'agrandir, M. Ponsard eût été proclamé à son de trompe l'héritier légitime des grands maîtres.

C'était une belle et bonne réaction qu'on voulait entreprendre, et que bien des circonstances rendaient possible. D'abord, le quart d'heure était favorable : l'école nouvelle semblait, depuis quelque temps, avoir perdu le secret de passionner la foule, et elle avait le tort de ne pas chercher à renouveler ses ressources.

La jeune école s'endormait sur ses lauriers, ce qui est fort dangereux pour tous les conquérants : les lauriers sur lesquels on s'endort asphyxient. Tant qu'elle avait régné dans l'éclat de sa jeunesse et de sa puissance, les vaincus avaient baissé la tête, tout en maugréant, et sans espoir de revanche; mais quand ils la virent chanceler et pâlir, et qu'ils s'aperçurent que le public, naguère si enthousiaste, se refroidissait et s'éloignait peu à peu, alors ils reprirent espérance et attendirent une occasion. Cette occasion, l'auteur de *Lucrèce* la leur avait offerte, et on n'exagère pas en disant que M. Ponsard avait apparu aux partisans opprimés des vieilles doctrines littéraires comme un vengeur.

Ne nous parlez pas des réactions ! Toutes les réactions se ressemblent , qu'elles soient politiques ou littéraires, qu'elles touchent aux choses de gouvernement ou aux choses d'art. Ce qui blesse le plus les esprits justes, dans les réactions, c'est la facilité étonnante avec laquelle elles inventent de grands hommes pour leur usage particulier. A-t-on besoin d'un général? on prend à l'instant la première épée venue, et ou la transforme en épée d'Alexandre : tremblez ! A-t-on besoin d'un poëte? on s'empare du premier versificateur qui passe, on le hisse sur un piédestal et on lui ceint le front du laurier vert : applaudissez ; Et l'on tremble ou l'on applaudit que c'est merveille ! mais ce qui console au moins, c'est que l'épée de bois du général et le piédestal de plâtre du poëte ne peuvent durer : les réactions, qui sont de fausses révolutions, des révolutions travesties, des révolutions en mascarade, dévorent aussi leurs enfants.

Dans l'avénement de M. Ponsard, tout prit le caractère d'une réaction. D'abord, on en fit un chef d'école, on le nomma maréchal de France à sa première bataille : c'était de l'avancement au choix ; puis on donna un nom à cette école, et on écrivit sur la porte en lettres majuscules : *École du bon sens*. Qui inventa ce sobriquet ? On l'ignore. Et l'auteur a bien fait de garder l'anonyme.

Créer en poésie, c'est faire sortir le *Cid*, *Cinna* et *Polyeucte* de l'inextricable chaos qui enveloppait la langue française et le génie dramatique ; créer, après la grandeur de Corneille, c'est rencontrer la perfection de *Phèdre* et d'*Athalie* ; créer, c'est enfanter, dans la patrie de Pope, *Manfred* et *Don Juan* ; dans la patrie de Klopstock, *Faust* et *Werther*, et dans la patrie de Racine et de Boileau, *Ruy-Blas ;* créer, c'est enrichir des *Méditations*, des *Harmonies* et des *Feuilles d'automne*, la patrie de Jean Baptiste Rousseau, de Lefranc de Pompignan et de Lebrun-Pindare. En un mot, créer en poésie, c'est être grand sans ressembler à personne.

A la vérité, la création poétique a des degrés. Après les créateurs qu'on peut appeler les créateurs en chef, il y a les créateurs principaux ; et après ceux-là encore, il y a les sous-créateurs. Ce don est si divin, que la possession d'une seule parcelle suffit pour faire vivre un poëte, tandis qu'avec beaucoup d'autres qualités, même des plus brillantes, il court risque d'être parfaitement oublié, non-seulement après la mort, mais même en pleine vie. Faites vibrer une seule fois, sur la lyre, une note inconnue qui aille remuer l'âme humaine, et vous êtes immortel !

L'auteur des *Études antiques* n'a pas essayé de tirer de sa lyre, ce qui est une preuve de son bon sens, des notes inconnues ; il n'a jamais songé qu'à reproduire le plus fidèlement possible la voix des modèles. Son procédé, après les tentatives fort diverses, est maintenant tout à découvert, et il a fini par l'ériger en théorie. Caché au milieu de la poésie des maîtres, M. Ponsard n'aspire qu'à en être la nymphe Écho.

Le nouveau volume de M. Ponsard contient la tragédie d'*Ulysse* et le poëme d'*Homère*. Ces deux ouvrages sont jumeaux ; ils sont conçus d'une même pensée : ils visent à la reproduction exacte de la poésie homérique. C'est le daguerréotype appliqué à la poésie.

Je crois le procédé mauvais, et je le prouve d'un seul mot. Personne ne soutiendra que la simplicité moderne est la même que la simplicité antique, et M. Ponsard lui-même, dans sa préface, établit parfaitement la différence. Donc, quand M. Ponsard est simple comme Homère, il n'est pas simple, il est affecté.

Le pastiche est la partie de l'art qui répugne le plus à un poëte puissant, parce qu'un puissant poëte éprouve, avant tout, le besoin d'être lui-même. Sans doute, un poëte peut être lui-même dans le génie d'une civilisation écoulée. Les imaginations poétiques ont leur famille dans le temps et l'espace. André Chénier était né Grec, et M. Victor Hugo est né moyen âge ; mais André Chénier fut Grec à sa façon, comme Victor Hugo est moyen âge à la sienne. Il faut être dans la résurrection du génie poétique du passé, original et vrai. Si l'on n'est qu'exact, on n'est pas un poëte, on n'est qu'un traducteur.

M. Ponsard, dans la préface de ses *Études*, cite un ou deux traits d'André Chénier qui jurent plus ou moins, je suis de son avis, avec la couleur homérique de l'ensemble. Cela prouve qu'André Chénier se servait du pinceau, et non pas du daguerréotype. André Chénier respirait véritablement l'air de la Grèce; il gardait les chèvres sur l'Hybla, et dormait sous les lauriers-roses de l'Eurotas, tandis que M. Ponsard est un antiquaire de cabinet, et qu'il fait du grec en Dauphiné.

Qu'on me comprenne bien. Je ne conteste pas l'élégance et l'habileté d'imitation de M. Ponsard; ce que je lui conteste, parce que je n'en vois trace nulle part dans ses œuvres, c'est l'inspiration propre. Tantôt je vois M. Ponsard reproduisant Corneille, tantôt reproduisant Molière, tantôt reproduisant Homère; mais je ne vois jamais M. Ponsard se dégager de ses modèles, et arriver à l'originalité.

N'est-ce rien, dira-t-on, que de bien imiter de pareils génies? Je ne dis pas que, dans ces imitations savantes, dans ces copies fort bien faites, il n'y ait pas un talent réel; je dis que ce n'est pas le genre de talent que les amis de M. Ponsard, ou des sots, lui attribuent. Comment qu'on envisage M. Ponsard, à quelle page de son œuvre qu'on le prenne, il n'invente pas. Or, jusqu'à preuve contraire, j'ai la bonhomie de croire qu'on ne peut pas être un grand poëte sans invention.

Un homme qui s'y connaît, a défini de la façon suivante M. Ponsard, en prenant comme dans les examens ordinaires, le nombre vingt comme le chiffre le plus élevé : Bon sens, quinze; élévation, idem ; esprit, sept et demi ; invention, zéro. Additionnez maintenant !

II

LES POÉSIES COMPLÈTES DE M. AUGIER.

Arcades ambo, M. Émile Augier, dans le pastiche d'églogue qui se joue depuis quelques années, donne la réplique à M. Ponsard. Non pas que M. Augier n'ait son mérite propre ; mais il est venu après l'auteur de *Lucrèce*, et il est considéré comme le frère cadet. De l'esprit, M. Augier en a véritablement, — on sait que je ne prodigue pas le mot ; — de la force comique, il en a aussi. Ce qui lui manque, je le crains, c'est la fécondité d'imagination, et son volume de vers ne le prouve que trop.

Qu'est-ce à dire ? M. Augier publie ses *Poésies complètes*, et il nous donne, sous ce passe-port ambitieux, une douzaine, tout au plus, de petites pièces de vers avec des titres tels que ceux-ci : *A une jeune femme*, *A une jeune fille*, *Sur un envoi de fleurs*, *Boire à l'ombre*, *A une bourse*, *Sur un portrait !* En général, il est vrai, ces bluettes sont fort gracieuses, d'un sentiment juste et délicat. Mais je persiste dans mon opinion ; il y a trop de modestie ou trop d'orgueil à appeler trois ou quatre cents vers : *Poésies complètes*. Est-ce que M. Au-

gier voudrait dire modestement par là : Je ne puis davantage, je vous donne toute ma mesure et je ne veux pas me surfaire ? Ou bien voudrait-il dire orgueilleusement : c'est peu, mais c'est bon, tant d'autres vous donnent toutes sortes de grosses pierres sans prix ; moi je ne vous donne que des diamants : Voyez !

La vérité est que les petites pièces du petit recueil de M. Émile Augier sont des pierres finement taillées ; mais ce ne sont pas des diamants. Chaque bluette est bien composée : M. Augier a cet art là, qui n'est pas à dédaigner et qu'on dédaigne beaucoup trop. On part sans savoir où l'on va, et l'on marche à tort et à travers. On ne se rend pas compte des proportions, et l'on n'a pas de point d'arrêt. M. Augier au contraire, a son cadre d'avance comme Béranger ; et, s'il le fait petit, c'est afin sans doute de le mieux remplir. Soit ; mais on est forcé de dire que la poésie de M. Augier, fine et gracieuse, manque de largeur. Cette poésie ne fait pas rêver : on sent qu'il n'y a rien au delà. C'est fermé, et on n'a pas d'horizon.

A la suite de ses *Poésies complètes*, qui remplissent une quarantaine de pages à grandes marges, M. Augier a placé une comédie en cinq actes, qui n'a pas vu la rampe. Cette comédie, qui est faite depuis longtemps et qui a un air de vieille fille à marier, est intitulée : *Les méprises de l'amour* ; cette pièce est un pastiche, et M. Augier ne la donne pas pour autre chose ; c'est du Molière coupé par morceaux. On voit que c'est le même procédé que M. Ponsard ; seulement, dans ces emprunts faits à main armée, chacun obéit à sa nature et prend ce qui lui convient : l'un s'empare de la par-

tie comique et l'autre de la partie élevée ; l'un prend Scapin et l'autre Alceste.

Je serais très-fâché que M. Augier prît ces observations en mauvaise part, au lieu de voir dans ma sévérité la meilleure preuve que je ne suis pas indifférent pour sa muse. Nul ne serait plus heureux que moi de voir M. Émile Augier renoncer à l'esprit de système, s'échapper de la serre chaude des coteries, respirer le grand air à pleins poumons, croire à l'indépendance de la poésie et à la liberté de l'inspiration. A ce compte, l'avenir poétique de M. Augier, sur lequel, je l'avoue, j'ai des inquiétudes, serait à coup sûr brillant. A ce compte, le jeune et spirituel Clinias ne boirait pas la ciguë, avec ou sans jeu de mots.

III

DU BON SENS EN LITTÉRATURE.

Finissons-en par quelques mots bien clairs avec cette sempiternelle question du bon sens en littérature.

D'abord, il y a bon sens et bon sens : il y a le grand et le petit. Le petit bon sens consiste à ressembler à tout le monde, à être un homme rangé, à être bon père, bon époux, bon citoyen, et il est bien évident qu'à ce compte on peut être un homme de bon sens dans la vie ordinaire, et un imbécile en poésie.

Le grand bon sens, au contraire, consiste à démêler le faux du vrai, le plus souvent violemment et malgré tout le monde, à devancer le plus souvent son époque, parce que toute époque a des préjugés ; à croire, comme Galilée, que la terre tourne, malgré l'inquisition ; à croire au nouveau monde, comme Christophe Colomb, malgré les sarcasmes et les dédains des cours européennes ; à faire le *Cid*, malgré l'Académie. Le grand bon sens a donc beaucoup de chances pour être conspué et honni à son entrée dans le monde.

Le petit bon sens vit dans l'apothéose éternelle du lieu commun, le grand bon sens méprise et exècre le lieu commun. Il se tait quand il n'a rien à dire de nouveau.

Donc le génie est le bon sens uni à la nouveauté.

C'est seulement du mariage entre un bon sens puissant et une imagination puissante que naissent les enfants de la poésie destinés à vivre. Ah ! c'est à propos de ces noces qu'il est doux d'entonner l'antique chant nuptial : O hymen ! O hyménée !

Appelez-nous maintenant tant que vous voudrez l'école des lumineux! Va pour lumineux, et Dieu veuille que vous disiez vrai ! Oui, je suis pour le bon sens lumineux, c'est-à-dire pour le bon sens qui invente, et non pas pour le bon sens terne, c'est-à-dire pour le bon sens qui imite.

Vous dites, je le sais, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Je vous demande bien pardon, et pour des apôtres de l'école du bon sens, vous dites là une chose qui n'a pas le sens commun. Le *Misanthrope* était parfaitement nouveau, *Cinna* était parfaitement nouveau ; il est vrai que ce que vous faites ne l'est pas ; et que c'est pour cela que vous en voulez à l'imagination et que vous glorifiez le bon sens. C'est pour cela que vous vous êtes affublés de votre sobriquet. Gardez-le, votre sobriquet, il ne ment pas. Vous avez, en effet, le bon sens ordinaire qui suffit pour imiter les créations du grand bon sens. Vous avez aussi assez de talent, je le dis bien haut et je me plais à le dire, car je suis juste, pour faire d'excellentes copies des maîtres.

THÉOPHILE GAUTIER.

(ÉMAUX ET CAMÉES.)

Si la poésie avait un temple, un vrai temple, un temple en pierres, beau comme Notre-Dame ou laid comme la Bourse, peu importe, on pourrait bien encore apercevoir à l'autel un desservant entouré de quelques acolytes ; mais on n'apercevrait plus de croyants dans le milieu de l'église ni dans les chapelles ; l'herbe croîtrait sur le seuil, la mousse pousserait dans la nef, les oiseaux feraient leurs nids dans les corniches, et les chiens vagabonds viendraient chercher un refuge dans les coins secrets et réservés, — à moins que quelque pauvre et pieux sacristain, c'est-à-dire un pauvre et pieux critique, ne veillât à la propreté du saint lieu, n'époussetât les chaises, n'enlevât les toiles d'araignée et ne lavât tous les soirs les dalles blanches du sanctuaire.

C'est que nous sommes au lendemain, et que, dans l'histoire des littératures, la poésie n'a que des matinées brillantes ; et ces matinées sont si rares ! il faut une si étrange conjonction d'astres favorables pour qu'une école poétique parvienne à se former, à tenir la campagne et à passionner la foule ! D'abord il faut un grand poëte, ce qui, on l'avouera, ne se rencontre

pas si facilement; s'il y en a deux, cela ne gâte rien, et s'ils s'appellent Hugo et Lamartine, cela ne vaut que mieux. C'est alors qu'ont lieu ces belles périodes littéraires qu'on appelle des renaissances : ce sont les moments héroïques et romanesques des littératures.

Nous avons eu notre renaissance, il y a maintenant un quart de siècle. Ce serait hier si nous vivions dans une époque ordinaire; mais nous vivons dans une époque agitée, troublée comme toutes les époques de transition, et dans l'effroyable complication des événements modernes, un quart de siècle est quelquefois bien long. Le dernier a été émaillé de deux révolutions, de la chute de deux trônes et d'une douzaine au moins de sanglants essais de guerre civile, et l'on doit comprendre sans peine que vingt-cinq années ainsi remplies comptent double. La mesure du temps a donc changé, et nos horlogers feraient bien d'inventer une nouvelle façon de monter nos pendules. Très-certainement, sans la part illustre qu'ils ont prise aux affaires publiques, sans leur rôle de citoyens, Lamartine et Hugo nous apparaîtraient aujourd'hui comme des ancêtres. Qui se souvient, — à moins qu'on ne s'en souvienne comme d'un épisode remontant à la plus haute antiquité, — qui se souvient de la levée de boucliers de l'école moderne? qui se souvient du mouvement, de la chaleur, de l'entrain, de la naïveté d'illusion de la nouvelle pléiade? Qui se souvient de ce moment où tant d'enthousiasmes éclataient d'un côté du champ de bataille poétique, et tant de colères de l'autre; où chaque hémistiche était gros d'une tempête; où, selon l'habitude, les jeunes gens se jetaient à corps perdu

dans les bras de la jeune Muse, tandis que les vieillards la maudissaient et la calomniaient, et que les hommes mûrs déclaraient avec gravité qu'elle allait trop loin, quoiqu'elle eût du bon?

Qu'on s'en souvienne ou non aujourd'hui, on s'en souviendra plus tard, car c'est une heure glorieuse dans l'histoire de la poésie française et qui ressemble à s'y méprendre au bouillonnement poétique du seizième siècle avec cette différence que le seizième siècle ne produisit en tâtonnant que des ébauches, et que l'école moderne a produit des chefs-d'œuvre d'une main sûre. Ouvrez au hasard les *Harmonies* ou les *Feuilles d'automne*!

M. Théophile Gautier ne fut pas de la première croisade, pour cette bonne raison que s'il faisait alors des vers français, il ne les faisait qu'en cachette, et qu'il était encore condamné aux vers latins. M. Gautier n'eut l'âge requis pour s'enrôler qu'après la prise de Jérusalem et lorsque les vainqueurs s'étaient déjà partagé les plus beaux morceaux de la conquête. On sait, en effet, qu'au moment de la conquête on monte vite en grade, et l'on va à la renommée par enjambées; après, c'est différent : les choses reprennent leur train ordinaire, et chacun se remet au pas. M. Théophile Gautier s'est donc fait sa place et a marqué son rang par la seule force de son talent; il n'y a pas eu la moindre surprise dans sa renommée; il est le véritable enfant de ses œuvres, et malgré son allure fantasque, sa muse n'en a pas moins été une muse persévérante et laborieuse.

M. Gautier arriva juste au moment où l'attention de la foule commençait à se refroidir pour la poésie; mais

il vaut cent fois mieux l'indifférence que le faux goût du public. Or les chefs de l'école nouvelle avaient formé comme une atmosphère favorable à la poésie; ils avaient balayé tous les vieux préjugés et rendu possible toute tentative réellement poétique. Et les tentatives originales en poésie ne sont pas toujours possibles, tant s'en faut, car il y a bien des époques où les imaginations sont enchaînées à des préjugés tout-puissants, et ne peuvent faire un pas en dehors de ce cercle de Popilius. Quelle poésie était possible, par exemple, à la fin du dix-huitième siècle? Il régnait implacablement alors une poésie de convention sous laquelle toutes les imaginations devaient plier sauf à se dénaturer, à se déforer, à périr. Aussi il arrivait, chose étrange, que des hommes qui étaient réellement poëtes, qui avaient reçu le don secret, étaient poëtes quand ils écrivaient en prose, quand ils se laissaient aller à leur inspiration naturelle, et ne l'étaient plus quand ils écrivaient en vers; témoin Ducis. Les deux Chénier me paraissent caractériser parfaitement cette époque et le goût public d'alors. Quel est celui des deux qui fait du bruit, qui attelle la Renommée à son char? N'est-pas le poëte de l'école voltairienne? L'autre, au contraire, le cygne de l'Eurotas, reste dans son obscurité, y meurt, et s'il jouit aujourd'hui de la vraie gloire, c'est nous qui la lui avons donnée.

Il valait cent fois mieux, je le répète, pour M. Théophile Gautier arriver au milieu de l'indifférence qui commençait pour la poésie, après l'engouement, qu'au milieu du faux goût. Le faux goût l'eût étouffé; l'indifférence, il en triompha. Et comment n'eût-il pas pro-

voqué l'attention et fait sa trouée avec un talent poétique si neuf, avec une pareille richesse de couleurs, en un mot, avec un soleil tout à lui ? Quel est, en effet, le poëte contemporain qui possède une forme plus splendide et en même temps plus solide ?

A la vue de ce style aux caprices si merveilleux, à la vue de toutes ces miraculeuses évolutions d'hémistiches, les partisans des vieilles formes poussèrent des cris d'effroi et reculèrent d'horreur, sans se douter que cet écrivain, qu'ils anathématisaient, était plus classique qu'eux, et qu'il avait puisé sa langue à la véritable source, à la naissance du fleuve, tandis qu'ils allaient puiser la leur à la borne-fontaine du coin. D'autres, à voir M. Gautier pétrir la langue avec cette facilité, et la façonner avec cette prestesse, s'imaginèrent que le poëte se livrait par passe-temps à des tours de force de style, et qu'il accomplissait une sorte d'exercice d'équilibriste ; cela n'était pas exact. Quand on a analysé le talent de M. Gautier, on sait qu'il n'y a pas la moindre gageure dans sa manière. Il n'y a pas de parti pris chez M. Gautier, il y a une nature. L'auteur d'*Émaux et Camées* fait de sa phrase poétique ce qu'un ténor italien fait de sa voix.

Ce qu'on pouvait reprocher à M. Gautier, avec plus de raison, c'était d'oublier, dans son culte ardent pour la forme, le côté intérieur de l'art, le côté du sentiment ; c'était de se plonger trop voluptueusement dans les beautés extérieures de la nature, de trop s'enivrer d'effluves et de rayons, et de ne pas descendre assez souvent au fond du cœur, qui est un monde aussi et plus rayonnant que l'autre ; mais je suis convaincu que

nous n'avons eu jusqu'à présent qu'une des faces du talent de M. Gautier. Je me souviens de ses débuts, que me paraissent avoir oubliés les divers critiques, dans leurs appréciations sur l'auteur de la *Comédie de la Mort*. Je me souviens de la préface d'*Albertus*, dans laquelle l'auteur se donnait pour un jeune homme mélancolique et frileux (je cite de mémoire, je ne crois pas cependant me tromper de beaucoup). Patience ! le jeune homme mélancolique se retrouvera, transformé, agrandi par la science de la vie humaine. Il y a, selon moi, chez M. Gautier, un fond de poésie qui ne s'est pas dégagé encore et que l'avenir développera. Les *Orientales* de M. Gautier seront suivies de ses *Feuilles d'Automne*.

Déjà dans ce charmant volume d'*Émaux et Camées*, au milieu d'une forme de plus en plus éblouissante, le sentiment perce en maint endroit. Est-ce qu'il n'y a pas un sentiment profond dans ce délicieux morceau : *Le monde est méchant, ma petite?* Il ne manquait au marbre si admirablement sculpté de M. Théophile Gautier que la faculté de s'attendrir ; il s'attendrit, et il n'en sera pas moins de Paros pour cela.

Je ne veux pas oublier de faire remarquer que chez M. Gautier, comme chez tous les vrais poëtes, l'œuvre de prose qu'il accomplit n'a en rien altéré son instrument poétique. Les demi-natures, les demi-talents qui se mettent à la prose après avoir commencé par les vers, perdent la flexibilité de la forme, la grâce de l'allure, et sont tout gauches ensuite quand ils veulent de nouveau approcher de la muse. Comme l'auteur des *Girondins*, comme l'auteur de *Notre-Dame-de-*

Paris, M. Gautier est devenu un prosateur en restant un poëte. A ce signe, on reconnaît les élus.

C'est en partant pour Constantinople que M. Gautier nous a jeté ce joli volume d'*Émaux et Camées*, qui est tout plein des rayons de ce soleil qu'il croyait aller chercher en Orient et qu'il y portait. Cela brille, cela étincelle, cela charme et éblouit, et jamais le poëte n'a été mieux inspiré. Quoi de plus frais que le *Premier sourire du printemps?* On sent les violettes. Quoi de plus original que le *Contr'alto* et les *Nostalgies d'obélisques?* Et les *Vieux de la vieille!*

Ces derniers vers suffiraient seuls pour porter bien loin un nom de poëte. Les fantaisies du style peuvent-elles se rencontrer plus heureusement avec le sérieux du fond? Et quand on pense que l'auteur d'*Émaux et Camées* peut en faire comme cela tant qu'il veut! Théophile Gautier est à la fois peintre, sculpteur, poëte; il est artiste des yeux, de la tête, du cœur : il est l'artiste.

UNE LETTRE DE CHATEAUBRIAND.

Il y a, en Provence, un poëte qui a refait l'art poéque de Boileau en vers libres, et qui a dédié son œuvre à l'Académie française. Ce poëte a nom Alciator. Ce n'est pas un pseudonyme, c'est son vrai nom, le nom de son père ; il s'appelle Alciator. C'est évidemment un nom fait pour la gloire. Il est fâcheux que les amis auxquels M. Alciator adresse ses poésies diverses faisant suite à son art poétique, n'aient pas, à beaucoup près, d'aussi beaux noms que le sien : cela rompt l'harmonie. Je prends quelques dédicaces au hasard : *A M. Pinchaud, directeur des contributions indirectes, en retraite; à M. Gendarme, directeur des ponts-et-chaussées ; à M. Rustaut*, etc. Il est vrai que M. Alciator finit par trouver un correspondant digne de lui : il chante une hymne à Chateaubriand.

A l'hymme de M. Alciator, M. de Chateaubriand répondit, et le poëte phocéen a inséré toute vive cette lettre de l'illustre écrivain à la suite de son dithyrambe, sans doute comme un titre de noblesse. Disons franchement et sérieusement que c'est à cause de cette

lettre que nous avons parlé de M. Alciator. Cette lettre, la voici :

« J'ai lu avec grand plaisir, monsieur, les vers que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous dépeignez très-bien le poëte. Mais, monsieur, puisque vous me demandez mon avis avec franchise, je vous le dirai : quel que soit le génie poétique dont le ciel vous a doué et dont on ne peut juger qu'avec le temps et sur un grand nombre de vers, je ne vous conseillerai jamais et je ne conseillerai jamais à personne d'entrer dans la carrière littéraire. Je voudrais n'avoir pas écrit un seul mot de ma vie. Je n'ai jamais eu cette soif de gloire qui vous tourmente ; mais j'ai remarqué que sur un million d'hommes qui écrivaient par siècle, à peine deux ou trois laissaient un nom. Voulez-vous gagner ce quine à la loterie de la renommée? jouez, mais prenez garde de perdre ; nous avons sous les yeux les exemples terribles du malheur qui suit les espérances trompées.

« Puisque vous parlez d'amitié, monsieur, j'ai cru devoir en remplir les obligations. Elles ne vous décourageront pas, mais elles vous empêcheront peut-être de vous précipiter aveuglément dans la poésie, avant d'avoir *longtemps consulté votre esprit et vos forces.*

« CHATEAUBRIAND.

« Paris, 20 mars 1836. »

Admirable lettre qu'il faudra citer plus d'une fois, et qui fait pardonner à l'auteur de *René* bien des lettres de complaisance, bien de ces billets de grand homme qu'on écrit sans y songer, et qui, avec un éloge menteur, vont tourner la tête à de pauvres diables ! *Je n'ai jamais eu cette soif de gloire qui vous*

tourmente. Quelle charmante ironie! *Nous avons sous les yeux les exemples terribles du malheur qui suit les espérances trompées*. Vérité triste et profonde!

Nous serions bien ingrat si nous ne remercions pas M. Alciator d'avoir envoyé à l'adresse du public cette lettre qui n'était que pour lui; mais le sort, à ce qu'il paraît, en était jeté. La muse aveuglait M. Alciator, qui ne vit dans la lettre de M. de Chateaubriand que des encouragements et des éloges, et passa outre. La meilleure preuve qu'on puisse en donner, c'est la liste de ses ouvrages : *Daïla*, roman biblique; *l'Art poétique* d Horace, traduction en vers français : *Étude raisonnée de la langue française*.Cette liste que nous abrégeons des divers ouvrages de M. Alciator est suivie de la note suivante, que nous copions textuellement et religieusement :

« Les personnes qui adresseront à l'auteur, à Marseille (Bouches-du-Rhône), I, rue de l'Académie, un mandat sur la poste, recevront, *sans augmentation de prix*, ceux de ces ouvrages qu'ils auront demandés. Les lettres non affranchies ne seront pas reçues. »

Allons, si Rivarol revenait, il trouverait encore à écrire plus d'une page de son *petit Almanach !*

MARGUERITE.

Dès que j'ai une vérité dans la main, la main me brûle, et il m'est impossible de ne pas l'ouvrir. J'attendrai, pour changer d'habitude, qu'on me ferme la main avec un cadenas de sûreté. — La plume aux doigts, je ne me laisse jamais arrêter par les petites considérations, aujourd'hui toutes-puissantes dans les lettres, et qui pèsent sur la critique d'un poids si lourd qu'elles ont fini par l'écraser. Si un haut personnage commet un livre médiocre, je n'hésite pas à lui dire que son livre est médiocre. Aussitôt on m'entoure: « A quoi pensez-vous? me dit-on; prenez garde! vous vous compromettez gratuitement. Un tel a la main longue et son influence va loin. » Je réponds: « Tant mieux pour un tel s'il est un haut et puissant seigneur et s'il a la main longue; mais je n'ai pas à m'occuper de son crédit, ni de la longueur de sa main, je n'ai à m'occuper que de son livre, et ce n'est pas ma faute s'il n'est pas meilleur. »

Un autre jour, je m'exprime franchement sur certain poëte à qui j'ai toujours vu sur le front un chapeau-Gibus et jamais l'aigrette de feu; on m'entoure encore:

« Vous ne savez donc pas, me dit-on, que ce poëte a une école autour de lui, que cette école a bec et ongle, qu'elle a de la rancune, à défaut d'inspiration, et que vous vous mettez à dos une forte partie? » Je réponds: « Je sais très-bien que l'honorable poëte en question a une école, je ne le nie point; je déclare seulement qu'il a plus d'école que de génie, et que ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre s'il a plus d'amis que d'invention. » Et, cela dit, je continue tranquillement mon métier.

On ne saurait s'imaginer tout ce que cette méthode a de bon, combien elle est utile et en même temps commode. Elle est utile, parce qu'on en avait assez des jugements de parti pris sur les hommes et sur les choses, des flatteries intéressées ou des complaisances sottes; parce que le lecteur, étouffant sous des avalanches de mensonges plus ou moins spirituels, demandait à respirer un peu de bon sens et de franchise. Elle est utile encore parce qu'elle remet la plume à sa place, et qu'au lieu d'en faire une badine ou une cravache, elle en fait quelque chose comme une épée. Elle est commode, parce que, avec cet imperturbable système de sincérité dans le blâme comme dans l'éloge, on ne se trouve jamais gêné, quoi qu'on ait à dire: tout est simple daus les situations vraies. Ainsi, je n'éprouve aucun embarras à dire ici ce que je pense de la nouvelle création de madame de Girardin; je suis fort à l'aise, et je vais écrire ce qui suit, dans ces colonnes encore toutes chaudes du succès de *Marguerite*, aussi librement que si j'écrivais dans la *Revue des Deux-Mondes*.

Je commence par dire que le roman de madame de Girardin n'a pas été seulement une bonne fortune, dans la disette, pour des lecteurs affamés ; c'est plus, beaucoup plus, c'est un événement littéraire ; et je sais si bien la valeur de l'expression que je ne m'en suis encore jamais servi. Quand la plupart des imaginations qui se sont illustrées, depuis vingt ans, dans le champ fécond du roman moderne, ont disparu, ou sont en train de disparaître ; quand l'auteur des *Parents pauvres* s'en est allé prématurément et repose sous une pauvre pierre indigne de lui ; quand l'auteur d'*André* se délasse de ses anciennes victoires dans des escarmouches, et après avoir cueilli tant de lauriers, s'amuse à cueillir des paquerettes, à peu près comme ces héros d'Austerlitz qui passent leur temps à jouer aux boules ; quand une génération, hier encore vaillante, semble presque tout entière vieillie et épuisée, voilà l'auteur de *Marguerite* qui apparaît avec une sève printanière, et qui, réunissant en faisceau toutes ses qualités éparses, empruntant la sensibilité à sa poésie, l'esprit et l'observation à ses *Lettres parisiennes*, en compose un tout parfait et s'ouvre une voie nouvelle en débutant par un chef-d'œuvre : on sait que je dis les mots crûment. C'est là un événement littéraire, ou il n'en existe pas.

Les femmes ont toujours excellé dans la peinture des secrets du cœur. Elles voient clair souvent où nous ne voyons goutte, dans ces régions mystérieuses des passions de l'amour ; et pour nous faire part de leurs découvertes, elles ont une délicatesse de touche, une sûreté de pinceau, que les plus fins d'entre nous n'ont pu complétement attraper. D'abord les femmes seules

connaissent parfaitement les femmes, ces charmants et profonds abîmes, comme les appelle un grand saint. A l'homme qui les a le mieux étudiées et qui a atteint en ce genre le sommet de la science, il manque encore quelque chose, il manque l'éternel *je ne sais quoi* qui fait la perfection en tout. Balzac, qui était, comme on l'a dit, un voyant en même temps qu'un observateur, Balzac a sondé le cœur des femmes à des profondeurs inconnues; il a analysé souvent ce qui semblait échapper à l'analyse, et ses admirables études dépassent de beaucoup celles de ses rivaux; mais Balzac tombe dans la subtilité et ne sait pas s'arrêter toujours au trait qui frappe et domine. Son scalpel savant a la fièvre, il va toujours, et il finit par disséquer la table.

Les femmes du monde, au contraire, qui ont réussi dans la peinture des passions de l'amour, et qui ont eu les grandes et les petites entrées dans le cœur des femmes, l'auteur d'*Ourika*, l'auteur d'*Adèle de Sénanges*, ont le sentiment juste, la mesure exacte, disent ce qu'il faut dire et ne vont pas au-delà. L'auteur de *Marguerite* a résolu de la même façon ce difficile problème de l'art, et a créé l'histoire la plus touchante en restant dans l'observation la plus vraie. Mais ce qui distingue madame de Girardin de madame de Duras et de madame de Souza, c'est que dans son livre, à côté de l'observation et du sentimeut, elle a mis la flamme. Ce qui la distingue encore, c'est la vive allure du style, la haute franchise dans le détail, l'audace dans la distinction, toutes qualités maîtresses qui remontent en droite ligne à la mère de madame de Grignan.

La donnée du livre est simple et neuve, double mé-

rite, surtout dans les littératures vieillies. Quel sujet plus touchant et plus original que le martyre, par moments céleste, de cette jeune et délicieuse femme, entre ces deux passions qui déchirent son cœur et enflamment sa tête ? Cela est-il possible ? dira-t-on. Une femme peut-elle aimer deux hommes à la fois, et en connaissez-vous une qui ait eu le sort de Marguerite ? Non, je n'ai pas de Marguerite dans mes connaissances, pas plus que je n'ai rencontré dans la vie Clarisse Harlowe ou Manon Lescaut ; et quant à savoir si une femme peut aimer deux hommes à la fois, c'est le livre qui doit résoudre la question. Si c'est possible dans le livre, tout est dit. L'art a sa vie propre, il crée véritablement, c'est sa gloire, et le suprême talent consiste à donner à la vie idéale toutes les apparences de la réalité ; il faut que, par une transformation presque miraculeuse, l'idéal soit réel et le réel idéal. Ainsi, il m'importe peu qu'on me demande, en ouvrant le livre de madame de Girardin : Cela est-il possible ? pourvu qu'on ne se le demande pas en le lisant. Or, en le lisant, on est intéressé, charmé, attendri ; et l'art a touché le but !

C'est par la vérité frappante des caractères et par la peinture exacte des mœurs du monde que madame de Girardin a donné à son œuvre un inimitable cachet. Tous ses personnages vivent et palpitent. Marguerite toute poétique qu'elle est, reste dans la vérité relative et n'en sort pas. Quelle suave figure ! Veuve avec un profil de vierge de Raphaël, sans que la vraisemblance souffre de ce contraste, — convalescente et rêveuse, Marguerite est dans un vague adorable et comme dans un nuage odorant, mais le nuage touche terre et à

mille détails on reconnaît la vraie femme du monde.

Robert de La Fresnaye n'est pas un de ces hommes qu'on comprend à première vue. C'est une nature forte et compliquée. Robert est un aventurier en amour. Il brille par l'imagination et des coups d'éclat. Il a des inégalités et des côtés douteux ; il a aussi des portions hautes qui sont habilement mises en relief. La fin, d'ailleurs, et les larmes rachètent les audaces et les violences de son égoïsme. Peut-être la teinte générale du caractère est-elle un peu romanesque ; mais pouvait-il en être autrement ?

A côté de Robert de La Fresnaye, qui est l'imagination ardente et orageuse, Etienne d'Arzac, qui est le cœur tendre et profond, pâlit nécessairement un peu. La poésie du foyer paraît toujours pâle à côté de l'esprit d'aventure. Etienne est tendre, spirituel, élégant, riche ; il a toutes les qualités de l'homme fait pour être aimé. Que lui manque-t-il donc? Il n'est pas un héros ; il ne lui manque que cela.

Avec quelle sagacité madame de Girardin a retracé toutes les phases de la lutte entre ces deux hommes, dont l'un s'adresse au cœur et l'autre à l'imagination, dont l'un ne peut inspirer qu'une tendresse infinie et l'autre qu'une passion folle ! Avec quelle science d'observation elle nous montre la jeune femme entraînée par le prétendu héros, tandis que sa mère, tandis que la vieille femme prend fait et cause pour le jeune homme simple et charmant! Voilà encore une figure, cette mère de Marguerite, supérieurement tracée. Madame d'Arzac est d'une vérité criante. Elle est dans tous les salons de Paris, elle est partout. Oui elle est

partout et nulle part, car c'est un type créé par madame de Girardin, aussi bien que Gaston, l'enfant le plus vrai qu'on ait jamais mis dans un roman. Gaston n'est pas un enfant terrible à la façon de ceux de Gavarni, c'est-à-dire une silhouette ; c'est un caractère tout entier qui se rattache gracieusement à l'action ; et si on me demande pourquoi Gaston se prononce pour Robert de la Fresnaye contre Etienne, je dirai que ce n'est pas à cause du péril auquel Robert l'a arraché, — les enfants sont ingrats, — c'est parce que les enfants sont comme les jeunes femmes, ils aiment l'extraordinaire.

Les mœurs du monde où se passe l'action du roman de madame de Girardin ne sont pas moins bien observées que les caractères des principaux personnages. Tout est pris sur le vif. Il y a une soirée, une soirée improvisée, qui ne dure qu'un instant, et qui est un tableau complet d'une finesse étonnante, d'une réalité inexorable. Ah ! romanciers qui voyez le monde par le trou de la serrure et qui vous plaisez à le peindre dans vos récits, et vous aussi romanciers qui êtes des hommes du monde, pendez-vous !

La meilleure manière aujourd'hui d'être moraliste, c'est d'être romancier. Un livre de morale pure, si profond qu'il fût, courrait risque d'avoir peu de lecteurs, tandis qu'un roman, si médiocre qu'il soit, s'adresse toujours à beaucoup de monde. Le roman est désormais l'assaisonnement obligé des pensées de morale ; mais malheureusement il y a maint et maint romanciers qui se contentent de l'assaisonnement. Madame de Girardin, au contraire, sait être moraliste à

son heure, et elle l'est de la plus aimable façon, c'est-à-dire sans en avoir l'air. Ses observations morales, quoique tout en relief et faciles à détacher, ne sont jamais des hors-d'œuvres, et ne font qu'un avec le récit.

Je ne puis résister au plaisir de citer le passage sur la sévérité de principes des mauvais sujets à l'égard des femmes :

« Comme tous les mauvais sujets, M. de La Fresnaye était très-prude. Les mauvais sujets, ont, en général, une grande austérité de principes : ils ne reconnaissent que la vertu absolue ; pour eux, il n'y a que deux catégories de femmes : les courtisanes et les matrones romaines, les Cléopâtre et les Octavie, c'est-à-dire les femmes qui aiment tout le monde et celles qui n'aiment personne ; les femmes dont on parle toujours et celles dont on ne parle jamais. Pour celles qui ont aimé quelqu'un et dont on a parlé une fois, ils n'ont aucune indulgence, ils n'admettent point d'excuses : pour eux la faiblesse du cœur, les passions, les fatalités ne comptent point. Il y a une chose qu'ils ne pardonnent jamais à leur maîtresse : c'est d'être leur maîtresse, quels que soient ses remords et sa fidélité. Pour leurs sœurs, ils se montrent d'une sévérité, d'une susceptibilité farouche ; ils les surveillent, ils les espionnent, ils les enfermeraient volontiers... Et dans les sermons qu'ils leur adressent, ils trouvent, pour flétrir l'inconduite des femmes du monde, des expressions de mépris et d'opprobre qu'envierait un prédicateur tonnant. Un mauvais sujet, c'est un ancien complice devenu juge, et juge inexorable : il ne reconnaît

point de circonstances, atténuantes; ne lui confiez jamais une faiblesse, même seulement rêvée, c'est un confesseur sévère, d'une austérité désespérée, il ne croit ni au repentir ni à la pénitence. »

Quel est le moraliste de profession, l'écrivain ayant *sonnette de moraliste* à sa porte cochère, qui eût vu plus clair et parlé plus net?

A la vérité des caractères, à l'exactitude des mœurs, à la netteté des observations morales, il faut joindre, dans le roman de *Marguerite*, l'habileté de la mise en scène. Comme on se trouve, dès le début, dans une atmosphère douce et élevée! comme la scène s'ouvre bien! comme cette jeune malade et son amant, dans ce château, en face de ce grand parc, sont bien dans leur cadre! et comme ce château et ce parc, tout à l'heure si calmes, s'animent vite à l'incident de la louve! Nous sommes au premier chapitre, et l'intérêt commence pour ne plus s'arrêter. Le sauveur de Gaston apparaît déjà en se cachant, et s'empare de l'attention du lecteur comme de l'imagination de Marguerite. J'espère qu'il n'y a pas de temps perdu.

On voit Etienne dès le lever du rideau, parce que chez Etienne tout est simple et naturel; mais Robert ne peut pas se présenter ainsi, et c'est avec un art savant que madame de Girardin le tient éloigné en le mêlant à tout, en remplissant tout de son image: on annonce les grands acteurs longtemps à l'avance. C'est avec cette sûreté et cette finesse de coup d'œil que madame de Girardin procède vis à vis de ses personnages: chaque personnage, dans *Marguerite*, est à sa place et dans son jour.

L'auteur de *Marguerite* peint largement et cependant n'omet ancune nuance. Souvenez-vous de la visite au château de Bellegarde ! Il y a là des riens pleins de profondeur. Un chapeau qu'on quitte, des cheveux qu'on arrange et deux yeux qui passent derrière une porte à vitres, et se reflètent dans une glace, ce n'est rien, ce n'est qu'indiqué, et c'est tout une scène qu'on a sous les yeux, et dont le souvenir vous poursuit comme un motif de Weber ! Souvenez-vous de cette soirée où les deux rivaux, devant Marguerite malade, jouent cette comédie de gaîté ! Robert a la rage dans son cœur, Etienne a la mort dans le sien et ils rient l'un et l'autre ; comme ils rient bien ! Souvenez-vous des moindres détails de ce ravissant proverbe, une des plus jolies comédies de canapé qu'on puisse voir ; souvenez-vous de ce qu'éprouve Marguerite, quand elle commence à comprendre et qu'elle prend son coffret pour se regarder furtivement dans la petite glace ! Souvenez-vous... mais je m'arrête ; j'aurais trop longtemps à continuer sur ce ton-là.

Tout est de première qualité dans *Marguerite*, comment qu'on envisage l'œuvre. Il n'y a qu'une tache très-légère du reste, si tache il y a, que je voudrais faire disparaître ; ce sont les trois ou quatre noms propres mêlés au récit, jetés dans la conservation ; noms qui partout ailleurs brillent d'un juste et légitime éclat, et dont la citation même dans une nouvelle qui n'aurait que de l'esprit serait une gracieuseté et un à-propos, mais qui me paraissent dépaysés dans un livre destiné à vivre. Se figure-t-on deux ou trois noms de comtemporains de Benjamin Constant où de l'abbé Prévost,

jetés sans motif à travers *Adolphe* ou *Manon Lescaut*?

Quant au dénoûment, il est imprévu et vraisemblable, c'est-à-dire qu'il remporte le prix du genre.

Je connais un salon dans lequel on lisait *Marguerite* feuilleton à feuilleton, chaque soir. Il y avait dans ce salon des femmes jeunes et des femmes qui ne l'étaient plus, et des hommes d'esprit de tout âge. Quand neuf heures approchaient, les jeunes femmes et les autres commençaient à regarder la pendule, et il se trouvait toujours l'une d'elles pour s'écrier, au milieu d'une conversation : ce porteur de la *Presse* est insupportable ! — Eh bien ! dans ce salon, on avait disserté à perte de vue sur le dénoûment de *Marguerite*, et on n'était d'accord que sur un point, sur la mort de l'héroïne. Sur tout le reste, les inventions variaient à l'infini. Elle se mariera ; elle ne se mariera pas ; elle épousera Étienne, elle épousera Robert ; elle n'épousera ni l'un ni l'autre. Des paris furent ouverts, et, en général, les hommes pariaient pour La Fresnaye et les femmes pour d'Arzac ; mais je crains bien que ce ne fût un moyen pour es uns et pour les autres de cacher leurs sympathies véritables : les hommes ne voulaient pas laisser voir qu'ils étaient jaloux et les femmes qu'elles étaient éprises de Robert. Enfin, le dénoûment arriva, — et quand je dis enfin, je dois ajouter trop tôt.—On lut le dernier chapitre comme on avait lu les autres, et l'on pense bien que l'émotion fut générale ; il y eut plus d'une larme furtive, mais personne ne gagna le pari, car personne n'avait deviné. Il eût fallu être Labruyère, en effet, pour pressentir le trait final si admirable de profondeur. « A l'un, je n'ai pu résis-

ter ; à l'autre, je ne puis survivre. « Tout le livre est là en un trait de génie.

Par la vérité des caractères, par le charme de l'invention, par l'esprit, par le style, et puis par *le je ne sais quoi*, *Marguerite* est donc un de ces rares et admirables récits des souffrances et des joies du cœur, destinés à prendre place sur le rayon étroit où tiennent les œuvres parfaites ; où l'*Eugénie Grandet*, de Balzac, et l'*André* de Georges Sand, sont venus trouvér l'abbé Prévost et Bernardin de Saint-Pierre. Quel bonheur pour la critique quand ce rayon gagne un livre de plus!

Les anciens marquaient les jours heureux avec un caillou blanc ; avec quoi la critique devrait-elle marquer le jour où elle voit naître un de ces livres qui ne doivent pas mourir ? De pareilles rencontres sont si rares, que la critique peut, sans crainte de se dégarnir, marquer ce jour là avec un diamant. Je jette donc un diamant dans ma tire-lire ; c'est le premier, et je souhaite qu'il n'y soit pas longtemps seul.

UN MOT SUR L'INSTRUCTION PRIMAIRE

A LONDRES (1).

Voici un pauvre homme dans un village de quelques feux et dans une maisonnette crépie à la chaux, dont les fenêtres et les portes mal closes laissent entrer l'hiver avec son cortége. Cet homme est vêtu d'étoffe grossière et n'a le plus souvent sur sa table que de la piquette et du pain bis. Il ne garde pas longtemps sa petite épargne au fond de son armoire, heureux encore si, chargé d'une nombreuse famille, il n'a pas au bout de l'an quelques dettes dans le village. Peu respecté, parce que les paysans ne respectent guère que les gens plus riches qu'eux, — et alors ils les respectent tout en les enviant, — sans présent comme sans avenir, travaillant et rendant des services pour peu d'argent et peu de reconnaissance, cet homme, préparateur des destinées morales et père nourricier des esprits, c'est l'instituteur primaire.

(1) A propos d'un ouvrage de M. Eugène Rendu.

Voici un autre homme dans un splendide hôtel de la première ville du monde, avec des sentinelles à ses portes du dehors et des huissiers aux portes de ses salons. Celui-ci a cent mille francs de salaire, des voitures sous ses remises, des chevaux dans ses écuries. Il vit dans le luxe et au milieu des flatteurs, qui sont compris dans le mobilier de l'hôtel ; il donne des fêtes somptueuses, des concerts et des dîners, — les concerts pour encourager, dit-on, l'art de la musique, et les dîners sans doute aussi pour encourager l'art de la cuisine. Cet illustre mortel, auquel tout sourit et devant lequel tout s'incline, est un ministre.

Eh bien ! malgré la distance qui sépare ces deux hommes, qui sépare cet ouvrier obscur et cette petite majesté, supposez que le premier, — ce qui se voit souvent, — soit instruit, modeste, dévoué ; qu'il ait la religion du devoir et qu'il façonne sur un noble modèle les intelligences et les âmes qu'on lui confie ; — supposez au contraire, — ce qui n'est pas absolument invraisemblable, — que le second sacrifie plus à la vanité qu'au bien public ; qu'infatué de sa grandeur, il se contente de jouir de sa puissance et n'invente rien, n'améliore rien, ou même qu'au lieu d'avancer il rétrograde ; — et demandez-vous alors si, aux yeux de l'éternelle justice, le premier de ces hommes, dans sa pauvreté et son obscurité, ne vaut pas mieux que le second dans sa richesse et ses honneurs ! si le premier ne doit pas plus peser que le second dans l'incorruptible balance !

C'est que rien n'est beau comme d'être dans une position obscure pour y faire le bien, et que rien n'est

triste comme d'être dans une position élevée pour n'y rien faire. Si vous ne songez qu'à la gloriole et au profit, humiliez votre front, Excellence, car vous ne méritez que le dédain ! Si tu ne songes qu'à être bon et utile, relève ton front, pauvre maître d'école, car tu mérites le respect de tous !

L'instruction primaire est la base fondamentale de la société moderne ; elle porte dans ses flancs tout l'avenir de la démocratie. Et notre siècle est si profondément démocratique, que c'est le gouvernement des classes bourgeoises qui, sans le vouloir et par la force des choses, a établi ces deux merveilleux et irrésistibles instruments de l'égalité, les chemins de fer et l'instruction primaire : — les chemins de fer, ces chemins qui marchent comme les fleuves de Pascal, et suppriment les distances pour le pauvre aussi bien que pour le riche ; l'instruction primaire, source féconde du suffrage universel.

Je sais qu'on a essayé de faire un mérite aux hommes d'Etat du gouvernement de 1830 de ces services involontaires rendus à l'égalité, et qu'on a voulu les transformer en initiateurs de la démocratie. La vérité est qu'ils furent initiateurs malgré eux. Ils ne poussèrent aux chemins de fer qu'en raison directe des besoins de la corruption parlementaire ; et quant à l'instruction primaire, ils ne comprirent pas qu'instruction primaire universelle et suffrage universel, devaient être une seule et même chose dans un prochain avenir.

Qu'on ne dise donc pas que ces théoriciens sans coup d'œil du gouvernement par les classes bourgeoises, préparaient dans leur haute sagesse l'avénement de la dé-

mocratie, et que toutes les restrictions qu'ils apportaient à l'exercice de la liberté et de l'égalité n'étaient que d'habiles moyens pour empêcher les secousses d'une transition trop brusque ! « Il n'y a pas de jour pour le suffrage universel, parce qu'il n'y a pas de jour pour l'absurde ! » s'écriait insolemment et étourdiment M. Guizot, répondant à une interpellation de la gauche. Est-ce clair ?

On comprend Richelieu décapitant la féodalité pour asseoir la monarchie absolue, mais on ne comprend pas M. Guizot armant la démocratie du plus terrible des leviers, l'instruction, afin d'asseoir le gouvernement des classes moyennes. Vous voyez donc bien, s'écrie-t-on, qu'il y avait chez M. Guizot une arrière-pensée. Eh ! non, il n'y avait pas d'arrière-pensée. Il n'y avait qu'imprévoyance et légèreté sous l'austérité des paroles. Il y a cette différence entre le Cardinal et lui, que le ministre de Louis XIII accomplissait l'œuvre de son temps en sachant ce qu'il faisait, et que le ministre de Louis-Philippe accomplissait l'œuvre du sien sans le savoir.

Quoi qu'il en soit, M. Guizot, qui ne reconnaissait la capacité politique qu'assise sur un sac d'écus, n'en a pas moins rendu un service considérable à l'instruction primaire, et l'on peut presque dire qu'il l'a fondée parmi nous. Maintenant, cet élément nouveau s'étendra et se perfectionnera, malgré toutes les mauvaises volontés, malgré tous les obstacles, et le droit commun en sortira irrésistible et triomphant. Je n'ignore pas qu'il y a encore des gens qui croient naïvement que c'est un malheur pour le peuple de savoir lire et écrire ; mais

ce point de vue est moins du domaine de la discussion que du domaine de la comédie. Il est évident, dit un personnage de *Lady Tartuffe*, que des individus du peuple ne commettraient pas de faux en écriture si on ne leur avait pas appris à écrire ; car il est constaté que tous les condamnés pour faux en écriture savaient écrire tous plus ou moins bien. — Il n'y a rien à répondre à cela, et voilà qui ferme la bouche à tout, comme dit Molière.

Comment des hommes distingués, tels que MM. de Tocqueville et Gustave de Beaumont, ont-ils pu émettre un doute sur les conséquences morales de l'instruction, dans leur ouvrage sur le système pénitentiaire aux États-Unis ? Ces deux écrivains traversaient le Connecticut, où l'instruction est très-libéralement répandue, et ils constataient, ô vertu de la statistique ! que les crimes avaient augmenté en même temps que l'instruction. De là leur doute ; mais le traducteur américain des deux auteurs français — j'emprunte le fait à la *Promenade en Amérique*, de M. Ampère, — explique avec beaucoup de sens comment des circonstances particulières peuvent modifier l'influence habituelle de l'éducation. Il est vrai, ajoute le traducteur, M. Liébert, je crois, que l'arithmétique sert au fripon aussi bien qu'à l'honnête homme, de même qu'un couteau sert au meurtrier aussi bien qu'à celui qui l'emploie à couper un morceau de pain pour un mendiant.

Ici je demande à ouvrir une parenthèse, à propos d'une observation de M. Ampère, dans cette même *Promenade en Amérique* dont je viens de parler. M. Ampère raconte que l'établissement littéraire le plus con-

sidérable de New-York, le *Library Society* qui a une bibliothèque immense et des journaux de l'univers entier, n'a qu'un journal français, la *Presse*. Sur quoi M. Ampère se récrie et s'étonne. Je ne voudrais rien dire de désagréable au savant académicien, dont j'ai été longtemps l'auditeur assidu et dont je suis toujours le lecteur attentif; mais il me semble que son étonnement sent le bourgeois de Paris et le vieil abonné des *Débats*. Comment le spirituel académicien n'a-t-il pas compris, en homme qui va au fond des choses, qu'il était tout naturel que le seul journal de la liberté française fut le seul journal lu par la liberté américaine? —Je ferme la parenthèse et je rentre dans la question par un mot de M. Ampère, qui dit qu'aujourd'hui, dans le développement actuel de l'instruction primaire, ne savoir ni lire ni écrire, c'est avoir un sens de moins.

Ainsi, l'instruction primaire complète l'homme, au dix-neuvième siècle, sans compter qu'elle commence le citoyen. C'est une question immense, c'est la question vitale; et il faut féliciter M. Eugène Rendu de s'être consacré tout entier à l'étude de ce grand problème, et d'avoir apporté dans ses infatigables recherches un esprit plein de jeunesse et de maturité, qui déteste les préjugés et les ornières, c'est-à-dire le sommeil et presque la mort, et qui aime l'initiative et le mouvement, c'est-à-dire la vie.

Après avoir étudié la machine de l'instruction primaire en France dans ses rouages et dans son moteur, M. Eugène Rendu est allé se livrer aux mêmes observations au delà du Rhin et au delà du détroit. Mais je n'ai à m'occuper en ce moment que de son livre sur

l'instruction primaire à Londres, livre curieux comme des impressions de voyage, et pourtant livre spécial de pédagogie, où tous les systèmes sont discutés en pleine connaissance de cause. Écrit d'une autre façon, ce livre ne serait qu'un rapport instructif et sans tel qu'il est, il instruit et il intéresse ; il promène sans charme ; ennui le lecteur au milieu des chiffres et des détails les plus techniques : la jeunesse et l'amour du progrès animent tout.

Ce que fait d'abord M. Eugène Rendu en arrivant à Londres, c'est d'analyser les éléments sur lesquels l'instruction primaire doit agir, et, comme il dit, la matière première qu'il s'agit de transformer. Dans cette pensée, M. Eugène Rendu se livre à une enquête sur les classes pauvres de Londres, et il nous fait toucher du doigt d'horribles plaies.

Il existe de nombreux tableaux de la misère et de la dégradation effroyables dans lesquelles vivent ou plutôt se traînent en mourant les classes indigentes de la Grande-Bretagne. M. Eugène Rendu n'a pas voulu s'en rapporter à autrui ; il a voulu voir, et il a vu. Grand Dieu ! dans quels abîmes de misère et de corruption il pénètre et nous introduit ! Jamais guenilles ne suèrent ainsi le vice et le crime. Ces êtres à figure humaine, entassés dans des souterrains et frappés en même temps d'une misère indescriptible et d'une dégradation irrémédiables, sont comme des malheureux qui seraient atteints à la fois du choléra et de la fièvre jaune ; ils font peur.

Malgré tous les efforts tentés jusqu'à présent, l'instruction n'a pu mordre sur ces classes effroyablement

perverties par cette conseillère de l'enfer qu'on appelle la Faim. Un témoin oculaire raconte (*Philosophy of ragged schools*) que le premier jour de l'ouverture d'une *sunday-school*, les élèves, garnements de douze à vingt ans, cherchèrent querelle aux maîtres. On se battit, le sang coula. Quelques jours après, ils éteignirent les lumières et volèrent tout ce qui se trouvait dans l'école. On voit qu'il n'est pas facile de mener de pareils élèves, et que l'aristocratie britannnique a fort à faire si elle veut se faire pardonner dans l'histoire sa gigantesque opulence, en élevant à l'aisance et à la moalité les classes déshéritées qui l'entourent. Il est vrai que l'aristocratie britannique s'y est prise bien tard, et que les difficultés qu'elle éprouve aujourd'hui dans le travail de purification des classes pauvres ne sont que le légitime remords et le châtiment mérité de son ancienne indifférence !

L'Angleterre, le croirait-on ? est le pays de l'Europe où l'instruction primaire est le moins répandue. Sur 62,000 individus incarcérés en 1847 dans la métropole, 22,000 ne savaient ni lire ni écrire, 35.000 pouvaient lire et écrire difficilement, 4,000 lisaient et écrivaient bien. Lord John Russell, MM. Macaulay, Fox et Hume prouvent, au moyen de statistiques, que l'instruction rencontre de continuels obstacles dans son mouvement d'expansion. Une adresse de l'union des écoles du Lancashire, de mai 1850, commence ainsi : « *Près de la moitié des habitants de cette grande nation ne sait ni lire ni écrire ; et de l'autre moitié, une grande partie ne possède que la plus misérable instruction.* »

Voilà comment l'Angleterre parle d'elle-même, et il faut bien la croire sur parole.

Ainsi, en France, l'instruction primaire a une bien plus grande force d'expansion que dans le Royaume-Uni. C'est tout simple : le sentiment de l'égalité, notre passion dominante, notre seule passion, en dépit de tous les gouvernements, pousse nos populations dans les écoles. Sur ce point, nous sommes supérieurs à nos voisins ; mais nous leur sommes inférieurs dès qu'il s'agit des systèmes d'éducation, parce que la liberté est la véritable mère de tous les progrès, et qu'en matière de liberté, ils sont nos maîtres, et de beaucoup nos maîtres.

Il faut voir, dans le livre de M. Eugène Rendu, fonctionner ces vastes sociétés particulières d'instruction populaire ; il faut voir ces vastes créations de l'initiative individuelle rivaliser avec l'Etat, et faire sortir un progrès incessant de cette rivalité féconde. Cet immense développement des force libres et des forces de l'Etat, ne se contrariant jamais, et ne cherchant qu'à se vaincre à force de zèle , est véritablement un beau spectacle !

En général, c'est cette pensée de Locke qui sert de base à tout système d'instruction en Angleterre: « Plus tôt vous traiterez l'enfant en homme, plus tôt il commencera de l'être. » Une autre pensée dominante est celle-ci : « L'état n'est que l'accident ; c'est la nation qui est le principe. » Tout cela est parfaitement juste.

Secondement, on s'efforce de former d'abord le caractère et la volonté : les connaissances viennent après. La plupart des instituteurs anglais pourraient prendre

pour épigraphe de leur enseignement ce conseil de Fowel Buxton, l'ami et le collaborateur de Wilberforce, à son fils : « Que ton premier effort soit de prouver que tu n'es ni de bois ni de paille, mais qu'il y a en toi quelque chose de la nature du fer. » Il me semble qu'en France les instituteurs et les pères de famille ne parlent pas souvent ainsi, et c'est pourquoi nous ne sommes pas de la nature du fer !

En entrant dans les détails du système de l'instruction publique de la Grande-Bretagne, on trouve partout la liberté. En France, il y a pour les membres de l'enseignement une juridiction spéciale ; en Angleterre la liberté de l'instituteur n'est limitée que par la loi générale, et on s'en trouve bien, car la législation spéciale n'est utile qu'au monopole, au système régnant. Avez-vous des craintes pour la moralité du professeur ? Est-ce que la moralité n'est pas assurée par les lois générales et par la surveillance du père de famille ? Redoutez-vous les systèmes excentriques et craignez-vous qu'on puisse tromper le père de famille ignorant ? Vous pouvez vous rassurer ; les pères de famille ignorants, qu'ils le veuillent on ne le veuillent point, mènent leurs enfants où les pères de famille instruits mènent les leurs. Laissez donc faire la liberté ! C'est la plus grande maîtresse d'école du monde.

Si l'Angleterre avait le sentiment de l'égalité, elle aurait guéri cette double plaie immortelle qu'elle a à son flanc : la misère et l'ignorance des classes déshéritées, — double cancer que toutes ses grandeurs ne parviennent pas à couvrir ! Si la France avait véritablement la passion de la liberté, ce qu'elle gagnerait

en moralité et en bien-être tiendrait du miracle. Tant que l'égalité nous poussera en avant et que le despotisme nous tirera par derrière, nous serons dans de continuels soubresauts et toujours à la veille de commotions nouvelles. La France ne sera dans la vraie loi de son développement que lorsque la liberté et l'égalité seront attelées sur la même ligne à son char.

Que l'Angleterre prenne donc une leçon d'égalité, en voyant le développement naturel et sans effort de l'instruction primaire en France : Nous, prenons beaucoup de leçons de liberté en Angleterre : cet essai d'enseignement mutuel ne nuirait pas à la gloire de l'Europe.

LE LIVRE D'EUGÈNE PELLETAN.

Je vais dire tout d'abord ce qui manque à ce livre : il manque à ce livre d'être signé d'un nom inconnu.

Si l'auteur n'avait pas eu pendant dix ans, ici même, de l'esprit, du talent, de la profondeur, chaque dimanche matin ; si, pendant dix ans, il n'avait pas lancé par cette fenêtre d'où je regarde, moi, sans être aperçu, ses dominicales éloquentes, véritables feuilles de la sibylle : s'il n'avait pas, en un mot, habitué le public à tout l'éclat de son style et à toutes les ressources de son intelligence, et qu'il fût sorti, un beau jour, de son obscurité, sa *Profession de foi* à la main, en s'entourant d'une certaine fantasmagorie, il eût frappé un bien plus grand coup sur l'opinion, et il eût conquis d'emblée cette auréole du philosophe qu'on ne donne guère en France qu'à ces hauts escamoteurs de la pensée qui savent s'entourer de mystère et de prestige.

Le public croit volontiers à l'esprit et au talent des écrivains. Il y croit même trop volontiers : voyez certaines réputations. Franchement, on est homme d'esprit ou homme de talent à bon marché. Ayez une

certaine facilité de plume, une érudition légère, mais bien montée en noms propres, avec une petite collection de paradoxes, et vous serez proclamé, sans trop de difficulté, un des maîtres de l'art moderne ! Chose singulière ! le public ne peut pas admettre qu'un journaliste n'ait pas d'esprit, et il ne peut pas admettre qu'un journaliste soit profond. Sur le premier point, il est crédule comme Géronte, et sur le second, il est d'une incrédulité de Saint-Thomas. Pour rien au monde il n'ajouterait foi, sérieusement, à la gravité philosophique d'un écrivain qu'il peut lire tous les jours, avant son déjeuner, et qui se présente à lui simplement, sans grand appareil.

Voulez-vous donc conquérir en France une réputation de profondeur, gardez-vous bien de vous montrer toutes les fois que la conscience vous excite ou que l'inspiration vous pousse. Il s'agit bien d'inspiration et de conscience ! Ayez recours, avant tout, à une savante mise en scène; parlez comme du fond d'un sanctuaire, n'apparaissez qu'à travers un nuage, jouez à l'oracle, résidez toujours dans ces hauteurs nébuleuses où l'on vous admire de confiance, et ne descendez jamais dans des régions accessibles au vulgaire : il vaut mieux laisser croire au génie qu'on n'a pas que de montrer un talent réel; il y a plus de gloire et de profit.

Est-ce qu'on ne prenait pas au sérieux le génie philosophique de M. Cousin, il y a quelques années ! Pourquoi a-t-on changé d'avis ? A-t-on vu plus clair dans son œuvre, et s'en est-on mieux rendu compte ? Non certes, et le déchet de M. Cousin vient d'un autre

cause. Il vient de ses brillants travaux de littérature. M. Cousin a eu la faiblesse de composer quelques beaux livres à l'usage de tout le monde, et sa gloire philosophique ne s'en relèvera pas. M. Royer-Collard fut plus habile : il aima mieux préoccuper l'opinion par son silence que l'occuper par un bel écrit. Aussi il est resté entier, et rien n'a gâté sa figure. O philosophe illustre et nuageux, gardez-vous bien dans vos heures de loisir, d'écrire sur l'histoire, la littérature ou la morale, quelque ouvrage plein de lumière, ou vous êtes un homme perdu !

Le moyen, après cela, pour le public, de penser qu'un ouvrage qui a déjà paru en feuilleton soit l'œuvre d'une intelligence philosophique profondément sérieuse. Si c'était traduit de l'allemand avec une introduction et des notes par un professeur de philosphie, à la bonne heure ! Or, quoiqu'il ne soit pas traduit de l'allemand et qu'il ait paru en feuilleton, je n'hésite pas à dire que le livre de M. Eugène Pelletan est une des plus belles manifestations de la pensée moderne. Quoique parfumé de poésie, il est très-sérieux ; et quoique très-sérieux, il est attrayant. C'est une dissertation et un poëme ; c'est de la philosophie en strophes, et qui n'en est pas moins grave pour avoir des ailes. C'est, en un mot, le livre qu'on devait attendre d'un tel esprit dans sa maturité.

Ce qui frappe le plus dans M. Eugène Pelletan, quand on le prend au milieu des existences brisées et contradictoires de notre époque, c'est la parfaite unité de sa vie et de ses travaux. Il entra jeune dans le monde, une plume à la main, et il est rare que lors-

qu'on fait ainsi son entrée, il n'arrive pas quelque malheur. Une plume aux mains d'un jeune homme est une arme toujours chargée et qui part au repos : comment ne pas se blesser ou ne pas blesser les voisins et les passants ? De plus, comment ne pas se tromper de route ? Le jeune homme armé d'une plume est comme le chasseur de la forêt enchantée, qui, à la poursuite d'oiseaux merveilleux , oublie les jours et les mois, et s'égare dans de sombres et mystérieuses allées.

Eh ! bien, M. Eugène Pelletan ne se blessa pas, ne blessa aucune idée généreuse, et ne s'égara pas dans la forêt. Ce qui le sauva de tout accident, alors, et ce qui le maintint plus tard dans l'indépendance et le désintéressement, quand vint la République, et qu'il eût pu mieux qu'un autre aspirer aux charges et aux honneurs, ce fut son culte inébranlable, fervent, ombrageux, pour le progrès de l'humanité.

Cette foi sainte au progrès est l'âme tout entière du livre de M. Pelletan : c'est le soleil qui vivifie ses mille tableaux, et c'est la brise fraîche qui traverse toutes ses pages. J'ai voulu, après avoir lu la *Profession de foi du dix-neuvième siècle*, relire la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, et, je l'avoue, la méditation de Rousseau a pâli à côté de la vision ardente d'Eugène Pelletan. Ce n'est pas l'éloquence de Jean-Jacques qui est en défaut, c'est sa pensée. Son drame est entre Dieu et un seul homme, et il a beau faire, il abaisse Dieu à la taille de l'homme, tandis que M. Pelletan, établissant son drame entre Dieu et l'humanité tout entière, grandit peut-être trop l'humanité, mais il ne rappetisse pas Dieu.

Le vicaire savoyard n'est qu'un moraliste vivant surtout en lui et pour lui; le prophète de M. Pelletan vit dans les autres et pour les autres ; il vit dans le passé, dans le présent, dans l'avenir, et en mettant la main sur sa poitrine, il peut s'écrier : Je sens là l'infini ! Il n'y a pas jusqu'à la mise en scène du début qui n'ait un sens plus profond chez M. Eugène Pelletan. Rousseau place ses interlocuteurs sur une haute colline, au-dessous de laquelle passe le Pô et d'où l'on voit l'immense chaîne des Alpes. Le lieu est admirablement choisi, mais l'heure l'est moins, car c'est la pointe du jour, et si la méditation de Rousseau commence avec l'aurore, elle s'achèvera avec la journée, de telle sorte que la conclusion se perdra dans les brumes du soir. Le prophète de M. Pelletan, au contraire, commence son hymne historique et philosophique par une belle soirée d'été, pour le finir à l'aube naissante. Au crépuscule du jour, il traverse les crépuscules de l'histoire, et par une nuit illuminée d'étoiles, cette longue nuit du passé illuminée d'étoiles aussi. Son chant expire dans l'aube nouvelle, et par une douce illusion, il peut croire que ce soleil qui se lève et dore déjà la montagne est le soleil du jour nouveau qu'il vient de prédire, l'éblouissant soleil de la fraternité universelle !

M. Pelletan dit quelque part dans son livre que ce n'est que poussés par l'appât de l'or que les peuples s'expatrient et mêlent par là les races et les civilisations, obéissant à des inspirations grossières pour accomplir une chose divine. Qu'est-ce qui poussa les Espagnols en Amérique? En ce sens, l'humanité est l'Argonaute éternel à la poursuite de la merveilleuse toison. En ce sens encore,

sens figuré, bien entendu, car il n'aime guère l'or, monnayé ou non, M. Pelletan est l'Argonaute le plus déterminé que je connaisse. Il ne s'est pas arrêté un seul instant depuis qu'il est en marche. Il a poussé infatigablement sa course dans toutes les régions de la pensée, demandant leurs secrets à la science, à l'histoire, à la légende, à la poésie, à l'architecture ; consultant les marbres aussi bien que les livres, ce qui est clair et ce qui est voilé, ce qui est par terre et ce qui est debout, et prenant partout l'esprit des choses.

Il faut voir avec quelle force de pensée et quel bonheur de style, M. Pelletan résume en un tableau chaque évolution de l'humanité. Son poëme est une incarnation de l'auteur dans le génie de chaque civilisation ; c'est une série d'hymens mystiques avec chacune de ces périodes de l'histoire qu'on appelle des époques. Toutes ces métamorphoses du poëte s'opèrent comme par enchantement, et, comme il le dit lui-même du chantre inspiré des nuits, il reprend toujours la strophe suivante avec une nouvelle fureur sacrée.

Sans doute, les temps anté-historiques sont enveloppés d'un mystère que nul être humain ne pénétrera. Comment se sont passés les premiers jours de la société humaine, et de quel point de départ l'homme est-il arrivé aux civilisations d'Athènes et de Rome ? On ne peut se livrer qu'à des conjectures ; et le doux génie de Ballanche, en voulant reconstituer l'antiquité fabuleuse, a évidemment plutôt inventé qu'il n'a deviné. Son Orphée a des reflets de christianisme qui le rendent très-poétique, mais impossible. Je crains que M. Pelletan n'ait fait comme l'auteur d'*Orphée*, et je

n'assurerais pas que les premières étapes du genre humain aient été exactement telles qu'il les raconte.

J'avoue que je ne puis croire à l'humanité débutant par l'état sauvage, trouvant, comme le disait Lucrèce, et comme le répète M. Pelletan, la première idée de Dieu dans sa première terreur ; je ne puis croire au premier coup de tonnerre déliant la langue de l'homme, comme le pense M. Pelletan d'après Vico, et ma raison est celle-ci: c'est que du monosyllabe *Pa* au sanscrit, il y a une course bien longue. Ensuite, puisque vous admettez que l'homme a été créé, vous êtes forcé d'admettre qu'il a été créé dans l'âge viril, puisque l'enfant de la femme ne peut se suffire, et que si Dieu eût lancé sur la terre une pauvre créature humaine d'un jour, vagissante et nue, cette pauvre créature eût expiré avant d'avoir ouvert les yeux. Mais si Dieu a créé l'homme dans l'âge viril, pourquoi voulez-vous qu'il l'ait créé muet ? Vous savez bien qu'un être doué d'intelligence et de force qui ne parle pas, est un monstre. Ma troisième raison, et qui n'est pas moins forte, c'est que les sauvages que nous connaissons restent éternellement sauvages, si on les laisse livrés à eux-mêmes. Expliquez cela.

Mais on a beau ne pas être d'accord avec M. Pelletan sur cette première page de l'humanité, on n'en est pas moins touché de la grâce et de la tristesse de ce paysage où l'homme apparaît pour la première fois. M. Pelletan comprend admirablement la nature et sait toujours lui donner une âme. Il y a du Bernardin de Saint-Pierre dans son coup de pinceau, mais il est plus animé sinon aussi large. Puis, chez M. Pelletan, le souf-

fle intérieur est si abondant que la moindre description tourne au lyrisme. L'auteur de la *Profession de foi du dix-neuvième siècle* berce parfois doucement son lecteur, mais il finit toujours par l'emporter sur quelque montagne; et s'il est vrai qu'il enveloppe parfois sa pensée de nuages, il faut dire que ce sont des nuages de feu.

M. Pelletan fait une halte à tous les berceaux de la civilisation, ou mieux un pèlerinage. Il s'arrête dans l'Inde colossale pour interroger le panthéisme indou, et il voit un peuple étouffant au fond de la caste, mourir faute d'atmosphère ; il voit la dévotion de ce peuple n'être qu'une forme de suicide, car l'Indou le plus dévot n'aspire qu'au bonheur de se précipiter pour être broyé, sous les roues sanglantes du char de Jaggernat. De l'Inde, M. Pelletan vole dans la mystérieuse Egypte, et soulève à demi le voile d'Isis. Il visite les prêtres égyptiens, qui cachent au plus profond de leurs sanctuaires les secrets de la science, comme si ces secrets étaient des poisons mortels qu'il ne faut jamais laisser respirer à l'humanité, et qui, après avoir découvert le calendrier, la géométrie et l'architecture, s'enveloppent du silence et de l'immobilité de la mort. M. Pelletan laisse l'Egypte dans son assoupissement pour l'active Phénicie, qui devina la première l'âme de l'or et inventa la monnaie. Il salue Tyr, la reine des nations, et court respirer et savourer en Grèce la beauté, la grâce, le plaisir et le génie.

La Grèce est un trépied sacré; elle est la mère de toutes les grandes inspirations de l'art. Elle est elle-même cet Olympe où elle avait placé ses dieux. Pour-

quoi la Grèce fut-elle exclusive, et voulut-elle jouir à elle seule de son génie? Ce fut la cause de son dépérissement et de sa mort, comme le génie contraire fut la cause de la grandeur de Rome. Rome, héritière de la Grèce, sa fille aînée, au lieu de se resserrer sur elle-même, s'épandit dans tous les sens sur l'univers, et féconda le monde dans cet embrassement.

M. Pelletan se hâte pour arriver à la naissance du christianisme. Comme un véritable roi mage, il a vu l'étoile et il vient s'agenouiller dans l'étable où est né le Rédempteur du monde. Ce grand événement, le plus grand de tous les événements depuis l'origine, s'empare de M. Pelletan et le subjugue. L'Évangile pénètre son intelligence et son cœur par tous les côtés et les noie, pour ainsi parler, dans un flot toujours renaissant d'enthousiasme. Cela ne prépare guère, il faut l'avouer, à la colère de M. Pelletan contre l'idée catholique au dix-neuvième siècle, colère sur laquelle je reviendrai, et qui n'est que le résultat d'un malentendu.

Ce que M. Pelletan trouve de plus beau et de plus touchant dans le christianisme, c'est la rédemption de la femme; car la femme est la plus vive préoccupation de l'auteur de la *Profession de foi*. Il la suit pas à pas à travers toute l'histoire, il recueille au fond du cœur tous ses soupirs et toutes ses larmes. Il n'est pas une humiliation, il n'est pas une douleur de la femme sur laquelle le poëte n'ait versé les trésors de sa tristesse. Aussi, lorsque le christianisme vient relever la compagne de l'homme, et la créer, pour ainsi dire, M. Pelletan pousse un cri de reconnaissance qui a dû percer la voûte du ciel.

C'est en entrant dans notre moyen âge que M. Pelletan parvient surtout à dégager l'idée de progrès. Il peint admirablement les luttes révolutionnaires de la commune contre le donjon féodal, et, selon sa coutume, il fait parler les choses, pour frapper les yeux en même temps que l'esprit. Comme il représente bien la ville aux rues étroites, fermées de chaînes et de barricades, la maison flanquée aux angles de tours carrées, et toujours prête à repousser l'assaut ! Pourquoi donc tant de précautions et de craintes ? Pourquoi ? Regardez là-bas sur la colline, ce château sombre et muet, hérissé de tourelles ! voyez le pont-levis se baisser, et le baron sortir à la tête de ses hommes d'armes ! Mais, en même temps, entendez, dans la ville, retentir la cloche révolutionnaire de la tour carrée qui appelle le peuple aux armes contre le coup de main du baron ! Ce bruit lugubre du tocsin, on l'entend souvent dans l'histoire de France.

Les luttes des communes contre la féodalité sont les préludes de la révolution française. Arrivé à la révolution française, M. Pelletan semble s'arrêter pour dire : Je respire enfin, le monde est sauvé ! Il a raison, et jamais enthousiasme ne fut plus légitime. 89 est l'ère de la rénovation universelle ; c'est le jour nouveau de l'humanité. Sans doute M. Pelletan voit l'avenir trop beau ; cette âme généreuse et passionnée pour le bien pousse l'espérance jusqu'à la chimère. L'œil du poëte de la *Profession de foi* aperçoit déjà s'élever à l'horizon les dômes de cristal et les murailles de porphyre de la nouvelle Jérusalem céleste. O poëte ! n'apercevez-vous pas aussi dans l'avenir bien des

larmes, bien du sang, bien des ruines encore?

Il est surtout une poétique espérance de M. Pelletan que je ne puis partager. Il croit au rajeunissement de l'art dans la société de l'avenir et comme à son effusion nouvelle. Il me semble au contraire que plus l'humanité grandira, moins l'individu aura de chances d'être grand et original. La liberté et l'égalité, si favorables au développement de l'intelligence générale, ne sont favorables à aucune aristocratie, pas même à celle de l'art. Le génie naît de la lutte et du contraste ; voyez la Grèce. Il dort sous le niveau universel : voyez les États-Unis. Le seul beau livre que nous ait envoyé l'Amérique, le livre si plein de larmes de madame Stowe, est dû au seul contraste qui existe encore dans ces pays de l'ordre nouveau. Mais quoi! les innombrables bienfaits de la liberté et les douceurs de la moralité humaine ne compenseront-ils pas la perte de quelques hommes de génie ? Le divin chef-d'œuvre d'une civilisation universelle ne nous consolera-t-il pas de l'absence de quelques chefs-d'œuvre ?

Il y a peu d'intelligences qui soient remplies d'autant de miséricorde que M. Pelletan. Pourquoi donc alors,— j'ai promis d'y revenir, — la colère et presque la haine de l'auteur de la *Profession de foi* contre le catholicisme? Je connais la noble horreur de M. Pelletan pour le sang et les persécutions, et je sais que s'il est prêt à pardonner l'injustice en ce qui le regarde, il souffre dans ses aïeux, et ne pardonne pas aussi facilement en leur nom. Mais le protestantisme n'a-t-il pas été persécuteur à son tour, et n'a-t-il aucune tache de sang sur sa robe? et la révolution, qui est le culte ardent de

l'auteur de la *Profession de foi,* ne s'est-elle pas baignée dans le sang aussi? Il y a donc un autre motif à la colère de M. Pelletan, et ce motif, je crois le deviner. Il me semble que M. Pelletan prend pour le catholicisme cette petite secte bruyante et haineuse qui *jette toujours la pierre,* et qui trouve le Christ fort compromettant avec sa mansuétude et sa douceur. Mais cette secte n'est pas l'Église; ce n'est pas même la sacristie; et quand ce serait la sacristie! La sacristie n'est pas l'Église : ce n'est que l'endroit où les prêtres changent d'habits!

Il fallait entendre, hier, le père Lacordaire dans la chaire de Saint-Roch! Il fallait entendre cette parole de feu sortir de ce froc de moine! Quel respect pour la dignité de l'homme! quel mépris pour la force brutale! quel amour de la liberté! Jamais, et surtout avec un plus courageux à-propos, ne retentit une plus ardente glorification des *princes de la pensée humaine;* or, à ce moment même où les paroles frémissantes de Lacordaire pénétraient dans les poitrines comme des glaives, tout le livre d'Eugène Pelletan palpitait en moi; les élans révolutionnaires du moine se confondaient dans ma pensée avec les élans spiritualistes du libre penseur; et, trouvant une harmonie si profonde là où en apparence il y a un si profond désaccord, je me disais : Au point où nous sommes arrivés, que faut-il pour qu'on s'entende et pour qu'on se rapproche des points les plus opposés de l'horizon? Il ne faut que ces deux choses : beaucoup d'intelligence et beaucoup de charité.

LES CITÉS DE L'AVENIR [1].

Vive la truelle ! c'est la reine du moment. Jamais on n'a tant démoli et tant rebâti. Jamais on n'a tant remué de moellons. Les maçons se reposaient à Salente, en comparaison de ce qu'ils font à Paris. Que n'a-t-on pas dit du sceptre-truelle de Louis-Philippe ? Eh bien ! on a flatté ou calomnié, comme on voudra, le pauvre vieux monarque constitutionnel. Le fait est que sous Louis-Philippe, il n'y avait guère que la moitié des rues de Paris barrées pour cause d'embellissement, de démolition ou de construction. A la vérité, il faut porter au compte du roi de 1830, de ce roi bourgeois, ou de ce bourgeois couronné, les forts détachés et notre petite muraille de la Chine, travaux qui ne gênèrent en rien la circulation dans l'intérieur de la ville, mais qui restent toutefois comme un gigantesque et indestructible argument contre la logique des gouvernements en France ; car enfin, les fortifications, bouclier contre le dehors ou contre le dedans, sont l'œuvre d'un gouvernement qui voulait la paix à tout prix, et qui se sauva à toutes jambes au premier danger sérieux. O

[1] Sur les plans de l'architecte Henri Barthélemy.

logique ! si tu te cachais dans quelque coin de la terre, je n'irais pas demander ton adresse aux gouvernements de mon pays !

Puisqu'on n'a jamais tant bâti, puisqu'on n'a jamais taillé tant de pierres, gâché tant de plâtre, puisque le règne du Limousin semble enfin venu, je voudrais bien qu'il vînt aussi quelque grand architecte. Mais que ce grand artiste vienne ou non, c'est le moment ou jamais pour les architectes qui ont de l'imagination et de la science de chercher à perfectionner l'habitation de l'homme. On ne dira pas qu'il n'y a rien à faire sous ce rapport. Il y a à faire, et beaucoup, quoique d'immenses progrès aient été réalisés dans nos maisons au point de vue du commode et de l'agréable. Qu'on songe que, sous Louis XIV, on ne connaissait pas encore, dans les appartements, l'usage des sonnettes, et que les plus grandes dames de France étaient obligées d'appeler elles-mêmes leurs gens, ou de n'être jamais seules, ce qui était désobligeant, on en conviendra.

Les sonnettes furent une véritable découverte ; de nos jours les timbres ont été un progrès, et déjà les timbres sont détrônés par les cordons acoustiques, — non pas détrônés, je dis trop. Le cordon acoustique n'est encore qu'à l'état de prétendant ; seulement tout lui annonce la victoire. Comment ne réussirait-il pas ? Il offre de si précieux avantages ! il porte la parole où vous voulez, et sans que vous ayez besoin de hausser la voix. Vos gens sont loin de vous, madame ; ils n'entendent pas moins vos ordres, et je pense que c'est tout ce que vous voulez qu'ils entendent.

Qu'on songe aussi à quoi servaient, en plein Louis XIV,

le bas des escaliers, et même les antichambres des plus riches hôtels ! Franchement, aujourd'hui, c'est mieux.

N'importe, M. Barthélemy affirme que nos maisons sont presque encore en état de barbarie, et je suis tenté de partager cette opinion ; car M. Barthélemy, en pareil sujet, n'est pas une petite autorité. Il a déjà écrit sur le sol une assez belle page. C'est l'auteur de cette salle pittoresque et originale qui est cachée là-bas, bien loin, derrière le Château-d'Eau.

Dans cette salle, où l'architecte et ses amis ont englouti un million et qui ne peut être achevée, tant dans ce pays de l'immortelle routine on encourage peu les grands essais ! — Dans cette salle, dis-je, M. Barthélemy voulut élever à l'harmonie un temple qui fût lui-même un grand instrument harmonieux et qui fît vibrer simultanément les trois grandes cordes de l'âme, du cœur et des sens. Il raconte lui-même que c'est en voyant cette forêt de machines et de toiles de nos théâtres, montée à si grands frais pour produire si peu d'effet, qu'il eût l'idée d'aller étudier un autre machiniste qui, avec un simple mouvement de rotation diurne, déroule en courbe tous les panoramas du globe autour de son foyer solaire, en traçant une ellipse.

C'est la contemplation de l'univers qui inspira à l'architecte chercheur sa salle hémi-ellipsoïde, avec sa scène circulaire, ses décorations courbes, opaques, transparentes, mues par une rotation à la fois rayonnante, horizontale et perpendiculaire. Mais quoi ! après le million, il fallait peut-être encore une centaine de mille francs pour que la pensée de l'auteur fût complète. Et alors encore, pour ouvrir la salle et en faire jouir le

public, il eût fallu demander un privilége qui n'eût point été accordé : on sait comment les priviléges de théâtre s'accordent, ou s'accordaient du moins sous les anciens régimes.

Quoi qu'il en soit, la salle inachevée de M. Barthélemy est comme un poëme en épreuves, et suffit pour montrer l'imagination de l'auteur, et, en même temps, son esprit pratique ; car M. Barthélemy est un homme d'imagination qui , pour devenir un homme pratique, a pris le meilleur moyen : il a mis la main à l'œuvre, et a manipulé la matière sous toutes ses formes. Il a travaillé dans les carrières et aux hauts-fourneaux. Il a pioché la terre, brouetté des pierres, fondu le minerai, laminé le fer, moulé et monté des machines, moulé des pierres combinées ; il a scié, charpenté, raboté, collé, verni, découpé le bois ; il a filé, tissé, imprimé les papiers et les étoffes ; il a manié la pioche, le ringard, le marteau, la scie, le rabot, la lime, l'équerre, le compas, le pinceau et le crayon. Par ma foi ! de tous les outils, je crois que celui qu'il a manié le moins, c'est la plume.

Aujourd'hui, avec ses projets de cités nouvelles, M. Barthélemy n'a pas la prétention de transformer nos vieilles villes d'un coup de baguette ; il montre seulement un idéal dont il voudrait qu'on se rapprochât de plus en plus. Il trouve nos villes mal distribuées, ce qui est tout simple, puisqu'elles se sont développées au hasard. Il trouve notre mode de construction lourd, coûteux et insalubre, et il le remplace par un mode tout opposé : il invente des constructions légères, solides, saines et économiques.

Le côté le moins original du système de M. Barthélemy, c'est la distribution de sa cité : cela est plus ou moins du phalanstère, quoique M. Barthélemy ne veuille rien changer à nos mœurs et ne touche en rien à la famille. Ses cités sont d'ensemble circulaire et à rues rayonnantes au centre. Elles doivent être construites sur une échelle graduée, selon le nombre des habitants, et elles sont divisées en quatre enceintes, divisées elles-mêmes en catégories.

Eh bien ! tout cela n'est pas neuf, et tout cela est trop tiré au cordeau ; la véritable originalité de M. Barthélemy éclate dans les combinaisons ingénieuses qu'il applique à la construction des monuments et des maisons de ses cités. Ne parlons d'abord que des maisons. Aujourd'hui nos murs sont faits de pierres, de plâtre ou de bois massifs : ils coûtent cher et sont lourds à écraser le sol. Les murs de la maison de M. Barthélemy sont creux, ainsi que les colonnes, les pilastres et les corniches. Dans leur vide sont les tubes en fer conduisant les chutes et les ascensions d'eau, les ventilations, l'éclairage, la chaleur.

De cheminée, il n'y en a point. Pauvre cheminée ! je la regrette, quoique son sort fût prévu. D'abord elle avait commencé par être assez vaste pour abriter toute la famille ; puis elle s'était réduite peu à peu, et l'on voyait bien qu'elle tendait à disparaître ; enfin la voilà supprimée. Pauvre cheminée ! comment ne pas regretter les doux tête-à-tête des longues soirées d'hiver, devant la bûche qui pétille et la bouilloire qui babille ? Comment ne pas regretter les conversations entre trois ou quatre amis, au coin du feu ? Comment ne pas

regretter les charmantes rêveries et les charmantes lectures, les pieds sur les chenêts? Oui, mais M. Barthélemy prétend que les rhumatismes descendent par la cheminée. Si cela est vrai, je ne la défends plus; elle a mérité toutes les rigueurs de l'avenir malgré ses services, et ce qui va lui arriver est bien fait.

Aujourd'hui nos toits sont plus ou moins lourds et chargent effroyablement les murs. Les toits nouveaux seront en forme de terrasses graduées, et deviendront ainsi des jardins aériens. Cette transformation malheureusement ne s'opérera pas sans déranger quelques habitudes, et je ne pense pas que les chats votent des remercîments à M. Barthélemy; mais on ne peut contenter tout le monde.

Autre condamnation capitale : les escaliers seront supprimés et seront remplacés par des paliers mobiles à compartiments, où chacun se placera assis, pour monter et descendre, par le mécanisme le plus simple. Ces escaliers mobiles ne tiendront pas plus de place que les anciens, coûteront moins cher et ne fatigueront pas du tout. Qui donc alors oserait élever la voix en faveur de ces échelles barbares qu'on ne peut gravir sans perdre haleine, pour peu qu'on aille haut? O les affreux escaliers! qui sait tout le mal qu'ils ont fait! Je ne parle pas des gens qui se rompent le dos, en descendant trop vite. Ceci est au chapitre des accidents. Mais supposez un vieillard et une vieille femme, habitant un sixième ou un septième étage, parce qu'ils ne peuvent pas demeurer plus bas; croyez-vous, sincèrement, que si malgré l'asthme et les jambes, ils sont forcés de descendre et de monter trois ou quatre fois

par jour, leur vie n'en sera pas abrégée? Voilà une bonne raison contre les escaliers. En voici une autre qui a bien son poids : Ne sait-on pas que, dans les escaliers, on rencontre toujours la personne qu'on veut fuir?

Aujourd'hui les portes ne ferment pas, et elles rétrécissent nos chambres déjà si étroites par le développement en quart de cercle de leur mouvement. Dans les cités nouvelles, les portes seront mues par un mouvement de rotation qui, combiné avec les cloisons latérales creuses, supprime entièrement leur ancien développement extérieur et clôt hermétiquement leur pourtour. Les courants d'air sont vaincus, et ce n'est pas une petite victoire!

Il en sera des croisées comme des portes : en outre les croisées seront un joli décor et un véritable ornement, et par une disposition ingénieuse, de nouveaux verres coloriés serviront à volonté de jalousie pendant les heures de soleil. Qu'est-ce à dire? Est-ce que M. Barthélemy supprimerait les jalousies par hasard? Ce serait une mesure bien audacieuse et qui soulèverait bien des colères féminines. C'est une chose si utile qu'une jalousie! Cela sert à voir sans être vue, ou à être vue d'une seule personne sans que les autres vous voient. Ah! qui dira le rôle immense qu'ont joué et que jouent encore les jalousies dans le drame de la vie du cœur! Que de jeunes filles enlevées, que de jeunes femmes perdues! que de malheurs! que de sang! que de larmes! parce qu'il y avait une jalousie donnant sur la rue. Une femme qui se met franchement à la fenêtre pour respirer ou se distraire, fait une action toute sim-

ple, comme si elle traversait une rue en plein jour; une femme qui se met derrière sa jalousie fait une action compliquée et ténébreuse, comme si elle se glissait, à la nuit tombante, dans des chemins détournés.

L'éclairage électrique sera l'unique éclairage employé à l'extérieur et à l'intérieur dans les cités de M. Barthélemy. Tous les pavillons seront surmontés de phares électriques combinés entre eux pour éclairer toutes les rues sans ombre aucune. Gare les voleurs! gare les gens suspects! gare les galants en manteau couleur de muraille! L'électricité moralisera la nuit, qui a toujours joui d'une mauvaise réputation. Il était temps.

A l'intérieur, des fils communiquant à la batterie centrale, allumeront des lampes dans chaque appartement, et cela sans aucun des inconvénients du gaz, de ce malheureux gaz que M. Barthélemy maltraite fort, et qu'il considère déjà comme une puissance déchue. Tout va si vite en ce siècle de découvertes et de progrès! Les vainqueurs de la veille sont les vaincus du lendemain. Il n'y a que la science qui triomphe toujours.

Telle est la maison dont M. Barthélemy trace le plan pour ses cités de l'avenir, et à laquelle j'ajouterai, pour qu'il n'y manque rien, un fil de télégraphe électrique, dans le cabinet de travail du maître, qui, sans quitter son fauteuil, pourra, en une heure, envoyer de ses nouvelles au bout du monde, et recevoir la réponse. Mon ami Aristide Dumont vous prouvera, quand vous voudrez, que lorsque le télégraphe électrique aura reçu tous ses développements naturels, chaque par-

ticulier, moyennant quelques centaines de francs, pourra avoir chez lui un fil électrique pour communiquer instantanément avec le globe entier !

Vieillissez-vous d'un siècle, et voyez, dans une petite ville de province, un bon père de famille dont les trois fils sont absents. L'un est à Paris, l'autre à Londres, le troisième à Saint-Pétersbourg. Le père vient de recevoir trois dépêches électriques, parties, il y a une heure environ, des trois capitales. Il entre dans son cabinet, répond à ses trois enfants ; et comme ils attendent la réponse paternelle, et qu'il n'y aura pas de temps perdu, il ne s'écoulera pas une demi-heure avant que les trois dépêches ne soient arrivées à leurs adresses. Cela ne tient-il pas du miracle ? Surtout quand on songe qu'il y a à peine un quart de siècle que le service des malles-postes ne se faisait en France que de deux jours l'un. C'est M. de Villèle qui établit le service quotidien des malles postes. Ne croirait-on pas que cette innovation date au moins de Louis XI ? Elle ne date pourtant que de Louis XVIII.

Nous allons avec une telle vitesse, que la perspective historique en est troublée, et qu'on ne se retrouve plus dans la chronologie. Telle invention, parce qu'elle est aujourd'hui mille fois dépassée, nous paraît vieille comme la monarchie, et n'est venue au monde qu'il y a trente ou quarante ans, et encore, non sans efforts. En présence des merveilles révolutionnaires de la vapeur et de l'électricité, on est tenté d'attribuer à saint Éloi ce qui revient à M. de Villèle.

Si j'ai surtout insisté sur l'architecture privée de M. Barthélemy, je ne voudrais pas qu'on crût qu'il ne

s'occupe pas d'architecture monumentale. Les cités nouvelles ne manqueront certes pas de monuments publics. Au centre sera le palais municipal. Au pourtour de la grande place sont douze palais divisés en quatre catégories. La première catégorie contient l'église, le séminaire et le collége ; la seconde, l'école militaire, celle du génie et de la marine ; la troisième, le théâtre et le conservatoire ; la quatrième, la bourse, le tribunal, les écoles de droit et de médecine. Au pourtour de chacune des quatre catégories sont les crèches, les asiles et toutes les petites écoles.

Voilà pour la première enceinte et les monuments. La deuxième enceinte renferme les cités ou squares où demeurent les gens riches et les fonctionnaires élevés, et cette séparation arbitraire des gens riches, — je l'avoue, me paraît, malgré l'esprit d'égalité dont l'auteur s'inspire d'ordinaire, tourner évidemment à la caste. La troisième enceinte renferme les habitations ouvrières et les industries, classées en douze catégories.

Je reviens aux projets d'architecture monumentale des cités futures. M. Barthélemy a étudié ce genre d'architecture chez les quatre peuples qui l'ont porté au plus haut point : chez les Égyptiens, les Indiens, les Grecs et les Romains; mais il me semble que ce qu'il veut atteindre, dans ses projets de monuments publics, c'est moins la grandeur que la simple élégance, et surtout l'utilité. Ainsi le clocher de ses villages sert de thermomètre, de baromètre et de calendrier ; il fait, au moyen d'éphémérides, un petit cours d'histoire de France. Il enseigne encore bien d'autres choses, et, en

un mot, le clocher est promu aux fonctions d'instituteur primaire : ces sortes d'instituteurs ne peuvent pas être dangereux et ne doivent pas donner d'inquiétudes aux gouvernements. J'avoue que j'aime mieux le clocher m'annonçant le quantième, la température et l'heure, que le clocher enseignant l'histoire et maître d'école. C'était bon chez les Égyptiens. Les Pyramides étaient leurs livres ; mais depuis la découverte de l'imprimerie, je crois qu'il y a des moyens plus efficaces de faire descendre l'instruction dans les classes populaires.

C'est donc l'utilité plutôt que la grandeur que M. Barthélemy poursuit dans ses projets d'architecture monumentale. Cela choque d'abord, et pourtant l'architecte a peut-être raison, et il obéit aux nécessités des temps. Probablement les siècles futurs ne pourront pas plus que le nôtre se passer des fantaisies monumentales à la façon égyptienne. Il n'y a que les peuples à esclaves qui puissent se permettre l'architecture monumentale à outrance.

Que si l'on me demande maintenant chez quel libraire on trouve le livre de M. Barthélemy, je répondrai que le livre de M. Barthélemy n'a pas encore trouvé d'éditeur, et que c'est sous la forme de manuscrit qu'il s'est présenté chez moi pour me demander une hospitalité d'un matin, que je lui ai accordée de grand cœur. Est-ce que c'est l'éditeur qui fait le mérite d'un ouvrage? Est-ce que l'ouvrage vaut mieux quand il est en lettres moulées? Eh bien ! alors, pourquoi n'aurais-je pas parlé d'un livre où j'ai trouvé beaucoup d'idées ingénieuses et un grand amour de l'art ? Est-ce ma faute, à moi, s'il ne s'est pas rencontré un éditeur

assez intelligent pour s'emparer de cette œuvre et la mettre au jour?

Est-il donc écrit que le rôle de l'inventeur sera toujours le même? Voilà un homme qui, sur la foi d'une idée, prend sa fortune d'une main, et, de l'autre, jette les fondements d'une salle de théâtre qui doit réaliser des améliorations inconnues et inespérées. Par malheur, avant que la salle soit entièrement finie, l'argent manque, et il arrive que l'œuvre est assez avancée pour que l'auteur ait la conviction qu'il ne s'est pas trompé, mais pas assez pour que le public partage cette foi. Douloureuse coïncidence! pourtant l'inventeur ne se décourage pas; il se remet à l'ouvrage avec une persévérance infatigable; il cherche, par tous les moyens, à assainir et à perfectionner l'habitation de l'homme, et il croit sa journée perdue quand il n'a pas découvert un ornement nouveau ou une amélioration nouvelle. Enfin, son livre est fait. Mais il arrive au livre ce qui est arrivé à la salle. La salle n'eut pas de privilége, le livre n'a pas d'éditeur. Alors l'inventeur va, vient, se démène; il s'adresse à tous, et on le renvoie de Caïphe à Ponce Pilate. Qu'obtient-il? rien. Et pendant qu'il crée des magnificences pour la demeure de ses semblables, il vit oublié dans une petite chambre! Ainsi va le monde.

Balzac a écrit sous ce titre : *les souffrances de l'Inventeur*, un beau livre qui sera longtemps plein d'à-propos.

LA LECTURE EN WAGON.

Avez-vous entendu parler, cher lecteur, de ces temps reculés où l'on voyageait encore dans le coupé ou dans l'intérieur d'une de ces lourdes voitures qu'on appelait des diligences? A peine était-on installé dans un coin de ces véhicules du bon vieux temps, à peine le cornet à piston du conducteur avait-il donné le signal du départ, que la conversation commençait entre les voyageurs. Au premier relai, la glace était rompue; au déjeuner, on était de vieilles connaissances, et au dîner, presque de vieux amis. Le déjeuner durait une heure; le dîner au moins autant, et lorsque le bonhomme de conducteur venait prévenir que les chevaux étaient à la voiture, on se récriait, on tempêtait si bien,— ô aveuglement et injustice des hommes!— que le despotisme sans pitié ni merci des conducteurs de diligence était passé en proverbe. On montait et on descendait les côtes à pied; mais qu'on montât ou qu'on descendît une côte, on causait toujours. La conversation était l'âme naturelle du voyage, et celui qui eût voulu échapper à la conversation pour se réfugier dans la lecture

eût passé pour un misanthrope, ou quelque chose de pis. Or, si à cette époque antédiluvienne, qui remonte jusqu'au règne de Louis-Philippe et à la présidence de Louis-Bonaparte, un libraire eût eu l'idée d'étaler dans la cour des Messageries, il est très-certain qu'il n'eût point fait fortune.

Comme tout est changé maintenant! On ne cause plus en voyage, par la raison bien simple que, pour peu que vous alliez loin, votre wagon se renouvelle cinq ou six fois. On mange debout, en cinq minutes; on se bouscule devant un buffet, et à peine a-t-on le temps de prendre le reste de sa monnaie que la cloche sonne et qu'il faut regagner sa place au galop.

Avec la diligence, on voyageait comme en caravane; avec le chemin de fer, on voyage seul. Que faire seul dans un wagon? s'ennuyer ou lire. Lire vaut mieux encore, et c'est pourquoi aujourd'hui le livre est devenu la pièce indispensable du bagage; c'est pourquoi encore les embarcadères n'étaient pas complets sans une boutique de libraire.

Ce qui étonne, c'est qu'on n'ait pas créé plutôt une bibliothèque de chemins de fer; je me trompe, c'était une innovation heureuse, et dans ce pays où chaque progrès a tant à lutter pour se faire jour, ce qui doit étonner, c'est que cette innovation se soit produite si tôt et se soit développée si vite.

Je ne crois pas que tous les wagons ressemblent à celui où le hasard m'avait jeté l'autre jour : ce n'était plus un wagon, c'était un cabinet de lecture. Nous étions tous armés d'un de ces petits volumes à couverture luisante, proprets comme des gentlemen en

voyage. Mes deux plus proches voisins, qui étaient évidemment le père et le fils, lisaient les extraits des *Mémoires de Saint-Simon*, de ce duc de Saint-Simon, que Stendhal appelle l'unique historien qu'ait eu la France. Le père lisait le *Régent* et le fils *Louis XIV;* et ils se communiquaient, sans se parler, les passages les plus frappants : ils avaient le choix. Quelle admirable et terrible peinture des deux cours! quelle fécondité inépuisable ! quelle largeur de récit! D'autres fois, que de choses dans une parenthèse et quel coup de stylet dans un mot ! L'histoire écrite de cette façon, c'est la vérité toute nue étreinte dans les bras d'un homme de génie.

Un vieil officier, si j'en crois ses moustaches blanches et sa rosette, lisait la *Jeanne d'Arc* de Michelet, une des pages les plus touchantes du grand livre de l'auteur. Il y a, dans ce petit volume, un sentiment historique profond et un patriotisme ardent. Le savant et le citoyen se sont fondus ensemble par un de ces procédés qui sont le secret des artistes privilégiés. Qui pourrait lire sans émotion cette biographie toute de flamme? L'homme le plus froid doit sentir cette page d'histoire lui entrer dans le cœur, et je voyais bien l'émotion du vieux soldat, malgré sa figure impassible, qnand il passait ses mains tremblantes sur sa moustache.

Une bonne dame à physionomie de grand'mère, — si j'inventais, je dirais une jeune fille blonde aux yeux rêveurs, — une bonne dame lisait *Graziella*. La douce chose que cette histoire d'un jeune cœur, et comme c'est mal de la part de M. de Lamartine, qui a fait

vingt chefs-d'œuvre, d'avoir fait encore celui-là qui aurait suffi à une renommée ! Car un homme qui n'eût écrit que ces deux cents pages était sûr de vivre et d'être appelé par la postérité l'auteur de *Graziella*. M. de Lamartine a donc pris sans profit la gloire d'un autre. Qui se fût aperçu qu'à sa gloire il y avait un rayon de moins ? c'est bien mal. Mais, après tout, puisque le livre est là, il faut bien dire qu'il est gracieux et touchant comme *Paul et Virginie*, et que c'est la plus délicieuse harmonie en prose de la littérature contemporaine.

Au fond du wagon, nonchalamment couché dans son coin, un commis voyageur lisait les *Contes d'Edgar Poë*. L'ancien commis voyageur n'existe plus ; le Gaudissart de Balzac est mort depuis longtemps. Les voyageurs du commerce, comme ils s'intitulent aujourd'hui sont élégants, réservés, polis. O bruyante gaieté de Gaudissart, tes derniers éclats se sont évanouis à l'aspect du premier wagon ! L'impériale de la diligence était le trône du commis voyageur qui s'est écroulé comme tant d'autres.

Le successeur de l'illustre Gaudissart, qui était mon compagnon de route, lisait avec beaucoup d'attention les contes d'Edgar Poë, une des productions les plus originales que nous ait envoyées l'Amérique. Le *Scarabée d'or* est du fantastique éveillé ; c'est un récit fiévreux où l'auteur, qui mourut à l'hôpital, remue l'argent et les bijoux à pleines mains. Poë aura écrit cette attachante hallucination d'un pauvre diable sur quelque table de taverne, dans une demi-ivresse.

A côté du commis voyageur était une coquette sans

jeunesse, prétentieuse et minaudière, qui demandait à chaque instant d'une voix flûtée des renseignements à son voisin : A qui appartenait ce château ? quel était le nom de ce village ? n'est-ce pas, monsieur, que ce paysage est charmant ? Le jeune voisin répondait à tout avec une politesse parfaite, et interrompait sa lecture sans la moindre trace de mauvaise humeur. Cette dame tenait à la main *Ursule Mirouet*, de Balzac, un des romans du maître qui ont eu le moins de succès, et pourtant un des plus fouillés. Rarement Balzac a mieux peint, en les exagérant toutefois, les mœurs de petite ville. La dynastie des Minorets, les Minorets de toutes branches, ont trouvé là leur Saint-Simon.

La dame lisait peu, et je suppose qu'elle avait pris un roman de Balzac pour se donner des airs de femme de trente ans. Elle avait choisi *Ursule Mirouet*, faute d'autre ; s'il y avait eu le *Lis dans la vallée*, c'eût été son affaire, et elle eût affiché le titre de son roman sur ses genoux, comme on laisse tomber sa carte.

En face de moi, un fermier aux grosses joues lisait la *Sorcellerie* de Charles Louandre, un véritable érudit. L'ouvrage est plein d'à-propos, puisque les anciennes diableries reviennent à la mode dans le nouveau monde comme dans l'ancien sous toutes sortes de pseudonymes.

Quant à moi, on eût dit que j'avais pris mes précautions pour exorciser les sorciers de M. Louandre : je m'étais muni d'un mince volume qui a pour titre : *Saint François d'Assises*, par M. Frédéric Morin. C'est l'ouvrage d'un professeur de philosophie qui est un philosophe.

J'ai dit que tout le monde lisait dans le wagon : c'est une inexactitude. Il y avait un jeune homme, mis à la mode de l'été prochain, la cravate passée dans un anneau, des gants blancs... en voiture! Ce jeune homme ne lisait pas, il bâillait. Les traits fatigués, l'air blasé, il mettait la tête à la portière de temps en temps pour admirer les beautés du paysage, et il bâillait encore! Entre deux bâillements, il laissait échapper cette exclamation : Ces chemins de fer marchent comme des coucous! A coup sûr, la *Bibliothèque des chemins de fer* ne ferait pas fortune si tous les voyageurs ressemblaient à celui-là. Heureusement, ce monsieur a la prétention de ne ressembler à personne. Il y a bien peu de gens maintenant taillés sur ce patron. Il y en a, du reste, autant qu'il en peut tenir sur le perron de Tortoni ; et la moitié du temps ce perron est désert!

O bienfaits d'une grande découverte! Déjà il était parfaitement établi qu'en rendant les voyages plus faciles et en abolissant les frontières des nations, pour ainsi parler, la vapeur avait rendu un grand service à l'intelligence générale, qui ne pouvait manquer de s'accroître en s'enrichissant de points de comparaison nouveaux. S'il pouvait se faire aujourd'hui qu'en voyageant davantage, et par conséquent en observant davantage, on prît en même temps l'habitude d'employer à la lecture les heures du voyage, ne serait-ce pas un des bienfaits les plus imprévus de la vapeur? O Watt! O Fulton! O pères d'une civilisation immense qui est à peine à ses débuts!

LES AMES DES LIVRES.

Comme j'aime beaucoup la vie et son mouvement, le présent et ses péripéties, et que j'assiste avec une curiosité insatiable à toutes les premières représentations des pièces, comédies ou drames, que joue l'humanité, il m'en coûte toujours de passer du commerce des vivants au commerce des morts ; mais quand je suis une fois entré dans ces tombeaux de l'esprit humain qu'on appelle des bibliothèques, j'y suis retenu par un charme invincible, et je ne sais plus comment en sortir.

Or, c'était le septième jour que je passais au milieu des livres de feu M. Walckenaer, montant aux échelles, courant de rayon en rayon, c'est-à-dire de monde en monde, lisant et feuilletant gros et petits ouvrages de tout siècle et de tout pays, me gorgeant, pour ainsi parler, de poésie, d'histoire, de mysticisme, de jurisprudence, de sciences naturelles et de sciences morales, et *quibusdam aliis*. Ce travail à outrance avait-il surexcité mon imagination, et étais-je capable de rêver tout éveillé ? C'est possible. Le fait est que, le soir du

septième jour, entre chien et loup, je vis apparaître la figure du vieux savant : j'eus beau m'en défendre et me plonger de plus en plus dans quelque lecture attrayante, la vision s'obstina, et je ne pus m'empêcher de voir le vieil érudit, à sa place accoutumée, dans sa robe de chambre, jetant un dernier regard sur ses chers trésors ; je l'entendis même distinctement leur adresser ainsi ses adieux d'une voix mourante :

« O mes livres, il faut donc vous quitter ! vous étiez le charme et la consolation de mes jours, la fête de mes yeux, la réjouissance de mon cœur. Que de soins, que de labeurs, que de sacrifices vous m'avez coûtés pour vous amener ici des quatre points de l'horizon et vous y retenir ! *J'ai combattu soixante ans pour votre gloire ;* allez ! je ne m'en plains pas ; vous m'avez bien payé de tous mes travaux. Que de douces et pures jouissances, toujours les mêmes et toujours nouvelles, vous m'avez fait éprouver. Je meurs octogénaire, et je n'ai pas eu un moment d'ennui, grâce à vous ! Dès que la vie m'envoyait un chagrin, je n'avais qu'à venir ici pour que le chagrin se dissipât aussitôt sous votre magique influence. La Providence m'a été bonne, et je n'ai pas eu de grands malheurs dans ma longue carrière, mais je crois qu'eussé-je été atteint de coups terribles comme tant d'autres, vous m'eussiez encore consolé et rattaché à la vie ! »

Il y eut un moment de silence ; puis la voix mourante reprit :

« Adieu, Horace, la Fontaine, Sévigné, amis incomparables qui ne manquez jamais de parole, et qui tenez plus que vous ne promettez ! Je ne vous quitte pas,

croyez-le, sans un grand déchirement de cœur : nous avions tant de choses à nous dire encore ; car, quoique je sois plein de jours, j'étais avec vous comme les jeunes amoureux, ces éternels recommenceurs. Je rêvais, je vous l'avoue, pour mon avenir (*Un Octogénaire plantait*, la Fontaine !) ; je rêvais des heures de volupté parfaite dans votre intimité céleste, et j'étais si heureux que j'oubliais toute affaire d'ambition, et que j'avais fini par oublier que je n'étais pas de l'Académie française. Je m'en souviens un peu tard, mais je ne regrette pas trop ma distraction, et je vous pardonne d'en être la cause. Après tout, l'Académie française n'est qu'un salon d'hommes de loisir, et l'on y entre pour beaucoup d'autres raisons que pour l'amour des livres. J'aimais mieux sa sœur cadette des Inscriptions ; elle est plus solide, si elle est moins brillante : la première est une coquette en littérature, la seconde est une excellente ménagère. Pourtant, c'eût été beau de signer mes commentaires de cette griffe : *l'un des quarante* ; n'y pensons plus, et ne pensons qu'à la douleur de notre séparation éternelle. Adieu, divin Horace ! adieu, admirable la Fontaine ! adieu, adorable marquise, autour de laquelle j'avais groupé tout le grand siècle, un peu violemment peut-être ! la passion ne calcule pas toujours juste. Que les amants des beaux livres et des beaux génies me pardonnent ! Adieu. »

Encore un silence, et la voix presque éteinte reprit de nouveau :

« Il faut donc me séparer aussi de ces innombrables cartes de géographie, charmants navires sur lesquels j'ai fait de si délicieux voyages ! Combien de fois n'ai-

je pas fait le tour du monde dans mon fauteuil ! J'ai parcouru tous les pays, et il n'est pas un coin de l'Afrique ou de l'Océanie dans lequel je n'aie pénétré, sans aucun péril, il est vrai : cosmographie de Ptolémée, avec ses trente éditions ; itinéraires de Strabon, de Pomponius-Méla et d'Antonin ; voyages d'Adrien de Valois et de d'Anville ; collection de Harris, de Ramusio, de Churchill ; précieux manuscrit latin de Marco-Polo ; lettres de Fernand Cortès à Charles-Quint, et jusqu'à votre dernière excursion dans l'Amérique méridionale, ô monsieur de Humboldt ! j'avais là toute la géographie ancienne et moderne sous la main ; j'avais toujours dans mon cabinet un navire frété qui n'attendait que le signal du départ pour me porter où je voulais. Je prenais à mon petit lever Juan della Cosa, pilote de Christophe Colomb, et je partais pour le nouveau monde. Quels intéressants et délicieux voyages ! d'autant plus que j'étais toujours revenu, quand le domestique disait : « Monsieur, le déjeuner est servi. »

Quatrième silence. J'écoutai et je n'entendis plus rien ; je regardai et le fauteuil était vide. Alors je voulus continuer ma lecture, mais j'étais sous l'obsession d'une rêverie, et le livre me tomba des mains. « Pauvre savant, me disais-je, il a vécu pendant soixante ans au milieu de ses livres ; chaque volume était pour lui un souvenir, et il a fallu qu'il partît sans en emporter un seul, sans emporter même un manuscrit ! Que l'avare n'emporte pas son or, c'est bien, puisque c'est là son châtiment ; mais que l'homme qui a passé une vie laborieuse à analyser les produits de la pensée humaine, qui a mis sa joie innocente à découvrir une

beauté nouvelle dans un maître de l'art, et qui a employé tout son temps, tout son argent et toute sa passion à rassembler les chefs-d'œuvre de l'esprit, s'en aille, pauvre et nu, sans emporter une parcelle de ce qu'il avait tant aimé, c'est triste ! »

Une autre pensée me poursuivait en présence de cet amas de livres, propriété d'un simple particulier : « Qu'il est loin de nous, m'écriais-je (j'étais seul et je pouvais rêver à haute voix), qu'il est loin cet âge où les livres étaient rares comme des pierres précieuses, selon l'expression de Voltaire, et où un pauvre copiste employait deux années d'un travail assidu à transcrire la Bible sur du vélin ! Ah ! que dirait un de ces clercs érudits, très au courant des travaux littéraires de leur temps, qui voyaient apparaître dans tout le pays de France quelques volumes au plus par chacun an, si, revenant au monde, il entrait dans une de nos bibliothèques, ou, mieux, s'il lui tombait entre les mains le *Journal de la Librairie?* Certes, sa surprise serait grande, et ne le céderait pas, je le suppose, à celle qu'éprouveraient sans doute ces bons religieux de Saint-Maur des Fossés, près Paris, qui s'excusaient d'aller en Bourgogne, *à cause de la longueur du voyage*, s'ils se voyaient transportés sur quelque wagon, et entraînés par les coursiers de feu. »

Pour m'arracher à l'influence traîtresse qui descendait sur moi des hauts rayons chargés de livres, et qui, ne me permettant plus de continuer mon travail, me lançait à toute volée dans le pays bleu, je pris le meilleur parti, j'ouvris la fenêtre, je respirai l'air frais, et j'écoutai les propos des passants.

En un clin d'œil, ce que je vis et surtout ce que j'entendis suffit pour me dégriser. Je vis tant de personnages grotesques et j'entendis tant de sottises que je fus à l'instant même rappelé à la réalité. Je refermai la fenêtre et remontai à mon échelle.

Le hasard me jeta sur Boileau, et ce fut avec un vif intérêt que je pesai dans ma main la première édition des sept satires ; *Satires du sieur D...* Paris, Barbin, 1666. Le sieur D..., voilà comment débutait Boileau, et c'est sous cette rubrique que parurent tous ses ouvrages jusqu'en 1701. On ne se faisait alors annoncer dans les lettres que sous un nom de guerre ou précédé d'une initiale. Quand Charles Perrault répondait à la satire de Boileau contre les femmes par l'apologie des femmes, il signait M. P.; et *le sieur R.*, auteur de la satire contre les maris, n'était rien moins que Regnard. — Aujourd'hui tout le monde, ou à peu près tout le monde, signe en toutes lettres : les initiales, les pseudonymes ou les anonymes sont passés de mode.

Dieu veuille que la postérité à laquelle nous nous livrons si franchement, et qui a transformé en noms glorieux les initiales modestes de nos pères, ne transforme pas en initiales nos noms glorieux !

Il faut remarquer d'ailleurs à ce propos que la science des bibliophiles futurs aura peu de découvertes à faire sur notre compte. Les contrefaçons belges reproduisent les ouvrages français textuellement, tandis qu'autrefois les éditeurs de Hollande mettaient sur le dos de telle ou telle initiale beaucoup de choses qui ne lui appartenaient pas. On sait les colères et les imprécations de Voltaire contre les fausses éditions dont il se

prétendait victime ; il est vrai que chez l'auteur de la *Pucelle*, ces colères étaient souvent jouées et n'étaient qu'une ruse de guerre : c'était un habile moyen de publier ce qu'il voulait sans en avoir la responsabilité. Voltaire faisait comme ces écoliers qui lancent un pétard et s'écrient aussitôt : Monsieur, ce n'est pas moi !

Je parle de Voltaire parce qu'en quittant Boileau je rencontrai la première édition du *Siècle de Louis XIV*. Voltaire avait signé cette première édition et même la seconde à deux ans de date, la première en 1751 et la seconde en 1753, il avait signé, dis-je, du nom de M. de Francheville. M. Arouet le Jeune s'est déguisé pendant soixante ans ; il a pris tous les noms et tous les visages ; mais tous ces déguisements sont venus aboutir au masque immortel du patriarche de Ferney, de même que tous ses pseudonymes et archi-pseudonymes sont venus éclater à la fin dans le nom effroyablement retentissant de Voltaire !

Où trouverait-on la Bruyère, si on ne le trouvait chez son éditeur passionné ? M. Walckenaer a réuni naturellement les neuf éditions originales du moraliste profond. La première édition est de 1688. Le succès fut grand : le coup avait porté. Le livre eut trois éditions dans la même année, et l'an d'après, la quatrième édition fut comme un nouvel ouvrage : trois cent quarante nouveaux caractères étaient ajoutés aux trois cent quatre-vingt-six du premier jour. La neuvième édition était sous presse lorsque la Bruyère mourut, en 1696, la plume et la lanterne en main : la plume se brisa, et la lanterne s'éteignit. Il ne se trouva personne pour

retailler la plume et rallumer la lanterne. La Rochefoucauld écrivait et voyait autrement.

Jusqu'à présent, la meilleure édition de la Bruyère est celle de M. Walckenaer. Je sais qu'il y en a une autre bien supérieure, c'est celle de M. de Sacy. Celle-ci n'a qu'un défaut : elle n'est pas faite.

Je feuilletai longtemps la Bruyère et je passai ensuite à son camarade de lit, le duc de la Rochefoucauld, cet infortuné duc tombé dans la disgrâce de M. Cousin pour avoir été trop aimé d'une belle princesse. Au milieu des nombreuses éditions des *Maximes*, qui ont en tête le discours de Segrais ou qui ne l'ont pas, car ce discours a été enlevé, rétabli et enlevé encore, et ce discours de Segrais, d'ailleurs, n'est peut-être pas de Segrais ; on l'attribue aussi à la Chapelle, — au milieu de toutes ces éditions, je pris le volume auquel sont jointes les *Observations* de madame de Lafayette. Ces *Observations* n'ont été tirées qu'à cinquante exemplaires. C'est rare, c'est curieux, mais ce n'est pas authentique, et c'est pour cela que c'est curieux : régal de bibliophile.

Je ne lus pas les Maximes de la Rochefoucauld mises en vers par M. Boucher, et je fus jeté, ne sais comment, au milieu de la vaste collection des sciences naturelles, remarquable surtout par des monographies spéciales. La section des *aracknides* est, dit-on, la plus complète. Je me crus dans une immense toile d'araignée, et voulus me sauver ; mais je me trouvai pris dans une lettre autographe du grand Cuvier. Cette lettre est placée à la tête du *Règne animal distribué par son organisation.* Je contemplai longtemps les lignes tracées par la main

illustre. L'écriture, selon moi, est bien plutôt l'homme que le style, parce que l'art domine dans le style et le naturel dans l'écriture. Le style est le plus souvent un mensonge, tandis que l'écriture est le plus souvent une vérité.

L'heure avançait, et je sentais de nouveau l'âcre poussière des livres me monter à la tête. Je voulus de nouveau respirer l'air frais, lorsque je heurtai mon front contre un tas de satires, d'épigrammes et de madrigaux. C'étaient les *Satires* du sieur Regnier, les *Satires nouvelles* de Senecé, les *Satires sur les femmes bourgeoises qui se font appeler Madame*, par le chevalier de Nisard, qui n'est pas M. Désiré Nisard de l'Académie française, lequel est un professeur et non un chevalier; les *Nouveaux Saints*, par Marie-Joseph Chénier, les *Epigrammes* de Colletet, celles de Gombaud, les madrigaux de M. de la Sablière, l'élite des poésies héroïques et gaillardes de ce temps (1682).

Je lus avec plaisir quelques-unes de ces gauloiseries, et j'en aurais lu d'autres, si je n'avais songé que le temps allait me manquer, et que je devais aller saluer madame de Sévigné, ce qui était de stricte politesse, puisqu'elle était la maîtresse du lieu. Je m'avançai donc vers l'adorable marquise.

L'admiration et le dévouement de M. Walckenaer pour madame de Sévigné ne permettent pas de douter que le savant bibliophile n'ait réuni, comme des reliques précieuses, tout ce qu'a écrit madame de Sévigné, et tout ce qu'on a écrit sur elle. Naturellement, il y a l'édition en onze volumes par M. Montmerqué, puis l'édition avec une notice de Charles Nodier. Il y a ensuite toutes les publications particulières faites de droite

ou de gauche. On pense bien qu'il ne manque pas à l'appel une seule lettre inédite de la mère de madame de Grignan. Il y a même un billet italien de madame de Sévigné à la marquise d'Uxelles.

J'étais en train de lire ce billet, malgré l'obscurité commençante, lorsque j'entendis sur tous les rayons un indéfinissable murmure. Je prêtai l'oreille, j'essayai de comprendre d'où venait ce bruit étrange, et je ne le compris pas.

Le billet italien de madame de Sévigné m'échappa, je me baissai pour le retrouver à terre, et je m'aperçus que l'obscurité la plus profonde s'était tout à coup faite autour de moi. Le murmure continuait sur les rayons ; certainement je n'avais pas peur, mais je n'étais pas entièrement rassuré.

Au même instant, j'entendis très-distinctement des voix soupirer à peu près ainsi en chœur :

« C'est donc demain qu'on nous chasse de notre logis dont nous avions une si douce et si longue habitude ! Nous étions si bien sur nos vieux rayons, et chacun de nous était si bien fait à son voisinage. Nous avions oublié nos querelles particulières, et, réconciliés sous les auspices d'une science bienveillante, nous vivions en paix et en douce joie. Où irons-nous ? On va nous disperser aux quatre coins du monde. Nous allons devenir, les uns, la propriété de sots qui ne nous comprendront pas, les autres, la propriété de vaniteux qui se contenteront de nous posséder sans nous ouvrir, Hélas ! hélas !

« Ah ! bon maître, continuaient les voix, tu aurais bien fait de vivre encore. »

Je ne sais si le vieux maître entendit ces plaintes et ces regrets ; ce que je sais, c'est qu'une porte de côté s'entr'ouvrit et qu'une ombre se glissa légèrement dans la bibliothèque. Quoiqu'une ombre ne soit pas facilement reconnaissable, je reconnus parfaitement M. le baron Walckenaer. Il glissa le long des rayons, et un étrange spectacle s'offrit à mes regards ; des milliers d'étincelles s'échappèrent des volumes et s'élancèrent vers le fantôme mélancolique ; je pensai,—j'étais peut-être dans l'erreur, — que c'étaient les âmes des livres qui se précipitaient vers l'âme du bibliophile et se confondaient avec elle dans une douce étreinte.

Cela ne dura qu'un instant, puis tout disparut ; mais il m'avait semblé voir, derrière l'ombre de M. le baron Walckenaer, une autre ombre voûtée et dégingandée, qui souriait doucement et ironiquement ; c'était l'ombre de Charles Nodier, un autre bibliophile, qui n'avait jamais bien pris sa science au sérieux, l'aimable railleur.

La bibliothèque retomba dans le silence et l'obscurité ; et je sortis comme je pus, à tâtons.

Or, la preuve que ces étincelles, que j'avais vues briller, étaient bien les âmes des livres qui s'en allaient, c'est que de tant de beaux ouvrages si vivants et si animés sous l'œil du savant qui les avait réunis, il ne reste plus qu'un nombre immense de bouquins divisés en quarante-deux vacations pour être vendus par le ministère de maître Sibire. Pauvres, pauvres livres !

LES GUEPES ÉCHAPPEES.

M. ALPHONSE KARR. — M. VIENNET.

Hier soir, après avoir feuilleté le volume de M. Alphonse Karr, au lieu de l'installer dans ma bibliothèque, je l'avais imprudemment laissé entr'ouvert sur une corbeille de fleurs, devant ma croisée. Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant la nuit, mais ce matin, au premier rayon de soleil, j'ai entendu un petit bourdonnement qui, grossissant de seconde en seconde, est bientôt devenu formidable. J'ai écarté mes rideaux, et j'ai vu un escadron de guêpes armées en guerre, tantôt se heurtant contre les vitres et le plafond, tantôt se perdant dans les plis des draperies, mais finissant toujours par revenir à leur quartier général, qui était la corbeille de fleurs. Il n'y avait pas de doute possible : c'étaient les guêpes d'Alphonse Karr qui s'étaient échappées. J'ai eu d'abord une peur véritable ; j'ai cru que les terribles petites bêtes allaient me dévorer. Aussi j'ai eu soudain recours à la ruse, la meilleure de

toutes, à la flatterie, qui ne réussit pas moins, à ce qu'il paraît, auprès des insectes qu'auprès des hommes.

— Mammone, me suis-je écrié, Astarté, Moloch, Azazel, Padoke, Grimalkin, guêpes sacrées, que je suis heureux de vous voir dans mon humble asile, et combien votre gracieuse visite, ô déesses! est un honneur pour ma solitude!

A ces mots, les insectes se sont rengorgés et ont répondu par un bourdonnement en chœur des plus aimables. Puis, ils se sont dispersés dans les rayons de soleil avec un petit battement d'ailes tout joyeux. Alors, il m'est venu une idée en les voyant de si bonne humeur, et en me souvenant de mon feuilleton.

— O guêpes charmantes! me suis-je écrié, accourez toutes et venez à mon secours!

A peine avais-je jeté ce cri que l'escadron s'est précipité de mon côté, et s'est rangé en bataille devant moi, tout aiguillon dehors.

— Rentrez vos aiguillons, mes toutes belles; il s'agit d'une causerie, et non d'un combat. Il s'agit d'un critique embarrassé qui veut vous demander des renseignements et des conseils.

— Parlez, dit Mammone, ô critique! les guêpes n'aiment pas à garder pour elles ce qu'elles savent; elles disent même quelquefois ce qu'elles ne savent pas.

— Eh bien! voici la chose, ai-je repris, Sans doute, ô guêpes savantes, vous connaissez M. Viennet l'académicien, M. Clairville le vaudevilliste, et peut-être aussi, quoiqu'il soit depuis bien longtemps votre maître, connaissez-vous un peu M. Karr, l'homme d'esprit?

— Parbleu, dit Moloch montrant son aiguillon acéré, ces messieurs sont de vieilles connaissances à nous. Faut-il courir sus ? Avec quel plaisir surtout je piquerai mon maître jusqu'au sang !

— Je reconnais, à ce trait, Moloch, la reconnaissance ordinaire des serviteurs à l'égard des maîtres ; mais rentrez votre aiguillon, je vous l'ai déjà dit, et causons tranquillement.

— Soit, murmurent les guêpes légèrement désappointées.

— Allons, Mammone, commencez, et parlez-moi un peu de M. Viennet.

Mammone s'approche, se perche sur les *Mélanges de poésie*, et du haut de ce piédestal, l'air aussi dédaigneux et aussi peu charitable que M. le comte de Montalembert lui-même :

— Dernièrement, dit-elle, M. Berryer, qui est de l'Académie comme M. Viennet, mais qui, pour plusieurs raisons, ne se hâte pas de se faire recevoir, répondait à un ami qui le questionnait sur ce retard : *Je suis très-embarrassé pour mon discours de réception ; moi, je ne sais ni lire ni écrire.*

— C'était s'en tirer spirituellement, interrompt Astarté, et par un mot à la française.

— Or, M. Viennet, continue Mammone, en pareille rencontre, n'eût pas dit le mot de M. Berryer. Et savez-vous pourquoi ? parce qu'il écrit partout et toujours depuis cinquante ans, et qu'il lit partout et toujours ce qu'il écrit depuis un demi-siècle.

— Il doit être bien fatigué, chère Mammone, dis-je à l'orateur, et j'espère qu'il se repose maintenant !

— M. Viennet se reposer ! Ah ! vous ne le connaissez guère. M. Sainte-Beuve, qui est aussi de l'Académie, disait naguère dans une *Pensée :* « Je ne désire plus que ceci : faire *quelque chose* le matin, et être *quelque part* le soir. » Cette pensée de son confrère, M. Viennet l'a traduite ainsi : faire trois cents vers chaque matin, et les lire chaque soir dans douze salons ; n'est-ce pas, Astarté ?

Astarté, prise à partie, se penche à son tour sur le volume des *Mélanges*, et avec le dandinement de M. Thiers à la tribune :

— Figurez-vous, dit-elle, qu'un soir de cet hiver, on jouait sur ce petit théâtre de grand seigneur que tout le monde connaît à Paris, je ne sais plus quelle charade dont le premier ou le second était *gal*. Il y avait sur la scène un homme du monde, métamorphosé en docteur Gall, qui tâtait des têtes par-ci, des têtes par-là, avec plus ou moins de gaieté ou de verve. On riait, parce qu'il fallait rire, lorsque le docteur Gall avisant à la galerie, — la scène était arrangée comme dans les *Cabinets particuliers* d'Arnal, — un spectateur au front proéminant, lui jette l'apostrophe suivante : « Voilà un monsieur qui a la bosse des vers ! — Ma foi, on va voir si vous dites vrai, » s'écrie le monsieur en se précipitant sur le théâtre. Une fois là, il déroule un manuscrit, et il débite, débite, débite des vers jusqu'à une heure fort avancée de la nuit : ce monsieur était M. Viennet.

— Vous y étiez, Astarté ?

— Oui, j'y étais, et vous voyez que je m'en souviens. Heureusement, les femmes avaient beaucoup de

fleurs dans les cheveux, et je m'en donnai à cœur joie pour me dédommager. Ce n'est pas moi qui fus trop à plaindre.

— Permettez-moi, ô guêpes difficiles, de placer un mot. J'ai ouï dire que M. Viennet, avec ses fables, amusait quelquefois son auditoire.

— C'est vrai, s'exclament toutes les guêpes, à l'exception de Grimalkin, qui fait un euh ! euh ! significatif, et qui ajoute d'un air sévère :

— Vous êtes indulgentes, mes compagnes ; pour mon compte, je ne vois jamais M. Viennet un manuscrit à la main, fût-ce une fable, sans être saisie d'une terreur profonde ; et vous partageriez mon effroi si vous saviez ce qui m'est arrivé jadis.

— Expliquez-vous, ô Grimalkin !

— Je m'explique. Il y a déjà longues années, par un concours de circonstances dont le détail est inutile, je fus forcée,— vous ne devineriez jamais à quelle terrible extrémité, — à lire d'un bout à l'autre les vingt-cinq chants de la *Philippide*.

— Hélas ! hélas ! bourdonnent les guêpes attristées.

— Charles Nodier, reprend Grimalkin, disait à M. Parseval-Grandmaison, un autre académicien, qui avait fait sur Philippe-Auguste un poëme de deux mille vers : « Mais il faudra deux mille hommes pour le lire ! » Or, pour lire la *Philippide*, mes amies, il faudrait plus de deux mille hommes, puisque c'est deux ou trois fois plus long que le poëme de M. Parseval ; il faudrait deux ou trois régiments ! Jugez si j'ai jamais pu pardonner à M. Viennet, et si j'ai raison d'avoir peur quand j'entends seulement prononcer son nom.

A ce moment, Grimalkin aperçoit le volume des *Mélanges*, pousse un cri d'effroi et court se cacher dans la corbeille, au plus profond de la mousse.

— Continuez, dis-je à Mammone après cet incident, car vous n'avez pas tout dit.

— Non, certes, reprend Mammone, je n'ai pas tout dit ; je n'ai pas dit que cet infatigable rimeur était bonhomme au fond.

— Il est bonhomme, dit la silencieuse Azazel ; mais n'a-t-il pas un peu trop de vanité ? On m'affirmait, il y a quelque temps, qu'à entendre parler de son génie, il resterait quinze jours et quinze nuits sans boire ni manger.

— Allez, ma sœur, dit Padocke, qui, comme Azazel, avait gardé le silence jusqu'alors, M. Viennet n'est pas le seul qui ait la maladie de la vanité à ce degré-là, et il est peut-être le seul qui la laisse voir si naïvement. Il en est amusant, au moins, lui, et cela doit vous désarmer.

La causerie allait se prolonger sur le même sujet, lorsque, songeant à l'absence de Grimalkin, j'ai rompu les chiens, et demandé des nouvelles de M. Clairville.

— Grimalkin, dis-je, vous pouvez revenir ; j'ai enfermé les *Mélanges* sous triple verrou, et vous n'entendrez parler ni du poëme des *Nègres* en quatre chants, ni du poëme de *Parga*, ni des dithyrambes de 1825 ou 1827 ! N'ayez plus peur, ô Grimalkin, et revenez.

La guêpe est sortie de sa cachette et a repris sa place : elle n'avait pas l'air complétement rassuré.

— Voyons, dis-je, causons un peu maintenant de M. Clairville.

A ce nom, les guêpes firent une sorte de mouvement, comme si le contraire d'un parfum se fût répandu dans mon cabinet.

— Guêpes trop délicates, me suis-je écrié, n'aimeriez-vous que la littérature à l'eau de rose?

— J'avoue, dit Mammone revenue de sa première impression, que M. Clairville m'a fait rire fort souvent.

— N'est-ce rien, Mammone? comptez les gens qui ont de la verve comique!

— C'est très-bien, sans doute, de faire rire, dit Azazel, mais il faudrait tâcher de faire rire en parlant français.

— Cela ne gâterait rien, ajoutai-je; mais, en somme, que pensez-vous de M. Clairville?

— Il est au théâtre ce que Paul de Kock est dans le roman, répondit Moloch d'un ton sentencieux.

— Soit, ai-je ajouté; et maintenant que pensez-vous de ses chansons?

Les guêpes gardent le silence, et je devine qu'elles n'ont pas encore lu les chansons de M. Clairville, fraîches écloses de la veille.

— Eh bien! leur dis-je, puisque vous n'avez pas d'avis sur ces chansons, je vais vous donner le mien. Il y a de la gaieté, et, chose plus étonnante, presque toujours de l'orthographe. M. Clairville n'est pas toujours original, il s'en faut, et il est quelquefois assez hardi pour prendre des sujets de Béranger et les traiter à sa façon. Ah! si vous avez lu, guêpes de bon goût, ces quelques chansons refaites et contrefaites, quels coups d'aiguillon vous donneriez à cet incroyable audacieux! Sachez aussi, ô guêpes chastes, que les

chansons de M. Clairville sont souvent plus grivoises qu'il ne convient. Vous voilà averties, et d'ailleurs, en homme prudent, je ne laisserai pas le livre à votre disposition, et je me garderai bien de le laisser traîner sous vos pattes.

Mon auditoire était fort attentif, et je parlais moitié riant, moitié sérieux et avec une voix aigrelette, absolument comme M. Saint-Marc-Girardin dans sa chaire de la Sorbonne. J'étais content de moi, et j'aurais longtemps continué sur le même ton, si la méchante petite Azazel, qui n'a pas l'air d'y toucher, n'eût quitté sa place à la dérobée, et ne m'eût vivement piqué à l'oreille.

— Ce n'est pas bien, Azazel, c'est une trahison ! me suis-je écrié en interrompant mon discours. Mais songeant aussitôt que si je me prends de querelle avec Azazel, toutes ses compagnes se mettront de la partie contre moi, je change de ton et de sujet :

— Chères amies, j'oubliais que votre bonté m'a promis quelques renseignements sur votre bon maître.

Mammone, Azazel, Astarté, Padoke, Grimalkin parlent toutes à la fois, et, dans ces clameurs confuses, il m'est d'abord impossible de rien distinguer.

— De grâce, mes bonnes amies, un peu de calme, et mettons de l'ordre dans nos discours. Tâchez de ne parler que deux à la fois, si cela se peut. Votre maître aime la netteté, quoiqu'il y ait parfois dans ses livres des reflets de rêverie allemande, et quand on parle de cette intelligence nette et vigoureuse, il faut en parler clairement. Mammone, vous avez la parole, mais je vous préviens que le point de départ de la discussion est que votre maître a beaucoup d'esprit.

MAMMONE : C'est de l'esprit un peu haché menu.

— Il saisit très-bien, dis-je, les contradictions sociales, n'est-ce pas, Azazel ?

— Oui, mais il détaille un peu trop, réplique Azazel.

— Il ne se laisse pas prendre aux déclamations, ajoutai-je. Il déshabille admirablement ses contemporains.

— Il n'a pas l'ironie puissante de Rivarol, dit Grimalkin.

— Il voit et il dit vrai, dis-je en m'animant.

— Il se répète, bourdonne Padoke.

— Il est poétique à ses moments, dis-je en regardant Astarté entre les deux yeux.

— Ses moments sont courts, réplique-t-elle.

J'étais outré de tant d'ingratitude, et je sentais bouillonner ma colère contre ces insectes au cœur d'homme; j'aurais éclaté si je n'avais cru plus à propos de leur adresser un petit discours. Fort humblement alors j'ai demandé la parole; on s'est tu comme par enchantement, et moi, qui ne me doutais pas de la tempête que renfermait ce silence hypocrite, rassuré par la nouvelle attitude de mon auditoire, je trempe mes lèvres dans un verre d'eau sucrée, et je commence avec un geste arrondi.

— Je vous remercie, chères et honorables guêpes, des renseignements lumineux que vous venez de me prodiguer ; mais permettez-moi de vous dire que vos bourdonnements ne sont pas toujours complets. Ainsi, vous ne m'avez parlé que de M. Viennet, poëte, et vous ne m'avez pas dit un mot de M. Viennet, l'homme politique. A la vérité, vous pourriez me répondre qu'il

ne l'est plus, et qu'il y a si longtemps des charivaris donnés au député et de son fameux mot sur la *clef d'or*, que vous avez bien pu ne pas vous en souvenir. Vous pourriez peut-être aussi prétendre que lorsque M. Viennet faisait de la politique, il n'était encore qu'un rimeur : seulement il rimait à faux. Vous avez commis une omission plus grave, ô guêpes! vous n'avez pas dit qu'il serait beaucoup pardonné à M. Viennet, après tout, parce qu'il a beaucoup aimé les lettres.

L'auditoire était slencieux, et ne donnait ni marque d'approbation ni marque de désapprobation. Grimalkin elle-même ne sourcillait pas. J'ai continué :

— A propos de M. Clairville, vous avez oublié le trait le plus curieux, c'est-à-dire le nombre de ses pièces. Il est vrai que ce Lope de Vega du flon flon a beaucoup de collaborateurs.

L'auditoire se taisait toujours. J'ai repris :

— Et quant à votre maître, à cet humoriste plein de bon sens, qui, dans son dernier livre, *Une poignée de vérités*, se montre si spirituel et si fin moraliste...

C'est là que les scélérates petites bêtes m'attendaient, car il y avait une conspiration, et c'est pour cela qu'elles m'avaient écouté si patiemment. Mammone donne le signal, et l'escadron tout entier, furieux, se précipite sur moi.

— Ah! tu es vendu à notre maître ! tiens ! s'écrie Mammone ; et elle me plonge son dard dans l'oreille gauche.

— Ah! tu as voulu nous désarmer et tu nous as recommandé de rentrer nos aiguillons. Tiens! s'écrie Astarté ; et elle poignarde mon oreille droite.

— Ah ! tu es un critique indulgent, attrappe! s'écrie Azazel en me déchirant le front.

Padoke et Grimalkin ne restent pas en arrière et accomplissent leur œuvre de vengeance avec une verve incomparable. Le tout est accompagné d'un bourdonnement de bataille qui était de la musique de premier ordre.

Un moment, sous les coups réitérés de mes assassins, j'ai eu la pensée de m'envelopper dans ma robe de chambre comme César dans son manteau; mais j'ai réfléchi qu'il valait mieux tout simplement aller ouvrir la fenêtre, c'est ce que j'ai fait à tâtons, car, dès le premier moment de l'attaque, j'avais pris la précaution de fermer les yeux pour les mettre à l'abri des terribles aiguillons.

La fenêtre était ouverte toute grande: l'odeur des fleurs montait par bouffées du jardin, et le silence s'était fait tout à coup. J'ai rouvert les yeux : mes assassins n'étaient plus là.

Les guêpes s'étaient-elles enfuies par la fenêtre ou étaient-elles rentrées dans le livre d'Alphonse Karr? Je n'en sais rien.

M. PROSPER MÉRIMÉE.

SES DERNIÈRES NOUVELLES.

M. Prosper Mérimée, — physionomie spirituelle et froide, mélange de Fontenelle et de Duclos.

M. Mérimée a une place à part dans la littérature contemporaine. Sans doute il n'est pas sur un de ces trônes qu'occupent les princes régnants, en vue de tout un peuple ; mais il est dans un bon fauteuil, en vue d'un public d'élite, et sous un demi-jour favorable qu'il sait se ménager avec un art infini : il n'y a pas de beauté sur le retour qui se livre à une plus savante combinaison de stores et de rideaux.

Notre époque ne manque pas d'ambitieux bruyants qui se précipitent sur la renommée comme sur une proie. Ces gens-là ne parlent pas, ils crient ; ils ne marchent pas, ils font des bonds, et, en un mot, ils ont recours aux moyens les plus violents pour attirer les regards. Ils s'affubleraient de manteaux écarlates, s'ils l'osaient ! M. Mérimée, au contraire, pour mieux pro-

voquer l'attention, a eu l'air de la dédaigner; pour mieux faire naître le bruit, il a fait semblant de le fuir, et c'est ainsi qu'il est arrivé à tout, en ne se souciant de rien en apparence. L'Académie, qui se plaît si souvent à dire : repassez, lui ouvrit sa porte au premier coup de marteau. Mais fidèle à son système, M. Mérimée entra à l'Institut comme chez lui, sans émotion, et il succéda à Charles Nodier comme il eût succédé à M. Dupaty, sans faire plus de frais. Je me souviens de sa réception, et du mécompte qu'éprouvèrent les belles dames venues là comme à une fête. Elles s'attendaient à une biographie de l'auteur de *Trilby*, animée et vivante comme un conte de l'auteur de *Colomba*. Quel désappointement! M. Mérimée se borna à leur apprendre queM. Charles Nodier était né à Besançon, qu'il avait écrit plusieurs ouvrages, et qu'il était mort à Paris!

C'était pousser le procédé un peu trop loin, il faut en convenir, et M. Mérimée avait dépassé le but : sa sobriété n'avait été que de la sécheresse et rien de plus.

Certes, l'écrivain sobre a un grand avantage sur l'écrivain exubérant, à intelligence égale, d'ailleurs; car, tandis que le second s'étale complaisamment, se gaspille et laisse voir aussitôt le fond de sa bourse, — le premier, en se resserrant, paraît plus riche qu'il n'est en réalité, il laisse croire à des fonds de réserve : on lui suppose toujours un coffre-fort bien rempli auquel il ne touche pas. C'est l'éternelle histoire du prodigue et de l'économe : on ne prêterait rien à l'un, si riche qu'il soit, et on fait volontiers crédit à l'autre, si petite que soit sa fortune. Or, il y a déjà longtemps que l'imagination des lecteurs a ouvert un grand crédit

à M. Mérimée, et que le banquier universel est tout prêt à payer en admiration les lettres de change qu'il plaît à l'auteur de *Colomba* de tirer sur lui.

M. Mérimée a-t-il profité suffisamment de cette veine heureuse? Franchement, je ne le crois pas. Chose singulière! il a mis une grande habileté à faire valoir, à mettre en relief le talent que nous lui connaissons, et avec moins d'habileté, il aurait eu plus de talent! Il faut la liberté pour les esprits solides et fins, et non pas les liens toujours étroits, souvent absurdes d'un système! Sans doute, M. Mérimée, dans plus d'abandon, n'eût pas combiné son roman avec plus de justesse, ni saisi ses personnages avec plus de finesse et d'énergie; mais il eût animé son œuvre d'un souffle plus puissant, et l'eût douée d'une variété plus grande.

Pourquoi ne l'a-t-il pas voulu? Pourquoi a-t-il endossé dès le premier jour un costume invariable, à peu près comme ces dandys qui veulent éterniser la toilette de leur plus belle saison, et qui, après avoir été un instant les rois de la mode, deviennent ridicules dans leur vieil accoutrement et font sourire? Pourquoi trouvons-nous invariablement, au fond des ouvrages de M. Mérimée, l'ironie froide et l'insensibilité incurable? Pourquoi s'est-il fait un évangile à son usage et qui n'a que deux mots : se moquer de tout et ne croire à rien? Car il ne croit à rien. Il ne croit ni au passé, comme les retardataires, ni au présent, comme les ambitieux, ni à l'avenir, comme les esprits clairvoyants et désintéressés. Et de quoi ne se moque-t-il pas en sourdine? Encore, s'il y avait un peu de génie là-dessous! L'ironie de Voltaire était éblouissante, l'insen-

sibilité de Goëthe était olympienne, et le désespoir de Byron était tout de flamme ; mais M. Mérimée n'a rien de tout cela. Son ironie est glacée ; souvent elle n'est comprise que de lui seul ; d'autres fois, elle se réfugie dans quelque épigraphe grecque, où il n'est pas facile à tout le monde, surtout aux lectrices, d'aller la chercher.

Où M. Mérimée se rattrape, c'est dans l'art du récit : là il est maître, surtout quand il a affaire aux mœurs accentuées de l'Espagne et de la Corse. Livrez-lui un bandit, il fera un chef-d'œuvre. Il a toujours eu une vive prédilection pour ce genre d'artistes, et il les a toujours peints avec amour. Je ne crois guère M. Mérimée susceptible d'admiration que pour un superbe bandit.

Carmen, la première nouvelle du recueil nouveau, est l'histoire des amours orageux et tragiques d'un bandit espagnol et d'une bohémienne. Cela ne nous ressemble pas et n'en est pas moins humain. Carmen est admirable de vérité et d'originalité : c'est un démon irrésistible. Avec quel art l'auteur en a fait une créature très-vivante, très-vraisemblable, et en même temps la personnification des vices de sa race. En général, quand nos romanciers font des mythes, ils créent un personnage tout d'une pièce et qui est mal à l'aise dans la vie, comme un moderne dans un vêtement de fer du moyen âge. Mais l'héroïne de M. Mérimée est une vraie femme. Corrompue comme la civilisation et sauvage comme la nature, Carmen est une patricienne de grand chemin, une reine de Bohême, une Cléopâtre de ruisseau, et l'on comprend comment, avec une telle

donnée, il était facile de tomber dans la fantaisie. Or, l'auteur ne s'est pas écarté une seule fois de la vraisemblance, et il a enfermé cette jeune fille bizarre dans des événements si positifs, il l'a encadrée dans une action si précise qu'on la voit et qu'on l'entend : elle est aussi naturelle dans les bouges de Séville où elle dépouille les passants en leur disant la bonne aventure, que dans le bois solitaire où son amant la tue à coups de couteau, sans la faire fléchir dans son indomptable volonté.

José Navarro n'est pas un bandit héroïque; c'est tout simplement un homme passionné. Du jour où il a rencontré Carmen, on sent qu'il ne s'appartient plus, et que, d'entraînement en entraînement, il arrivera au *garrote*. C'est une figure énergique et simple, fortement dessinée, pas le moins du monde un bandit d'opéra-comique. M. Mérimée ne le jette pas dans les aventures, et il dit juste ce qu'il faut pour qu'il intéresse, je ne dis pas pour qu'il amuse.

Comparez Luiggi Wampa à José Navarro, si vous aimez à rapprocher les écrivains et à étudier les différences de manière ! Aussitôt, vous verrez surgir, comme dans un daguerréotype, les physionomies si dissemblables de M. Alexandre Dumas et de M. Prosper Mérimée, les deux héros des genres opposés ; l'un le romancier éblouissant, l'intarissable conteur arabe ; l'autre, le romancier contenu, impassible en apparence et qui ne livre rien au hasard ! A côté de M. Alexandre Dumas, M. Prosper Mérimée, à première vue, n'est presque pas un romancier, c'est un moraliste ; mais quand on y regarde de plus près, on voit que l'imagi-

nation, quoiqu'elle n'éclate pas en fusées et en soleils, comme dans les romans de M. Dumas, n'existe pas moins dans les nouvelles de M. Mérimée.

On crée dans les petits cadres aussi bien que dans les grands, et *Carmen* est une des créations les mieux réussies de l'auteur de *Colomba*. Sans doute, on peut encore reprocher à M. Mérimée de ne pas assez varier ses effets ; car, de même qu'il y a trop de coups de fusil dans son roman corse, il y a trop de cigares dans son roman espagnol. Ensuite, je ne sais pas pourquoi la nouvelle ne se termine point dans le volume comme sous sa première forme. On y a ajouté un chapitre sur les mœurs et la langue des bohémiens. C'est un hors-d'œuvre qui doit être mis en note, et non pas être donné comme un dénoûment. Il faut laisser le lecteur sur la mort de Carmen, et ne pas l'entraîner du cadavre de la pauvre bohémienne dans des questions de philologie. Je n'ignore pas que ce sont là des jeux habituels à M. Mérimée, et une des fâcheuses conséquences de cette ironie dont j'ai parlé. M. Mérimée aime trop à montrer dans ses nouvelles qu'il est membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, non par vanité, assurément. Il s'amuse trop à mêler à l'émotion du récit quelque dissertation philologique. L'auteur s'amuse à ce jeu, mais le lecteur se refroidit.

Arsène Guillot est une Carmen moins originale et plus touchante : c'est une bohémienne de Paris. C'est la pauvre fille ignorante et bonne qui tombe dans le vice, sans être vicieuse d'abord ; la pauvre fille superstitieuse et désordonnée qui *fait un cierge* à Saint-Roch, afin que le bon Dieu lui envoie un amant ! Mais ce n'est

pas Arsène Guillot qui est le sujet de la nouvelle ; elle n'en est que le prétexte. Le sujet est une femme du monde pieuse, que la charité entraîne vers la pauvre fille, et qui est entraînée bien plus loin.

L'étude était difficile, et neuve. Il fallait une grande délicatesse de pinceau pour tout faire comprendre, sans tomber dans la peinture galante. Un mot de trop, et l'on pouvait glisser dans le Grécourt, au lieu de se maintenir dans le la Rochefoucauld et le la Bruyère.

L'*Abbé Aubain* est une esquisse du même genre, mais en quelques coups de crayon seulement. Ce sont quatre lettres d'une jeune femme à une de ses amies. Cette jeune femme est quelque peu parente de madame de Piennes, d'*Arsène Guillot*, quoique moins pieuse et moins douce. En général, les femmes du monde de M. Mérimée sont coulées dans le même moule. L'héroïne du *Vase étrusque*, celle de la *Double Méprise*, et pame de Piennes, ont un air de famille compromettant. Les héroïnes de M. Mérimée, pour être originales, ont besoin de vivre ailleurs que dans un salon de Paris ; il leur faut le Mâquis ou la Sierra.

Madame de P... est une grande dame parisienne que des nécessités passagères de fortune relèguent avec son mari dans un vieux château. Il n'y a pas âme qui vive autour de ce manoir. Si ; il y a un curé de village, — curé aux yeux noirs, au front pâle et mélancolique. N'allez pas rêver tout un roman là-dessus ! d'histoire, il n'y en a pas ; et voilà toute l'histoire.

Et maintenant, je conseille à M. Mérimée de ne pas aller plus loin, en ce genre : il a atteint l'extrême limite. L'art chaste s'accommode très-bien de la nudité ;

mais l'art de M. Mérimée n'est pas chaste, et dans l'emploi qu'il fait de la gaze et de la feuille de vigne, on devine qu'il veut plutôt découvrir que cacher : c'est un raffinement de plus.

Les succès de M. Mérimée ont été surtout une affaire de contraste. Dans une littérature moins surexcitée, moins fiévreuse, M. Mérimée et sa sobriété eussent beaucoup moins réussi. L'heure lui a été favorable, mais il n'en a profité qu'à demi. Pourquoi derrière l'écrivain sent-on toujours, je le répète, l'homme ironique qui vous montre son œuvre sans y croire, et qui est toujours sur le point de railler son lecteur? Il n'y a guère, dans les romans de M. Mérimée, que *Colomba* où l'on ne voie pas se projeter ironiquement, de page en page, la silhouette de l'auteur. Les succès de M. Mérimée seraient bien plus grands, s'il avait voulu être plus simple, s'il n'avait pas joué la froideur, visé à l'impassibilité et à l'éternelle moquerie, en un mot, s'il n'eût pas voulu être athée en matière d'inspiration. On dit même qu'il est plus athée que cela; mais il est sénateur.

GÉRARD DE NERVAL.

M. Gérard de Nerval est un homme de lettres, — chose de plus en plus rare au milieu du nombre toujours croissant des gens de lettres ! M. Gérard de Nerval fait des livres, — chose de plus en plus extraordinaire en face des milliers de livres qui fondent en avalanches sur le pays de France, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre !

Aimer les lettres pour elles-mêmes, et ne s'être jamais hissé sur ses livres pour attrapper au passage des honneurs gratuits ou des honneurs lucratifs ; se tenir par goût à l'écart et se contenter des joies innocentes de l'imagination et de la plume ! M. Gérard de Nerval n'y pense pas? A quoi pense-t-il donc ? Je ne m'étonne point qu'il passe pour un personnage bizarre, et qu'on ait fait courir toute sorte de bruits sur son compte. Pour peu qu'en littérature les choses aillent leur train encore quelque temps, et que M. Gérard de Nerval continue, de son côté, à marcher dans son sentier, je lui prédis sans grand effort qu'il ne tardera pas à devenir un être quasi fabuleux, à l'existence duquel on

ne voudra pas croire sans le voir des yeux et sans le toucher de la main. — L'amour des lettres s'en va !

Cette belle passion si puissante et si féconde au dix-septième et au dix-huitième siècles, et qui, il y a vingt-cinq ans à peine, se réveilla parmi nous avec tant d'ardeur, agonise tristement aujourd'hui. Les gens de lettres s'associent pour discuter et sauvegarder leurs intérêts, ce qui est fort bien assurément; mais cela ne suffit pas pour redonner la vie à la littérature défaillante, et susciter un mouvement généreux dans le monde de l'imagination et de l'art.

Est-ce que les preuves de l'atonie littéraire n'éclatent pas de tous côtés? Voulez-vous un symptôme infaillible? Regardez les nouveaux venus. Comment s'annoncent-ils? Que font-ils? Sont-ils contents ou mécontents de leurs devanciers? Viennent-ils pour les continuer en les admirant, ou pour les remplacer en les combattant? Ni ceci ni cela. Les nouveaux venus n'ont pas un si grand idéal et n'affichent pas tant d'ambition. Ils ne sont ni révolutionnaires ni conservateurs, et le pire, c'est que s'ils n'ont pas assez d'orgueil, ils n'ont pas non plus assez de modestie. Au demeurant, sans physionomie propre, si on leur demande leur nom, chacun d'eux peut répondre, comme dans la fable antique, qu'il s'appelle Personne.

Autrefois, quand on faisait son entrée dans le monde littéraire, on ne se présentait pas sans bagage; le plus souvent même, pour si jeune qu'on fût, on avait un havre-sac bien garni. Puis on allait aussitôt consulter l'oracle, c'est-à-dire quelque grand écrivain dans sa gloire, qui ne manquait pas de vous donner des

conseils sévères, trop sévères même quelquefois, mais c'était un petit malheur dont les vocations vraies n'avaient pas à se plaindre. C'est Voltaire qui changea tout cela, et qui, le premier, répondit aux flatteries des néophytes par des flatteries de grand homme; c'est lui qui, le premier, distribua à tort et à travers des brevets de talent mesurés sur le degré d'admiration qu'on avait pour lui. Quel succès a eu cette charmante façon de payer ses flatteurs !

Au reste, l'usage des conseils n'existait pas seulement pour l'inexpérience et aux débuts, il se continuait dans l'âge mûr et jusqu'au sein de la gloire. Racine et Molière consultaient Boileau, dont l'amitié élargissait l'intelligence et attendrissait le cœur, et qui devenait, pour l'auteur du *Misanthrope* et pour l'auteur d'*Athalie*, un conseiller large et sympathique. L'écrivain avait donc autrefois un conseil privé, sans compter le conseil public de la critique : et c'est ainsi que se perpétuait l'amour des lettres et que se maintenait toujours dans la littérature un niveau élevé.

Il y a un quart de siècle, ce fut mieux encore. Une génération se leva tout entière, pleine d'enthousisame, ayant à sa tête les deux plus belles choses de ce monde, — la jeunesse et le génie. Cette génération, n'ayant, pour ainsi dire, qu'une âme, fut poétique et noble jusque dans ses excès. On se soutenait alors, et on s'animait fraternellement. L'art était devenu comme une religion qui aurait trouvé ses martyrs au premier signal. Où êtes-vous, maintenant, magnifique enthousiasme d'hier, généreuses extravagances, immenses désirs, vaste ambition, où êtes-vous ?

Aujourd'hui, on fait son entrée dans le monde littéraire avec ou sans provisions, et, en tout cas, la bourse n'est jamais remplie. On ne va consulter personne; c'est plus tôt fait : les billets de grand homme qui promettaient si facilement l'avenir et la gloire, ces nouveaux billets à La Châtre, sont eux-mêmes tombés en désuétude. On fait son premier vaudeville, son premier roman ou son premier volume de vers, sans tressaillement, sans la moindre crainte, avec beaucoup d'assurance. Après quoi, on est bombardé, pour parler comme Saint-Simon, membre de la *Société des auteurs dramatiques*, ou de la *Société des gens de lettres;* on paie exactement sa cotisation; M. Godefroi vous donne un reçu, et voilà.

M. Gérard de Nerval n'appartient pas à cette génération, il appartient à la précédente, et il en est une des plus gracieuses et des plus originales physionomies. Où est-il né ? Je n'en sais rien. Quel âge a-t-il ? Je l'ignore. Charles Nodier a dû être son parrain, et Henri Heine doit être son ami, je le suppose aux affinités, car, je le répète, je ne sais rien de positif. Quelqu'un, — un fier talent, j'en réponds, qui l'aime depuis plus de vingt ans, qui a vécu avec lui, voyagé avec lui, écrit avec lui, et à qui je demandais quelques détails biographiques sur M. Gérard de Nerval, — m'a répondu : « Mais je ne le connais pas du tout, moi, Gérard ! » Telle est la biographie de Gérard de Nerval faite par son ami intime.

Ce qu'on peut affirmer, c'est que Gérard de Nerval a passé toute sa vie à lire, à écrire, à rêver. A la tête d'un de ses volumes, on a placé la fée du Rhin, la

séduisante et fatale Ondine. Elle trône, elle chante, elle attire. Les doigts sur sa mandore, elle penche son beau front et regarde en bas un jeune étudiant assis sous les pampres, devant une table, le verre en main. Eh bien ! ce blond étudiant allemand, avec sa casquette, sa redingote à brandebourgs, ses bottes à retroussis et sa bouteille de Johannisberg ; ce blond étudiant qui commence déjà à voir l'Ondine au fond de son verre, c'est Gérard de Nerval lui-même. Seulement, il y a une omission : Gérard de Nerval ne boit pas sans lire, et il eût fallu un livre à côté de sa bouteille ; il eût fallu Faust à côté du Johannisberg.

Gérard de Nerval est à la fois un érudit et un rêveur. Il est *chose aîlée* ; il semble enveloppé d'un nuage ; il n'a pas l'air de prendre au sérieux le monde réel : il paraît et disparaît, il part et revient : on dit qu'il fait souvent un long voyage pour aller voir d'un certain endroit se lever le soleil. Ce rêveur fantasque connaît pourtant parfaitement la vie ; il sait les hommes, et à un fond de rêverie allemande, il joint une forte dose de bon sens français.

Pendant plus de vingt ans, Gérard de Nerval a semé son talent et son esprit dans les journaux et les revues. Divers éditeurs ont eu la bonne pensée de recueillir ces feuilles volantes, et il en est résulté d'excellents ouvrages, à la tête desquels il faut placer le *Voyage en Orient*, œuvre capitale de l'écrivain.

La littérature moderne a beaucoup voyagé en Orient, et elle a rapporté de fort belles pages : l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* est une des œuvres où le génie de Chateaubriand se montre avec le plus de

grâce : je conseille à beaucoup de gens de le relire. C'est un livre qui n'a pas vieilli ; il a, comme au premier jour, la poésie et le souffle antiques ; c'est un transparent à travers lequel on aperçoit parfaitement la Bible et Homère ; c'est du Chateaubriand simple, c'est-à-dire du meilleur. Qu'on relise l'*Itinéraire*, et que les jeunes débutants le lisent, car il pourrait bien se faire qu'ils ne l'eussent pas lu.

MM. Michaud et Poujoulat sont allés aussi à Jérusalem, et leur Correspondance peut être consultée avec fruit. Ce sont des croisés refroidis, mais ce sont des écrivains distingués. A son tour, M. le comte de Marcellus, l'ancien secrétaire de France à Londres, l'heureux voyageur à qui nous devons la Vénus de Milo, nous a donné d'intéressantes impressions de voyage sur l'Orient.

Qui ne connaît le *Voyage en Orient* de M. de Lamartine ? Qui ne s'est plongé avec bonheur dans ces descriptions magnifiques où le poëte se montre aussi riche qne la nature et lutte avec elle de prodigalité ? Jamais la nature orientale n'avait rencontré un pareil peintre, et jamais non plus la civilisation et les mœurs de l'Orient n'avaient été vues de plus haut. Avec une souplesse de talent admirable, M. de Lamartine, dans son *Voyage*, est tantôt sublime, tantôt familier. Ses jugements sont toujours pleins d'élévation, et ses récits toujours charmants. Personne n'a oublié la visite à lady Esther Stanhope. Lady Esther faisait métier de prophétiser. Avait-elle lu dans quelque étoile qu'elle devrait son immortalité à M. de Lamartine ? c'est douteux. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle prédit au

voyageur qu'il jouerait prochainement un grand rôle dans les destinées de son pays. Sorcière ou non, lady Esther, sur ce point, y voyait plus clair dans son château de Liban que toute notre chambre des députés.

Au milieu de tous ces tableaux de l'Orient, tableaux de grands maîtres et tableaux d'amateurs, la toile de Gérard de Nerval a son originalité. On dira que ce n'est que de la peinture de genre ; c'est de l'excellente et fine peinture.

Voyageur humoriste sans prétention à l'humeur, gai sans grimace, spirituel sans effort, Gérard de Nerval, pour un lecteur qui ne s'y connaîtrait pas, pourrait bien n'avoir fait qu'un livre intéressant, mais ordinaire, tandis qu'en réalité il a écrit un livre où tout est de premier choix. Il y a déjà un grand art à cacher ainsi l'art et le travail.

Naturellement, avec ses habitudes d'étudiant, M. Gérard de Nerval prend le chemin de l'école. Tant mieux. Il s'arrête longtemps à Vienne ; nous n'y perdons rien. Les *Amours de Vienne* sont un très-joli chapitre. J'aime mieux pourtant, et de beaucoup, les *Femmes du Caire*, parce qu'ici nous entrons dans un monde moins connu, et que l'auteur nous en dévoile tous les détails avec beaucoup de charme.

En général, M. Gérard de Nerval apprend beaucoup de choses, même à ceux qui savent ; et cela sans avoir la prétention de rien enseigner à personne. Il raconte, il amuse, il instruit. Croyez-vous qu'il y ait une meilleure manière d'être professeur?

Le *Voyage en Orient* de Gérard de Nerval restera comme une des bonnes productions de la littérature

moderne ; c'est le livre d'un Sterne sans larme à l'œil. Faut-il regretter cette larme ? Oui [1].

Lorely, ou les *Souvenirs d'Allemagne*, a son mérite aussi, quoique le voyage en Orient, en lui prenant un peu violemment peut-être ses *Amours de Vienne*, ait dépouillé ce livre d'un de ses chapitres les plus naturels et les plus attrayants. En revanche, *Lorely* contient *Leo Burckart*, ce drame qui fut joué en plein théâtre de la Porte-Saint-Martin, et où le rêveur n'était plus un rêveur, mais un véritable écrivain dramatique. Ce drame n'est pas donné aujourd'hui tel qu'il fut joué, avec les coups de ciseaux de la censure d'abord, et des faiseurs ensuite ; nous l'avons là tel qu'il fut écrit, dans sa véritable allure et dans toute son ampleur.

Un drame, et un drame politique, par Gérard de Nerval ! Pourquoi pas ? Est-ce que je n'ai pas dit que Gérard de Nerval était un étudiant allemand ? Et ne sait-on pas qu'en rêvant et en fumant, la jeunesse allemande tressaille au nom de la liberté ? Si son imagination est quelquefois dans le nuage, son cœur est toujours dans la patrie. Bonne et brave jeunesse allemande !

On accusa, au lendemain du drame, l'auteur de *Leo Burckart* d'avoir terminé sa pièce en sceptique. A cela, l'auteur répond que le même reproche peut être

(1) C'est vrai, m'a dit Gérard de Nerval, je ne pleure pas ; mais savez-vous pourquoi ? c'est que, pour rien au monde, je ne voudrais être pris pour un de ces écrivains dont la sensibilité est comparable à celle des amoureux qui jettent des gouttes d'eau sur leurs lettres en guise de larmes.

adressé aux drames historiques de Shakspeare, de même qu'à *Wallenstein* ou à *Goëtz de Berlichingen*.

Je dirai à M. Gérard de Nerval le mot de Bossuet à Louis XIV : « Il y a de grands exemples pour et de grandes raisons contre. » Pour mon compte, je crois que le drame historique, pas plus que l'histoire, n'a le droit d'être sceptique, et si je me prononce si crûment contre le scepticisme, alors même qu'il se présente sous une figure poétique, on comprendra ma colère contre le scepticisme en prose, et par conséquent contre les *illuminés;* mais c'est un livre que l'auteur refera.

Je finis comme j'ai commencé : Gérard de Nerval est un homme de lettres dans la grande et pure acception du mot. Il a le culte désintéressé et passionné de l'art, et c'est sur quoi j'appuie de toutes mes forces, aujourd'hui que le culte de l'art s'en va.

Le niveau baisse ; relevons le niveau !

LE CIVILISATEUR DE LAMARTINE.

Si, dans les climats heureux, la douce rosée du ciel suffit presque pour féconder la terre, il n'est pas de climat où le champ de la civilisation puisse être fécondé aussi facilement. Dans tous les siècles et sous toutes les latitudes, partout et toujours, la moisson du progrès ne pousse et ne grandit que sous la triple rosée de la sueur, des larmes et du sang.

Montrez-moi une découverte, et je vous montrerai les souffrances, peut-être le martyre de l'inventeur! Montrez-moi un bienfaiteur de l'humanité, et je vous montrerai un calvaire! Dès qu'on voit apparaître un grand homme, les mains pleines de bienfaits, la première question qu'il faut se poser est celle-ci : Comment va-t-on s'y prendre pour se venger de cet homme-là?

La grande route de la civilisation est un véritable *chemin de la Croix*, avec ses stations au complet. Il y a les outrages des méchants, et il y a aussi la compassion de quelque belle âme; il y a les défaillances du juste :

il y a la victoire de l'iniquité et enfin presque toujours une mort ignominieuse. Telle est la loi; mais qu'importe après tout, puisque le drame douloureux du génie se termine, plus tôt ou plus tard, par une transfiguration lumineuse, et que le martyre de l'initiateur devient la plus belle page de sa gloire? Consolez-vous, ô grands hommes, de la lourdeur de votre croix, puisque ce n'est qu'à ce prix que vous êtes véritablement grands, et que si vous ne frappiez à la fois l'humanité à l'imagination et au cœur, si au moment où vous la passionnez par votre génie vous ne l'attendrissiez pas par votre infortune, vous n'auriez que la moitié de l'admiration de l'histoire; car l'admiration n'est complète que mêlée de larmes, et l'histoire est froide pour les grands hommes qui ne la font pas pleurer!

Déroulez-vous, légendes sacrées de la gloire et du malheur!

Il y avait dans la ville de Cymé, colonie grecque de l'Asie Mineure, une jeune orpheline du nom de Critéis, belle comme le jour, et aussi pauvre que belle. Elle inspira de l'amour à un inconnu, que je soupçonne fort d'être un dieu, car l'enfant qu'elle mit au monde fut Homère. Homère n'est pas un poëte, c'est la poésie. Les siècles, en passant sur ses vers, n'en font que mieux resplendir l'immortelle jeunesse. Tous les grands côtés de l'âme humaine sont admirablement éclairés par le soleil de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et l'on dirait que toutes les Muses chantent alternativement par la voix de l'aveugle divin.

Or, Homère s'en allait de ville en ville, mendiant son pain et chantant ses vers. Déjà vieux, il voulut re-

voir les bords du Mélès, où il avait joué, enfant, et la ville de Cymé, pour s'y reposer et y mourir. Arrivé aux portes de la ville, il se fit reconnaître et pria qu'on l'introduisît dans l'assemblée des vieillards, qu'il enchanta par ses poëmes et auxquels il promit de consacrer désormais sa lyre à immortaliser leur patrie, s'ils voulaient lui assurer le pain du jour et l'abri du soir. Les vieillards l'engagèrent à se présenter devant le sénat pour y faire ratifier ce traité, où le génie se donnait pour une obole.

Homère se rendit au sénat et renouvela sa demande; il chanta, et l'on allait avoir l'imprudence d'accorder un toit et la subsistance à ce demi-dieu, lorsqu'un grave sénateur, le premier homme d'État sans doute de la république, se leva et fit observer que si la ville s'engageait ainsi à recueillir et à nourrir tous les poètes aveugles errants dans l'Ionie, c'en était fait du trésor public! L'homme d'État eut un plein triomphe, et Homère fut chassé de la ville!

Il se traîna jusqu'à Phocée, où il fut recueilli par un maître de chant du nom de Thestoride. Celui-ci connaissait depuis longtemps le génie du vieil aveugle par les récits des marchands de Smyrne. Il alla au-devant de lui, l'entoura d'hommages, lui offrit sa maison, ne lui demandant en retour qu'une copie de ses poëmes. C'était un piége infâme caché sous les apparences de l'admiration. Thestoride enrichit sa mémoire des plus beaux vers du vieillard, et alla les chanter à Chio en se les appropriant. Homère ne se doutait pas du larcin, mais des matelots arrivant de Chio, et entendant Homère chanter sur le port de Phocée les vers

qui les avaient charmés dans la bouche de Thestoride, déclarèrent hautement que le vieillard était un voleur de gloire, un détrousseur de renommée : c'était le dernier coup.

Chassé de sa ville natale, sans abri où reposer sa tête, et dépouillé du seul bien qui lui restait, de son génie, il ne faut pas cependant qu'Homère se plaigne trop de son temps, qui le traita véritablement avec douceur, car, enfin, il ne fut pas mis en lambeaux comme Orphée.

Du calvaire de la poésie, passons au calvaire de la sagesse. Est-ce que le nom de Socrate n'est pas synonyme de Sagesse? est-ce que dans toute la Grèce on ne disait pas que ce fils d'un sculpteur et d'une sage-femme avait transformé divinement le métier de son père et celui de sa mère; que, sculpteur des âmes, il les façonnait au beau, et que, sage-femme des intelligences, il les faisait naître à la lumière?

Courageux sur le champ de bataille, Socrate arracha deux de ses disciples, Alcibiade et Xénophon, à une mort certaine, et se couvrit de gloire. Dans la vie politique, il fut un grand citoyen n'écoutant que la voix de sa conscience et de la justice. Un jour, le peuple d'Athènes avait injustement condamné au dernier supplice les amiraux de la république qui, après une défaite navale, n'avaient pu donner la sépulture aux morts. Les sénateurs, intimidés par les cris de la multitude, avaient sacrifié, pour se sauver eux-mêmes, les amiraux innocents. Heureusement, Socrate présidait le sénat ; il se leva, combattit le jugement du peuple, et offrit sa vie plutôt que de prêter la main à la vio-

lence et au crime de ses concitoyens. Ce fut sa journée du drapeau rouge !

Socrate avait une raison trop haute et une âme trop ferme pour que la calomnie l'oubliât et pour que le peuple ne crût pas à la calomnie. Aristophane commença l'attaque par la raillerie ; Anytus et Mélitus transformèrent bientôt les railleries du poète en accusation formelle. Mélitus était un ancien disciple de Socrate, qui osa accuser son maître d'impiété, et qui, comme tous les fourbes de tous les temps et de toutes les religions, eut l'habileté d'identifier sa haine personnelle avec la cause des dieux. Mélitus — combien il y a eu de Mélitus ! — déclara hypocritement qu'il valait mieux être ingrat envers son ancien maître qu'impie envers la divinité, et il traîna, au nom de la religion, Socrate devant les magistrats.

Les juges, au nombre de cinq cent cinquante-six, se partagèrent en deux opinions : Socrate ne fut condamné qu'à la majorité de trois voix par le parti des démagogues réuni au parti des fanatiques. O vertu des coalitions !

Bois la ciguë, Socrate, et ne te plains pas ; dans cinq cents ans, il y aura un gibet qui sera le pendant de ta ciguë, et sur lequel mourra un Dieu !

La Grèce condamnait au dernier supplice le plus sage de ses enfants ; Rome ne voulut rien envier à la Grèce et fit tomber la tête du plus éloquent et du plus humain de ses orateurs. La tête de Cicéron fut clouée, entre ses deux mains coupées, sur la tribune aux harangues, qui devint par là le calvaire de l'éloquence.

Ainsi faisait l'antiquité ; mais peut-être les temps

modernes, éclairés par la lumière du christianisme, seront-ils plus doux, plus cléments, et auront-ils plus de respect pour le génie et les grandes âmes ? Voyons.

En un temps où la France était au fond de l'abîme, où la nationalité disparaissait, où le trône avait sombré, où les hommes découragés ne voyaient plus aucun moyen de salut et acceptaient la destinée avec désespoir, une jeune fille de douze ans, confinée dans un village, avait conçu le projet de délivrer sa patrie. Pendant six ans elle porte cette pensée sans la confier à personne, pas même à sa mère, pas même à son confesseur. Ce projet sublime, enfermé dans sa tête, y enfante des visions, et quand l'heure est venue, elle se dit inspirée de Dieu et part. Elle réveille le Dauphin, elle enflamme le peuple et les soldats, elle fait sacrer son roi à Reims ; tout est sauvé ! « La pauvre fille, dit Michelet, de sa chair pure et sainte, de ce corps délicat et tendre, a émoussé le fer, brisé l'épée ennemie, couvert de son sein le sein de la France ! »

Et maintenant, pauvre fille, que tu as sauvé le roi et le peuple, abandonnée de l'un et de l'autre, monte sur le bûcher et envoie ton âme à Dieu à travers les flammes qui ne sont pas plus pures que toi !

Voilà le calvaire du patriotisme. Voici le calvaire des inventeurs.

En 1471, par un soleil brûlant, deux étrangers souillés de poussière, le front baigné de sueur, s'assirent à la porte d'un petit monastère d'Andalousie appelé Sainte-Marie de Rabida. Ces deux étrangers étaient Christophe Colomb et Diégo, son fils. Le hasard servait bien pour la première fois le grand homme mé-

connu, car, dans ce petit monastère, il trouva le premier homme qui crut à son génie, il trouva son premier protecteur.

Le supérieur du couvent était Juan Pérès de Marchenna (le nom mérite d'être conservé), ancien confesseur de la reine Isabelle qui régnait alors avec Ferdinand sur l'Espagne. Homme pieux, il avait préféré le recueillement du cloître au bruit et aux intrigues de la cour, mais il avait conservé un grand crédit sur l'esprit de la reine. Juan Pérès de Marchenna recommanda Christophe Colomb à la reine : ce fut le premier vent heureux qui souffla dans la voile du sublime navigateur.

Hélas ! la protection d'une reine ne suffit pas pour l'accomplissement de la grande pensée de Christophe Colomb. L'envie ne tarda pas à se montrer et à s'acharner sur Colomb, même avant le succès. Pendant dix-huit ans, le pauvre homme lutta contre des obstacles sans cesse renaissants, la froideur et l'incrédulité des ministres, et surtout les colères des moines, qui s'obstinaient à repousser ses idées comme une impiété de la science. Il pleura, se decouragea souvent, et, sans le prieur Juan Pérès, qui ne l'abandonna jamais, Colomb, l'œil fixé sur le monde inconnu qu'il voyait dans sa pensée, serait mort de désespoir.

Enfin il triomphe : on croit à son génie, il a une flotte, le voilà sur l'Océan ! Eh bien ! c'est ici que commencent sa gloire et ses malheurs. Le monde qu'il va découvrir ne portera pas même son nom, et un beau jour il en reviendra chargé de fers !

Après la découverte du nouveau monde, qui com-

plétait l'univers, il n'est pas de découverte plus grande que celle de l'imprimerie, qui est aussi un monde. Gutenberg fut le Christophe Colomb de la pensée.

Gutenberg naquit à Mayence, petite république où la guerre civile semblait avoir pris droit de cité. A dix-neuf ans, il avait déjà été proscrit deux fois. Le jeune proscrit voyageait seul, à pied, sa valise sur le dos, et une grande pensée dans la tête ; il ne songeait qu'au meilleur moyen de multiplier la Bible, c'est-à-dire la parole de Dieu.

L'idée de l'imprimerie germait déjà dans son cerveau, lorsqu'un jour à Harlem, en Hollande, le sacristain de la cathédrale, Laurent Koster, lui fit admirer une grammaire latine reproduite par des caractères taillés sur une planche de bois. C'était le jeune et pauvre sacristain, qui, amoureux et allant rêver dans les bois au printemps, au lieu de graver son chiffre et celui de sa maîtresse sur l'écorce des arbres, s'était amusé à sculpter les lettres amoureuses sur de petits morceaux de saule qu'il rapportait à celle qu'il aimait. Ce fut la première ébauche de l'imprimerie, à l'aide de laquelle il avait reproduit la grammaire latine, cette grammaire qui fut une révélation pour Gutenberg.

A partir de ce jour, l'enthousiasme s'empara de l'inventeur, et, comme Christophe Colomb, il ne vécut que dans la fièvre sacrée de la découverte, et dans toutes les tribulations des inventeurs.

Accusé de sorcellerie, dépouillé par ses associés, Gutenberg vécut pauvre et mourut pauvre. Ce véritable fondateur de la civilisation moderne ne laissa pour tout héritage que les livres qu'il avait imprimés !

Vieilles légendes, dira-t-on, et bien loin de nous! Aujourd'hui, nous sommes bien plus intelligents et bien plus humains. Les grands inventeurs, comme les grands hommes de bien, s'appuient sur la reconnaissance contemporaine. Erreur profonde! Il est vrai qu'on n'accuse pas les inventeurs de sorcellerie ou de magie; mais, à cela près, on ne les traite pas mieux qu'autrefois. Il est vrai encore que si nous avons quelque part un grand homme de bien, on ne lui fait pas boire la ciguë comme à Socrate, pas plus qu'on ne lui tranche la tête comme à Cicéron. L'ingratitude moderne a d'autres façons de procéder. Exemple :

Lorsque éclata la Révolution de Février, et qu'il y eut une éclipse soudaine de toutes les forces du pouvoir; quand toutes les colères populaires étaient déchaînées, un homme se rencontra qui se mit en travers des violences et des colères, et dit à la vengeance : Tu ne passeras pas! Grâce à la fermeté indomptable de ce grand citoyen, nul ne fut menacé, ni dans sa vie, ni dans sa liberté, et de tous côtés alors on le proclama le sauveur!

Mais à peine le danger fut-il passé, qu'on changea vite de langage. On ne se souvint plus de ce qu'on disait la vieille, et on déchira avec acharnement celui qu'on avait proclamé le sauveur. Les plus modérés de ces calomniateurs l'accusent aujourd'hui d'avoir *violé toutes les lois divines et humaines!* Allez, insulteurs, redoublez! On vous pardonne, car vous êtes, sans que vous vous en doutiez, le complément nécessaire de la gloire. Je souhaite cependant, pour mon compte, si le souvenir de l'injure doit absolument rester, que le nom des

insulteurs disparaisse : c'est un vœu charitable. Quel châtiment, quand on y songe! être Mélitus devant Socrate, Fonseca devant Christophe Colomb, et l'évêque prévaricateur Cauchon devant Jeanne d'Arc?

En racontant la vie de tous les grands ouvriers de la civilisation, M. de Lamartine n'a eu qu'un but, c'est de donner au peuple l'enseignement le plus substantiel et le plus moral. M. de Lamartine a admirablement réussi, et ses biographies des hommes de bien illustres et malheureux sont vraies comme l'histoire et intéressantes comme des paraboles. Dans le *Civilisateur*, M. de Lamartine est un tendre et sublime pasteur des esprits; c'est un éloquent ministre de la sainte histoire.

L'ÉDITION POPULAIRE

DES ŒUVRES DE VICTOR HUGO.

(AD USUM DELPHINI.)

Sous Louis XIV, le premier dauphin eut pour précepteur Bossuet, et le second dauphin eut pour précepteur Fénelon. Bossuet et Fénelon, véritables précepteurs de princes!

Sous la dernière monarchie, le précepteur de l'héritier de la couronne s'appelait Regnier, et les autres précepteurs de la lignée royale avaient nom Larnac, Latour, Trognon, Cuvillier-Fleury, hommes de mérite, sans doute, mais qui n'avaient pas la prétention de marcher de pair avec l'auteur du *Discours sur l'Histoire universelle* et l'auteur du *Télémaque*.

Vers le même temps, la royauté exilée n'était pas plus riche en précepteurs illustres : Chateaubriand n'avait pas accepté les fonctions de gouverneur à Goritz ; et Goritz, sans cette gloire, se trouvait au niveau des Tuileries. Sous ce rapport, les infortunes de la branche aînée n'avaient pas plus de chances que les prospérités de la branche cadette, et l'on est forcé de convenir qu'au moins en ce qui concernait l'éducation

des princes, la monarchie avait baissé de plusieurs crans : elle était descendue de toute la distance qu'il y a entre Bossuet et M. Régnier, entre Fénelon et M. Cuvillier-Fleury. — Après cela, il y a peut-être des gens qui trouvent que Bossuet et M. Régnier c'est la même chose, et que Fénelon et M. Cuvillier-Fleury c'est tout un !

Regardez, d'autre part, ce qui se passe. Lamartine consacre son génie à l'éducation du peuple, en disant que, pour être admiré, il faut monter, mais que. pour être utile, il faut descendre. Et il descend avec bonheur ; il aspire à avoir sa place dans la mansarde et dans la chaumière ; après avoir été l'idole poétique des riches, il s'est fait l'instituteur des petits et des pauvres, et il écrit avec son âme, son cœur et ses entrailles un livre qui sera l'*Imitation* du dix-neuvième siècle, puisqu'il glorifie tous les Christs de la civilisation, tous ces bienfaiteurs de l'humanité qui, comme le Fils de l'Homme, ont été crucifiés pour une bonne nouvelle.

Aujourd'hui, Victor Hugo, avec l'édition populaire de ses œuvres, revêt également les fonctions de précepteur du peuple. Voilà donc, d'un côté, MM. Régnier, Trognon, Larnac, etc., etc.; et, de l'autre côté, l'auteur des *Méditations* et celui des *Feuilles d'Automne*. A la qualité des précepteurs, on peut deviner facilement où est monseigneur le Dauphin !

Qui pourrait s'y tromper? L'avénement de la démocratie est écrit partout, sur notre sol, en lettres gigantesques et en lettres de feu. Tout conspire, depuis un demi-siècle, en faveur de cet avénement. La science elle-même est l'active et irrésistible complice de la

démocratie, et les découvertes qui se faisaient autrefois au profit de quelques-uns ne se font plus qu'au profit de tous. La vapeur, démocratie ; l'électricité, démocratie. Cela est d'une vérité criante et banale, mais bonne quelquefois à répéter : il y a des gens qui ne veulent pas entendre, et puis il y a des sourds.

A Dieu ne plaise que je veuille parler du principe autrement que pour constater son triomphe ! Le principe démocratique plane magnifiquement au-dessus de toutes les discussions, et ceux qui l'insultent sont les insulteurs du soleil. Il ne s'agit plus du principe pour ceux qui ne renient ni leur temps ni la raison, il ne s'agit que de la mise en pratique, et, en cette matière. le point le plus important est l'éducation du peuple.

Dans les plus pauvres chaumières d'Allemagne, vous trouvez, à côté de la Bible, les ballades populaires retouchées et rajeunies par Goëthe ou Schiller. Le pâtre écossais lit Burns comme le gondolier de Venise récite les stances de l'Arioste, comme le pêcheur napolitain chante des lambeaux de la *Jérusalem*. Le peuple, en France, a dans sa chaumière la complainte du Juif-Errant, auprès de laquelle vint prendre place, sous la restauration et sous Louis-Philippe, le portrait de Napoléon. Le peuple a eu souvent aussi en France des chansons politiques généreuses, mais les chansons politiques passent avec les circonstances, et ce qui reste, ce qui, de temps immémorial, retentit le dimanche dans nos cabarets, ce sont les couplets obscènes ou les grossières chansons à boire.

Sans compter que si le peuple, en France, n'a pas de bons livres, il en a de mauvais ; s'il n'orne pas sa

mémoire de choses simples et poétiques, il la souille souvent de choses vilaines et fausses.

Il y a, dans les *Rayons et les Ombres*, un petit poëme charmant et profond, avec ce titre : *Regard jeté dans une mansarde*. Que ce réduit est frais ! et que le lis de la fenêtre est blanc ! Derrière la jalousie, *accrochée à trois clous*, on aperçoit un profil céleste : c'est une jeune fille du peuple, une orpheline, qui se lève avec le jour, quelquefois avant, pour travailler, et ne devoir la vie qu'à son travail. Le poëte dit :

Laisse-toi conseiller par l'aiguille ouvrière,
Présente à ton labeur, présente à ta prière,
Qui dit tout bas : Travaille ! — Oh ! crois la ; Dieu, vois-tu
Fit naître du travail, que l'insensé repousse,
Deux filles : la vertu qui fait la gaîté douce,
Et la gaîté qui fait charmante la vertu !

Tout est gai et riant dans cet asile du travail, de la jeunesse et de la vertu. Mais le poète pâlit. Il vient d'apercevoir dans un coin de la chambre un livre impie, et il tremble ; il a raison de trembler. Ange de la pauvreté et du travail, si tu ouvres ce livre, tu es perdue ! Un mauvais livre, en effet, il n'en faut pas davantage pour perdre la plus belle âme.

Il me semble seulement que, dans le trouble de son cœur, le poète s'est trompé sur le titre du livre : il a cru voir un livre licencieux et impie du dix-huitième siècle et de l'école de Voltaire, tandis qu'il y a beaucoup à parier que c'était tout simplement un volume de Pigault-Lebrun ou de Paul de Kock.

Pigault-Lebrun est le Bossuet, et Paul-de-Kock le Fénelon de l'éducation populaire. Pourquoi cela ?

pourquoi une pareille tâche est-elle tombée en de pareilles mains? Parce que, jusqu'à présent, les maîtres de l'art, en France, avaient dédaigné cet immense public sympathique et n'avaient visé qu'aux suffrages des autres classes ; il y eut même un temps où l'on ne songeait qu'aux suffrages de la cour : tout le reste était *pauvres gens*, *sotte espèce*.

Voilà la raison ; il n'y en a pas d'autre. Est-ce qu'on croirait, par hasard, que le peuple, en France, est moins délicat et moins sensible que le peuple au-delà du Rhin, ou dans les montagnes d'Écosse, ou sur le môle de Naples, ou sur les lagunes de Venise? Si on avait une telle pensée, on se tromperait complètement. Un peuple si héroïque à ses heures, si artiste toujours, est plus propre que tout autre à comprendre toutes les beautés de la pensée.

Avez-vous quelquefois assisté à ces représentations qu'on appelle des représentations gratuites? J'y ai assisté pour mon compte, et j'avoue n'avoir jamais vu les grandeurs de Corneille aussi admirablement comprises, aussi chaleureusement applaudies que par ce public qui s'étalait en blouses dans les grandes loges. Montaigne disait : Mais quoi ! ils n'avaient pas de chausses ! On peut dire de ces admirateurs naïfs de Corneille : Mais quoi ! ils n'avaient pas de gants ! Est-ce une condition indispensable pour comprendre et goûter le beau ?

Que le peuple ait des précepteurs illustres, et il sera bientôt digne d'eux. Sous ce rapport, M. de Lamartine a commencé une grande chose, et M. Victor Hugo

vient y contribuer pour une large part avec l'édition populaire de ses œuvres.

Né avec le siècle,—*ce siècle avait deux ans*,—M. Victor Hugo entra si jeune dans la gloire que ses premières œuvres ont déjà subi, on peut le dire, l'épreuve de la postérité, et sont consacrées par le temps. Ce novateur puissant, si longtemps en guerre, est aujourd'hui paisiblement assis au milieu de ses conquêtes, comme Charlemagne dans la seconde moitié de sa vie.

Lorsque parut M. Victor Hugo, ses premiers vers à la main, il n'y eut qu'un cri d'admiration ; et M. de Chateaubriand se hâta de le baptiser du glorieux sobriquet d'*enfant sublime*. Tout le monde sentait qu'un grand poète venait de naître à la France, et comme ce nouveau venu ne menaçait encore aucune position faite, n'ébranlait aucune renommée, la vieille littérature, ne se doutant de rien, applaudissait sur ses fauteuils vermoulus aux beaux vers de l'enfant sublime. Mais quand l'enfant fut devenu un homme, ce qui ne se fit pas attendre, et qu'il entra en conquérant dans cette poésie vieillie, et n'en pouvant plus, pour la convertir ou la balayer, le cri d'admiration se changea aussitôt en un long cri de colère.

C'est alors que commença la guerre du romantisme ; c'est alors que l'enfant sublime devint un barbare, et que toute l'ancienne littérature prit les armes pour repousser cette invasion, sauver les dieux et la patrie, sans s'apercevoir que c'était cette invasion prétendue qui devait sauver le véritable culte des dieux et rétablir la tradition sainte !

La poésie de l'Empire, établie dans toutes les forte-

resses officielles, fut d'un côté ; et la jeunesse, seule et n'ayant que son courage, fut de l'autre. La jeunesse forma le Cénacle, et ce bataillon sacré vint à bout de tout.

M. Victor Hugo était l'âme du Cénacle. A proprement parler, ce jeune grand-prêtre était là entouré de disciples qu'il échauffait de son enseignement et de son exemple, mais qui le soutenaient de leur enthousiasme. Quand je dis grand-prêtre, je devrais plutôt dire général en chef. M. Victor Hugo était en effet à la tête de ses soldats, jeunes, pauvres, ardents, amoureux de la gloire, comme un général tout jeune, mais déjà grave et pensif, désigné au commandement par le privilége du génie : c'était *la campagne d'Italie* du romantisme.

De son côté, l'Académie ne se possédait pas ; elle maudissait les novateurs, et, ne trouvant pas que ce fût assez, elle jugea à propos de se plaindre au roi, comme si le roi eût pu quelque chose en matière de poésie. Une douzaine d'académiciens, triés sur le volet, adressèrent au roi une requête qu'on peut traduire ainsi : « Sire, venez à notre secours; une bande de jeunes audacieux s'empare de tous les succès, accapare toute la gloire, et ne nous laisse rien pour nous ! Quand ils font des vers, on les achète, sire; et personne n'achète les nôtres ! Quand on joue une de leurs pièces, la foule s'y précipite ; tandis qu'on ne joue plus, ô honte ! nos tragédies que devant les banquettes. Un pareil scandale ne peut durer plus longtemps, sire, dans votre royaume ; mais comme nous ne pouvons rien par nous-mêmes sur le public ingrat et léger, nous vous supplions très humblement, ô roi très chrétien,

petit-fils de saint Louis et d'Henri IV, de faire lire nos vers et jouer nos tragédies par ordre, et de lancer une lettre de cachet contre la poésie séditieuse de nos rivaux ! »

C'est ainsi que les académiciens entendaient la liberté de l'art. Ils en furent pour leur courte honte. Ils ne furent pas écoutés, et, à partir de ce moment, la vieille poésie est vaincue, et la poésie nouvelle triomphe, non pas sans luttes, toutefois, car M. Hugo, pendant de longues années, n'a pas fait un pas sans soulever des tempêtes.

La Restauration avait proscrit *Marion Delorme* ; la Révolution de 1830 suspendit *le Roi s'amuse ;* on se battit à *Hernani*. Des orages, toujours des orages ; mais les libertés ne se fondent pas autrement, et c'est au milieu de toutes ces traverses glorieuses que M. Victor Hugo fondait la liberté de l'art.

Aujourd'hui pour tous, M. Victor Hugo est un poète souverain ; et si quelques-uns le contestent encore sur des détails et sur des portions de son œuvre, tout le monde reconnaît dans le poète de *Ruy-Blas* l'originalité du souffle et l'étonnante puissance de l'inspiration.

De toutes les anciennes luttes, M. Victor Hugo est sorti calme et rayonnant. Il est aujourd'hui en pleine possession de lui-même et de sa renommée ; et quoiqu'il ait un long avenir, il a déjà un passé d'ancêtre ; c'est pour cela que le moment est bien choisi pour l'édition populaire de ses œuvres.

Le génie de Victor Hugo va au peuple. Le peuple

aime les talents énergiques et doux. Victor Hugo a l'énergie du lutteur, l'éclat sombre du poète dramatique, le lyrisme du jeune homme, les douceurs intimes de l'âge mûr; il remue, éblouit et attendrit l'âme; le peuple l'avait applaudi au boulevard, mais il n'avait guère fait jusqu'à présent qu'entrevoir ses livres derrière les vitres des libraires, si on excepte *Notre-Dame de Paris*, comme il ne fait qu'entrevoir les mets exquis derrière les vitres de Chevet. Le bon marché va tout changer, et le peuple va dévorer Victor Hugo à quatre sous.

Et quelles admirables leçons il retirera du poëme immense de Hugo, prose ou vers ! Il y apprendra à être humain, généreux, à pardonner à ses ennemis. Il y apprendra l'amour du foyer, de la famille et des enfants, dans les plus ravissants tableaux domestiques qui soient sortis d'une imagination de poète.

Prenons quelques exemples au vol. Charles X avait proscrit *Marion Delorme :* c'était le premier drame du poète. Combien, à la place de Victor Hugo, n'auraient jamais pardonné au vieux roi une telle injure? Charles X meurt dans l'exil; qui s'agenouille pieusement devant cette tombe? l'auteur de *Marion Delorme* :

Qu'un autre, aux rois déchus, donnant un nom sévère,
Fasse un vil pilori de leur fatal calvaire;
Moi je n'affligerai pas plus, ô Charles-Dix,
Ton cercueil maintenant que ton exil jadis.

Et il ajoute, dans ce même morceau, ces vers admirables :

Un jour on comprendra, même en changeant de règne,
Qu'aucune loi ne peut, sans que l'équité saigne,
Faire expier à tous ce qu'a commis un seul,
Et faire boire au fils ce qu'a versé l'aïeul.
On fera ce que nul aujourd'hui ne peut faire.
Quand un aigle royal tombera de sa sphère,
On ne s'abattra pas sur l'aiglon foudroyé,
Et, tout en gardant bien le droit qu'il a payé
De mettre le pouvoir sur un front comme un signe
Et de donner le trône et le Louvre au plus digne,
Un grand peuple pourra, sans être épouvanté,
Voir un enfant de plus jouer dans la cité.

Voilà de la poésie et de la politique !

Quand Barbès fut condamné à mort par la cour des pairs, quelle voix s'éleva pour demander que cette tête ne tombât point ? Ce fut toujours Victor Hugo qui fit monter au trône ces quatre vers immortels :

Par votre ange, envolée ainsi qu'une colombe,
Par ce royal enfant, doux et frêle roseau,
Grâce, encore une fois ! grâce, au nom de la tombe !
Grâce, au nom du berceau !

Je pourrais poursuivre longtemps ainsi, mais en voilà assez pour faire comprendre combien l'édition populaire des œuvres de Victor Hugo peut être utile au peuple. C'est une bonne fortune pour le nouveau Dauphin.

Allons, monseigneur, économisez cinquante centimes par mois pour vous abonner au *Civilisateur* de Lamartine, et quatre sous par semaine pour acheter une livraison de Victor Hugo. Vous n'en serez pas plus pauvre, et vous en serez meilleur. Toutefois, pardonnez-moi ma franchise. Si on avait toujours parlé aux princes aussi franchement que je parle à Votre Altesse, l'histoire du monde ne s'en serait pas trouvée plus mal.

LES CONFESSIONS DE M. DUPIN [1].

Jeunes générations, écoutez et instruisez-vous! O mes concitoyens, vous avez grand besoin qu'on vous donne des leçons de patriotisme, de désintéressement, de modestie, de constance dans les opinions et de courage civil! Achetez-donc,—vous le lirez ensuite, si vous pouvez,— le récit complet de mes faits et gestes politiques depuis le jour où je suis entré à la Chambre par un bon mot, jusqu'au jour où j'en suis sorti sans rien dire. Oui, sans rien dire, quoiqu'un affreux jacobin ait osé prétendre que c'était le jour où j'aurais dû le plus parler, et qu'il ait ajouté insolemment : Ainsi finissent les diseurs de bons mots. Ah! si j'avais encore eu la sonnette en main, comme j'aurais vite rappelé à l'ordre un pareil factieux, qui habitait évidemment la crête de la

(1) Présidence de l'Assemblée législative dans les séances où l'action modératrice et disciplinaire du président a dû intervenir. — Petites annales de 1824 à 1853. — Discours de M. Dupin à ses électeurs, à la chambre des députés, en prenant le fauteuil, etc, etc. 1 vol.

Montagne, puisqu'il ne comprenait pas que j'étais procureur général en même temps que président, et que c'était bien assez de perdre en un jour la moitié de mes fonctions ! cet homme avait un cœur de roche ou de bronze.

Que d'enseignements, mes chers compatriotes, vous trouverez dans cette longue histoire où tout le monde est traité si durement, excepté moi ! Que voulez-vous ? j'ai toujours été modeste : c'est une si précieuse vertu que la modestie. Sans doute, je suis convaincu que j'ai toujours raison, que je ne me trompe jamais, que j'ai toutes les qualités de l'intelligence et du caractère, et que je suis le parfait modèle de l'homme politique ; mais cela est si vrai que je ne manque pas à la modestie en le pensant, et que je manquerais à la franchise en ne le disant pas.

Sachez d'abord que j'ai été élu député treize fois, et que, ne voulant pas avoir l'air de mendier des suffrages, je ne m'abaissais point à faire de circulaires électorales ; je ne parlais qu'après *l'élection* à mes électeurs, dont les voix m'étaient parfaitement assurées, du reste. Comparez cette conduite si fière à celle de ces candidats quémandeurs, faiseurs de programmes et de professions de foi ! à la vérité, en 1848, j'ai dérogé à mes habitudes, mais on avouera que les choses étaient bien changées. Je n'étais plus sûr de la victoire ; mes cent cinquante électeurs vassaux et vavasseux étaient noyés dans le suffrage universel, et il fallait bien faire alors comme les autres : je fis même un peu plus que les autres : je me fis patroner par un républicain de la veille. Je pris le bras de cet excellent patriote, et parcourant

ainsi les campagnes, je disais aux paysans, en leur montrant mon nouvel ami : Voilà ma caution ! Ce brave citoyen me rendit un grand service dont je me suis montré reconnaissant par trois années de mauvaise humeur, de colère et d'injures quotidiennes.—Vous comprenez bien. J'avais été fier et dédaigneux, tant que la fierté et le dédain ne compromettaient pas mes triomphes; je me fis humble et petit, quand l'humilité put assurer mon succès. — N'oubliez pas cette leçon, jeunes gens !

Avoir été souvent élu, c'est bien; mais avoir été souvent l'élu des élus, c'est mieux. « La présidence de la chambre élective est, à mes yeux, la première dignité de l État; on ne peut que déchoir quand on y est parvenu. Je dis de la présidence de la chambre des députés ce que le cardinal de Bouillon disait de la dignité du cardinalat : c'est la première après la suprême. » Pourtant si beau et si élevé que fut ce petit trône, je m'y trouvais à l'aise, tant il me semblait que je l'avais naturellement conquis par la fermeté inébranlable de mes opinions. Car je n'ai jamais changé, quoi qu'on en ait dit. Si j'ai été ardent légitimiste, et si je déclarais alors à tout venant qu'à l'heure où le trône de la branche aînée serait menacé, nous saurions tous mourir pour le défendre, est-ce que je n'ai pas tenu parole? Quand le trône fut menacé, et pendant les trois jours de combat, je vous assure que je faillis plusieurs fois mourir de peur.

Suivez ensuite mon raisonnement. Quand le combat fut fini, le trône ne fut plus menacé puisqu'il était détruit. Je me trouvai donc dégagé de tout serment, libre de toute promesse, et je profitai de cette indépen-

dance pour me faire pardonner mes hésitations de la veille : c'est alors que je prononçai le fameux *quoique Bourbon*. A partir de ce moment, je ne dis plus les *légitimistes*, je dis les *carlistes :* c'était courageux, puisqu'ils étaient vaincus. Encore aujourd'hui même, je ne puis pas faire cause commune avec les doctrinaires convertis, et je ne veux pas de la fusion. Pour mieux courtiser les cadets, je reste insolent avec les aînés, sauf à revenir, s'ils reviennent : on a bien toujours le temps de se retourner. A coup sûr, on ne sera jamais pris plus au dépourvu qu'en 1848; eh bien! en 1848, pourtant, je me tirai assez facilement d'affaire.

C'est pourquoi je ne juge pas encore à propos de changer de langage à l'égard des carlistes, et quand je parle du comte de Chambord, j'ajoute : *dit Henri V.* Je vais même plus loin, je n'observe pas les lois de la simple politesse envers une femme. Que dis-je? Ce n'est pas assez de n'être pas poli, je suis grossier, et j'écris à la page 400 : « Duels politiques en *l'honneur*, c'est à dire à *l'occasion* de la duchesse de Berry. Le bruit de sa grossesse courait alors. » N'est-ce pas que c'est bien insolent? surtout quand on sait que je ne rends jamais compte de mes injures, et que je me suis toujours victorieusement retranché derrière la jurisprudence, c'est-à-dire ma jurisprudence sur le duel.

Ne pas obéir à la loi; mais je serais un misérable et un factieux! Le 29 juillet 1830, on me pria de rédiger un décret qui devait organiser le nouveau commandement de la garde nationale. Que faire? La garde nationale était légalement dissoute. Au lieu d'écrire : *Commandement de la garde nationale*, ce qui eût été

illégal, j'écrivis : *Commandement des milices bourgeoises*, ce qui était parfaitement la même chose, sans blesser la légalité.

Une autre fois, il s'agissait de m'appliquer la loi sur le cumul ; j'avais deux traitements, l'un comme magistrat, l'autre comme président de la chambre. Il m'était bien pénible, je l'avoue, de renoncer au premier; mais il m'était plus pénible encore de renoncer au second, parce qu'il était plus gros. Je fis donner le nom d'indemnité à mon traitement de président, et tout fut sauvé, les écus et la loi. C'est ainsi, jeunes gens, qu'il faut aimer et pratiquer la légalité ! *erudimini*.

Je reviens aux carlistes. Si je continue à parler mal d'eux, c'est moins par haine pour la princesse en l'honneur de laquelle, non, — à l'occasion de laquelle on se battait, ou pour le comte de Chambord dit Henri V, que pour faire pièce aux doctrinaires inventeurs de la fusion, auxquels je ne pardonnerai jamais de m'avoir chassé de mon bon fauteuil et d'y avoir fait asseoir Sauzet à ma place. Sauzet ! à ce nom seul, toute ma bile se met en mouvement, et je cherche aussitôt des vaincus ou une minorité quelconque pour les accabler de coups de boutoir ! Gare, c'est la colère de Dupin aîné qui passe !

Sauzet ! mais c'est lui, lui seul, qui a perdu par sa faiblesse cette monarchie de Juillet que j'aurais sauvée par mon énergie; ce que j'ai fait au 2 décembre vous laisse suffisamment deviner ce que j'aurais fait au 24 février. Doctrinaires, doctrinaires, la postérité vous fera payer cher la faute sans nom que vous commîtes en

m'évinçant du fauteuil, et en me préférant Sauzet! Malédiction sur vous!

Président, j'aurais infailliblement sauvé la monarchie de Louis-Philippe, puisque simple député, j'ai failli la sauver. Silence, ne perdez pas un mot du mémorable récit suivant :

Je me rendais à la chambre, la tête basse et les mains derrière le dos, ignorant complétement les *manœuvres* à l'aide desquelles on avait amené l'abdication du roi Louis-Philippe, ce qui prouve bien que depuis vingt-quatre heures mon dévoûment ne s'était pas endormi, et qu'à travers mille dangers je m'étais tenu au courant des destinées de la royauté de mon choix et de la famille royale de mon affection. Je ne savais donc rien de ce qui se passait, lorsque je rencontrai mon collègue M. de Grammont, qui me fit part de la rumeur publique et m'annonça tout à la fois l'abdication de Louis-Philippe et la régence de madame la duchesse d'Orléans. Curieux de savoir ce qu'il y avait de vrai dans cette double nouvelle, je m'acheminai, accompagné de M. de Grammont, vers les Tuileries. Il n'était pas trop tard ; le roi venait de partir. Madame la duchesse d'Orléans était restée *seule* avec ses enfants au pavillon Marsan.

Pendant que nous étions là, on vint dire à la duchesse que le roi l'attendait au pont tournant. Nous nous mîmes aussitôt en marche pour aller le rejoindre. Je donnai le bras à madame la duchesse d'Orléans, et M. de Grammont donna la main au comte de Paris; un valet de pied portait dans ses bras le duc de Chartres un peu souffrant. Mais quand nous arrivâmes au pont tournant, le roi était déjà parti : décidément j'avais de

la chance. Que faire alors? Aller à la chambre était le plus court, puisqu'il n'y avait que le pont de la Concorde à traverser. C'est ainsi que madame la duchesse d'Orléans et ses enfants, sans dessein formé d'avance, arrivèrent à la chambre des députés. J'avais donc tout combiné et tout prévu, et si le projet ne réussit pas, ce fut la faute de Sauzet.

Nous entrâmes dans la chambre; je n'étais pas rassuré, et j'aurais volontiers envoyé Lacrosse à tous les diables, lorsqu'il s'écria, au milieu du bruit :

« Je demande que la parole soit donnée à M. Dupin, qui vient d'amener M. le comte de Paris. »

« Je ne l'ai pas demandé ! je ne l'ai pas demandé ! » m'écriai-je aussitôt; mais les cris : *Parlez! parlez!* devinrent si nombreux, qu'il fallut bien me faire violence; alors, d'effusion de cœur, je prononçai ces paroles devenues historiques :

« Messieurs, vous connaissez la situation de la capitale, les manifestations qui ont eu lieu. Elles ont eu pour résultat l'abdication de S. M. Louis-Philippe, qui a déclaré en même temps qu'il déposait le pouvoir, et qu'il le laissait à la libre transmission sur la tête du comte de Paris, avec la régence de madame la duchesse d'Orléans... Je demande, en attendant que l'acte d'abdication qui nous sera remis probablement par M. Barrot soit parvenu, que la chambre fasse inscrire au procès-verbal les acclamations qui ont accompagné ici et salué dans cette enceinte le comte de Paris comme roi des Français, et madame la duchesse d'Orléans comme régente, *sous la garantie du vœu national.* »

Après ce suprême effort, je me tus et j'attendis les

événements ; je crus, je l'avoue, avoir remporté la victoire, et avoir enlacé les plus récalcitrants dans les filets de cette phrase : *sous la garantie du vœu national*; non pas, à Dieu ne plaise ! que j'entendisse par vœu national l'appel au pays au moyen du suffrage universel. J'entendais de nouvelles élections de censitaires purement et simplement. Mais le mot était joli, n'est-ce pas? Vœu national, c'était élastique, cela disait tout ce qu'on voulait, et néanmoins personne ne s'y laissa prendre ! J'en fus pour mes frais. — Vous verrez qu'il sera de plus en plus difficile d'attrapper le peuple avec des mots ; il est déjà d'une clairvoyance fort désagréable !

Bientôt la Chambre fut envahie ; je n'ouvris plus la bouche, et j'étais plus mort que vif. Je ne vis plus rien de ce qui se passait, je n'entendis plus rien de ce qui se disait, mais, au bout de quatre ans, en feuilletant le *Moniteur*, cette phrase du président me saute aux yeux, comme si elle était tracée en lettres flamboyantes :

« M. LE PRÉSIDENT : La Chambre va suspendre sa séance jusqu'à ce que Madame la duchesse d'Orléans et le nouveau roi se soient *retirés*... »

A ces mots, mon indignation ne connaît pas de bornes, et, dans mon cabinet, au coin de mon feu, pendant que la rue est paisible, je m'écrie hors de moi-même : « *Se retirer!*... Et où aller, grand Dieu ! Aucun des ministres n'était présent. Ceux des députés qui avaient le plus poussé à l'abdication du roi étaient ceux qui se montraient le moins ! Aucune disposition n'avait été prise pour protéger la situation, ni du côté du pont de la Concorde, où le général Bedeau se trouvait avec trois ou quatre mille hommes sous ses ordres, ni du

côté de la rue de Bourgogne, où se trouvait un bataillon de la 10e légion ; les Tuileries étaient au pouvoir des factieux !... L'émeute était dans les rues ! quitter l'Assemblée ! *Se retirer !* Et où aller, monsieur le président ?...

Plus j'y réfléchis, — au bout de quatre ans, — et plus il me semble que si, dans cet instant, on eût levé la séance, et que l'Assemblée en masse, moins un petit nombre de dissidents, se fût dirigé vers le Luxembourg avec la duchesse et le comte de Paris, pour se réunir à la Chambre des pairs, escortés par la 10e légion, et suivis par les troupes du général Bedeau, plus il me semble que la monarchie de juillet était sauvée.

> Et j'ai toujours connu qu'à chaque événement,
> Le destin des États dépendait d'un moment

et d'un homme. L'homme n'eût pas manqué si j'eusse été au fauteuil à la place de Sauzet. Comment que je fasse, je reviens toujours au crime de m'avoir évincé du fauteuil. O doctrinaires ! doctrinaires !

Mais enfin voilà la révolution de Février accomplie ! O mes concitoyens ! je vais me mettre d'accord avec moi-même. J'ai dit et je pense que cette révolution est une révolution illégale, œuvre d'un tas de misérables et de factieux ; en conséquence, je déclare la révolution du 24 Février une grande révolution (page 142), qui, comme sa sœur de Juillet, mérite le titre de *glorieuse* (page 141). Ce n'est pas tout. et voici sur quel mode j'ai chanté la révolution nouvelle dans le sanctuaire de la justice : « Ce sera le gouvernement du pays par le pays ; ce sera le gouvernement de la chose publique (*reipublicæ*), c'est-à-dire du droit de tous, de

l'intérêt général prévalant partout sur les injustes préventions de l'égoïsme individuel ; le gouvernement de la probité, de l'intelligence, de la vertu ; confiant les emplois publics au vrai mérite, punissant la corruption, réprouvant la vénalité, poursuivant les malversations, faisant respecter les personnes, la liberté des transactions et la propriété si audacieusement et si injustement menacée ! enfin, le gouvernement de la liberté pour tous ! »

O mes concitoyens ! je me surprenais tout d'un coup, comme vous voyez, plus républicain que les vieux républicains, et comme la bonne foi et la franchise sont toujours récompensées, le suffrage universel me traita comme m'avaient traité naguère les électeurs à deux cents francs, et je fus envoyé à la Constituante, où je m'efforçai véritablement d'être laborieux et utile. L'heure n'était pas encore venue où je devais lancer par bordées mes colères et mes rancunes.

Assemblée législative, salut ! Ici, nous sommes à notre aise, et nous n'aurons pas la bonhomie de nous gêner ; sous le pavillon de la République nous ferons, comme nous l'entendrons, les affaires de la monarchie, et ceux qui y trouveront à redire auront affaire au président, car enfin il y a un président, c'est-à-dire je suis président. Soutenu par une majorité passionnée, je serai bourru, fantasque, impitoyable ; j'aurai de l'esprit comptant, et quand je n'aurai pas une bonne raison en bon style, j'aurai une mauvaise raison en lazzi. Aussi, je n'hésiterai pas à répondre à M. Coquerel, orateur sérieux, quand il prétendra que la meilleure forme du gouvernement est donnée par l'Évangile, et

qu'il est évident que l'Évangile est profondément républicain : « Jésus-Christ a dit : Mon royaume n'est pas de ce monde ; il n'a pas dit : Ma république n'est pas de ce monde, » et l'on rira. »

Une autre fois, je rappellerai à l'ordre un représentant de la gauche qui ne sera pour rien dans le tumulte et qui se récriera ; je me tirerai de là par un coup de boutoir : « Si ce n'est pas vous, c'est votre voisin ou un de vos amis. Comment voulez-vous que je vous voie? vous vous cachez dans vos barbes. » Et l'on rira encore.

On rira tant, et je mènerai si bien les choses, qu'un beau jour, à l'aurore, on affichera la dissolution de l'Assemblée sur les murs de Paris, qu'on arrêtera deux questeurs, que la salle des séances sera fermée, que de doubles factionnaires seront placés à toutes les issues du palais pour empêcher toute communication avec le dehors, et que moi, moi, le président, je serai consigné dans mon hôtel !

Ce sera désagréable, mais le premier moment passé, je n'en vaudrai pas moins que je ne vaux, et je n'aurai pas moins le droit de me proposer en exemple aux générations présentes et aux générations futures. O mes concitoyens, lisez donc ce petit livre, si vous voulez apprendre comment on a de la fermeté dans ses opinions, de l'énergie dans le danger, et, en toute occasion, de la gravité dans le caractère !

Ainsi parle M. Dupin, non pas à la première, mais à

la troisième personne, dans un petit livre qu'à coup sûr il a dicté, s'il ne l'a pas écrit. Jurisconsulte savant, malgré de nombreux préjugés; magistrat honorable, quoique trop attaché à sa robe, et qu'il ait laissé échapper plus d'une belle occasion de la quitter, sauf à la reprendre; vieux bourgeois de souche gauloise, doué d'une pénétration surprenante, d'une vivacité d'esprit admirable, d'une verve à la diable qui est sans pareille, que manque-t-il à M. Dupin quand il parle ou quand il a écrit? Ce qui lui manque, c'est la hauteur de l'intelligence, l'émotion du cœur, les tressaillements de la conscience. De tout cela, il n'y a pas de trace dans le présent volume, où, en revanche, l'amour de soi soupire, éclate et tonne à chaque ligne. Ouvrez ce petit livre, et si vous y trouvez autre chose qu'une bouffée de vanité en quatre cents pages, je consens à le relire!

DU VRAI, DU BEAU, DU BIEN,

PAR M. VICTOR COUSIN.

Fénélon raconte que, sur les bords toujours verts du fleuve Alphée, il y a un bocage sacré, où trois Naïades répandent à grand bruit leurs eaux claires et arrosent les fleurs naissantes. Les Grâces y vont souvent se baigner, — spectacle qui vaut bien un ballet de l'Opéra ; — les arbres de ce bocage ne sont jamais agités par les vents, qui les respectent ; ils sont seulement caressés par le souffle des doux Zéphirs. Le soleil ne saurait percer de ses rayons l'ombre que forment les rameaux entrelacés de ce bocage, où l'oreille, pour surcroît de délices, se réjouit des sons harmonieux de la flûte de Pan, — une flûte qu'on n'entend pas au Conservatoire. Le silence, l'obscurité et la délicieuse fraîcheur y règnent le jour comme la nuit.

Ah ! me disais-je, en me souvenant de ce passage de Fénélon, si le fleuve Alphée n'était pas si loin, comme j'irais vite, par ces étouffantes chaleurs, me réfugier

dans un coin du bois sacré, et non comme on pourrait le croire, pour voir les Grâces se baigner dans les flots clairs ou pour entendre les concerts du dieu Pan, mais comme on ne le croira pas, pour lire le nouveau livre de M. Cousin !

En parlant ainsi, j'avais, par une complaisance de l'éditeur, les *bonnes feuilles* du livre de M. Cousin sous mon bras, et je traversais ce désert de feu qu'on appelle la place de la Concorde, pour gagner le jardin des Tuileries, à défaut du bocage d'Alphée. Après tout il ne faut pas déprécier le jardin des Tuileries; les marronniers y sont fort beaux, si la société y est un peu mêlée; et puis. c'est évidemment le lieu du monde où l'on voit le plus grand nombre de charmants enfants, ce qui faisait demander au bon Dieu, par un poète, si saint Pierre avait perdu la tête ou les clés, puisqu'il avait laissé échapper tous les petits anges du Paradis.

Une fois dans le jardin, je me mis à la recherche d'un peu d'ombre et de fraîcheur, et, avisant un coin propice, j'allai m'étendre sur deux chaises, au pied d'un gros et vieux marronnier qui, très certainement, écrirait de très-curieux mémoires, s'il faisait un choix intelligent dans tout ce qu'on a pensé et dans tout ce qui s'est dit sous son ombre. Amour, ambition, rêverie, vous venez là tous les jours ! Jeunes gens fougueux, vieillards désabusés, femmes tremblantes à la veille de la première faute, femmes désolées le lendemain de l'abandon, couples amoureux où l'on se trompe si bien de part et d'autre, riches mélancoliques, pauvres contents, poètes le lendemain d'un succès, poètes le lendemain d'une chute, — richesse, pauvreté, joies de

l'âme, désespoirs profonds, — vous vous êtes assis et vous avez rêvé au pied de cet arbre ! Dicte, vieux marronnier, j'écrirai tant que tu voudras.

Je m'assis commodément, et, le front caressé par une douce brise, j'allais dévorer mes *bonnes feuilles*, lorsque j'entendis le nom de M. Cousin prononcé dans un groupe à quelques pas de moi. J'ouvris mes deux oreilles : on n'est pas indiscret parce qu'on écoute une conversation philosophique. Hélas ! le principal défaut des conversations philosophiques, c'est de manquer d'auditeurs.

Le groupe d'où était parti comme une fusée le nom de M. Cousin était composé de trois personnes. La figure qui me frappa d'abord fut celle d'un vieillard. C'était un homme à la physionomie bienveillante, à la tenue respectable. Il y avait quelque chose de doux, et, en même temps, d'ironique dans ses traits, c'est-à-dire un je ne sais quoi qui annonçait à la fois qu'il était bon et qu'il n'était pas dupe. Il avait comme moi, à la main, les bonnes feuilles du livre de M. Cousin, qu'il feuilletait d'un doigt distrait.

Le second personnage était un homme entre deux âges, l'air cossu, rosette à la boutonnière, bouche pincée, un peu de ventre, cheveux grisonnants, s'ils n'étaient pas d'un si beau noir.

La troisième figure était celle d'un tout jeune homme blond, maigre, visage long et pâle, la cravate lâche comme la ceinture de César qui faisait tant réfléchir Sylla.

Pour rendre plus intelligible la conversation que j'ai entendu eet que j'ai notée, voulez-vous que nous appellions les cheveux blancs M. Le Vrai ? Quant aux che-

veux teints, avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons pas les appeler M. Le Bien; pour rester dans la vraisemblance, nous les appellerons M. Succès. Nous donnerons aux cheveux blonds un nom de fantaisie : nous les appellerons Maxime. Cela fait, écoutons :

M. SUCCÈS.

A l'époque où M. Cousin fit sa première apparition dans sa chaire, je ne manquais pas une de ses leçons. J'étais riche, destiné à une vie facile, et j'étudiais je ne sais trop quoi. J'allais fort rarement à l'Ecole de droit où j'aurais dû aller tous les jours; et j'allais très-souvent à la Sorbonne. Il est vrai que je prenais le chemin de la Sorbonne comme celui du Théâtre-Français. J'allais entendre M. Cousin comme j'allais entendre Talma.

M. LE VRAI.

Il y avait peut-être plus d'analogie que vous ne pensez entre les deux hommes : il y avait du tragédien dans le philosophe, surtout aux débuts, et le tragédien n'a même jamais complétement disparu. Je n'allais pas à ses leçons, ce n'était pas de mon âge; mais j'ai lu tous ses livres, ce qui est de tous les âges. — Je n'ai entendu M. Cousin que deux fois. La première fois, c'était sur la tombe de Charles Loyson. L'orateur roula les yeux, fit de grands gestes et ne m'émut pas, quoique je fusse naturellement porté à l'émotion devant une tombe qui s'ouvrait trop tôt, et où venait de descendre une belle espérance de la philosophie. Je restai froid devant cette éloquence théâtrale, et lorsque M. Cousin, pour frapper le dernier coup, penchant sa tête et plongeant ses regards dans la fosse, s'écria d'une voix

caverneuse : « Adieu, Loyson, tu ne m'attendras pas longtemps ! » Quoique la circonstance fût triste et mon cœur aussi, un sourire involontaire effleura mes lèvres : j'avais senti le tragédien.

MAXIME.

Voilà pour une fois. Et la seconde ?

M. LE VRAI.

C'est juste ; j'oubliais. Je pensais à la tombe de Loyson : les jeunes gens qu'on a vu mourir vous reviennent très-souvent dans la vieillesse, et j'ai beaucoup d'apparitions de ce genre ; je me plais avec ces fantômes dont la vie n'a été qu'un espoir et qui n'ont pas eu le temps de se souiller dans l'action. — La seconde fois que j'ai entendu M. Cousin, c'était à la Chambre des députés. Il était ministre, et ce disciple de Platon venait d'être interpellé pour un fait désagréable : on l'accusait d'avoir acheté le silence d'un journaliste. Il monta à la tribune, et dardant ses beaux yeux noirs sur son auditoire, il déclara haut et ferme qu'il ne connaissait pas l'homme dont on lui parlait, et qu'il ne l'avait vu que le jour où cet homme était venu chercher des passeports à son ministère. Sur cette déclaration solennelle, M. Garnier-Pagès se leva, — je le vois encore avec sa haute taille et sa pâleur, — il demanda à placer un mot, et dit ceci : « Je ne savais pas qn'on prit des passeports au ministère de l'instruction publique. » On se mit à rire sur tous les bancs, et l'illustre orateur fut tout penaud. Ce jour-là, il n'avait pas été tragédien ; il était descendu des hauteurs de son rôle : Hamlet avait frisé Scapin.

M. SUCCÈS.

Vous êtes très-sévère; que vouliez-vous qu'il dît? Un ministre achète le silence d'un journaliste, cela s'est fait de tout temps; mais il ne peut pas l'avouer.

MAXIME.

S'il ne peut pas l'avouer, pourquoi le fait-il?

M. SUCCÈS.

Vous êtes naif.

M. LE VRAI.

Reste naif, mon enfant; c'est-à-dire continue à avoir le sentiment du vrai et du bien. Tu n'as pas été au cours de M. Cousin, toi, comme monsieur; mais tu as dû avoir une mère qui t'a donné de bonnes leçons de cœur : il n'y a pas de cours de philosophie qui vaille cela.

M. SUCCÈS.

Tout le monde a une mère; mais je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de mères qui parlent aussi bien que M. Cousin.

M. LE VRAI.

Vous avez raison, M. Cousin parle d'or, et s'il suffisait de bien parler pour faire d'un enfant un homme fort, M. Cousin emporterait le prix. Malheureusement, bien parler ne suffit pas, voyez-vous; ce qu'il faut surtout, ce sont des croyances arrêtées, inébranlables. Or, quand débuta M. Cousin, ce qu'il avait le moins, c'était un fonds de doctrines. Il se contenta d'abord d'enseigner purement et simplement la philosophie allemande: il se montra disciple de Kant, et il faut bien le croire, puisque M. Damiron, son ami enthousiaste, le déclare expressément. Il cherchait sa philosophie, donc il ne

l'avait pas trouvée. Ce ne fut qu'en 1826 qu'il fit explosion avec sa propre doctrine. Je cite et tâchez de bien comprendre : « ..... Au lieu de sortir de l'observation, je m'y enfonçai d'avantage, et c'est par l'observation que dans l'intimité de la conscience, et à un degré où Kant n'avait pas pénétré, sous la *relativité* et la *subjectivité* apparente des principes nécessaires, j'atteignis et démêlai le fait instantané mais réel de l'aperception spontanée de la vérité; aperception qui ne se réfléchissant pas immédiatement elle-même, passe inaperçue dans les profondeurs de la conscience, mais y est la base véritable de ce qui, plus tard, sous une forme logique et entre la main de la réflexion devient une conception nécessaire. Toute *subjectivité* et toute *réflectivité* expirent dans la spontanéité de l'aperception. La raison devient bien subjective par ses rapports au *moi* volontaire et libre, siége et type de toute *subjectivité*; mais en elle-même, elle est impersonnelle; elle n'appartient pas plus à tel *moi* qu'à tel autre *moi* dans l'humanité, et ses lois ne relèvent que d'elle-même. » Comprenez-vous ?

M. SUCCÈS.

Pas tout à fait.

M. LE VRAI.

Je sais bien que ce n'est pas une raison, parce que vous avez été député, pour que vous compreniez la métaphysique. Mais, que vous compreniez ou non, il y a dans ce passage tout une doctrine sérieuse et forte qui n'allait à rien moins qu'à supprimer la religion et à mettre à sa place la philosophie. Si M. Cousin ne laissait que pressentir ces conséquences dans son ensei-

gnement public, il n'était pas aussi réservé avec ses disciples, et c'est alors qu'il dit ce mot fameux : « Le christianisme a encore pour trois cents ans de vie dans le ventre. »

M. SUCCÈS.

Dame ! si le christianisme doit durer trois cents ans, M. Cousin avait raison de le ménager en public : c'est une puissance redoutable avec laquelle il faut compter. Il n'y a que les étourdis qui s'attaquent de front aux puissances.

M. LE VRAI.

Voilà qui est fort sage, quoique cela ressemble un peu à la casuistique des révérends Pères des *Provinciales*. Soit, d'ailleurs. Mais il y a mieux : M. Cousin se proclame le chef d'une philosophie qui conclut radicalement, pour qui sait lire, contre le christianisme, puisque cette philosophie n'a qu'un but, celui de prouver que la raison livrée à elle-même et sans secours, peut s'élever à toutes les vérités métaphysiques, esthétiques et morales. Il s'agite pendant trente ans pour développer et propager cette philosophie qui n'est rien, si elle n'est pas la rivale de la religion révélée, si elle ne pose pas en reine légitime du trône qui est la proie de l'usurpation ; et puis au bout de tous ces efforts, au bout de toute cette éloquence, il s'avance devant la rampe, salue le public par trois fois, et toujours avec le même geste souverain, il fait la déclaration suivante : (page 268).

« Le christianisme est inépuisable; il a des ressources infinies, des souplesses admirables ; il y a mille manières d'y arriver et d'y revenir, parce qu'il a lui-même

mille faces qui répondent aux dispositions les plus diverses, à tous les besoins, à toute la mobilité du cœur. Ce qu'il perd d'un côté, il le regagne de l'autre; et comme c'est lui qui a produit notre civilisation, il est appelé à la suivre dans toutes ses vicissitudes. Ou bien toute religion périra dans le monde, ou le christianisme durera, car il n'est pas au pouvoir de la pensée de concevoir une religion plus parfaite... »

Comment expliquez-vous ce revirement, monsieur?

M. SUCCÈS.

Ma foi, je suis comme Brid'oison; je ne sais que vous en dire. Voilà ma façon de penser.

M. LE VRAI.

Eh bien! vous avez tort, car l'explication est facile. Écoutez bien, Maxime.

MAXIME.

Oh! je ne perds pas un mot.

M. LE VRAI.

Selon M. Cousin, nul système, même le meilleur, n'est à lui seul toute la vérité, et on ne peut la trouver entière que dans tous. Nous n'avons aucun doute, dit-il, sur l'excellence de l'éclectisme. Toute la question est pour nous de savoir si nous avions satisfait à notre propre méthode, et si, malgré nous, nous ne nous sommes pas laissé entraîner aussi à une doctrine exclusive.» O inconséquence! M. Cousin prétend que la vérité n'est dans aucun système, mais qu'elle est entière dans tous. Il prétend, en outre, qu'il s'empare de ce qui est vrai dans chaque système et qu'il laisse tout ce qui est faux. C'est là précisément l'ambition de l'éclectisme. Or, de deux choses l'une, ou la vérité est entière dans

tous les systèmes, ou elle n'y est pas. Si elle n'y est pas, pourquoi dites-vous qu'elle y est? et si elle y est, pourquoi ne savez-vous pas l'extraire, puisque vous n'avez inventé votre procédé philosophique qu'à cette fin? A cela vous me répondez que vous l'avez enfin conquise, la vérité; et vous chantez une hymne à l'éclectisme. Eh quoi! vous possédez la vérité, et vous n'avez qu'une crainte, c'est de vous laisser aller à une doctrine exclusive! Pardon; ceci est trop fort. Avoir la vérité entière, et craindre d'être exclusif, cela n'a pas le sens commun, sauf votre respect! Saisis-tu, Maxime?

MAXIME.

Je crois qu'oui.

M. LE VRAI.

Et vous, monsieur!

SUCCÈS.

Eh! eh!

M. LE VRAI.

Je continue. Ce qui fait tomber M. Cousin dans cette contradiction flagrante, c'est que son éclectisme n'est pas, comme il le déclare, le choix de toutes les vérités particulières formant la vérité entière, mais un amalgame de doctrines plus ou moins vraies empruntées à tous les systèmes, et érigées en un système nouveau. M. Cousin a contracté des emprunts envers tous les grands systèmes de philosophie, et il a raison de dire en finissant et pour se résumer : « Notre doctrine est donc l'idéalisme tempéré par une juste part d'empirisme. » Ce qui, dans une traduction exacte, se réduit à ce non sens : Je suis pour la vérité absolue...

avec des accommodements. — La vérité absolue avec des accommodements, tel est l'éclectisme. L'éclectisme est donc une chose double, une doctrine philosophique d'abord, puis une affaire de circonstance, de convenance, surtout une affaire de tempérament, de telle sorte qu'on peut définir l'éclectisme un vêtement élastique qui se rétrécit ou s'élargit selon que celui qui l'endosse est maigre ou a de l'embonpoint. Pour M. Cousin, ce fut d'abord un habit original et brillant ; c'est maintenant une redingote à la propriétaire.

M. SUCCÈS.

Vous étiez sévère ; à présent, vous êtes injuste.

M. LE VRAI.

Vous croyez ? Expliquez-moi alors, si l'éclectisme n'est pas une doctrine élastique, comment, dans leur passage au pouvoir, ces philosophes du *vrai*, du *beau*, du *bien*, n'ont été que des bourgeois étroits et égoïstes ; expliquez-moi comment, dans l'action, ils ont remplacé le beau idéal par le terre-à-terre ; expliquez-moi comment l'un de ces philosophes qui, pendant dix-huit années, a occupé les plus hautes fonctions, a siégé dans la première Chambre de l'État, et même dans les conseils de la couronne, a pu lancer (p. 241) cette invective énergique : « Honte éternelle du dix-huitième siècle ! Nous avons livré à l'étranger, nous lui avons vendu tous ces monuments du génie français qu'avaient recueillis, avec un soin religieux, Richelieu et Mazarin. Et l'indignation publique n'a pas flétri cet acte ! Et depuis il ne s'est pas encore trouvé en France un roi, *un homme d'Etat*, pour interdire de laisser sortir, sans autorisation, du territoire national

les chefs-d'œuvre qui honorent la nation ! Il ne s'est pas trouvé un gouvernement qui ait entrepris au moins de racheter ceux que nous avons perdus !... » Expliquez-moi comment M. Cousin a pu se livrer à cet accès de verve, sans s'apercevoir que sa main de philosophe appliquait un rude soufflet sur ses joues d'homme d'Etat !

M. SUCCÈS.

Voulez-vous, sans entrer dans tous ces détails, que je vous dise ma pensée en deux mots sur les philosophes et la philosophie ? Quand je vois un philosophe qui reste éternellement à son cinquième étage, et qui ne fait pas plus figure à la fin qu'au commencement, je me dis que sa philosophie doit être une pauvre philosophie. Au contraire, quand je vois un philosophe devenir un gros personnage, devenir ministre, je me dis aussitôt qu'il est impossible que sa philosophie n'ait pas du bon.

M. VRAI.

Surtout quand le philosophe devient ministre pendant que vous êtes député. Alors tout va bien : le philosophe est un grand ministre et le ministre un grand philosophe !

M. SUCCÈS.

Je l'avoue.

M. LE VRAI.

Eh bien ! permettez-moi d'être d'un autre avis. Je crois qu'au lieu de se grandir en montant au pouvoir, un philosophe qui laisse ses principes à la porte, se rapetisse étrangement ; qu'en accommodant sa philosophie aux affaires, au lieu de prouver qu'elle a du bon,

comme vous dites, il en donne une idée fort triste, et qu'en un mot il vaut un million de fois mieux pour un philosophe rester chez soi, pauvre et sans crédit, que de devenir une excellence ministérielle, si le pouvoir, en ses mains, ne doit être que l'instrument de son ambition et non l'instrument de ses idées.

M. SUCCÈS.

Avec ces principes-là on ne descend jamais de son cinquième étage.

M. LE VRAI.

Avec ces principes-là, on est un homme.

MAXIME (*à M. Succès, qui sourit.*)

Comment, vous ne comprenez pas cela? Vous ne comprenez pas qu'un penseur qui laisse ses idées dans ses livres, pendant qu'il est aux affaires, sauf à les reprendre quand il en sortira, prouve qu'il n'est pas possédé de la passion de la vérité? Comment, vous ne comprenez pas qu'en agissant ainsi cet homme manque de foi dans ses idées ou de courage; et que, dans ces deux hypothèses, il est plus près du dédain que de l'estime des honnêtes gens?...

M. SUCCÈS.

Ta, ta, ta! vous êtes jeune.

M. LE VRAI.

Mais, moi, je suis vieux.

M. SUCCÈS.

Oh! vous avez toujours été un original.

Sur ce, le monsieur entre deux âges se leva, salua légèrement le vieillard, et d'un air de protection, le jeune homme; et il s'éloigna en se dandinant, faisant sonner ses breloques et lorgnant les femmes.

Le vieillard et le jeune homme se levèrent aussi; le vieillard s'appuya sur le bras de son jeune ami, et ils s'éloignèrent du côté opposé.

Dès que je fus seul, je me mis à lire le nouveau livre de M. Cousin, et je le lus, je l'avoue, avec un vif plaisir. Le beau style a un charme irrésistible, et il s'échappe des belles pages une brise délicieuse qui fait oublier jusqu'aux chaleurs caniculaires. Mais après avoir lu et retourné le livre e n tous sens, j'arrivai à cette conclusion que M. Cousin est loin de nous mener où il croit nous conduire. Avec ses divisions et ses subdivisions, avec toutes ses subtibilités métaphysiques, avec ses éternelles prétentions à des équilibres fantastiques. M. Cousin, dans sa théorie du Vrai, malgré l'intention que je crois bonne, aboutit au scepticisme, comme dans sa théorie du Bien, malgré ses protestations éloquentes contre la morale de l'intérêt, il aboutit à l'égoïsme. Quant à sa théorie du Beau, c'est la moins contestable, quoique, après tout, ce ne soit qu'une apologie passionnée de l'art au dix-septième siècle. Cette apologie est légitime, sans doute, mais elle tourne un peu à la manie chez M. Cousin. Ce que nous trouvons dans le livre nouveau sur l'art du dix-septième siècle, nous l'avons déjà vu dans l'édition de *Pascal*, dans *Jacqueline Pascal*, dans les *Fragments littéraires*, dans *Madame de Longueville;* c'est assez!

Une des grandes préoccupations de M. Cousin, c'est la jeunesse d'aujourd'hui; c'est à elle qu'il s'adresse avec un accent fort pathétique; c'est elle qu'il veut toucher. M. Cousin a raison : c'est des générations nouvelles que dépendent le salut et la grandeur du pays.

Mais elles ne nous relèveront qu'à la condition de valoir mieux que nous; et que faut-il qu'elles fassent pour cela? Ils faut qu'elles écoutent les leçons de leurs devanciers et qu'elles s'éloignent de leurs exemples.

Ayez une sainte horreur, jeunes gens, — je parle comme M. Cousin, — pour les faiblesses déplorables, les tergiversations de caractères, les palinodies de vos prédécesseurs et de vos maîtres; puis, prenez pour mot d'ordre ces belles paroles qui terminent la préface de M. Cousin : « Quelque carrière que vous embrassiez, proposez-vous un but élevé, et mettez à son service une constance inébranlable. *Sursum corda*, tenez en haut votre cœur, voilà toute la philosophie. » — Oui, tenez haut votre cœur !

Et, en avant! générations nouvelles.

LA JUSTICE, LA LIBERTÉ ET M. V. COUSIN.

Nous n'avons pas tout dit sur les contradictions éclatantes que renferme la doctrine philosophique dont M. Cousin est le chef, et, du coup, nous n'épuiserons pas encore la matière ; mais nous voulons prouver une fois de plus, et dans l'ordre purement politique, que, pour cette doctrine, il y a une distance infinie entre le principe et l'application, et que, dans le trajet de l'une à l'autre, elle fait toujours fausse route, et finit par se laisser choir dans quelque trou profond.

M. Cousin dit magistralement : « *La société n'est pas autre chose que l'idée même de la justice réalisée.* » Très-bien !

M. Cousin dit encore : « *La justice est le garant de la liberté.* » De mieux en mieux !

Enfin, M. Cousin ajoute : « *La limite de la liberté est dans la liberté même.* » Ici il ne serait pas de bon goût de trop applaudir, et nous devons nous contenter de donner à M. Cousin l'accolade fraternelle : il est des nôtres. Combien de temps cela dure-t-il ? une page ou deux. Après quoi, l'illustre philosophe, fatigué sans

doute de cet effort de logique, se hâte de fausser compagnie.

Vous demandez à M. Cousin où est la limite de la liberté. — Dans la liberté même, répond-il.

Vous demandez encore à M. Cousin ce qu'on doit laisser faire à chacun. — On doit laisser faire à chacun ce qui lui plaira, à la condition que ce qui plaira à chacun ne portera pas atteinte à la liberté d'autrui, répond M. Cousin avec assurance.

Vous continuez à consulter l'oracle, et vous lui demandez maintenant quel est le gouvernement qui correspond le mieux à ces principes de liberté et de justice, et l'oracle éclectique, toujours avec la même assurance, vous répond : La monarchie avec deux cent mille électeurs et la législation de septembre.

Nous y voilà ! C'est la raison désintéressée qui a trouvé la théorie, et c'est l'ambition mesquine qui se charge de l'application; car, enfin, dans la pratique, on sait ce que valent les éclectiques comme on sait ce que valent les doctrinaires. Pour les uns pas plus que pour les autres, il ne s'agit de la liberté véritable : il ne s'agit que d'un peu plus ou d'un peu moins de liberté, selon leurs besoins du moment. Sous la Restauration, qui fermait les chaires de M. Cousin et de M. Guizot, il n'y avait pas assez de liberté; mais sous la monarchie de 1830, qui fermait les chaires de M. Edgar Quinet et de M. Michelet, il y en avait suffisamment. Après le 24 février, dont le souffle puissant balaya les idées doctrinaires et les idées éclectiques, il y en avait trop; et de nouveau, aujourd'hui, il n'y en a pas assez. Sur quoi donc vous appuyez-vous, maîtres

experts nommés par vous-mêmes, pour déclarer doctoralement tantôt qu'il y a assez, tantôt qu'il y a trop de liberté? Est-ce sur le droit commun? Non, parce que le droit commun ne peut pas faire des distinctions pareilles. Devant le droit commun, la liberté est ou n'est pas. Mais si vous ne vous appuyez pas sur le droit commun, vous ne pouvez nécessairement vous appuyer que sur votre intérêt personnel! et c'est ainsi que vous avez passé votre vie à inventer des poids et des mesures pour votre usage particulier.

Raisonnons un peu. Si le principe qu'a posé M. Cousin est vrai, si la limite de la liberté est dans la liberté même, toute limite, quelle qu'elle soit, large ou étroite, qui est prise en dehors de la liberté, est une violation de la liberté. Cela est clair comme le jour. Mais, dès lors, il n'est plus permis de dire que la justice et la liberté sont une seule et même chose. La relation est rompue, et il faut s'écrier avec Pascal : « Ne pouvant « faire que ce qui est juste fût fort, on a fait que ce qui « est fort fût juste. » M. Cousin a beau dire : Pascal a tort; Pascal a raison, et il n'aura tort que le jour où la liberté ne trouvera d'autres limites que celles qui sont en elles-mêmes,—c'est-à-dire le jour où la liberté sera la justice en action.

Et veut-on savoir d'où viennent les contradictions flagrantes de l'école éclectique? La principale source de ces contradictions est dans cette pensée de M. Cousin, que la vraie politique repose tout entière sur la connaissance de la nature humaine, et pas du tout sur les recherches historiques, selon son expression. Or, la vérité est que la bonne politique repose à la fois sur la

connaissance de la nature humaine et sur l'histoire. La métaphysique donne les principes, et l'histoire donne l'application. Telle est la loi. Quand la métaphysique dit : oui, et l'histoire d'un peuple : non, on a affaire à un peuple barbare. Au contraire, quand la métaphysique et l'histoire d'un peuple sont d'accord, le peuple est parvenu à la virilité de sa raison. Qui peut contester cela? et, en même temps, qui peut contester que cet avénement d'une nation à la maturité de l'intelligence ne se soit produit en France depuis 89 avec une force irrésistible, et ne se manifeste chaque jour d'une façon de plus en plus éclatante?

Que dit, en effet, la métaphysique? Elle dit avec M. Cousin et M. de Girardin : « La limite de la liberté « est dans la liberté même. » Que dit l'histoire de son côté? L'histoire, qui n'a jamais jeté tant de clartés, nous montre depuis soixante ans deux monarchies, celle de 1815 et celle de 1830, la seconde, fondée sur les ruines de la première, tombant toutes les deux pour avoir voulu établir leur pouvoir sur la compression, l'une franchement, l'autre hypocritement. On voit que la forme n'y fait rien. Quelles terribles leçons! Par malheur, en France, les révolutions n'enseignent rien : nous ne savons pas lire à la lueur des incendies.

M. Cousin n'a rien appris des événements, et il n'a pas entendu ces grandes protestations de la conscience publique devant lesquelles se sont écroulés deux trônes. Dédaignant l'histoire, et ne parlant qu'au nom de la nature humaine, comme la nature humaine, après tout, n'est que le moi de chaque philosophe, M. Cousin, sans s'en douter, ne fait que de la politique d'intérêt per-

sonnel; de telle sorte qu'après avoir posé ce principe que la liberté c'est la justice, il fait descendre, dans la pratique, la liberté à une pure question d'égoïsme et de compression.

Cela commence par Platon, et cela finit par un gendarme.

LE DERNIER DOCTRINAIRE.

OU LE PRINCE ALBERT DE BROGLIE.

M. le prince Albert de Broglie est le fils de M. le duc de Broglie, le petit-fils de madame la baronne de Staël, l'arrière-petit-fils de Necker. Il a de qui tenir, comme on voit, et je me plais à reconnaître qu'il est d'une maison où le goût des travaux de la pensée se continue avec une persistance glorieuse.

Malheureusement pour M. Albert de Broglie, il naquit sur le canapé de la Doctrine, c'est-à-dire sur l'autel même de cette fausse religion, et il fut élevé au plus profond sanctuaire du temple, comme un Joas doctrinaire.

L'aristocratie britannique envoie ses enfants par le monde, avant même qu'ils aient de la barbe au menton, en ayant soin de leur répéter le mot de lord Chesterfield à son fils. Ainsi lancés dans cette immense école, les jeunes Anglais destinés à la vie politique regardent tout, observent tout, et, ne se laissant pas piper par les mots, vont au fond des choses.

L'aristocratie française, celle qui est restée dans la

tradition, ne songe pas à faire des hommes d'État; c'est son moindre souci. Elle ne songe même plus beaucoup à faire des gentilshommes; elle se contente de faire des propriétaires. Et quant au petit nombre de grandes maisons qui, chez nous, visent pour leurs enfants à la gloire politique, elles ont eu raison d'emprunter à l'Angleterre son idée d'apprentissage pour les hommes d'État; mais elles ont eu tort de ne pas lui emprunter, en même temps, son procédé. Les apprentis hommes d'État d'Angleterre se forment au grand soleil de l'observation des faits; les nôtres sont élevés en serre chaude : mauvais système qui ne donne que des produits factices, agréables et brillants comme précocité sans doute, et tels qu'on en voit à l'exposition d'horticulture, mais sans maturité véritable, sans aucune des conditions de solidité et de durée.

C'est l'éducation de M. Albert de Broglie qui est cause, j'en suis sûr, que le jeune et ingénieux auteur des *Etudes morales et littéraires* n'a ni défauts ni qualités propres, et qu'il vient naïvement continuer une école qui n'est plus, car l'école doctrinaire n'est pas moins morte que l'école éclectique : le doctrinarisme politique et l'éclectisme philosophique sont morts, bien morts, et de la plus triste façon, c'est-à-dire sans les honneurs de la sépulture.

J'ai dit ce qu'a été l'école éclectique; je vais essayer de dire ce qu'a été l'école doctrinaire.

Entrons d'abord dans l'église où se réunissaient autrefois les fidèles de cette petite secte, et, sans hésiter, ouvrons d'une main profane le tabernacle devant lequel ils s'agenouillaient. Quelle divinité trouvons-

nous au fond de ce tabernacle? Il n'y a, pour toute divinité, que l'orgueil, le front ceint d'une auréole.

Otez la foi à l'orgueil, les doctrinaires n'ont jamais eu un fonds de croyances sérieuses, et l'on raconte que le plus jeune d'entre eux, non le moins spirituel, qui aimait à se rattrapper quand les portes étaient bien closes, de la gravité de commande, par des gambades de collége, se roulait, après 1830 sur les tapis de M. Guizot, ministre de l'instruction publique, en s'écriant : « Qui me donnera une croyance? qui me donnera une croyance? » A ce pauvre jeune homme demandant ainsi la charité, M. Guizot ne donnait rien du tout.

Comme les nuages, qui prennent, dit-on, la forme des pays qu'ils traversent, les principes des doctrinaires ont pris toujours la forme de leur vanité et de leur égoïsme. De la *Société aide-toi*, et conspirateurs quand les conspirations pouvaient leur servir de marche-pied, ils ont combattu la Restauration parce qu'elle les repoussait, comme plus tard, entre deux portefeuilles, ils ont combattu pour le même motif le gouvernement qu'ils avaient fondé. Quelle différence y a-t-il entre la politique du 15 avril et la politique du 29 octobre? S'il y a une différence, elle est en faveur du 15 avril, qui fit au moins une chose généreuse, l'amnistie. Eh bien! quelle ne fut pas l'opposition violente, terrible de l'école doctrinaire contre M. Molé? M. Guizot, l'œil enflammé et la colère dans le geste et dans la voix, n'accusait-il pas M. Molé de compromettre le pouvoir à l'intérieur et de l'humilier devant l'étranger? N'avertissait-il pas ses électeurs et ne présidait-il pas des banquets comme aux jours où les pouvoirs sont à la veille

de violer leurs serments et de précipiter le pays dans des catastrophes ?

Après avoir vu M. Guizot, pendant huit ans, faire exactement la même chose, moins l'amnistie, que le ministère dont il avait si violemment attaqué tous les actes et qu'il avait renversé avec fureur, on serait bien naïf de croire que les principes étaient en jeu, dans la Coalition, pour l'école doctrinaire. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que, pour les grands prêtres de la doctrine, les actes politiques ne seraient ni louables ni blâmables en eux-mêmes, qu'ils seraient tout simplement blâmables quand ils sont l'œuvre d'autrui, et louables quand ils sont l'œuvre de leurs mains ? Oui, et c'est la meilleure explication qu'on puisse donner dans l'intérêt de leur bonne foi ; ces hommes si extraordinairement infatués d'eux-mêmes croient peut-être qu'ils ont la vertu d'anoblir une bassesse et de purifier un acte de corruption !

Veut-on encore une preuve qu'il n'y avait aucun lien de principes entre les doctrinaires, et qu'au lieu d'être une famille de penseurs convaincus, ils n'étaient qu'une coalition d'ambitieux ? Est-ce qu'un simple accident de pouvoir ne coupa point l'école en deux ? A-t-on oublié ce mot de M. Jaubert à M. Guizot, du haut de la tribune : « Je suis une sentinelle que, dans votre ardeur à passer à l'ennemi, vous avez oublié de relever ? »

Enfin, les doctrinaires ont si bien fait qu'ils ont été reniés par leur auteur, ce qui est le plus grave châtiment qu'on puisse recevoir en ce monde. Devant l'état civil de l'histoire, M. Royer-Collard n'a pas voulu reconnaître ses enfants ; et pourtant il n'avait pas vu cette

dernière palinodie de la fusion, et il n'avait prévu ce nouveau *Moniteur de Gand* de l'une et l'autre branche et mieux, de l'une ou l'autre branche, selon les événements. — Il y a *et*, il y a *ou* ; rapportons-nous-en au jugement de Brid'Oison : il y a un pâté. —

Après avoir contribué à renverser la Restauration qu'ils aimaient en la combattant, les doctrinaires ont renversé, en la servant, la nouvelle dynastie qu'ils avaient fondée. Repoussés par le sentiment général, ils errent comme des âmes en peine au milieu des doubles ruines qu'ils ont faites ; ils sont à l'état d'ombres inquiètes, et, en regardant au fond des générations nouvelles, ils n'auraient pas le moindre espoir de se voir revivre dans un héritier quelconque, si M. le prince Albert de Broglie ne se trouvait là à point. Il est vrai que M. Albert de Broglie est seul, mais je ne serais pas surpris qu'il pensât que c'est assez.

Le volume qu'il publie aujourd'hui est la somme de toutes les erreurs passées et présentes de l'école doctrinaire ; il y a même toutes ses rancunes, de vieilles rancunes qui ont l'air tout étonné de se trouver dans le livre d'un jeune homme. Prenons, par exemple, une des principales parties du livre, le morceau sur M. de Châteaubriand, et nous verrons le mélange le plus curieux d'inconséquences, de hauteur et de puérilités. J'en demande bien pardon à M. le prince Albert de Broglie, mais cette longue accumulation d'injures contre la mémoire de M. de Châteaubriand n'est pas une œuvre sérieuse et désintéressée : c'est un libelle.

J'admets que M. Albert de Broglie ne soit pas content des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et qu'il ait eu la pen-

sée de venger les siens, cruellement traités par l'impitoyable et intègre vieillard ; mais il eût fallu accomplir cette œuvre avec mesure, et non pas à tort et à travers. Est-ce que Châteaubriand n'est pas la grande figure littéraire qui ouvre magnifiquement et domine le dix-neuvième siècle? voilà pour le génie. Est-ce que, dans sa vie politique, il n'a pas toujours eu horreur de la bassesse et de l'intrigue ? Voilà pour le caractère. Donc, quand on parle à un tel homme, même pour relever ses erreurs, ou se plaindre à juste titre de ses sévérités posthumes, il faut lui parler avec respect. Malgré votre titre de prince, monsieur, vous n'avez le droit de parler à l'ombre de Châteaubriand que debout et chapeau bas !

Or, M. Albert de Broglie a parlé assis et la tête couverte, et il a accumulé les personnalités les plus outrageantes ; toute l'école doctrinaire, évidemment, a soufflé le jeune écrivain.

Il n'y a pas une action de la vie de Châteaubriand qui soit innocente, et la volonté de tout condamner bien arrêtée, M. Albert de Broglie arrive à condamner très-sévèrement, chez M. de Châteaubriand, ce qu'il est pourtant forcé d'approuver. On ne me croirait pas (on ne m'a pas cru ! disait M. Guizot), je cite :

« Nous supplions qu'on veuille bien se rappeler que M. de Châteaubriand avait émigré, et que tout lecteur, en ouvrant ses Mémoires, le savait par avance. Dès lors on ne s'attendait pas à trouver en lui cet instinct, plus fort que toute réflexion, qui a condamné, dès le premier jour, l'émigration de 89, et contre lequel la conscience publique n'a plus jamais admis d'appel.

Personnellement, nous sommes très-disposé à regarder ces jugements instinctifs comme les seuls véritables, et à ne recevoir contre eux aucune des oppositions de la logique, très-humble servante, à notre gré, du sens moral ; mais M. de Châteaubriand n'était pas tenu à partager cette opinion ; au contraire. Dès lors, ne pouvait-il, dans sa situation, trouver quelque chose et quelque chose même de plausible à dire en faveur du premier acte de sa jeunesse ? N'y avait-il pas moyen de le présenter comme une protestation imprudente, mais non sans noblesse ?... » Ah ! vous voilà bien, doctrinaires, cherchant toujours quelque chose de plausible pour justifier vos actions, et faisant un crime à celui qui ne veut pas descendre à de pareils manéges ! Vous êtes pris sur le fait ! On s'aperçoit seulement, à la naïveté de l'aveu, que le jeune écrivain, ici parle seul, qu'on ne souffle plus, et qu'il est, en quelque sorte, un sous-diacre étourdi qui entr'ouvre au vulgaire la porte des chapelles réservées.

Si M. Albert de Broglie est quelquefois compromettant, d'autres fois il reproduit avec une fidélité parfaite le ton de ses maîtres ; ainsi il dit : « Au milieu d'une description détaillée, qui n'est pas sans mérite, du château de Combourg... » Une description de Châteaubriand qui n'est pas sans mérite, c'est du doctrinaire pur, et si c'était Royer-Collard qui dit cela, à la bonne heure ! mais un jeune homme à ses débuts ! De quel nom appeler cela ? Franchement, j'hésiterais à dire le mot propre si, à la page 289, je ne trouvais cette ligne : « M. de Châteaubriand a trouvé bon d'en détruire lui-même tout l'effet par le ton d'incomparable fatuité... »

Puisque M. Albert de Broglie ne se gêne pas pour accuser M. de Châteaubriand d'incomparable fatuité, je ne vois pas pourquoi je me gênerais avec lui et chercherais des périphrases. Je dis donc : Incomparable fatuité ! M. Albert de Broglie pourra croire que c'est l'écho qui lui renvoie sa phrase.

M. Albert de Broglie a voulu comparer Châteaubriand et Saint-Simon, et je me plais à dire qu'il a écrit une belle page sur l'immortel annaliste à talons rouges du dix-septième siècle. Il va sans dire que dans son parallèle tout est au désavantage de l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* ce grand coupable. « Retiré des affaires (Saint-Simon), vieillissant au fond d'un château, il se consolait de l'âge en racontant les souvenirs de sa jeunesse. » Pour Saint-Simon, c'est très-bien de se consoler de l'âge en racontant sa jeunesse ; mais pour Châteaubriand, c'est très-mal, « et il n'a réussi, du reste, qu'à écrire un demi-volume *fastidieux* (page 282) sur son père, sur sa mère et sur le château de Combourg ! « Ici, j'en appelle à tous les lecteurs des *Mémoires d'Outre-Tombe*, à toutes les âmes délicates, à ceux qui se laissent charmer par la magie du style, à Sainte-Beuve, à Edgar Quinet, à Jules Jannin, à J.-J. Ampère, qui ont épuisé le vocabulaire d'une admiration bien sentie à propos de ces peintures merveilleuses, éternel honneur de la langue française, j'en appelle à vous tous, critiques éminents et lecteurs délicats, que penser d'un écrivain qui ose appeler un pareil chef-d'œuvre d'imagination et de style, un demi-volume fastidieux? Incomparable fatuité ! dit l'écho de tout à l'heure qui se prolonge encore dans le vallon.

M. Albert de Broglie continue : « M. de Châteaubriand n'a point attendu la mort au fond d'un château (où est le mal ? D'abord, pour attendre la mort au fond d'un château, il faut avoir un château), elle l'a trouvé tranquillement assis dans le salon d'une femme gracieuse et bonne, dont aucun sentiment haineux n'approcha. (Où est le mal encore pour un vieillard d'être tranquillement assis dans un salon ?)... M. de Châteaubriand n'a point écrit ses mémoires dans le silence (dans le silence d'un château) ni pour la postérité... par une anticipation sans exemple, par une fraude faite aux droits de la mort, M. de Châteaubriand a escompté le succès, disons tout, bien que le mot fasse mal, le profit de son œuvre posthume. Il a su, parfaitement su au milieu de quelle société allait tomber cette œuvre attendue, prônée, payée ! »

Attendue ! quel crime ! *prônée* par tous les grands critiques de ce temps, quel malheur ! *payée !* halte-là ! Est-ce que vous croiriez que c'est tacher son blason que de vendre ses livres, et que c'est déroger que de faire des chefs-d'œuvre payés à prix d'or ? Sans doute, il est plus grand seigneur de donner ses livres que de les vendre, parce que le mot *donner* est toujours supérieur au mot *vendre*. Mais il ne faut pas oublier que Châteaubriand était pauvre. Au reste, si je ne comprends pas le reproche adressé à la pauvreté si belle de Chateaubriand, je comprends parfaitement que M. le prince de Broglie, grand seigneur fort riche, donne ses livres et ne les vende pas, d'autant plus que peut-être il ne les vendrait pas encore bien cher.

Tout le livre, ou à peu près, est de cette force.

M. Albert de Broglie parle de la révolution de Février absolument comme de Châteaubriand, avec le même esprit de justice et le même à-propos dans l'accusation; écoutez :

« Les souvenirs de trois mois de dictature où le gouvernement provisoire en avait pris à son aise avec toutes les lois divines et humaines (c'est le cas ou jamais de se servir de cette expression consacrée).... »

Eh quoi! vous pouvez dire, sans balbutier, que le gouvernement provisoire, avec Lamartine à sa tête, *Teucro duce*, en a pris à son aise avec toutes les lois divines et humaines! Est-ce en abolissant la peine de mort en matière politique, qu'il a blessé Dieu et les hommes? Est-ce en établissant le suffrage universel qu'il a fait une injure au ciel et à la terre? Ah! je vous entends! c'est peut-être parce qu'il a aboli les titres de noblesse. Mais je ne savais pas, pardonnez mon ignorance, prince, que les titres de noblesse étaient de droit divin.

Dans le chapitre sur la *Propriété*, il y a de bonnes pensées en bon style, et l'auteur rajeunit souvent avec bonheur les points de vue de M. Thiers. Je m'associe de grand cœur à tout ce qu'il dit de la famille et de la propriété. Quant à ce qu'il dit de la patrie, c'est autre chose : Il croit qu'il n'y a pas de patrie sans propriété, et il a écrit dans un autre endroit de son livre cette phrase caractéristique : « Y aura-t-il une patrie en dépit de l'étymologie et du sens des mots, là où il n'y aurait plus de toit paternel? » En traçant cet aphorisme impie, M. Albert de Broglie a-t-il songé au nombre immense de ceux qui n'ont pas de toit pater-

nel? C'est pourtant dans ces masses profondes que l'amour de la patrie est surtout vivace et qu'on est le plus prodigue de son sang pour la défendre. Expliquez cela. Heureusement, votre aphorisme n'est qu'un blasphème qu'il ne faut pas prendre au sérieux. Et, savez-vous, si on prenait votre blasphème au sérieux, que vous ne seriez qu'un patriote de Coppet?

A parcourir les *Etudes morales et littéraires* dans tous leurs détails, nous trouverions toujours des contradictions semblables et des contradictions qui viennent de l'égoïsme et de l'orgueil.

Je ne dis pas que M. le prince de Broglie soit dénué de tout talent d'écrivain, mais je dis que madame de Staël qui avait de l'imagination et de la grandeur d'âme, ne doit pas être contente, si le livre de son petit-fils lui est parvenu, et je dis que M. Necker qui avait de la véritable onction religieuse dans tous ses ouvrages, a dû froncer le sourcil.

Mais l'école doctrinaire a dû sourire. Quand on avait perdu tout espoir de postérité, un héritier quelconque est toujours bien accueilli, et l'on fait aussitôt les frais d'un grand baptême. Cloches de la paroisse, sonnez à toutes volées!

L'HOMME DE BIEN.

HIPPOLYTE DE LA MORVONNAIS.

« Un de ces hommes de talent, hommes de bien, tels que la province en tient discrètement cachés dans l'ombre et le silence d'une vie paisible et rustique, M. de la Morvonnais vient de mourir.

» . . . Si, dans le monde politique, les plus dignes occupaient le premier rang, aucun rang n'eût été trop élevé pour Hippolyte de la Morvonnais. «

ÉMILE DE GIRARDIN.

I

Par une froide matinée de l'année 1836, il y eut à Paris de bien belles funérailles. Au milieu des flots d'une population immense, tous les hauts dignitaires de l'État, toute la diplomatie étrangère, des princes et des ducs par douzaines suivaient un splendide char funèbre, qui, recouvert des insignes du défunt, lequel avait à peu près tous les grands ordres de l'Europe, ressemblait à une espèce de char de triomphe. Beaucoup de soldats, le fusil incliné, précédaient et escortaient le convoi. Des ministres tenaient les coins du poêle, et les voitures de la cour étaient en tête d'une armée de carrosses de parade. La mort, en un mot,

déployait toutes ses pompes. Oh! c'étaient de bien belles funérailles!

Quel était donc le bienfaiteur de l'humanité, ou le grand citoyen, ou l'homme de génie, qu'on portait ainsi glorieusement à sa dernière demeure? Si vous voulez le savoir, écoutez son oraison funèbre dans les mille propos de la foule. Les discours prononcés sur les tombes, de même que les éloges prononcés dans les académies, mentent comme des épitaphes. Les propos de la foule à un enterrement sont la véritable oraison funèbre. Or, voici ce qui se détachait de ce bourdonnement de cent mille âmes, dans les rues et aux fenêtres :

— Avec toute son habileté, il a fallu qu'il y passât comme les autres. C'est que la mort ne se laisse pas mettre dedans. Il ne s'agit pas de mentir ou de jurer avec elle. Ah! s'il n'avait fallu faire que quelques mensonges et quelques serments, il s'en serait bien tiré!

— Il laisse six millions; et quand madame de Staël le fit revenir d'Amérique, il n'avait pas un sou vaillant; il allait faire visite aux membres du Directoire dans des fiacres qu'il ne payait pas!

— C'est lui qui a élevé le pot-de-vin, en France, à une hauteur jusqu'alors inconnue. On avait trafiqué de tout, excepté des couronnes. Il vit que le moment était venu de se faire marchand de sceptres; il prit patente, et il trafiqua tant qu'il put de grands sceptres et de petits sceptres, moyennant de bons pots-de-vin.

— Il était évêque, maman?

— Oui, mais il s'était marié, ma fille.

(Deux hommes riches, aux fenêtres d'un bel hôtel.) Le premier : — Je ne parle pas de sa probité, mais je

dis qu'il avait le coup-d'œil infaillible, qu'il ne se trompait jamais. Vous savez bien qu'il fit tous ses efforts pour détourner l'empereur de la guerre d'Espagne.

Le second : — Il l'a dit après coup, mais vingt témoins étaient là pour lui dire qu'il mentait. Pourquoi donc a-t-il fait disparaître des archives des affaires étrangères sa correspondance sur ce sujet avec l'empereur, si cette correspondance était le témoignage de sa prévoyante sagesse? C'est comme pour le drame des fossés de Vincennes. Il a dit qu'il l'avait appris comme tout le monde, le lendemain matin. Or, dans des mémoires très-véridiques qui paraîtront bientôt, vous verrez que, passant la nuit du 20 au 21 mars à jouer chez le duc de...., il interrompit son jeu, et, faisant un signe de tête qui ne fut compris que le lendemain, il regarda à sa droite et à sa gauche, quand la pendule sonna trois heures, c'est-à-dire au moment où le drame se dénouait dans le fossé, à la lueur de la petite lanterne.

Le premier : — Tout cela est peut-être arrangé.

Le second : — Ce qui ne l'est pas, c'est le mot dit le lendemain à M. d'Hauterive, qui était consterné : « Eh bien ! quoi, ce sont les affaires. »

Le premier : — Je ne défends pas son cœur; mais je persiste à croire qu'il avait un fameux coup d'œil

(Deux dames stationnant à un coin de rue dans leur voiture.)

Première dame : — Il s'est confessé, M. le curé me l'a dit.

Seconde dame ; — Et a-t-il signé sa rétractation ?

Première dame :—Oui, cinq minutes avant sa mort ;

il a voulu faire cesser le scandale. Ça été très-édifiant, m'a dit M. le curé.

Un bourgeois sur le pas de sa porte : — C'est égal, c'était un homme bien capable. Il passait tous les matins deux heures à sa toilette, et tous les soirs quatre heures à jouer au whist ! Quel homme !

(Deux jeunes gens élégants, à un entresol.)

Le premier jeune homme : — Belle vie et belle mort ! ma foi.

Deuxième jeune homme, en lançant la fumée de son cigare : — Ah ! mon cher, il n'y a de grand que l'immoralité en ce monde. Tout le reste est pot-au-feu.

Un homme du peuple s'arrêtant pour regarder le convoi : Vieux traître !

Au milieu de tous ces propos, le cortége s'avançait majestueusement, et dans la file on ne comptait qu'ambassadeurs, ministres, membres de l'institut, pairs de France. Oh ! c'étaient de bien belles funérailles : on enterrait Talleyrand.

II

Il y a à peine quelques jours, mercredi 6 juillet, au village du Bas-Champ-en-Pleudihen, sur la Rance, la population des villes et des campagnes environnantes remplissait la petite église et entourait avec un sentiment profond de respect et de tristesse un modeste cercueil. La messe dite, le cercueil fut placé sur un bateau pour être transporté du Bas-Champ au val de l'Arguenon. Quand le bateau de deuil, suivi d'un autre bateau qui portait le cortége, se mit en marche, tous

les yeux étaient mouillés de larmes. Cette scène, si grande dans sa simplicité, était touchante comme un tableau de Virgile.

Mais quand le bateau arriva au val de l'Arguenon, ce fut une bien plus grande scène de désolation encore. La population tout entière s'était agenouillée sur la rive et l'on n'entendait que des sanglots. Hommes, femmes, enfants, vieillards pleuraient et se désespéraient : toute cette foule n'avait qu'une âme en présence des restes mortels qu'on venait de descendre sur la rive. Ce n'était pourtant pas un grand de la terre qui était renfermé dans ces quatre planches de sapin, que ne décorait pas même la simple croix de la Légion-d'Honneur. Ce n'était qu'un homme de bien qui venait de mourir. C'était Hippolyte de la Morvonnais.

Aux obsèques du prince de Bénévent. Il n'y avait de larmes que les larmes d'argent sur les draperies ; ici, il y avait des larmes dans tous les yeux.

Et savez-vous pourquoi on enterrait l'un sans émotion, au milieu du faste d'obsèques princières, et pourquoi le modeste cercueil de l'autre était accompagné par de si profondes douleurs ? C'est que le premier avait passé sa vie à se servir des hommes, et le second à les servir.

Hippolyte de la Morvonnais n'a jamais eu, en effet, qu'une pensée : Être utile aux autres. Aimer et se faire aimer, voilà Hippolyte de la Morvonnais tout entier.

Foule légère qui accordes ton attention si facilement à des gens qui la méritent si peu, foule qui t'occupes de tant de choses vaines, foule que le moindre spectacle distrait et amuse, arrête-toi un instant devant la douce

mémoire d'un homme qui vécut par le cœur, qui compatît à toutes les souffrances, et pour lequel tout malheureux était un être sacré. Après, tu courras de nouveau à tes distractions ordinaires !

III

Hippolyte de la Morvonnais vivait retiré dans son manoir du val de l'Arguenon, au milieu des pêcheurs et des laboureurs dont il était la providence ; comme il n'était pas prince, on peut employer ce mot de providence sans passer pour un flatteur. Mais quoique sa vie s'écoulât à faire du bien autour de lui, son esprit rayonnait au loin ; il étudiait avec ardeur les questions sociales, surtout par le côté sympathique, et il l'a bien prouvé dernièrement dans ses ingénieux et savants articles sur la Commune.

Au fond, l'âme tout entière de sa politique était la liberté. J'ai là sous les yeux des lettres intimes où la passion de la liberté éclate à chaque ligne. Et pourquoi cet homme aimait-il tant la liberté ? Parce qu'il aimait profondément la justice. Il m'écrivait, à la date d'octobre 1852 : « Je vois ma santé s'enfuir, et je suis bien près d'être vieux avant l'heure ; mais celui qui porte en lui l'amour de la liberté est toujours jeune. La liberté, c'est la vie. » En effet, il est mort à cinquante ans, et il est mort jeune. Il a eu, jusqu'à sa dernière heure une naïveté d'impression qui ferait sourire un jeune homme de dix-huit ans sur l'asphalte des Champs-Élysées ou du boulevard. Cette vertu qui devient si rare, la simplicité, et qui n'est plus une monnaie, qui est une mé-

daille, il la conservait intacte et pure. Homme de son temps, et plus que de son temps, homme de l'avenir par les idées, il était homme d'autrefois par le cœur.

Écrivait-il, du fond de son manoir, aux amis qu'il avait par le monde, après avoir parlé des idées qui lui étaient chères, il ne manquait jamais de demander des nouvelles de personnes connues ou non connues de lui, frappées par les événements. Que fait celui-ci? que devient celui-là? demandait-il. Ont-ils le pain quotidien sous le ciel étranger? Ne leur refuse-t-on pas le travail? Ne leur refuse-t-on pas l'eau et le feu? L'exil n'aigrit-il pas les âmes, et les principes de fraternité ne tournent-ils pas, dans l'exil, en idées de vengeance et de colère? Tout cela le troublait et l'agitait dans sa solitude. Ah! puisque sur les bords agrestes de votre Arguenon, vous vous occupiez si sympathiquement des douleurs des proscrits, permettez-moi de vous envoyer dans le monde où vous êtes les dernières nouvelles du plus illustre d'entre eux. Voici le dernier mot tombé de sa plume d'aigle :

« Je souffrirai, je sourirai, je resterai... La seule chose dont je me plaigne, c'est le froid. L'été ne devrait pas faire de faux serments. Le bon Dieu, qui nous a ôté la patrie ne devrait pas nous ôter le soleil. »

Même d'en haut, vous trouverez de la grandeur dans cette tristesse ironique, et vous vous souviendrez peut-être de ces vers de la *Thébaïde des Grèves* :

Nous parlions du poëte et disions que la terre
Devrait mieux de sa voix honorer le mystère :
Mais que, dans tous les temps, ce fut là son destin.
Et nous plongions nos yeux dans un passé lointain.

Nous disions Dante errant sur la terre étrangère,
Prêtant l'oreille au son de la cloche du soir,
Et rêvant au pays qu'il ne peut plus revoir...

Hippolyte de la Morvonnais était un spiritualiste dans la véritable acception du mot. Que des chefs d'école, secs et hautains, déclarent relever le drapeau du spiritualisme; ils font un prospectus, voilà tout. Le spiritualisme du solitaire de l'Arguenon ne faisait qu'un avec le sacrifice et la bonté, et c'est à cela qu'il faut reconnaître le véritable spiritualisme. A l'autre, il faut dire : Je te connais, beau masque !

Quand il avait fait du bien autour de lui, c'est-à-dire quand il avait fait de la poésie en action, Hippolyte de la Morvonnais faisait de la poésie en vers, et il a mis son cœur dans trois poëmes : *la Thébaïde des Grèves*, *les Larmes de Madeleine*, *le Vieux Paysan*.

Dans les premiers jours de 1830, il se forma une pléïade de jeunes poëtes bretons. A la tête de ces poëtes bretonnans se trouve naturellement placé M. Brizeux. C'est lui qui a donné à sa poésie le plus de charme et de relief. M. Brizeux est arrivé plus d'une fois à la perfection dans son admirable mélancolie d'idéal et de réalité. *Marie* appartient désormais, d'une façon irrévocable, à la littérature française, et il est possible que ce soit la plus fraîche et la plus parfumée de nos idylles. Sans doute, M. Brizeux n'a pas dépassé sa première œuvre, et j'avoue même que je place *Marie* au-dessus des ouvrages postérieurs de ce poëte ; non pas que je ne trouve dans les derniers poëmes de M. Brizeux une veine plus large, mais il y a moins de jeunesse, de fraîcheur, de parfum. En passant de *Marie* aux *Bretons*,

M. Brizeux, — toute proportion gardée, du reste, — me fait l'effet de Virgile passant des *Eglogues* et des *Georgiques* à l'*Enéide*. Dans ces sortes de transformations le poëte est plus grand et l'œuvre moins parfaite.

Cela dit sur l'auteur de *Marie*, je ne crois pas qu'aucun poëte de la pléïade bretonne mérite mieux que la Morvonnais d'être placé immédiatement après Brizeux. Certes, ils ne se ressemblent pas. L'un est sobre, contenu ; l'autre abondant et presque toujours sans point d'arrêt. Brizeux trace autour de sa muse un cercle d'or et lui dit : Tu n'iras pas plus loin ; la Morvonnais laisse aller sa muse où elle veut. *Spiritus flat ubi vult*. Brizeux a un art exquis et la Morvonnais manque d'art. L'un est plus artiste, l'autre est plus homme, et même on peut dire que l'auteur de la *Thébaïde des Grèves* n'est poëte qu'à force d'être homme.

C'est par la *Thébaïde des Grèves* que débute Hippolyte de la Morvonnais, et ce recueil est bien l'image de sa vie : un bonheur doux, intime, profond d'abord ; puis une éternelle douleur. Car la Morvonnais, qui avait trouvé le bonheur dans le mariage, perdit bientôt la compagne de sa vie et ne s'en consola jamais : il resta toujours, comme il disait, une âme veuve. Chose triste ! ce sont les hommes auxquels il faudrait le moins pour être heureux, les cœurs simples, sans ambition, sans cupidité, qui sont le plus fatalement voués au malheur. Les ambitieux et les cupides ont de quoi se distraire, quand ils sont frappés ; les âmes aimantes et pures, au contraire, s'absorbent dans leurs angoisses : douloureux privilége de la vertu !

Il y a dans la *Thébaïde* un souffle poétique et un

sentiment de mélancolie tout à fait remarquables : il y a là une imagination et un caractère, ou plutôt, une nature.

Le poëme du *Vieux Paysan* parut en 1840, précédé de cette demi-page où se reflète une si douce lumière : « Au moment de jeter à tous les vents du ciel ce nouveau parfum que j'ai voulu prendre aux fleurs, aux arômes des solitudes, j'aime à me rappeler cette famille des âmes dont la providence a entouré ces pauvres poëtes, — une voix qui chante et une âme qui souffre, — un cantique et des larmes. Hélas ! les poëtes ont toujours été cela. Ils chantent parce que Dieu le veut, et ils pleurent parce que les hommes les y contraignent; ils ne se reposeront que quand cette harmonie qui est en eux sera dans la société qu'ils aimeraient tant si elle voulait être plus heureuse. Et, pour arriver là, elle n'a qu'à obéir avec plus d'intelligence à la voix d'amour en laquelle sont, au fond, toute la science et toute la vie. Vivre de la vie de l'âme, c'est s'épandre tout à la fois en intelligence et en amour; c'est mettre une parole dans les larmes : le poëte, lui, y met un chant. Passer de la vie du cœur à la vie de l'âme, c'est passer de la compassion à la sympathie, et voilà le progrès appelé avec de si grands désirs par la petite famille un moment rassemblée à la *Thébaïde des Grèves.* »

On trouve dans le *Vieux Paysan* toutes les qualités poétiques de la Morvonnais, avec une pensée philosophique de plus. Le *Vieux Paysan* est le tableau de l'antagonisme du riche et du pauvre : redoutable problème que le poëte a résolu par l'amour, et que la civilisation

résoudra par la liberté. Mais la liberté n'est peut-être que le pseudonyme politique de l'amour.

Les *Larmes de Madeleine* sont la plus vaste composition poétique du solitaire de l'Arguenon; mais c'est une composition hybride où se mêlent les voix de la solitude et les voix du monde, et il est évident que notre poëte entend mieux les unes que les autres. Il l'avoue, du reste, fort gracieusement lui-même dans sa préface. Il se plaît à reconnaître qu'il comprend beaucoup moins bien ce qu'on se dit à l'oreille dans un salon que ce que la brise dit aux landes, et ce que la lame murmure aux grèves. — Les *Larmes de Madeleine* sont le livre le plus imparfaitement marqué aux armes du noble poëte.

Hippolyte de la Morvonnais est un lakiste breton. Toutefois, cette poésie rêveuse, il faut bien le dire, n'échappe pas au défaut particulier aux solitaires; elle tombe dans les redites sans s'en apercevoir.

C'est pourquoi il serait à souhaiter que, des trois volumes, une main amie et sévère en composât un seul, où serait toute l'âme d'Hippolyte de la Morvonnais. A ce volume, il faudrait joindre la vie du poëte : la vie serait une leçon, la poésie un charme. Ce serait donc un volume digne de vivre.

Adieu, cœur angélique, âme intègre et douce! Dans ces temps troublés, tu apparais comme un juste, et ce serait une grande faute d'oublier que, dans ce siècle égoïste et froid, tu as prouvé par ton exemple qu'une des meilleures manières d'être utile, c'est de se faire aimer!

FIN.

TABLE.

Préface.....
De l'esprit critique en France..... 1
M. Guizot et ses derniers travaux.
I. — M. Guizot..... 15
II. — Corneille..... 26
III. — Shakspeare..... 36
IV. — Monck et Cromwell..... 45
V. — Conclusion..... 47
M. de Salvandy et ses dernières vues historiques..... 49
La Grèce antique et son dernier historien..... 63
Le dix-huitième siècle en petit format. Fontenelle, Chamfort et Rivarol..... 75
De l'Académie française à propos de la réception de M. Alfred de Musset..... 85
La duchesse de la Vallière et ses prières corrigées..... 97
Madame la duchesse de Longueville et M. Cousin..... 109
Les lettres de Madame la duchesse de Praslin..... 123
L'année qui finit (Lamartine, M. de Rémusat, M. de Montalembert,..... 141
L'année qui commence (la Philosophie, l'Histoire, le Roman, la Poésie, la Critiqne..... 149
La vie et la mort..... 161
Une prophétie de M. de Maistre..... 183
Le cabinet de Colbert..... 185
Lord Spleen..... 189

L'école dite du Bon-Sens.
I. — M. Ponsard..... 195
II. — Les poésies complètes de M. Augier..... 203
III. — Du bon sens en littérature..... 206
Théophile Gautier (émaux et camées)..... 209
Une lettre de Châteaubriand..... 217
Madame de Girardin (Marguerite)..... 221
Un mot sur l'instruction primaire à Londres..... 233
Le livre d'Eugène Pelletan..... 245
Les cités de l'avenir..... 257
La lecture en wagon..... 269
Les ames des livres..... 275
Les guêpes échappées..... 287
M. Prosper Mérimée..... 298
Gerard de Nerval..... 306
Le Civilisateur de Lamartine..... 315
L'édition populaire des œuvres de Victor Hugo..... 325
Les confessions de M. Dupin..... 335
Du Vrai, du Beau, du Bien, par M. Victor Cousin..... 347
La Justice, la Liberté et M. V. Cousin..... 362
Le dernier doctrinaire ou M. le prince Albert de Broglie... 367
L'homme de bien..... 378

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

— Corbeil, typ. et stéréot. de Crété —

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa

Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

a39003 002519279b

CE PQ 2338
.L55C6 1853
COO LIMAYRAC, PA CCUPS DE PL
ACC# 1224809